This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600100315G

MISSIONS DOMINICAINES

DANS

L'EXTRÊME ORIENT

DIJON, IMPRIMERIE J.-E. RABUTÔT.

81

MISSIONS
DOMINICAINES

DANS L'EXTRÊME ORIENT

PAR

LE R. P. FR. ANDRÉ-MARIE

de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, de la province de l'Immaculée-Conception.

—

Eritis mihi testes..... usque ad ultimum terræ.
(Act., I, 8.)

TOME PREMIER

LIBRAIRIE CHRÉTIENNE DE BAUCHU ET Cie

LYON
place Bellecour, 6.

PARIS
rue Cassette, 31.

1865

18

132. a. 2.

BIBLIOTHECA·BODLEIANA

APPROBATIONS

Ayant examiné, par ordre du T. R. P. Provincial, un manuscrit intitulé : *Missions Dominicaines dans l'extrême Orient*, par le R. P. Fr. André-Marie Meynard, de notre Ordre, nous n'avons rien trouvé dans ce livre qui fût de nature à en empêcher la publication. Nous nous réjouissons de voir imprimer cet ouvrage, qui nous paraît vraiment utile pour tirer d'un oubli immérité beaucoup de souvenirs très glorieux pour notre saint Ordre et fort édifiants pour tous les fidèles.

Nous approuvons donc l'impression de ce travail, espérant que sa lecture dirigera vers notre Ordre des âmes dévouées jusqu'à l'amour du martyre, afin que nous puissions continuer, dans de larges proportions, le généreux et sublime apostolat de nos Pères.

Fait à Carpentras, au couvent du Très-Saint-Rosaire, le 8 avril 1864.

FR. FRANÇOIS,
Pr. des Fr.-Prêch., lect. en S. Théol.

FR. MARIE-AMBROISE,
des Fr.-Prêch., lect. en S. Théol.

IMPRIMATUR :

Lugduni, die 10ª aprilis 1864.

FR. ANTONINUS,
Pr. Prov. Prov. Immaculatæ Conceptionis.

IMPRIMATUR :

Avenione, die 15ª aprilis 1864.

CLÉMENT,
Vic. Gén.

DÉCLARATION DE L'AUTEUR

—

Nous protestons de notre pleine et entière soumission aux lois du Saint-Siége, et particulièrement au décret d'Urbain VIII. S'il nous arrive d'employer certaines expressions, comme celles de Saint, de Bienheureux, de Martyr, nous ne voulons pas prévenir les jugements de l'Eglise, mais suivre simplement la pieuse impulsion de notre cœur.

A Marie Immaculée

Reine du Très-Saint-Rosaire.

O Marie! vous avez aimé l'Ordre de Saint-Dominique d'un véritable amour de prédilection; vous avez daigné appeler VOS CHERS ENFANTS ceux qui s'abritent sous ses blanches bannières; non contente d'avoir donné au saint Patriarche des Frères-Prêcheurs l'arme victorieuse du Rosaire, vous avez voulu en perpétuer la vertu et l'efficacité jusque dans les mains de ses enfants les plus obscurs et les plus ignorés; tout ce qui s'est fait dans cet Ordre illustre s'est fait par vous, ô Marie!

Mais c'est surtout dans l'œuvre par excellence des enfants de saint Dominique que vous avez fait éclater les merveilles de votre puissance, c'est dans l'évangélisation des peuples et des

nations infidèles que le Saint-Rosaire a jeté son plus vif éclat. Saint Hyacinthe, et après lui des phalanges de religieux francs et germains l'ont porté aux nations tartares et scandinaves; les intrépides Portugais le récitèrent sur les rives du Gange et au milieu des innombrables îles de l'Archipel-Indien; les infatigables Espagnols l'ont arboré comme un étendard victorieux au centre de l'extrême Orient, dans une province qui porte son nom (1).

Partout, au milieu de cette armée de valeureux champions de la vérité, flotte et resplendit le mystérieux *Labarum* de Marie; partout les peuples sont accourus et ont répété ce doux refrain: AVE, MARIA. L'histoire de nos missions, c'est l'histoire des triomphes de Marie et du Saint-Rosaire.

Daignez donc, ô vierge immaculée! bénir ce travail, dont nous vous offrons l'hommage. Puisse-t-il, sous votre protection, contribuer à la gloire de votre divin Fils et à la vôtre!

Lyon, 8 septembre 1864, fête de la Nativité de la très sainte Vierge Marie.

(1) La province du Très-Saint-Rosaire des Philippines.

INTRODUCTION

L'Ordre de Saint-Dominique, spécialement dévoué par son institution au salut des âmes, n'a pas seulement donné à l'Eglise des docteurs et des pontifes, il se présente aussi dans les rangs de la milice sainte avec une longue suite d'apôtres chez les infidèles et un nombreux cortége de martyrs.

L'histoire de ces apôtres et de ces martyrs dominicains, pleine d'intérêt et d'édification, est généralement peu connue. On s'est accoutumé à voir la robe blanche du Frère-Prêcheur enrichie des plus éminents priviléges : saint Thomas d'Aquin, saint Antonin de Florence, saint Pie V, sont comme les porte-étendards d'une foule de religieux illustres à des degrés différents dans le vaste champ de la science et le difficile et périlleux gouvernement des âmes. On voit encore les enfants de saint Dominique apparaître dans

les chaires de nos églises, mais on ignore, du moins en France, qu'ils traversent aussi les sables du désert pour évangéliser les peuples jusque sur les rives du Tigre et de l'Euphrate, et qu'ils ne sont point inconnus sous la pauvre cabane de l'Illinois, du Tonkinois et du Tagal.

C'est un coup d'œil rapide sur cette partie de l'histoire de notre Ordre que nous publions aujourd'hui.

Le zèle qui se manifeste encore, à de certains moments, chez les nations chrétiennes pour la défense de la liberté religieuse dans l'extrême Orient, les récents et glorieux martyres de six pontifes et de plusieurs autres religieux de notre Ordre au Tonkin (1), enfin les solennelles canonisations des martyrs du Japon, donnent à notre récit un intérêt manifeste et semblent lui assurer un accueil favorable.

Quoi qu'il en soit, notre intention n'a pas été de faire une Histoire générale de nos Missions dans l'extrême Orient : ce sont seulement quelques pages détachées du magnifique ensemble de faits qui a porté, à toutes les époques, les missionnaires de notre Ordre vers ces régions lointaines (2).

(1) Ces six évêques, vicaires apostoliques au Tonkin, sont Mgr Delgado, Mgr Henarès, Mgr Diaz, Mgr Melchior, Mgr Hermosilla, et Mgr Berrio-Ochoa.

(2) Nous avons fidèlement indiqué les sources au bas de chaque page. On verra que notre travail est en grande partie l'histoire de la province du Saint-Rosaire des Philippines. Un excel-

Cependant nous avons cru devoir parler plus longuement de la mission du Tonkin. Cette terre, encore empourprée du sang des martyrs, offre à nos regards de si grandes richesses spirituelles, que nous n'avons pas hésité de donner à cette partie de notre travail plus d'étendue et plus de développement. Les récits qui précèdent, et qui lui servent pour ainsi dire d'Introduction, sont loin d'être aussi détaillés : ils contiennent une simple esquisse et comme un exposé des travaux de l'Ordre de Saint-Dominique dans les différentes contrées de l'extrême Orient, dans l'Inde, l'Indo-Chine, la Chine et le Japon. Ces deux parties de notre travail, que nous n'avons pas jugé à propos de séparer, bien qu'elles fussent traitées diversement, montreront par des actes glo-

lent ouvrage publié par nos Pères de Manille devait donc servir de base à notre récit. Il est intitulé : *Historia de la provincia del Santo-Rosario de Filipinas*, etc., et comprend quatre volumes : T. I, par Diego Advarte; Manille, 1692. T. II, par Balthazar de Sainte-Croix; Manille, 1693. T. III, par Vincent Salazar; Manille, 1742. T. IV, par Dominique Collantès; Manille, 1783.

Pour les faits plus récents, nos Pères du couvent d'Ocaña, en Espagne, nous ont envoyé toutes leurs publications. Nous nous sommes aussi servi des *Annales de la Propagation de la Foi*. Messieurs les directeurs du Conseil central de Lyon ayant bien voulu mettre à notre disposition toutes les lettres inédites de nos Pères, cela nous a permis de donner de nombreux détails inconnus jusqu'aujourd'hui. — Si nous ajoutons les *Annales de la Sainte-Enfance*, nous aurons en grande partie fait connaître nos principales sources. Au reste, pour toutes celles qu'il serait trop long d'indiquer ici, nous renvoyons le lecteur aux notes exactement insérées dans le corps de l'ouvrage.

rieux la vocation toute spéciale des Frères-Prêcheurs à l'apostolat chez les infidèles.

Cette vocation n'a rien qui doive étonner. Saint Dominique, se sentant divinement appelé à la difficile entreprise de fonder un Ordre de Prédicateurs, cherche d'abord à former des saints. La sainteté de ses enfants doit ensuite faire rayonner au loin la Vérité : la Vérité dans l'apostolat par la science, la Vérité dans le témoignage par le martyre.

C'était là tout le but que se proposait le Patriarche des Frères-Prêcheurs.

En effet, peut-il y avoir un apostolat véritable sans immolation? Cela nous paraît aussi impossible qu'une religion sans sacrifice.

Un Ordre d'apôtres doit donc être un Ordre voué à tous les labeurs, à toutes les souffrances, à tous les sacrifices, jusqu'à la mort. Un Ordre d'apôtres est nécessairement un Ordre de martyrs.

Que tous ceux qui se sentent appelés aux sublimes fonctions de l'apostolat le sachent bien, surtout en ces jours où l'Eglise a besoin de serviteurs fidèles et d'ouvriers intrépides : l'apostolat chrétien n'est pas seulement le Verbe Eternel présenté aux âmes sous les apparences plus ou moins sublimes de la parole humaine, il est aussi souffrance et immolation. A l'exemple de Jésus-Christ, son Maître et son Modèle, l'apôtre, après avoir éclairé et réchauffé les âmes comme doc-

teur, les féconde aussi comme victime par l'effusion de son sang : « Il n'y a pas de charité plus « grande que de donner sa vie pour ceux qu'on « aime (1). »

Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans sa divine manifestation, est-il autre chose qu'un martyr, qu'un témoin de la Vérité? N'est-il pas le martyr par excellence? Et nous, ses disciples, pourrions-nous marcher sur ses traces, suivre la voie qu'il a suivie, sans rencontrer aussi de nombreuses et solennelles occasions de lui rendre témoignage? En établissant son Eglise, le divin Sauveur a confié à saint Pierre et à ses apôtres le dépôt de la Vérité, et a surajouté une mission non moins glorieuse, celle de lui rendre témoignage. « Vous serez, leur dit-il, haïs, persécu- « tés, mis à mort pour mon Nom! — Vous « serez mes TÉMOINS jusqu'aux extrémités de la « terre (2). »

L'Eglise devait donc être persécutée et l'Eglise l'a toujours été, comme elle le sera toujours; car l'Eglise est apostolique. Son divin fondateur l'a prédit à ses apôtres. D'où il résulte que le chemin de la croix doit faire le tour du monde et que les vrais disciples, les vrais apôtres de Jésus-Christ sont chargés d'en marquer les sanglantes stations.

Les Frères-Prêcheurs sont par une vocation

(1) Joan., XV, 13.
(2) Act., I, 8.

spéciale de vrais apôtres de Jésus-Christ; ils ont donc des droits plus stricts à cette part d'héritage dans le domaine de l'Eglise et sont plus spécialement appelés à payer à la Vérité la grande dette du sang.

Saint Dominique entendit une voix qui lui disait : « *Va et prêche, car c'est pour cela que tu es élu.* » Mais à la suite de cette parole puissante et divine, il en entendit une autre non moins forte et non moins pénétrante qui retentissait mystérieusement au fond de son cœur : — « *Souffre et meurs, car le disciple n'est pas au-dessus du maître.* » Parole prophétique qui trouve aujourd'hui encore, après bien des échos à travers les siècles, un lointain retentissement dans les intrépides Frères-Prêcheurs de la mission du Tonkin.

Les actes les plus authentiques et les faits les plus certains ont laissé dans l'histoire de l'Eglise l'empreinte indélébile de cette vocation de l'Ordre de Saint-Dominique à l'apostolat laborieux des nations infidèles. La glorieuse série des événements contenus dans cet ouvrage en est une preuve. Qu'il nous suffise de signaler ici en général dans quel esprit et dans quelles limites cette vie apostolique a cherché à se manifester.

Ecoutons Honorius III, fixant dès le principe la vocation des Frères-Prêcheurs. Sa lettre est du 26 janvier 1217.

« Honorius, évêque, serviteur des serviteurs « de Dieu, à ses chers fils, le Prieur et les Frè-

« res de Saint-Romain, PRÊCHEURS dans le pays « de Toulouse, salut et bénédiction apostolique.

« Nous rendons de dignes actions de grâces au « dispensateur de tous les dons pour celui qu'il « vous a fait, et dans lequel nous espérons vous « voir persévérer jusqu'à la fin. Dévorés au dedans du feu de la charité, vous répandez au « dehors un parfum céleste, qui réjouit les cœurs « saints et rétablit ceux qui sont malades. Vous « leur présentez, en habiles médecins, des mandragores spirituelles qui les préservent de la « stérilité, c'est-à-dire la semence de la parole « de Dieu, échauffée par une salutaire éloquence. « Serviteurs fidèles, le talent qui vous a été « confié fructifie dans vos mains, et vous le restituerez au Seigneur avec surabondance. Athlètes invincibles du Christ, vous portez le bouclier de la foi et le casque du salut, sans « crainte de ceux qui peuvent tuer le corps, employant avec magnanimité contre les ennemis « de la foi cette parole de Dieu qui va plus loin « que le glaive le plus aigu, et haïssant vos âmes « en ce monde pour les retrouver dans la vie « éternelle.

« Mais parce que c'est la fin et non le combat « qui couronne, et que la persévérance seule recueille le fruit de toutes les vertus, nous prions « et exhortons sérieusement votre charité par « des lettres apostoliques, et pour la rémission « de vos péchés, de vous fortifier de plus en plus

« dans le Seigneur, de répandre l'Evangile à « temps et à contre-temps, d'accomplir enfin « pleinement le devoir d'Evangélistes. Si vous « souffrez pour cette cause quelques tribulations, « non seulement supportez-les avec égalité « d'âme, mais réjouissez-vous et triomphez avec « l'Apôtre *d'avoir été jugés dignes de souffrir des « opprobres pour le Nom de Jésus.* Car ces courtes « et légères afflictions sont un travail d'un poids « immense de gloire, auquel ne sont pas com- « parables les maux de ce temps. Nous vous de- « mandons aussi, nous qui vous tenons sur notre « sein comme des fils plus particulièrement « aimés, d'intercéder pour nous auprès de Dieu « par le sacrifice de vos prières, afin que peut- « être il accorde à vos suffrages ce que nous « n'obtiendrions pas par nos propres méri- « tes (1). »

La vocation du Frère-Prêcheur vient d'être clairement définie : le Souverain Pontife a parlé, presqu'aussitôt les événements viennent confirmer les encouragements et les prévisions du vicaire de Jésus-Christ.

Le zèle pour les missions étrangères fut si grand chez les premiers enfants de saint Dominique que Grégoire IX, successeur d'Honorius III, dut instituer parmi eux, en 1234, une *congréga-*

(1) *Bull. Ord. Præd.*, t. I, p. 4.

tion de Frères voyageurs pour l'amour de Jésus-Christ chez les infidèles.

Innocent IV, dix ans après, considéra ces *Frères voyageurs* chez les infidèles comme autant de victimes sacrifiées pour la foi et pour l'Evangile. Afin de leur rappeler sans cesse leur sublime vocation et aussi comme un mémorial du sang qu'ils ont déjà répandu pour la foi, il les autorise à porter la calotte, la ceinture et la chaussure rouges. Ils auront pour armoiries Jésus dépouillé et debout, ouvrant son cœur à la miséricorde et laissant couler son sang précieux par la plaie de son amour. « Nous nous glorifions dans « le Seigneur, dit le même Pontife, de ce qu'il a « donné à son Eglise de tels hommes, toujours « disposés à souffrir pour la justice et à mourir « pour l'amour de Jésus-Christ (1). »

Cette congrégation de *Frères pérégrinants* rendit d'éminents services à l'Eglise pendant plusieurs siècles. Principalement alimentée par les frères de Pologne, elle avait son siége le plus important à Léopol dans la Russie blanche, aujourd'hui Lemberg en Gallicie, et ses principaux avant-postes à Péra de Constantinople et à Caffa en Crimée. Elle réunissait dans un mouvement d'ensemble toute la croisade d'évangélisation en Orient, et, sous la conduite d'un vicaire-général, muni des pouvoirs nécessaires à une œuvre si colossale, elle recevait dans ses rangs tous les

(1) *Bull. Ord. Præd.* — Datum Lugd., 12 cal. jan. 1247.

Frères-Prêcheurs qui se sentaient appelés aux missions chez les infidèles.

Cependant, quelle que fût chez les enfants de saint Dominique l'ardeur du zèle pour les missions lointaines, il ne correspondait pas encore assez aux désirs impatients et apostoliques des supérieurs qui étaient leurs chefs et leurs pères.

Le B. Humbert de Romans, quatrième Maître-Général de l'Ordre, voulant exciter une noble émulation et un saint enthousiasme, et désirant aussi satisfaire la légitime ambition qui le poussait à de nouvelles conquêtes spirituelles, leur écrivait, en 1255 :

« Parmi les nombreux désirs de mon cœur « dans la charge du gouvernement de vos âmes, « un des plus vifs et des plus ardents, est de « voir par le ministère de notre Ordre, les chré- « tiens schismatiques ramenés à l'unité de l'E- « glise, le Nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ « porté devant les Juifs infidèles, devant les Sar- « razins depuis si longtemps trompés par leur « faux prophète, devant les païens idolâtres, de- « vant les barbares et devant toutes les nations, « afin que nous soyons ses TÉMOINS, et le salut « de tous *jusqu'aux extrémités de la terre.*

« Mais à cela il y a deux obstacles : le premier, « l'ignorance des langues... l'autre, l'amour du « sol natal... Réveillez-vous, Frères que Dieu « appelle, et voyez si l'on trouve rien de sem- « blable dans nos modèles, les apôtres. N'étaient-

« ils pas tous Galiléens? Et qui d'entr'eux resta « dans la Galilée? Ne se sont-ils pas répandus, « l'un dans l'Inde, l'autre dans l'Ethiopie, l'au- « tre en Asie, l'autre dans l'Achaïe? N'est-ce « point ainsi dispersés au long et au large, par « les diverses nations, qu'ils ont produit dans le « monde le fruit que nous voyons? »

« Que si quelqu'un dit : cela est trop difficile ; « nous, nous ne pouvons les imiter. — Malheur « à nous, si nous voulons être PRÉDICATEURS, « de nous écarter des traces de ces prédica- « teurs! Jamais nos frères primitifs n'ont ainsi « parlé, eux que notre saint Père, le bienheu- « reux Dominique, dispersa tous, dès leur novi- « ciat, par tout l'univers. Que jamais une pensée « aussi abjecte ne monte dans nos cœurs, Frères « élus de Dieu ; mais considérant que nous som- « mes appelés à la perfection et à une obéissance « prompte, exposons-nous à tout pour le salut « des âmes et la gloire du Sauveur.

« Si donc quelqu'un, par l'inspiration de la « grâce divine, se trouve disposé à apprendre « l'arabe, l'hébreu, le grec ou une autre langue, « pour acquérir en son temps la récompense d'une « œuvre salutaire ; si, de plus, il se trouve prêt à « quitter sa patrie, pour aller soit en Terre- « Sainte, soit en Grèce, soit dans les autres pays « voisins des infidèles, qui ont tant besoin de « Frères dévoués à tout souffrir pour le Nom de

« Jésus-Christ, je le prie de m'écrire ses senti-
« ments à cet égard (1). »

Toutefois, ne nous y trompons pas, ces paroles, dans la bouche d'Humbert de Romans, n'étaient pas un reproche, mais un stimulant qui devait rendre plus universel et plus complet le dévouement et le saint enthousiasme de ses frères.

Le B. Humbert n'ignorait pas leur intrépidité pour la propagation de la foi : — l'année précédente dans le chapitre de Bâle, où il avait été élu, de nombreux missionnaires étaient partis pour les contrées les plus inaccessibles, et plusieurs d'entr'eux avaient déjà versé leur sang pour l'amour du divin Maître ; — ce prudent Général savait aussi que l'Ordre de Saint-Dominique avait une grande et périlleuse mission à remplir, que la faiblesse de l'homme remplace facilement l'élément surnaturel et divin, et qu'un refroidissement dans le zèle pouvait perdre des millions d'âmes.

Au reste, en écrivant pour son époque, Humbert ne voulait-il pas prévoir l'avenir. Après six siècles de glorieux travaux, les enfants de saint Dominique trouvent encore dans ce document la douce et encourageante parole d'un père qui les appelle au combat.

Il est donc certain que les Frères-Prêcheurs n'ont jamais été sourds à la voix du devoir, ni infidèles à leur vocation. Pour en juger, il faut

(1) Martène, *Thesaur. Anecd.*, t. IV, col. 1707-1708.

lire les bulles innombrables des Souverains-Pontifes, qui ne tarissent pas sur leur zèle et leur dévouement dans la prédication de l'Evangile. Qu'il nous suffise d'en citer deux au hasard.

Clément IV, dans ses lettres au chapitre général de 1267, appelle l'Ordre des Frères-Prêcheurs « la ville forte de l'Eglise, qui ne ren« ferme que des justes, le dépositaire de la « vérité, le fléau de l'erreur, le tabernacle de « Dieu, que le Saint-Esprit a sanctifié, *et la lu*« *mière des nations.* »

Le chapitre général assemblé à Lyon, en 1317, reçut un bref de Jean XXII commençant par ces paroles : « Le divin Créateur de la lumière dési« rant, dans sa clémence, le salut du genre hu« main, a institué l'Ordre des Frères-Prêcheurs, « comme un phare lumineux qui dirige les hom« mes par *les splendeurs de sa doctrine* et *les ar*« *deurs de sa charité ;* sa place est dans la maison « du Seigneur sur le chandelier d'une religion « éminente. »

Un fait bien remarquable, qui montre combien ces éloges étaient mérités, arriva en 1335, sous Benoît XII, de l'Ordre de Cîteaux.

Ce Pontife, cédant aux inspirations de certains religieux de son Ordre qui trouvaient la vie des Frères-Prêcheurs trop sévère, parlait d'une mitigation dans les Règles et les Constitutions. On disait déjà qu'une telle sévérité était incompatible avec les travaux de l'apostolat. Pour répondre à cette objection de la prudence humaine, le

chapitre général rassemblé à Valence fit dresser un registre des martyrs de l'Ordre durant un siècle, de 1234 à 1335. On n'en comptait pas moins de 13,370. Ce fut toute la réponse des Frères-Prêcheurs.

Benoît XII, devant un fait aussi notoire et aussi concluant, resta convaincu et ne voulut pas qu'on changeât les Constitutions d'un Ordre qui savait former de nombreuses phalanges d'hommes toujours prêts à laver leurs robes dans le sang de l'Agneau (1).

Vers la fin du XIV^e^ siècle, l'Eglise eut beaucoup à souffrir. A la suite de plusieurs fléaux, un relâchement déplorable s'était glissé jusque dans les Ordres les plus austères. L'Ordre de Saint-Dominique subit aussi les influences de cette époque désastreuse; mais, sous la direction du B. Raymond de Capoue, du B. Jean Dominique et de sainte Catherine de Sienne, il eut bientôt recouvré le lustre de ses plus beaux jours.

Quelques années après, en 1439, Eugène IV confirmait et augmentait par une bulle tous les priviléges des *Frères pérégrinants* chez les infidèles. Cette bulle adressée à Louis de Pise, leur vicaire-général, contient l'énumération des peuples évangélisés par eux sur tous les points du globe. Il semble que ce grand Pape, alors à la

(1) Le R. P. Feuillet, dans sa *Vie de saint Louis Bertrand*, compte jusqu'à 26,000 martyrs au XVI^e^ siècle dans l'Ordre de Saint-Dominique.

tête du concile de Florence, ait voulu enchérir sur ses prédécesseurs dans les louanges qu'il donne à l'Ordre de Saint-Dominique qu'il dit « établi « dans le champ de l'Eglise pour porter, dans le « zèle de l'observance régulière, des fruits de vie « en abondance, par la pureté de la conversa- « tion, par le don de science et par le mérite des « vertus, et détruire les hérésies et les autres « crimes des hommes, au moyen de la doctrine « qu'il enseigne dans les écoles et de la parole « de Dieu qu'il annonce avec une mission spé- « ciale dès son origine. » Sur ces motifs Eugène IV favorise et élève de tout son pouvoir « un Ordre qui est *la force des fidèles et la lu- « mière des infidèles* (1). »

La découverte du cap de Bonne-Espérance et de l'Amérique offrit une nouvelle et vaste carrière au zèle des Frères-Prêcheurs. Ils suivirent les croisades maritimes et trouvèrent sur toutes les plages du monde les palmes glorieuses du martyre.

Sainte Térèse, du fond de son monastère, voit cette longue suite de combats soutenus et de victoires remportées par les enfants de saint Dominique, qu'elle aime à nommer ses amis et ses pères. Elle parle ainsi à la troisième personne d'une vision qu'elle eut elle-même :

(1) Extrait authentique, revu par la chambre apost. en 1556. — Pour les citations précédentes, voir *Bull. Ord. Præd.* et Fontana, *passim*.

« Un jour, pendant qu'elle était en oraison devant le Très-Saint Sacrement, un saint de « l'Ordre de Saint-Dominique lui apparut tenant « en main un grand livre; l'ayant ouvert, il lui « dit d'y lire certaines paroles écrites en caractères grands et très distincts, et elle y lut ces « mots : *Dans les temps à venir, cet Ordre sera « florissant, et aura beaucoup de martyrs.*

« Une autre fois, éclairée d'une semblable lumière, elle vit devant elle six ou sept religieux « du même Ordre, tenant des épées en main : « d'où elle comprit qu'ils étaient appelés à défendre la foi. Dans un autre ravissement, transportée en esprit dans une vaste plaine où se livrait un grand combat, elle vit les religieux de « ce même Ordre, avec un visage admirablement « beau et tout en feu, combattre si vaillamment, « qu'ils renversaient à terre plusieurs de leurs « ennemis, et en tuaient un grand nombre. Elle « connut que cette bataille était livrée contre les « hérétiques (1). »

La vision de sainte Térèse s'est déjà, en partie, glorieusement réalisée dans les travaux apostoliques des Frères-Prêcheurs, depuis le XVI^e^ siècle jusqu'à nos jours. Des milliers de religieux de cet Ordre sont allés recevoir la couronne des

(1) *Vie de sainte Térèse*, d'après Ribera, de la Compagnie de Jésus, et premier historien de la sainte dans les *Bollandistes*. Sainte Térèse achevait d'écrire sa vie en 1565, *Acta Sanctorum*. Octob., t. VII, pars prior, p. 661, c. 2, litt. f.

martyrs aux Indes orientales, dans les deux Amériques, aussi bien que sur les côtes d'Afrique, sur les bords du Gange et sur les terres inhospitalières de l'Indo-Chine, de la Chine et du Japon. C'était dans l'Ordre une émulation qui rappelait les premiers temps de sa fondation. Tous semblaient désirer cette mort cruelle et souvent ignorée qu'ils étaient sûrs de trouver dans l'apostolat des nations barbares.

Vivement touché de ce spectacle et des exemples héroïques des Frères missionnaires et martyrs chez les infidèles, le R. Père Nicolas Ridolfi adressa, en 1641, à tout l'Ordre une lettre circulaire pour stimuler et encourager encore, s'il était possible, cet élan apostolique.

« Allons, mes frères, et mourons avec eux, « pour mourir de la mort des justes, et que notre « fin soit semblable à la leur. Mais est-ce que tous « doivent aspirer au martyre? Non, cette cou- « ronne n'est pas pour tous : ce n'est pas celui « qui le désire, ni celui qui court après qui l'ob- « tient, mais celui à qui Dieu la prépare dans sa « Miséricorde. Mais qui sait si Dieu n'aura pas « pitié de nous? s'il ne fera pas luire miséricor- « dieusement la lumière de sa face divine sur « notre misère? J'en vois plusieurs parmi vous, « mes Frères, qui seront un jour de glorieux « martyrs.

« Il ne faut pas néanmoins que les autres per- « dent courage, parce que le Père céleste leur ré-

« serve aussi une bénédiction précieuse. Etant « le *Père des miséricordes et le Dieu de toute conso-* « *lation,* il ne se bornera pas à une seule : la « rosée du ciel est à ceux qui savent prier. Ainsi, « quoique nous soyons les plus jeunes, nous se- « rons comptés pour les aînés, si nous vivons « d'immolation et de souffrances et servons nos « frères, sans nous mettre en peine ni du vivre, « ni du vêtement... Que si quelqu'un n'a reçu « qu'un talent, qu'il ne laisse pas de le faire va- « loir ; nous conformant ainsi d'un même cœur « à l'obéissance de nos Lois et Constitutions, « nous mériterons d'être tous les enfants de « Marie... »

Comme preuve et garantie de ce qu'il avance, le pieux et éloquent Général cite plusieurs Frères et Sœurs morts en odeur de sainteté, et termine ainsi sa lettre :

« Soyez donc, mes très chers enfants, les imi- « tateurs de vos frères, comme ils l'ont été de « Jésus-Christ, et comportez-vous toujours si re- « ligieusement, que, par la pratique continuelle « des bonnes œuvres, vous rendiez ferme et « assurée votre sublime vocation. »

Les encouragements du R^me^ Père Nicolas Ridolfi et des autres Maîtres-Généraux des Frères-Prêcheurs qui parlaient tous un même langage, celui de la foi et de la divine charité, furent reçus partout comme la parole du souverain Maître. Les enfants de saint Dominique, chassés

par l'hérésie de plusieurs Etats du centre de l'Europe, allaient établir quatorze nouvelles provinces ou congrégations dans les Indes (1).

Chose digne de remarque, dans ces différentes provinces établies sur tous les points du globe, nous trouvons constamment le même principe de fécondité : un grand zèle pour l'observance régulière et une grande application aux fortes études théologiques.

Nous voyons les Frères-Prêcheurs, fidèles aux traditions de leurs Pères, établir à Manille et à Goa des universités célèbres par leur attachement inviolable aux doctrines de l'angélique saint Thomas. L'édification qu'ils donnent aux peuples est leur principale éloquence, et la science de la Croix est leur plus ferme appui. Sans négliger la science humaine, qui captive quelquefois les hommes et les rend favorables à la loi chrétienne, ils sont avant tout les disciples du Dieu du Calvaire, et se présentent aux nations ensevelies dans les ténèbres de l'erreur et de l'idolâtrie la Croix à la main et la folie de la Croix dans le cœur. Pour eux comme pour saint Paul, la Croix est le grand signe de leur apostolat.

Les âmes timides et pusillanimes veulent comp-

(1) Sur ces quatorze provinces, douze appartiennent à la nation espagnole; nous les indiquons dans notre chapitre sur les Philippines. — Il y avait aussi la Congrégation portugaise de Sainte-Croix des Indes orientales et la Congrégation du T.-S. Nom de Jésus aux Antilles, fondée par le couvent de la rue Saint-Honoré, à Paris.

ter avec l'esprit et la prudence du siècle. Les Frères-Prêcheurs ne veulent savoir que Jésus, et Jésus crucifié. On objecte les inconvénients de cette noble et apostolique intrépidité : « Les en-« nemis de la foi, disait-on, sauront bien arrêter « cette marche téméraire ! N'ont-ils pas la force « en mains pour vaincre les missionnaires ? » — Les tuer, oui, mais non les vaincre !

« Qu'ils les tuent ! s'écrie Dominique Navar-« rete : Jésus-Christ lui-même et ses apôtres ont « été mis à mort. C'est faire assez que d'arroser « la terre de son sang pour qu'elle rapporte des « âmes (1). »

La vie régulière du Frère-Prêcheur chez les nations infidèles sera aussi parfaite et aussi complète que le comportent les exigences d'un pareil ministère. Sans doute des brèches seront faites par les circonstances à la perfection de la vie monastique et dominicaine ; mais il restera toujours l'amour et le sacrifice dans le don actif et généreux de soi. Cette vie unira toujours la contemplation et l'action, et l'apostolat dominicain, pour être vraiment glorieux et fécond, comprendra non seulement les pénibles labeurs de la prédication évangélique, mais aussi tout l'ensemble de la Règle et des Constitutions, l'austérité de la vie dans l'abstinence et les jeûnes, les splendeurs du culte dans la solennité de l'office choral, l'es-

(1) Dominique Navarrete, *Trat. hist. de la Monarchia di China.*

prit de dépendance aux ordres des supérieurs, et l'union à N.-S. dans la considération de sa loi sainte. Sous les rayons de la grâce divine, cet ensemble de moyens est toute la raison d'être de la merveilleuse fécondité du ministère apostolique des Frères-Prêcheurs.

Ne nous en étonnons pas : il est dans l'ordre de la Providence, qui inspire aux Fondateurs des familles religieuses telle œuvre plutôt que telle autre, de ne bénir dans le même Institut que la reproduction successive de cette pensée inspirée.

Cette vie dominicaine que nous voyons toujours reparaître au milieu même des nations infidèles comme l'écho de l'observance pratiquée dans la mère-patrie, tire toute sa puissance de l'amour qui s'immole. Un cloître, une cellule pauvre, une table plus que frugale, un lit dur, le lever au milieu du silence de la nuit, les douces harmonies du chant et de la psalmodie religieuse, tout dans la vie régulière inspire l'amour de Dieu et des âmes, et le désir de se sacrifier pour cet unique amour.

Peut-on sentir les flammes du divin amour embraser son cœur et refuser aux misères morales de ses frères le contact de cette vie qui vous captive et vous consume dans les plus douces et dans les plus fortes étreintes?

Le Chartreux peut très bien, dans sa vocation solitaire, garder ce feu sacré et lancer à travers l'espace, sur les ailes de la prière, sa charité et

son zèle ; le Frère-Prêcheur ne peut rien garder pour lui seul, et ce qu'il a reçu pour les âmes, il le leur donnera au jour fixé par l'obéissance. Alors, il sortira de sa cellule et dira aux âmes avides de l'entendre, dans les accents d'une éloquence que l'amour seul inspire, ce que c'est que de puiser la Vérité à sa source et croire aux traditions des saints ; ou bien, embrasé d'un zèle plus brûlant encore, il portera chez les peuples infidèles le tribut de son dévouement et de son sacrifice. Sa vie, à lui, c'est aimer ; son ministère sera celui de l'immolation par amour et pour l'amour de Dieu et des âmes.

Le Frère-Prêcheur est donc un homme d'action par la contemplation. Plus il est uni à son Dieu dans le silence de sa vie conventuelle et claustrale, plus il désire des âmes à donner à ce Dieu qu'il aime comme son Seigneur, son Maître, son Tout. Emporté par son zèle chez les nations infidèles, il cherche à bâtir aussitôt un couvent qui lui rappellera peut-être sa patrie, mais plus encore la famille religieuse qui l'a adopté. Qu'il soit Portugais, Espagnol ou Français, le couvent de Goa, de Manille ou de Macao lui inspirera les doux et pieux souvenirs de ceux de Lisbonne, d'Ocaña ou de Toulouse.

C'est le développement de cette vie vraiment apostolique et dominicaine que nous allons suivre dans les missions de l'extrême Orient. Sur la route de la Terre-Sainte et des steppes de la Tar-

tarie, la France semble se montrer la première ; à Goa et dans les Indes, l'élément portugais domine ; à Manille et aux extrémités de l'Asie, c'est l'influence espagnole qui l'emporte. Cette prédominance de nationalité, qui s'est fait remarquer du reste dans tous les autres Ordres religieux, et qui découlait naturellement de l'esprit de colonisation, n'empêchait pas néanmoins les missionnaires des autres nations de se mêler accidentellement à ces divers mouvements religieux et civilisateurs. C'est ainsi que nous voyons les Dominicains italiens, flamands et français fournir leur noble contingent d'apôtres et de martyrs aux Indes, à la Chine, au Japon, missions plus spécialement desservies par les religieux d'Espagne et de Portugal.

Ce qui règne surtout dans cette diversité de mouvements et de centres d'action, c'est l'unité. L'Ordre de Saint-Dominique n'a jamais eu qu'un chef, et ce chef, si souvent français, n'a pas cessé, depuis Saint-Dominique et le B. Jourdain de Saxe, de favoriser les missions chez les peuples infidèles (1).

(1) Le R^me^ Père A. V. Jandel, Général actuel des Frères-Prêcheurs, est français. Les missions étrangères, aujourd'hui comme sous ses prédécesseurs, sont l'objet d'une sollicitude tout apostolique. Sans compter la Hollande, l'Angleterre et l'Irlande, l'Ordre de Saint-Dominique a encore des missionnaires dans les deux Amériques, au cap de Bonne-Espérance, dans les missions d'Ituy, de Paniqui, de l'île Batan aux Philippines, en Chine, au Tonkin, en Russie, à Constantinople et en Mésopotamie. L'index

Nous venons d'exposer la vocation toute spéciale que l'Ordre des Frères-Prêcheurs a reçue de porter les lumières de la foi chez les nations infidèles par une vie d'observance et d'immolation continuelle jusqu'au dernier et au plus glorieux de tous les sacrifices, celui de la vie par le martyre.

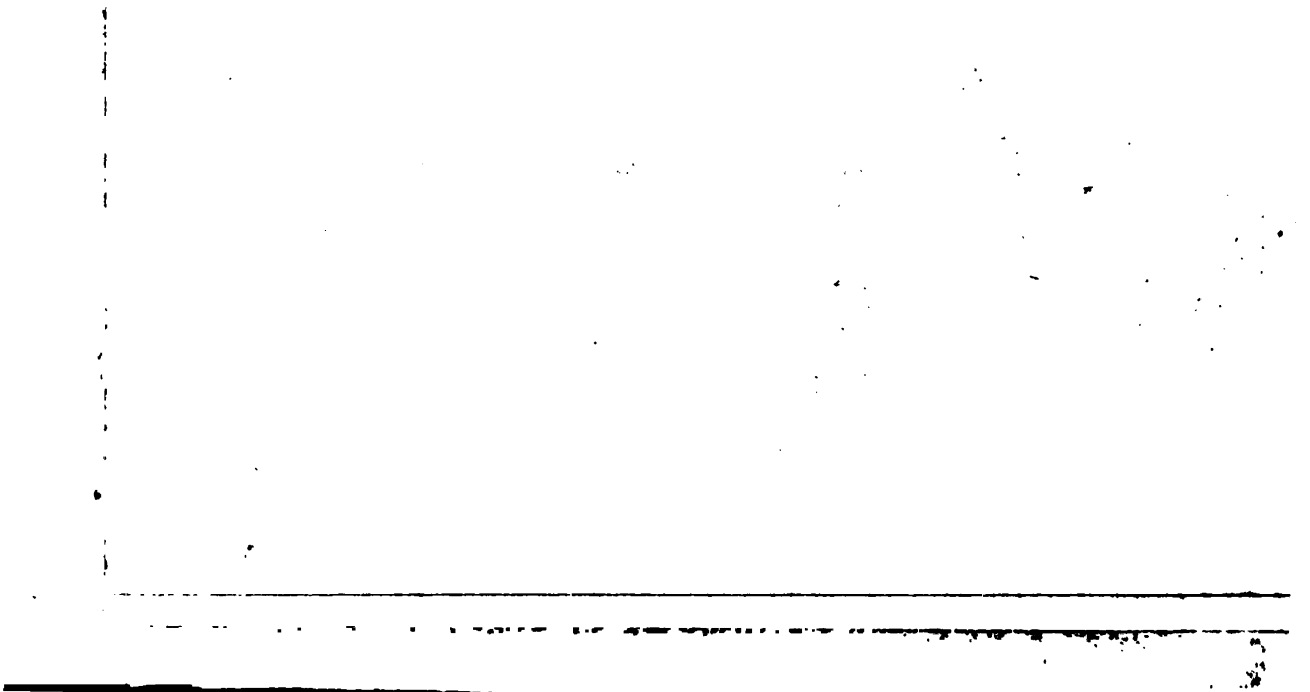
Il nous reste à le prouver d'une manière plus complète.

Puissent ces quelques pages recevoir les bénédictions de Celui qui seul fait les apôtres, et inspirer aux âmes généreuses le saint désir d'en grossir le nombre !

Puissions-nous tous, enfants de saint Dominique, marcher sur les traces de nos Pères, vivre de souffrance et de renoncement, et mourir comme eux, au service des âmes, dans le suprême effort de la charité !

« Il n'y a pas de charité plus grande que de « donner sa vie pour ceux qu'on aime. »

général fait à Rome en 1844, par ordre du R^me^ Père Ange Ancarani, comptait 1,002 religieux dans ces différentes missions. Un autre catalogue fait en 1860, porte ce chiffre à 1,267.



MISSIONS DOMINICAINES

CHAPITRE PREMIER

Premières Missions.

Sollicitude de la Providence dans l'évangélisation des peuples de l'Asie : les Tartares et les Croisades. — La Chevalerie de Jésus-Christ au contact des nations : le B. Paul de Hongrie et saint Hyacinthe, au nord ; le B. Jourdain et saint Raymond de Pegnafort, au midi. — Les Frères-Pérégrinants. — Les Moines ambassadeurs chez les Tartares : Frères Ascelin, André de Longjumeau. — Yves-le-Breton chez le Vieux de la Montagne. — Martyre de plusieurs Frères-Prêcheurs. — L'étude des langues orientales dans l'Ordre de Saint-Dominique. — Frère Ricold, orientaliste et missionnaire. — L'Asie partagée entre les Frères-Mineurs et les Frères-Prêcheurs : Jean de Montecorvino, franciscain, archevêque de Kambalie ; François de Pérouse, dominicain, archevêque de Sultanie. — Jourdain de Sévérac, évêque des Indes et martyr au XIVe siècle. — Barthélemy le Petit, apôtre de l'Arménie, archevêque de Nachivan et fondateur des Frères-Unis : sa mort précieuse. — Les Frères-Unis deviennent Frères-Prêcheurs et forment la province d'Arménie. — Différentes causes de souffrances dans l'évangélisation de l'Asie au XVe siècle.

L'Asie a vu naître le divin Sauveur, et sur elle aussi repose la bénédiction de celui au Nom de qui tous les

peuples sont bénis et sanctifiés. Aussi la Providence divine n'a-t-elle jamais refusé à l'Orient le dévoûment et les lumières de l'apostolat : la terre des grands souvenirs est devenue dans la suite des âges le champ de bataille par excellence des nobles champions de la vérité.

Que saint Thomas ait été le premier apôtre des Indes, c'est un fait incontestable. Toute l'antiquité chrétienne le prouve : les liturgies orientales, les premiers Pères de l'Eglise, les récits des voyageurs, les traditions et les monuments des Indes l'attestent aux esprits les plus prévenus et les plus exigeants. L'apôtre saint Thomas ne fut pas le seul à porter les lumières de l'Evangile dans ces contrées lointaines ; s'il faut en croire Eusèbe, saint Barthélemy aurait également pénétré jusqu'aux extrémités de l'Orient.

Il y eut alors dans ces régions reculées un grand mouvement vers le Christianisme. Bossuet, parlant de l'immense succès des prédications apostoliques, dit qu'on n'a pas besoin des histoires pour confirmer cette vérité. L'effet parle, et on voit assez avec combien de raison saint Paul applique aux apôtres ce passage du Psalmiste : « Leur voix s'est fait entendre « par toute la terre, et leur parole a été portée jusqu'aux « extrémités du monde. » Sous leurs disciples, il n'y avait presque plus de pays si reculé et si inconnu où l'Evangile n'eût pénétré. Cent ans après Jésus-Christ, saint Justin comptait déjà parmi les fidèles beaucoup de nations sauvages, et jusqu'à ces peuples vagabonds qui erraient de çà et de là sur des chariots sans avoir de demeure fixe. Saint Irénée vient un peu après, et on

voit croître le dénombrement qui se faisait des Eglises. Leur concorde est admirable; ce qu'on croyait dans les Gaules, dans les Espagnes, dans la Germanie, on le croyait dans l'Egypte et dans l'Orient, et comme « il « n'y avait qu'un même soleil dans tout l'univers, on « voyait dans toute l'Eglise, depuis une extrémité du « monde à l'autre, la même lumière de la vérité (1). »

Les siècles qui suivirent furent moins heureux : l'hérésie avait gagné du terrain en Orient. Les peuples asiatiques avaient de faciles communications entre eux, et les Nestoriens répandus dans toute l'Asie centrale, l'Arménie et la Perse, succédèrent insensiblement aux Chrétiens orthodoxes des temps apostoliques.

Pour retrouver au centre et aux extrémités de l'Asie la sève pure du christianisme, il faut attendre le choc terrible des nations de l'Orient et de l'Occident au XIII^e^ siècle. L'esprit des Croisades est encore dans toute sa force. Au midi, l'Occident se précipite sur l'Orient : le mouvement s'étend depuis l'Espagne, qui refoule les Maures vers l'Afrique, jusque sur les plages de Tunis, d'Egypte et de Palestine, où saint Louis porte l'étendard de la Religion et des Francs. Au nord, l'Orient jette ses hordes de Tartares sur l'Occident, comme une inondation formidable menaçant de tout engloutir.

Que fait la Providence dans cette mêlée?

Elle change ce choc en un contact pacifique entre les infidèles et les missionnaires. Une chevalerie spirituelle

(1) Bossuet. *Discours sur l'histoire universelle*, II^e^ partie, ch. XX. — Just., *Apol.*, II. — Iren., *adv. Hær.*, l. I.

venait de se former. Les deux milices de saint Dominique et de saint François, dans toute la ferveur d'une fondation récente, se précipitent la croix à la main dans ce courant qui entraîne nations contre nations. Au midi, les missionnaires descendent le fleuve de l'invasion chrétienne contre l'islamisme. Au nord, ils remontent le flot de l'invasion tartare et vont se rencontrer dans les Indes et en Chine avec leurs frères qui ont pris la route méridionale de la Syrie. Telles sont les deux routes que suivent les deux grands ordres apostoliques du XIII^e^ siècle, pour embrasser dans un immense réseau d'évangélisation l'Orient tout entier et arriver à travers les steppes et les déserts aux confins du monde alors soupçonné, mais inconnu. Pendant que les Croisades entament à peine les frontières occidentales de l'Asie, les missionnaires pénètrent dans ces vastes contrées et s'y établissent pour des siècles. On le conçoit, pour supporter de pareilles fatigues et affronter des dangers qui se changeaient presque toujours en sanglantes et glorieuses catastrophes, il fallait de véritables apôtres; il fallait des hommes prêts à dire comme saint Paul : « Qui « donc nous séparera de l'amour de Jésus-Christ? l'af- « fliction, les angoisses, la faim, la nudité, les périls, « les persécutions ou le glaive? Selon qu'il est écrit, « on nous livre tous les jours à la mort à cause de vous; « on nous regarde comme des brebis destinées à la « mort; mais parmi tous ces maux, nous triomphons « par la vertu de Celui qui nous a aimés (1). »

(1) Rom., VIII, 35, 36, 37.

Saint Dominique n'avait pu désaltérer sa soif immense des âmes dans l'apostolat lointain et le martyre ; mais il communiqua son esprit aux enfants qu'il avait lui-même initiés à la vie religieuse. Saint Hyacinthe, le B. Ceslas et le B. Paul de Hongrie, après avoir reçu l'habit des Frères-Prêcheurs des mains de saint Dominique, vont s'opposer au courant des Tartares, qui envahissent les provinces septentrionales. Le B. Paul, du vivant même de saint Dominique, fonde la province de Hongrie en face de ces Cumans que notre bienheureux Père désirait tant visiter, sur les confins des Bulgares et des Serbes, et presqu'au milieu de cet amas de peuplades que l'invasion tartare poussait, amoncelées devant elle, vers les bouches du Danube. Cette province de Hongrie étend plus loin encore son apostolat et produit, sous la première impulsion de son fondateur, des légions de martyrs, par deux cents à la fois. Enfin le B. Paul, après avoir converti un grand nombre d'idolâtres, finit par verser glorieusement son sang pour la foi, en 1242, en compagnie de quatre-vingt-dix de ses frères. Quelques-uns furent brûlés, d'autres décapités, d'autres tués à coups de flèches ou de lances.

De leur côté saint Hyacinthe et le B. Ceslas, en quittant saint Dominique, marchent comme des géants dans les voies d'un vaste et glorieux apostolat. Le B. Ceslas évangélise la Bohême, la Silésie, la Pologne ; saint Hyacinthe, plus heureux que son frère, pousse sa course jusqu'aux extrémités les plus reculées du monde alors connu. Ce dernier avait jeté, en passant, les fondements de la province d'Allemagne, et organisé ensuite celle de Pologne.

De ce centre, son action rayonne dans les directions les plus opposées et les plus lointaines. En Prusse et en Livonie, il seconde par son zèle et par celui de ses disciples l'œuvre civilisatrice des chevaliers Teutoniques. Il établit aussi ces provinces scandinaves pour qui les glaces du nord n'avaient point de retraites inaccessibles, et qui fondaient des couvents au Groënland deux cents ans avant la découverte de l'Amérique. Saint Hyacinthe parcourt sans cesse et en tout sens la Russie blanche et la Russie rouge, affronte les invasions des Tartares, parvient par la mer Noire jusqu'à l'Archipel grec, et, enfin, guidé sans doute par la pensée qui inspirait vers le même temps d'autres Frères-Prêcheurs, celle de convertir le grand Khan des Tartares, pénètre par les steppes de l'Asie centrale jusqu'au Thibet et jusqu'en Chine, qu'on appelait alors le Cathay. Cet immense voyage d'exploration chrétienne achevé, il se retire en Pologne, laissant partout les marques glorieuses de son zèle; il traverse la Russie, y convertit plusieurs schismatiques, entre autres le prince Caloman et Salomé, sa femme, évangélise la Podolie, la Volhynie, la Lithuanie, et fonde à Vilna un couvent fameux qui devait être comme le centre et l'avant-poste de l'apostolat dominicain en Russie.

Une vie si apostolique était souvent confirmée par le don des miracles; l'apôtre du nord semblait ne marcher qu'au milieu des prodiges de la toute-puissance divine. Les Tartares s'étant emparé de Kiew en Russie, y mettaient tout à feu et à sang. Saint Hyacinthe, encore revêtu des ornements sacerdotaux, s'était saisi du Très-

Saint-Sacrement, et abandonnant tout le reste, s'en allait avec son précieux trésor. Passant près d'une statue de Marie, il entendit une voix qui lui disait : — « Hya- « cinthe, mon fils, tu vas donc m'abandonner? » — La statue était d'albâtre et d'un poids considérable. Le Saint hésitait encore, quand la même voix se fit entendre : — « Hyacinthe, Hyacinthe, ne m'abandonne pas; prends « courage, tu auras assez de forces pour sauver le Fils « et la Mère. » — Saint Hyacinthe prit l'image, et la trouva, dit la légende, aussi légère qu'un roseau; la tenant d'une main et le Saint-Sacrement de l'autre, il sortit de la ville au milieu des flammes et traversa le Borysthène à pied sec (1).

Saint Dominique était mort. Le même chapitre (1222) qui lui donnait le B. Jourdain pour successeur, érigeait trois nouvelles provinces en Terre-Sainte, en Dacie et en Grèce; et quand le nouveau Général, dans ce même chapitre, annonça un prochain départ de missionnaires chez les nations barbares, on vit tous les frères présents tomber à genoux et s'écrier : « Père! Père! envoyez-nous! »

(1) Cette statue se conserve encore aujourd'hui au couvent des Frères-Prêcheurs à Léopol ou Lemberg en Gallicie. Elle tient de la main gauche son petit Jésus et de la droite l'image du crucifix. De nombreux miracles se sont opérés dans tous les temps à l'ombre de cette statue vénérée de Marie. La province de Saint-Hyacinthe (Galicie et Lodomérie) compte encore aujourd'hui 52 religieux prêtres; la Bohême et la Moravie 35; les différentes provinces de l'Autriche, Hongrie, Styrie, Carynthie, 36. L'apostolat Germano-Slave serait donc encore composé de 123 Frères-Prêcheurs, sans compter les religieux répandus en Pologne et dans les possessions russes jusqu'à Saint-Pétersbourg.

La province de Terre-Sainte fut certainement une des plus florissantes provinces de l'Ordre à cette époque : elle commandait l'Egypte et l'Asie tout entière. Le B. Jourdain, qui l'avait fondée en 1222, voulut s'y rendre en 1236. Il s'embarqua avec plusieurs autres frères, mais une affreuse tempête les fit tous périr près de Ptolémaïde, en vue de cette Terre-Sainte qu'ils allaient visiter (1). Deux frères illustres, frère Philippe et frère Tancrède, y travaillaient alors avec succès : leur parole que le feu du Saint-Esprit enflammait, attirait à la foi chrétienne une foule de Mahométans, de Juifs et d'hérétiques (2). Cette province était comme le champ d'honneur de nos premiers Pères. Ceux qui venaient de la province de France s'y distinguaient surtout par leur zèle et par leur nombre.

Presque en même temps saint Raymond de Pegnafort, qui allait succéder bientôt au B. Jourdain, comme Général de l'Ordre, suivait le mouvement des croisés espagnols, s'attaquait aux Sarrazins de la Péninsule, et dans un mouvement d'offensive, dépassant là aussi les chevaliers chrétiens, dirigeait le zèle de ses frères le long des côtes barbaresques et fondait des couvents jusqu'à Tunis et à Tripoli.

L'Ordre de Saint-Dominique avait donc pris, dès son origine, avec une incroyable promptitude, les postes avancés et tous les points frontières de la chrétienté, pour s'élancer de là dans tous les lieux où le Nom de

(1) Fontana, *Mon. Domin.*, ann. 1236.
(2) Fontana, *Mon. Domin.*, ann. 1241.

Jésus était ignoré. Les 13,370 martyrs qu'il produisit dans ce premier siècle donnent une idée du nombre prodigieux d'apôtres dominicains déjà répandus chez les infidèles.

Il nous est facile par là de comprendre comment, dès l'année 1253, Innocent IV pouvait écrire aux Frères-Prêcheurs en ces termes : « A nos chers fils les Frères-« Prêcheurs, qui prêchent dans les terres des Sarrazins, « des Grecs, des Bulgares, des Cumans, des Ethio-« piens, des Syriens, des Goths, des Jacobites, des « Arméniens, des Indiens, des Tartares, des Hongrois, « et autres nations infidèles de l'Orient, salut et béné-« diction apostolique, etc. »

Un autre fait, dont nous avons déjà parlé dans l'introduction, résume tout ce qu'on peut dire de cette véritable émigration des Frères-Prêcheurs chez les nations barbares : ce fut la création d'une congrégation de religieux *Frères voyageurs pour l'amour de Jésus-Christ chez les infidèles.*

Mais avant de suivre plus en détail les Frères-Prêcheurs, pénétrant au cœur de l'Asie chez les Tartares et se dirigeant jusqu'aux extrémités des Indes, il ne sera pas hors de propos de donner la situation politique et territoriale de ce vaste empire aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles.

La puissance et la domination des Tartares n'avaient presque pas de bornes en Asie ; souvent même ils empiétaient sur l'Europe. Les Indes, la Chine, la Perse, l'Arménie, la Haute-Asie, toutes ces contrées sans nom qui forment le continent asiatique étaient soumises au

grand Khan des Tartares. Le Fils du ciel ambitionnait l'empire universel; tous les souverains lui devaient, disait-il, le tribut de leurs prières et de leurs hommages. L'imagination des historiens les appellera la grande ruche des essaims du nord, une pépinière de légions irrésistibles, ou bien encore la *grande fabrique du genre humain*. Au XIII[e] siècle, le nom seul des Tartares rappelait toutes les puissances de l'enfer, et saint Louis répondait à sa mère : « S'ils arrivent, *ces Tartares*, ou « nous les ferons rentrer dans le *Tartare*, d'où ils sont « sortis, ou bien ils nous enverront tous au ciel (1). »

Le pays qui les lançait sur le monde pour le châtier, était beau cependant comme un paradis de délices. Un historien le représente comme « un édifice imposant, dont les supports ressemblent à plusieurs rangées de collines majestueuses, et qui a pour dôme une montagne colossale à laquelle les Chinois donnent l'épithète de *céleste*, et dont les flancs sont baignés d'une multitude de grands fleuves. Si l'édifice est d'une majesté aussi imposante, le pays qui l'environne a une étendue proportionnée, et ses richesses sont variées d'une manière encore plus admirable. Il renferme des cantons incrustés de glaces, d'autres sont brûlés par un ciel de feu et couverts d'une espèce de lave. Vous rencontrez ici des espaces immenses occupés par des déserts sabloneux et des forêts presque impénétrables; là, des jardins, des bosquets, des prairies parfumés de musc, arrosés

(1) Matth. Paris, *Hist. angl.*, p. 747.

de ruisseaux sans nombre, émaillés de fruits et de fleurs. De l'est à l'ouest se trouvent plusieurs grandes provinces, qui, dans le fait, sont les plateaux des plus hautes montagnes du monde, ou du moins de l'Asie, et qu'on prendrait pour des vallées, en les comparant aux élévations qui les dominent. A peu près un quart de cette région extraordinaire, pris dans sa largeur, jouit d'un climat aussi délicieux que la Grèce, l'Italie et la Provence. Un autre quart a la même étendue que l'Angleterre, l'Allemagne et le nord de la France; mais les régions hyperborées ne sauraient être recommandables par de grandes beautés, au moins dans l'état actuel de la température du globe. Vers le sud, sur les frontières de l'Irân, sont les belles vallées de Soghd et les fameuses villes de Samarkande et de Bokhârâ; sur celles du Thibet, le territoire de Kachghar, Khoten, Chegnyl et Khotâ, célèbres par leur parfum et la beauté de leurs habitants; sur celles de la Chine, le pays de Tchyn, qui fut jadis un puissant royaume, dont le nom, comme celui de Khatâ (Cathay) a été donné, dans les temps modernes, à tout l'empire chinois. Nous ne devons pas passer sous silence le beau territoire de Tangoût, que les Grecs connaissaient sous le nom de Sérica, et qu'ils prenaient pour l'extrémité la plus reculée du monde habitable, du côté de l'Orient. »

Tel était le vaste et merveilleux empire livré aux pérégrinations des Frères-Prêcheurs. La réalité n'était pas toujours aussi poétique que les récits légendaires qui leur arrivaient de ces régions lointaines : ils partaient cependant en phalanges nombreuses. Encore

sous l'influence du souffle inspirateur de leur bienheureux Père et fondateur, on les voyait successivement répondre à l'appel des souverains Pontifes, et partir joyeux, à pied, un bâton à la main, pour des contrées inconnues et inexplorées. Leur ferveur, puisée dans une vie pleine d'observance régulière et d'amour pour les sacrifices, leur faisait tout affronter, les fatigues, la faim, la soif, la nudité, la mort. Ces hommes vraiment extraordinaires ne perdaient jamais courage; une pensée de foi les animait partout au combat : « Quoique « dans nous l'homme extérieur se détruise, disaient-« ils hardiment avec l'Apôtre, néanmoins l'intérieur se « renouvelle de jour en jour. Car les afflictions si courtes « et si légères de la vie présente produiront pour nous le « poids éternel d'une sublime et incomparable gloire. « Ainsi nous ne considérons point les choses visibles, « mais les invisibles; car les choses visibles sont passa-« gères, mais les invisibles sont éternelles (1). »

En 1245, Innocent IV se détermine à envoyer des missionnaires chez les Tartares, et confie cette périlleuse mission aux enfants de saint Dominique et de saint François. Le prieur des Dominicains de Paris ayant annoncé cette bonne nouvelle à ses Frères assemblés au chapitre, tous se prosternèrent à ses pieds le suppliant avec larmes de leur accorder cette faveur (2). On appela ce chapitre le *chapitre des larmes*. Tous ne pouvaient être élus; quatre seulement furent choisis :

(1) II, Cor., IV, 16, 17, 18.
(2) Fontana, *Mon. Domin.*, ann. 1245.

Nicolas Ascelin, Simon de Saint-Quentin, Albéric et Alexandre; deux autres les joignirent en route, Richard de Crémone et André de Longjumeau (1).

Ces missionnaires reçurent d'Innoçent IV des lettres pour le Khan des Tartares, et l'ordre de se rendre en Perse au camp du général Baïdjou. Le Pape, dit la chronique du temps, « lour enjoinst, en remission de leur péchiés, que il enquesissent diligamment de l'estre et dou coustumes des Tartaires selon lour pooir (2). »

Les moines-ambassadeurs traversèrent la Hongrie, la Moravie, la Russie, la Géorgie, la Syrie et la Perse, et arrivèrent au mois d'août 1247 au camp du général mongol Baïdjou.

Celui-ci ayant appris l'arrivée des voyageurs francs, envoya quelques-uns de ses grands officiers avec son principal conseiller et des interprètes. Ils leur demandèrent de quelle part ils venaient. Frère Ascelin prit la parole au nom de tous : « Je suis le légat du Pape, que « les chrétiens regardent comme supérieur à tous les « hommes et révèrent comme leur père et leur mai- « tre (3). » — Les Tartares, fort indignés de ce discours, s'écrièrent pleins de colère : — « Pourquoi parles- « tu avec tant d'orgueil, en disant que ton Pape est « au-dessus de tous les autres hommes ? Ne sais-tu pas « que le Khan est le *Fils du ciel?* que Baïdjou est son

(1) Rainaldi, ann. 1247, n° 78-81.

(2) *Chron. de France*, man. de la Bibl. imp., n° 939, fol. 384.

(3) Toute cette relation est de Simon de Saint-Quentin, l'un des missionnaires présents. Voir Vinc. Bellov., l. XXXII, c. 40 et suivants.

« lieutenant? Leurs noms doivent être connus dans le « monde entier. » — Frère Ascelin répondit : — « Le « Pape n'a jamais ouï nommer le Khan ni Baïdjou. Il « a seulement appris qu'une certaine nation barbare « est sortie de l'Orient, a conquis plusieurs pays et passé « une infinité d'hommes au fil de l'épée. Touché de « compassion, il nous a envoyés à la première armée « des Tartares que nous rencontrerions, pour en exhor- « ter les chefs et tous ceux qui leur obéissent à cesser « cette destruction et à se repentir des crimes qu'ils « ont commis. C'est pourquoi nous prions votre maître « de recevoir les lettres du Pape et d'y faire une ré- « ponse. »

Les Tartares se retirèrent et revinrent peu de temps après, revêtus d'habits magnifiques, demandant aux Frères s'ils apportaient des présents : « Nous n'appor- « tons rien, répondit frère Ascelin; le Pape n'est pas « dans l'usage d'envoyer des présents. Il reçoit au con- « traire des offrandes de la part des chrétiens et même « des infidèles. » — « Comment! dirent les Tartares « étonnés, vous voulez paraître devant notre maître les « mains vides? Personne encore ne l'a fait. »

Un autre scrupule arrêtait les officiers tartares. « Si vous voulez voir la face de notre maître, di- « rent-ils, et lui présenter les lettres du vôtre, il faut « que vous l'adoriez comme le Fils du ciel, en vous pros- « ternant trois fois devant lui; car tel est l'ordre du « Khan qui règne sur la terre. » Les Frères, ayant délibéré sur ce sujet, résolurent tout d'une voix de perdre plutôt la tête que de faire ces génuflexions.

Ascelin déclara cette résolution à tous les assistants, et ajouta : « Pour vous montrer que nous ne parlons « pas ainsi par orgueil et par une dureté inflexible, « nous sommes prêts à rendre à votre maître tout le « respect que peuvent rendre avec bienséance des « prêtres de Dieu et des religieux, nonces du Pape; « nous lui rendrons le même respect qu'à nos supé- « rieurs, à nos rois et à nos princes. Que si Baïdjou « voulait se faire chrétien, suivant le souhait du Pape « et le nôtre, non seulement nous fléchirions le genou » devant lui et devant vous, mais nous vous baiserions « encore la plante des pieds. »

Les Tartares ne comprirent rien à la sublimité de ce langage; ils le rapportèrent à leur général, qui condamna à mort les ambassadeurs. Une partie de son conseil était cependant d'avis de n'en tuer que deux, et de renvoyer les deux autres au Pape. D'autres disaient : « Il faut en écorcher un, emplir sa peau de paille, et « la renvoyer à son maître par ses compagnons. » On proposait encore d'autres manières de s'en défaire. Enfin, une des six femmes de Baïdjou lui dit : « Si tu « fais tuer ces messagers, tu t'attireras la haine de tous « ceux qui entendront parler d'une semblable cruauté. « Tu perdras aussi la chance de recevoir des ambassa- « deurs, et par conséquent des présents; on ne man- « quera pas d'user de représailles avec tes propres « envoyés. »

Baïdjou se rendit à toutes ces raisons et voulut bien leur faire grâce. Quelque temps après les Tartares revinrent aux Frères, et leur demandèrent comment ils

saluaient leur souverain. Frère Ascelin tira son capuchon un peu en arrière et fit une légère inclination de tête.

« Puisque vous autres chrétiens, lui dirent brusque-
« ment les Mongols, vous adorez le bois et la pierre,
« vous ne devriez pas refuser d'adorer Baïdjou, à qui
« le Khan, fils du ciel, ordonne que l'on rende les mêmes
« honneurs qu'à lui-même. » Frère Ascelin répondit :
« Les chrétiens n'adorent ni le bois ni la pierre, mais
« la divinité qu'ils représentent à cause de N. S. Jésus-
« Christ, qui a été attaché à la croix pour notre salut.
« Votre maître ne peut prétendre à rien de semblable. »
Baïdjou leur fit dire ensuite d'aller trouver le Khan, pour voir eux-mêmes la grandeur de sa puissance et lui rendre les lettres du Pape. Mais Ascelin, instruit des artifices du Tartare, répondit : « Mon maître ne m'a pas
« envoyé au Khan, qu'il ne connaît pas, mais à la pre-
« mière armée que je rencontrerais. Je n'irai donc
« point au Khan ; et, si votre maître ne veut pas re-
« cevoir les lettres du Pape, je retournerai vers lui, et
« lui rendrai compte de ce qui s'est passé. » — Les Tartares ajoutèrent : « De quel front osez-vous avancer
« que le Pape est le plus grand de tous les hommes?
« Qui a jamais ouï dire que votre Pape ait conquis au-
« tant et d'aussi grands royaumes que le Khan, qui en
« a conquis d'immenses et d'innombrables par la con-
« cession de Dieu, dont il est le fils? Le Khan est donc
« plus grand que votre Pape et que tous les hommes. »
— Frère Ascelin répondit : « Nous disons que le Pape
« est le plus grand de tous les hommes en dignité,
« parce que le Seigneur a donné à saint Pierre et à ses

« successeurs la puissance universelle sur toute l'E-
« glise, sur toutes les nations conquises, non par le fer,
« mais par le bois de la croix. »

Frère Ascelin s'efforça encore de satisfaire les Tartares par plusieurs exemples et plusieurs raisons, qu'ils ne purent comprendre, tellement ils étaient aveuglés et attachés à leur manière de voir. On traduisit ensuite les lettres du Pape en persan, et de persan en tartare, afin que Baïdjou pût les entendre.

Cette lettre était ainsi conçue : « Comme non seule-
« ment les hommes, mais les animaux dépourvus de
« raison, et même les éléments de l'univers sont unis
« ensemble par certaines lois d'affinité à l'exemple des
« esprits célestes dont les chœurs ont été établis dans
« une harmonie perpétuelle par le créateur de toutes
« choses; nous sommes à bon droit forcé de nous éton-
« ner grandement que vous ayez fait invasion, comme
« nous l'avons ouï dire, dans un grand nombre de pays
« chrétiens et autres; que vous les ayez horriblement
« désolés et ravagés, et que, dans vos fureurs inces-
« santes, portant partout vos mains dévastatrices,
« vous ayez brisé tous les liens de l'affinité naturelle
« et passé tout le monde au fil de l'épée, sans épar-
« gner ni l'âge ni le sexe. Désirant donc, à l'exemple
« du Dieu de paix, voir tous les hommes réunis dans
« la crainte du Seigneur, nous vous avertissons et
« prions de cesser absolument de persécuter les Chré-
« tiens, et d'apaiser la Majesté divine provoquée par
« tant d'offenses, en vous soumettant à une péni-
« tence convenable. Car, si jusqu'à cette heure, le Dieu

« tout-puissant a permis que les nations tombassent « devant votre face, sous la fureur de vos coups, cela « ne doit pas vous donner de l'audace pour pousser « plus loin vos cruautés. Dieu quelquefois veut pen- « dant un temps châtier les superbes ; mais s'ils négli- « gent eux-mêmes de s'humilier, il ne manque pas de « les punir de leurs iniquités dans ce monde, en leur « réservant dans l'autre une vengeance plus complète. »

Innocent IV termine cette lettre en faisant l'éloge de frère Ascelin et de ses compagnons, et prie les Tartares de les bien accueillir (1).

Ces lettres du Pape furent donc présentées. Gengis-Khan n'y répondit pas directement, mais il transmit ses ordres à Baïdjou.

« Par le commandement du Dieu vivant, Gengis- « Khan, doux et vénérable fils du ciel, proclame que « Dieu est élevé au-dessus de toutes choses. Dieu est « immortel, et Gengis-Khan est seul dominateur sur la « terre..... Nous voulons que ce manifeste parvienne « aux oreilles de tous, en tout lieu, dans les pays qui « nous obéissent, comme dans ceux qui nous sont in- « connus. Il faut donc que toi, ô Baïdjou, tu leur noti- « fies ce qui est le commandement du Dieu vivant et « immortel. En envoyant tes dépêches, tu dois aussi « faire parvenir cet ordre, partout où un messager « pourra pénétrer, et quiconque te sera opposé, qu'il « soit anéanti et que sa terre soit ravagée! Je te jure « que celui-là sera bien sourd qui n'entendra pas ce

(1) Rainaldi, ann. 1245, nos 16, 18.

« commandement; et bien aveugle qui le verra sans y « obéir; et bien boiteux et bien estropié qui le connaî- « tra et ne l'exécutera pas. Que mon ordre parvienne « à la connaissance de tous, des savants et des igno- « rants. Quiconque l'ayant entendu négligera de l'ob- « server, qu'il soit brisé, qu'il soit pendu, qu'il meure! « Fais donc savoir cela, ô Baïdjou, partout et à tous. « Celui qui désirera et cherchera le bien et le repos de « sa maison et voudra nous servir, celui-là sera sauvé « et honoré; mais celui qui sera opposé à mon précepte, « j'ordonne qu'il soit châtié selon ta volonté. »

Baïdjou congédia donc les missionnaires et leur donna cette réponse digne de son maître et de lui :

« Par l'ordre divin du Khan les paroles de Baïdjou sont transmises :

« Sache, ô Pape! que tes messagers sont venus et « nous ont apporté tes lettres. Tes messagers nous ont « dit de grandes paroles; mais nous ne savons pas si « tu leur avais ordonné de parler de la sorte, ou s'ils « l'ont fait de leur chef. Tes lettres portaient entre « autres ces mots : Vous tuez beaucoup de monde, vous « massacrez et vous ruinez..... L'immuable comman- « dement de Dieu et l'ordre de celui qui domine sur « toute la terre, les voici : Quiconque nous obéira, qu'il « reste en possession de sa terre, de son eau, de son « patrimoine, et abandonne ses forces au maître de « l'univers; quiconque résistera à cet ordre et à ce « commandement, que celui-là soit pendu et anéanti! « En conséquence, nous le transmettons, cet ordre, en « vertu duquel si tu conserves ta terre, ton eau, ton

« patrimoine, il faut que toi, Pape, tu te rendes en per-
« sonne près de nous et que tu ailles ensuite te présen-
« ter devant celui qui est le maître de toute la terre.
« Et si tu n'obéis pas au commandement immuable de
« Dieu et de celui qui domine sur la terre, nous ne sa-
« vons ce qui en adviendra : Dieu seul le sait. Tu dois
« nous envoyer tes messagers pour nous annoncer si
« tu arriveras ou non, si tu veux être notre ami ou notre
« ennemi. Fais parvenir promptement ta réponse à ce
« commandement..... »

Tel fut le résultat de la tentative de Frère Ascelin et de ses compagnons. Après bien des pourparlers, des menaces de mort et neuf semaines de séjour pénible au camp des Tartares, ils n'obtinrent qu'une réponse insolente qui fut suivie d'une ambassade au Pape plus insolente encore. Mais cette entreprise fut grande en mérites. « Les missionnaires, dit l'un d'entre eux, frère Simon de Saint-Quentin, étaient regardés par ces Tartares comme des misérables, indignes d'une réponse, et même comme des chiens ; ce fut ainsi que Baïdjou exerça son ressentiment contre les frères, qui l'avaient blessé par la franchise de leurs paroles. Il alla, dans sa colère, jusqu'à vouloir les faire mourir, et trois fois il en donna l'ordre. » Frère Ascelin revint plus tard en Perse, et « auchun disent que ly principaux messager fust eschorchies, et la piau fust emplie de paille et envoyée à l'apostolle (au Pape) par ses compagnons (1). » Ce fait, dont la critique a quelquefois douté, est cepen-

(1) *Chron. manusc. franc.*, fol. 393.

dant affirmé par plusieurs historiens, et la date du martyre de frère Ascelin et de ses compagnons fixée au 27 juin 1252 (1).

Nous nous sommes un peu étendu sur l'ambassade de frère Ascelin, tant à cause de son importance historique que pour faire connaître plus particulièrement la sollicitude paternelle des souverains Pontifes, l'orgueil et la cruauté de ces races barbares, et aussi la noble audace des apôtres de Jésus-Christ au moyen âge.

L'insuccès d'une première ambassade n'arrêta pas les Frères-Prêcheurs dans la route du désert. Saint Louis eut bientôt l'occasion d'exercer leur zèle. « Tandis que le roy séjourneit en Chypre, dit Joinville, le grand roy de Tartarie envoya par devers lui son ambaxade, qui moult lui disdrent de bonnes paroles et débonnaires,... entre lesquelles paroles lui demandoit le roy de Tartarie qu'il estoit tout prest à son command, à lui aider à conquérir la Terre-Sainte, et délivrer Jérusalem des mains des Sarrazins et payens. Le roy reçut bénignement icelle ambaxade (2). »

Frère André de Longjumeau, qui avait déjà accompagné frère Ascelin dans son premier voyage, et savait le *sarrazinois*, fut choisi par saint Louis avec deux autres

(1) *Ferdinandus.* Denique Fr. Anselmus (Fr. Ascelin), cum plurimam operam in docendis Tartaris posuisset, in Persidis intima penetravit, et legatione pro Christo defungens, dum idololatras ab idolorum cultu avertit, multis pro Christo perlatis cruciatibus, vitam cum sanguine profudit. — Fontana place ce martyre en 1255; *Mon. Domin.*

(2) Joinville, *Hist. de saint Louis*, p. 25.

religieux dominicains, Jean de Carcassonne et Guillaume, pour porter la réponse du roi de France au prince tartare. On leur adjoignit deux clercs séculiers et deux officiers du roi. Leur voyage n'eut pas un meilleur résultat que celui de leurs devanciers. « Pour arriver au grand Khan des Tartares ils misdrent bien ung an, et faisoient dix lieues par jour et trouvèrent en plusieurs lieux et villes et citéz, grans mousseaux d'oussements de gens morts. » Le résultat fut un affront : le Khan des Tartares considérait le roi de France comme son vassal. « Si te mandons que tu nous envoies tant de ton or et de ton argent chascun an, que tu nous reteignes à amis ; et si tu ne le fais, nous détruirons toi et ta gent aussi comme nous avons fait ceulx que nous avons déjà nommez.... » Les ambassadeurs ainsi éconduits revinrent en 1250, deux ans après leur départ, et transmirent cette insolente réponse au roi de France, qu'ils trouvèrent encore en Syrie (1).

En 1251, un autre Frère-Prêcheur, Yves-le-Breton, entreprenait sous l'inspiration de saint Louis la conversion du Vieux de la Montagne, Ala-Eddin, surnommé aussi le Prince des Assassins (2). « Malgré la religion

(1) Joinville, *Hist. de S. Louis.* — André de Longjumeau mourut au couvent de Paris (1260). Saint Louis l'avait choisi pour porter la couronne d'épines. André de Longjumeau et ses compagnons la reçurent à Venise le 7 mai, et la remirent à Saint-Louis le 11 août. L'Ordre de saint Dominique célèbre le 7 mai la fête de la Sainte-Couronne en mémoire de ce précieux dépôt. Le couvent des Frères-Prêcheurs de Carpentras a reçu de M. Guérin, curé de Saint-Siffrein de la même ville, la Sainte-Epine qui avait appartenu à leurs Pères avant la Révolution.

(2) Rainaldi, ann. 1251, n° 50.

du Vieil, dit le frère Yves, ay pourtant trouvé au chevet du lit d'Ala-Eddin ung livre où il avoist escript de sa main plusieurs saintes paroles que Notre-Seigneur Jésus-Christ dict à sainct Pierre, quand il vivoist sur la terre. Alors je me suis escrié : « Hé, pour Dieu! lisez souvent ce livre; ce sont paroles belles et bonnes. — Ainsy fais-je, avoist respondu le Vieil. Ay pour très chier (*cher*) monseigneur sainct Pierre; car, au commencement du monde l'âme d'Abel le juste entra au corps de Noé, de là dans celui d'Abraham, et enfin, de patriarche en patriarche, vivifia sainct Pierre, lequel est encore en ce monde terrien. » « Quand ouïs ceci, continue Yves-le-Breton, voulus lui remonstrer que sa croyance n'estoit bonne, et l'instruire à notre foi. Ains le Vieil ne me voulust croire. » — « Frère Yves, ajoute Joinville, apprit ces choses au roi, lorsqu'il fut revenu à nous. Quand le Vieux chevauchait, il avait un crieur devant lui, qui portait une hache danoise à long manche, toute couverte d'argent et toute garnie de poignards, et il criait : « Détournez-vous de celui qui porte la mort des rois entre ses mains (1). »

(1) Joinville, *Hist. de saint Louis*, p. 260, 261. — On raconte un autre trait de la vie du P. Yves-le-Breton. Le sultan de Damas envoya proposer une alliance au roi de France. Saint Louis lui envoya une ambassade avec Yves-le-Breton, qui savait l'arabe. Tandis qu'ils allaient de leur hôtel au palais du sultan, Fr. Yves vit une vieille femme qui traversait la rue, et portait en sa main droite une écuelle pleine de feu, et en la gauche une fiole pleine d'eau. — Yves lui demanda : « Que veux-tu faire de cela? » Elle iui répondit qu'elle voulait avec le feu brûler le paradis, et avec l'eau éteindre l'enfer, afin qu'il n'y en eût plus jamais. — Et pourquoi veux-tu le faire? demanda-

Cependant saint Louis ne se décourageait pas. De Chypre, de Syrie, où il s'était fixé, il dirigeait souvent et favorisait toujours l'élan apostolique de la chevalerie spirituelle. — Les Frères-Mineurs eurent aussi de nombreux missionnaires en Orient. Les principaux noms doivent au moins trouver ici une place : c'étaient frère Jean de Plan-Capin, frère Rubruk, frère Oderic de Frioul et plusieurs autres non moins illustres. Les enfants de saint Dominique et de saint François, unis pour le même but dans les mêmes sentiments, voyageaient souvent ensemble; dans leur fraternité toujours persévérante, ils aimaient à se prendre pour compagnons de leurs lointaines pérégrinations, et l'étaient aussi quelquefois du même martyre.

Les premières tentatives d'évangélisation dans la Haute-Asie n'avaient pas réussi. En attendant le jour où il leur sera donné de pénétrer et de se fixer au milieu des peuples tartares, les Frères-Prêcheurs s'établissaient de plus en plus solidement sur les frontières de ce vaste empire. Ce n'était pas sans de nombreuses difficultés; la foi chrétienne persécutée demandait souvent le sacrifice de la vie. Sur la frontière slave, les Tartares continuaient leur invasion. Sadoc et ses compagnons étaient martyrisés à Sandomir (1260) (1). Une

t-il. — Parce que je ne veux pas que nul fasse jamais bien pour avoir la récompense du paradis; mais proprement pour avoir l'amour de Dieu, qui tant vaut et qui tout le bien nous peut faire. — Joinville, *Hist. de saint Louis*, p. 258.

(1) On raconte que la veille de leur mort, celui qui faisait la lecture du Martyrologe y trouva écrit en lettres d'or : « A San-

foule d'autres les avaient précédés ou suivis. En 1261, deux cents Frères-Prêcheurs qui évangélisaient Damiette et les contrées voisines périssent sous le fer musulman (1). Le patriarche d'Antioche, de l'Ordre de Saint-Dominique, voit massacrer sous ses yeux les héroïques religieuses de son Ordre et de celui de Saint-François. Lui-même est égorgé au pied du maître-autel de son église avec quatre autres Frères-Prêcheurs (2). Plus de cent Dominicains de la province de Terre-Sainte suivirent au ciel leurs frères d'Antioche dans le cours de l'année 1268. Frère Guy de Longjumeau, non moins saint que zélé pour le salut des âmes, est également massacré avec ses compagnons en 1270 (3). Après avoir évangélisé Caffa et une partie de la Tartarie, André de Pérouse chantait le *Te Deum* en présentant sa tête au bourreau. Sa mort, arrivée en 1300, fut accompagnée de prodiges : des lumières miraculeuses éclairaient son corps resté sans sépulture, et un parfum délicieux embaumait tous ceux qui s'en approchaient (4). Tous ces bienheureux martyrs et une foule d'autres, que l'histoire ne nous signale pas, allaient intercéder au ciel

domir, le supplice de quarante-huit martyrs. » Les religieux furent étonnés; Sadoc comprit l'avertissement du Seigneur et prépara ses religieux à la mort. Le lendemain les infidèles s'emparèrent de la ville; Sadoc et ses compagnons furent martyrisés pendant qu'ils chantaient le Salve Regina. *Canticum lœti perficere meruerunt ante sedem Dei et Agni, cujus fuerunt sanguine dealbati.* (*Brev. ord. Præd.*, II junii.)

(1) Fontana, *Mon. Domin.*, 1261.

(2) Idem, 1268.

(3) Id., 1270.

(4) Pius, I, p., l. I.

pour les Tartares et obtenir leur conversion. Cette année même mourait saint Louis; le grand roi avait désigné avant sa mort un Dominicain pour évangéliser Tunis; il laissait aussi aux Frères-Prêcheurs, ses frères et ses amis, un testament bien digne d'un roi missionnaire : son regard rempli d'un saint zèle et d'un ardent amour, leur indiquait la route de l'Orient, et ses lèvres expirantes murmuraient encore des bénédictions. Comme Moïse étendant ses mains au sommet d'Abarim, il bénit l'Ordre de Saint-Dominique des plus purs désirs de son cœur : « Que le bien-aimé du Seigneur « habite avec confiance en lui; le Très-Haut tous les « jours le couvrira de ses ailes, et il habitera en sûreté « à son ombre (1). »

La mort de saint Louis sembla, il est vrai, redoubler l'audace des Sarrazins et des Tartares; mais après quelques années encore d'hésitation et de souffrance, le Christianisme pénétra jusqu'au fond de la Tartarie et s'y établit bientôt par le zèle et la persévérance des missionnaires.

(1) Deut., XXXIII, 12. — Entre tous les religieux, saint Louis aimait tendrement les Fr.-Prêcheurs et les Fr.-Mineurs, et il disait que, s'il avait pu faire deux parties de sa personne, il en aurait donné une à chacun de ces Ordres. Il avait même résolu d'entrer dans une de ces religions après avoir obtenu le consentement de la reine, son épouse. — L'un de ses fils fut élevé chez les Frères-Prêcheurs, l'autre chez les Frères-Mineurs. Sa bibliothèque, amassée à grands frais dans le trésor de la Sainte-Chapelle, fut également partagée entre ces deux Ordres à sa mort. Saint Louis voulut en quelque sorte se partager lui-même et donner aux enfants de saint Dominique et de saint François des droits sur son cœur et sur ses mérites en entrant dans leurs tiers-ordres.

Pour se préparer à cette œuvre gigantesque d'évangélisation lointaine, les Frères-Prêcheurs s'adonnaient avec une grande ardeur à l'étude des langues orientales. Sans la connaissance de l'hébreu et de l'arabe, ils ne pouvaient en effet travailler avec fruit à la conversion des Juifs et des Mahométans. On commença donc dès la fin du XIII[e] siècle à s'y appliquer, et lorsqu'en 1333 un chapitre général désigna plus spécialement deux couvents d'études pour les langues orientales, à Péra de Constantinople et à Caffa sur la mer Noire, cette étude était déjà universelle dans l'Ordre (1).

Frère Ricold de Montecroix, du couvent de Sainte-Marie-la-Neuve, de Florence, se distingua parmi les plus illustres orientalistes et les plus zélés missionnaires de cette époque. Voici comment il nous raconte lui-même sa vocation à l'apostolat et ses impressions de voyage chez les Tartares : « Lorsque je commençai, dit-il dans son *Itinéraire*, à réfléchir sérieusement sur cette bonté infinie de Dieu, qui, par un excès d'amour, a daigné se rendre semblable à nous, et paraître sur la terre pour montrer aux hommes le chemin du ciel ; me souvenant que j'avais supporté avec joie les plus grandes

(1) La province d'Espagne s'appliquait avec une égale ardeur à l'étude des langues orientales. Un collége pour ces études avait été fondé à Tolède en 1250 sous l'influence du B. Raymond de Pegnafort. L'illustre savant Fr. Raymond Martini, dont les ouvrages sont encore très estimés, fut choisi pour en faire partie. Les deux principaux ouvrages du Fr. Raymond Martini sont le *Poignard de la Foi* et la *Muselière des Juifs*. — L'étude des langues orientales était aussi très florissante au couvent de Tauris en Perse.

fatigues pour contenter ma curiosité, ou pour apprendre ce qu'il est permis d'ignorer, je conçus un très grand désir de consacrer mes forces et le reste de mes jours au service de Jésus-Christ en prêchant son Evangile. L'ordre de mes supérieurs favorisant encore ce dessein, je ne doutai plus de la volonté de Dieu. Ainsi, ayant reçu l'obédience de notre Père Général avec les instructions et la bénédiction du Pape, je partis pour l'Orient et me rendis à Saint-Jean-d'Acre. »

La traduction du temps ajoute au récit du frère Ricold un tel cachet de naïveté, que nous aimons à la reproduire : « Après Turquie entrasmes en Tartarie, et trouvasmes horribles et merveilleuses gens des Tartres, lesquels se diffèrent de toutes nations du monde, en personnes, en mœurs, en manières de vivre. Ils diffèrent en personnes, car ilz ont grant visaige et large, les yeux si petis que ce semblent droictes petites fendelectes au travers du visaige et si ont peu ou rien de barbe. Si que la plus grant partie d'eulx semblent estre droict vieulx singes. En mœurs, se diffèrent des autres nations ; car en eulx na ni courtoysie, ne vergoigne, ne aggriabilité, ne amour, ainsi que en gens d'aultres nations et semble qu'ilz hayent toutes citez, tous édifices et toutes habitations. Car ils détruisent quant qu'ilz en treuvent, et à ceulx font plus de mal qui se humilient à eulx. Ils veulent qu'on leur fasse tout honneur, réverance et service, et encores ne le recoyent point en gré, mais dient que tout leur est deu : ilz dient que sont vrays seigneurs de tout le monde, et que Dieu fist le monde tant seullement pour eux, affin qu'en tinssent la seigneurie et que

ilz en jouissent : ilz dient aussi que les oyseaulx qui vollent par l'air et les bestes du Seigneur ne vivent, ne boyvent, ne mangent, mais que de la grâce de leur empereur : dont il advint que une foys un Francoys vint au grant Khan des Tartares (1), et l'empereur luy demanda quelle chose celluy luy avoit apporté : le Francoys luy respondyt : Sire, je ne vous ay riens apporté, car je ne scavoye mie de vostre si grant puissance. — Comment, dit l'empereur, les oiseaulx qui vollent par les pays ne te dirent-ils rien de nostre puissance quant tu entras en ce pays?... Le Francoys répondyt : Sire, dict-il, peult bien estre qu'ilz le me le dirent, mais je n'entendiz point leur langaige : et par ainsi fut l'empereur apaisé (2)... »

Arrivé à Bagdad, frère Ricold s'arrêta pour se perfectionner dans la langue arabe, disputa avec les docteurs musulmans et entreprit de traduire leur loi. Il composa plusieurs ouvrages remarquables : une *Réfutation de l'Alcoran*, la *Confession de la foi chrétienne;* et plusieurs autres qui traitent des matières controversées entre les Chrétiens, les Juifs et Mahométans. Benoît XI, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, voulant éclairer plusieurs doutes touchant la croyance des peuples orientaux, rappela le frère Ricold. Après vingt-cinq ou trente ans d'apostolat laborieux et de prédications con-

(1) Fr. Ascelin.

(2) Pérégrination de Fr. Ricold, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, translatée du latin en françoys par Fr. Jehan d'Yppre, moyne de Saint-Bertin, en Saint-Omer... En l'an de grâce mil trois cent cinquante et ung. Fol. 279, recto.

tinuelles qui lui avaient souvent valu les plus dures persécutions, le savant orientaliste vint encore édifier ses frères et mourir à Florence entre leurs bras le 31 octobre 1309. Grand par sa science et par la fécondité de son apostolat, plus grand encore par ses vertus religieuses, frère Ricold, entouré de l'estime et de la vénération publique, n'oublia jamais les sentiments de l'Apôtre : « C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que « je suis, et sa grâce n'a point été stérile en moi ; mais « j'ai travaillé plus que les autres ; non pas moi néan- « moins, mais la grâce de Dieu avec moi (1). »

Tous les efforts réunis et persévérants des missionnaires avaient préparé l'accomplissement des desseins miséricordieux de la Providence sur l'Orient, et le moment paraissait arrivé de réaliser le conseil donné par saint Louis de créer un épiscopat chez les nations tartares. Koublaï, leur empereur, avait réuni tous ces peuples sous sa domination et semblait sincèrement désirer les missionnaires ; les missionnaires eux-mêmes, suffisamment instruits, par des rapports constants et prolongés avec les infidèles et les sectes nestoriennes, pouvaient accepter une charge et une mission devenues de plus en plus importantes ; enfin des chrétientés formées en assez grand nombre pouvaient recevoir la consécration d'une hiérarchie régulière d'évêques.

Deux apôtres surtout avaient travaillé à ce grand acte de la sagesse et de l'autorité du Saint-Siége : le franciscain Jean de Montecorvino et le dominicain Fran-

(1) I Cor., xv, 10.

çois de Pérouse. Sous la direction de ces hommes éminents et infatigables, les deux Ordres de Saint-François et de Saint-Dominique se partagèrent l'apostolat du moyen âge dans le continent asiatique. Les Frères-Mineurs en recevant du Pape le siége métropolitain de Kambalie (Pékin), se trouvaient plus spécialement en possession de l'Asie orientale. Les Frères-Prêcheurs sur le siége métropolitain de Sultanie, embrassaient plus spécialement la partie occidentale, de Coulam dans les Indes jusqu'à Caffa sur la mer Noire (1). Chacune de ces divisions avait une métropole et six suffragants. Ce partage n'empêcha pas une certaine fusion de territoire entre les Dominicains et les Franciscains, toujours unis dans une seule fraternité pour la conquête des âmes.

C'est ainsi que Jean de Montecorvino écrivait de Pékin, le 8 janvier 1305, la mort de son compagnon frère Nicolas de Pistoie, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs : « Moi, frère Jean de Montecorvino, de l'Ordre des Frères-Mineurs, j'ai quitté Tauris, capitale de la Perse, l'an de Seigneur 1291. J'ai pénétré dans les Indes, où j'ai séjourné durant treize mois, dans l'église de saint Thomas, apôtre. Là, j'ai baptisé environ cent personnes, et le compagnon de mon voyage, frère

(1) Cette circonscription comprenait aussi une partie de l'Afrique. Dès l'année 1316, plusieurs dominicains s'était établis en Ethiopie et en Abyssinie, y avaient donné l'habit à plusieurs indigènes, notamment à un prince du sang royal. Fontana, *Mon. Dom.*, 1316.

Nicolas de Pistoie, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, y est décédé, et a été enterré dans l'église (1). »

A son tour, le dominicain Guillaume Adam, successeur de François de Pérouse sur le siége de Sultanie, dans une relation curieuse de ses voyages aux Indes et en Chine, rédigée par ordre de Jean XXII, s'exprime ainsi : « Cilz arcevesques Jehan du mont Curvin est, comme il plut à Dieu, nouvellement trespassez de ce siècle. A son obsèque et à sa sépulture vinrent tres grant multitude de gens crestiens et de païens, et desciroient ces païens leurs robes de deuil, ainsi que leur guise est; et ces gens crestiens et paiens pristrent en grant dévocion les draps de l'arcevesques et le tinrent à grant révérence et pour relique. La fu il ensevelis moult honnourablement à la guise des fiables (fidèles) crestiens, encore visete on le lieu de sa sépulture a moult grant devocion (2). » Comme on le voit, la division territoriale de l'Asie en deux métropoles, Kambalie et Sultanie, n'empêcha pas l'action simultanée des deux grands Ordres apostoliques. Si le Frère-Mineur recevait le dernier soupir du Frère-Prêcheur à Saint-Thomé de Méliapour, le Frère-Prêcheur recevait aussi celui du Frère-Mineur à Pékin : touchante et indissoluble fraternité, qui ne s'est jamais démentie, et que les siècles ont cimentée sans jamais pouvoir la détruire.

Frère François de Pérouse alla donc établir à Sultanie

(1) Wadding, *Ann. Min.*, t. 81, p. 69.

(2) *De l'estat et de la gouvernance de grant Caan de Cathay, souverain empereur des Tartres.*

en Perse le centre d'évangélisation des Frères-Prêcheurs chez les Tartares. Cette ville, admirablement située, commandait à l'Asie tout entière; non loin de la mer Caspienne et de la route des caravanes pour le centre de la Tartarie, Kara-Koroum au pays des Kéraïtes, elle avait au nord et au nord-ouest l'Arménie et l'Asie-Mineure, les villes de Tauris, Erivan, Tiflis et Caffa sur la mer Noire; à l'ouest elle communiquait à la Syrie par Moussoul; au midi elle se trouvait unie aux Indes par la Perse, dont elle faisait elle-même partie. De ce point central on pouvait se rendre facilement aux Indes par Bagdad, le Tigre et le golfe Persique. Ces divers avantages n'avaient pas échappé aux Tartares eux-mêmes. Kharbendé-Khan jetait les fondements de cette ville en 1303, au milieu des riantes prairies du Councour. « On vit en peu de temps s'élever, comme par enchantement, une cité magnifique, qui reçut le nom de Soultaniyé. Elle eut plusieurs mosquées; la principale fut bâtie aux frais du Sultan, et richement ornée de marbre et de porcelaines peintes. Les seigneurs se firent à l'envi bâtir de beaux hôtels. Tout un quartier, contenant mille maisons, fut construit aux frais du visir, qui en outre fit élever un grand édifice surmonté de deux minarets, lequel comprenait un collége, un hôpital et un couvent, tous richement dotés. La citadelle était ceinte d'un mur carré, flanquée de tours, dont chaque côté avait cinq cents coudées de longueur, en pierre de taille, et si épais que sur sa crête quatre chevaux auraient pu aisément courir de front. Kharbendé se fit construire un mausolée dans le château : c'était un édifice de forme octogone,

dont chaque face avait soixante coudées de long, couvert d'une coupole qui montait à la hauteur de cent vingt coudées. L'habitation royale se composait d'un pavillon élevé, entouré à une certaine distance de douze plus petits ayant chacun une fenêtre sur la cour, qui était pavée en marbre; d'une chancellerie assez vaste pour contenir deux mille individus, et de plusieurs autres bâtiments. Pendant tout son règne, Kharbendé affecta chaque année des sommes considérables aux frais des bâtisses de Soultaniyé, qui serait devenue, si ce prince eût vécu plus longtemps, l'une des plus belles villes de l'Asie (1). »

C'est au milieu de l'activité d'une ville nouvellement fondée et résidence du prince tartare que François de Pérouse fixe le siége de sa mission. Après avoir évangélisé avec succès l'Arménie, la Perse et plusieurs autres pays tartares, il ne fut pas moins heureux à Sultanie, où un grand nombre de conversions s'opéraient tous les jours. Les chrétiens s'y multiplièrent tellement qu'ils eurent bientôt vingt-cinq églises, parmi lesquelles celle des Dominicains était citée pour sa beauté (2).

Encouragé par de si grands succès, François de Pérouse envoie Guillaume Adam, dominicain français, auprès du Pape Jean XXII, pour l'informer de l'état prospère de cette mission et du bien qui s'y prépare dans

(1) D'Ohsson, *Hist. des Mongols*, t. IV, p. 486.

(2) Fontana, *Mon. Dom.*, ann. 1347. Cette église servait d'arsenal en 1686, suivant un missionnaire jésuite qui passait alors à Sultanie. Sultanie est aujourd'hui ruinée.

un avenir prochain. La réponse de Jean XXII fut l'érection de Sultanie en métropole avec six suffragants, tous choisis dans l'Ordre de Saint-Dominique : Guillaume Adam, sacré lui-même à Avignon, fut chargé d'imposer les mains à François de Pérouse, de lui donner le pallium, et de lui présenter les lettres apostoliques. Elles étaient ainsi conçues :

« Jean, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à notre très cher fils frère François de Pérouse, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, archevêque élu de Sultanie, salut et bénédiction apostolique.

« Notre cœur a ressenti tout récemment une joie immense en apprenant qu'en Perse et dans les pays voisins soumis au grand empereur des Tartares, la magnifique pépinière de fidèles plantée par la miséricorde du Créateur, après avoir été régénérée par les eaux du baptême, adore avec ferveur le Nom du Très-Haut et célèbre les louanges du Rédempteur. Afin de nous rendre à ses pieux désirs, nous nous sommes occupé avec zèle et sollicitude du choix d'hommes pleins d'honneur et de vertus, pour les envoyer travailler à la vigne dont les rameaux, avec la grâce de Dieu, croîtront et se dilateront dans toute l'étendue de ces contrées, jusqu'aux extrémités de la terre. En conséquence, la ville de Sultanie, la plus fameuse, la plus noble et la plus populeuse de ces régions, est érigée par nous en ville métropolitaine, d'après le conseil de nos frères et la plénitude de notre puissance apostolique.

« Nous avons jeté les yeux sur vous, qui êtes prédicateur de la parole de Dieu dans ces contrées; convaincu

de la sainteté de votre vie, de votre science dans les lettres et de l'abondance de vos vertus, nous vous constituons archevêque et pasteur de cette ville.

« Nous vous confions donc le soin, l'administration et la sollicitude de toutes les âmes qui existent dans les contrées soumises audit empereur (des Tartares), ainsi qu'aux rois et aux princes d'Ethiopie et des Indes. Nous vous accordons la pleine et libre puissance d'exercer tous les pouvoirs qui appartiennent à un caractère archiépiscopal, selon qu'il est défini et statué dans les sacrés canons et d'après la teneur de nos lettres pontificales. Voulant donc que la foi catholique fasse toujours de nouveaux progrès avec l'aide de Dieu, et qu'elle brille dans l'étendue de ces régions après en avoir chassé les ténèbres, nous avons choisi six frères de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, érudits dans la loi du Seigneur, distingués par leur vie et leur religion, recommandables par un grand nombre de vertus : ce sont Gérard de Calvi, Guillaume Adam, Barthélemi de Podio, Bernardin de Plaisance, Bernard Moreti et Barthélemi Abatiati. D'après le conseil de nos frères et la plénitude de notre pouvoir, nous les choisissons et nous les constituons évêques et pasteurs, nous les députons pour être vos coadjuteurs dans la sollicitude des âmes dont le salut vous a été confié.

« Donné à Avignon, le 1er mai 1318, la seconde année de notre pontificat (1). »

Une autre bulle autorisait François de Pérouse à

(1) Rainaldi, *Annal.*, ann. 1318, nº IV.

choisir et à consacrer d'autres évêques, s'il le jugeait nécessaire pour la propagation de la foi. Dans tous les cas extraordinaires et quand le recours au métropolitain ne pourrait avoir lieu, les communautés des Frères-Prêcheurs se trouvaient chargées du soin et de la conduite des églises restées sans pasteurs (1).

Après cinq ans de laborieux apostolat, François de Pérouse se démit de son siége, soit qu'il voulût s'adonner avec plus de loisir à la contemplation des choses divines, soit qu'il se sentît appelé à porter les lumières de l'Evangile à d'autres nations plus éloignées dans l'intérieur de l'Asie. Par un bref du 1er juin 1323, Jean XXII accepta cette démission, permit à ce saint religieux de porter toujours les insignes de sa dignité, et de donner la bénédiction épiscopale aux Grecs et à tous les peuples qu'il se proposait encore d'évangéliser. Guillaume Adam, suffragant de François de Pérouse, lui succéda sur le siége métropolitain de Sultanie.

Jean XXII, toujours zélé pour la propagation de la foi chez les infidèles, donnait à l'Ordre de Saint-Dominique de nombreux témoignages de son affection et de son dévoûment (2). Nous avons de ce pontife plusieurs lettres datées de la fin de 1329 et du commencement de l'année suivante ; ce ne sont partout que des éloges et des grâces signalées. Le 29 octobre 1329 il érige un nouvel évêché à Tiflis en Géorgie, et en pourvoit frère

(1) Rainaldi, *loco citato.*

(2) Jean XXII canonisa saint Thomas d'Aquin le 27 juillet 1323, dans l'église des Frères-Prêcheurs d'Avignon.

Jean de Florence. Le 2 novembre il écrit à un prince tartare, nommé Elchigaday, pour le remercier de la protection qu'il accordait aux chrétiens et pour lui recommander les missionnaires, particulièrement frère Thomas Maucasole, évêque de Séniscate. Dans cette lettre le prince est qualifié d'empereur des Tartares de Corosan, du Turquestan et de l'Indoustan ; la seule énumération de ces contrées donne une idée de l'importance de cette mission (1). Jean XXII écrit encore aux chrétiens du royaume d'Uzbec, les exhortant à persévérer dans la foi et à se garder de la fréquentation des infidèles ; il leur recommande aussi frère Thomas et ses compagnons. Le lendemain il envoie Guillaume de Cigi et plusieurs autres frères aux chrétiens des montagnes d'Albors, et les recommande à Marforien, patriarche des Jacobites.

On le comprend au simple énoncé de ces faits, l'érection du siége archiépiscopal de Sultanie et de ses six suffragants donnait un nouvel élan à l'apostolat dominicain en Asie, l'organisait sur des bases solides, et lui permettait de s'étendre dans un rayon de plus en plus vaste.

C'est ainsi que nous allons voir les Frères-Prêcheurs s'établir définitivement dans l'Inde. Déjà, à plusieurs reprises, ils avaient cherché à pénétrer dans les régions les plus reculées et les plus inaccessibles. Au XIV^e^ siècle cette mission devint une des plus florissantes dans l'Ordre. Un apôtre que les historiens du temps comparent

(1) Rainaldi, 1329, n° 94.

aux chevaux mystérieux agréablement bigarrés que le prophète Zacharie vit attelés au chariot du Seigneur, alla porter la semence de la parole divine jusqu'aux extrémités de l'Asie. Après un séjour de quelques années au couvent de Tauris en Perse, frère Jourdain, que quelques-uns appellent Catalanus, natif de Sévérac dans le Rouergue, partit pour la Chine en compagnie de quatre Franciscains. Jetés par la tempête sur les côtes de l'Inde, près de Saint-Thomé de Méliapour, ces religieux travaillèrent tous avec un grand zèle et une grande activité au salut des peuples malabares.

Voici comment frère Jourdain de Sévérac raconte le martyre des quatre Françiscains, ses compagnons; sa lettre est datée de Tana, ville des Indes, le 21 janvier 1323 :

« Aux révérends Pères en notre Seigneur Jésus-Christ, les Frères-Prêcheurs et les Frères-Mineurs demeurant à Tauris, à Diorgorgan et à Merga en Perse, frère Jourdain, le dernier des religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, se recommande avec larmes à leurs saintes prières, après les avoir salués avec respect, et avoir baisé leurs pieds avec humilité.

« J'écris ces lignes à vos Révérences, pour les avertir que je suis à présent seul prédicateur en ces Indes, depuis le martyre de quatre religieux avec lesquels j'étais venu ici, pour prêcher la foi de Jésus-Christ. Mes péchés m'ayant rendu indigne de leur sort glorieux, on me laisse encore sur la terre pour me faire sentir plus vivement cette douloureuse séparation. Néanmoins

j'adore la conduite de Dieu, qui permet toute chose pour sa plus grande gloire.

« A la première nouvelle que j'eus de leur martyre, arrivé le vendredi de la semaine de la Passion, je partis de Paroth, où ils m'avaient envoyé prêcher, et où Dieu m'a fait la grâce de baptiser plus de quatre-vingt-dix personnes. Je me rendis ensuite à la ville de Tana, où ils avaient souffert, et où, depuis mon arrivée, je ne cesse de baptiser les infidèles qui embrassent la foi, aussi bien qu'à Supéra, où plus de cinquante-cinq personnes ont embrassé le christianisme. Si j'avais un compagnon, je resterais encore ici; mais étant seul, je disposerai une église et je partirai. Je suis heureux de vous apprendre que j'ai enlevé les corps de nos quatre bienheureux martyrs, et que je les ai portés à Supéra, pour leur donner la sépulture.

« Il y a deux ans et demi que je suis seul ici à travailler dans la ville et aux environs avec des fatigues incroyables, et quoique Dieu bénisse mes travaux, et que la conversion de plusieurs infidèles me dût causer beaucoup de joie, je sens une douleur continuelle dans le fond de mon âme de me voir privé de l'illustre couronne que mes chers compagnons ont méritée par le martyre. Malheur à moi, mes révérends Pères, de me voir abandonné dans ces affreuses solitudes sans secours et sans consolation!

« Je ne saurais vous exprimer les persécutions que j'ai éprouvées depuis la mort de mes frères. J'ai été pris en mer par les corsaires, mis en prison par les

Sarrazins; on m'a accusé, chargé d'injures, dépouillé des habits de mon Ordre, et on ne m'a laissé qu'une pauvre tunique sur le corps; et depuis ce temps-là il a été impossible de me procurer un autre habit.

« Je ne vous dirai rien de la faim, de la soif, du froid, du chaud, des maladies et des misères que j'ai souffertes ici, ni des persécutions que les faux chrétiens m'ont suscitées pour me perdre. Toutes ces peines ne sont rien en comparaison de celles que je souffre de me voir seul, et de n'avoir pas suivi mes chers compagnons. L'exil où je me trouve, pendant qu'ils jouissent de Dieu dans le ciel, m'est un sujet continuel de larmes et d'affliction. Dieu qui m'inspire le désir de mourir pour sa gloire, me console par sa grâce et me fortifie si puissamment dans les maux que j'endure, que je suis prêt à souffrir mille fois plus et la mort même si c'est sa volonté. L'espérance de la trouver un jour dans l'intérêt de l'Evangile que je prêche est mon unique consolation.... (1). »

Ne pouvant supporter plus longtemps l'isolement où il se voyait réduit, convaincu du reste de la nécessité d'attirer dans ces missions de nombreux ouvriers évangéliques, frère Jourdain partit pour Avignon où se trouvait alors le souverain Pontife. Jean XXII, pour donner à cette mission plus de stabilité, le nomma évêque des Indes (*episcopus Columbensis*, dit sa bulle d'institution) : les uns disent de Coulam au Malabar, d'autres Colombo dans l'île de Ceylan. Frère Jourdain de Sévérac était

(1) Echard, *Script. Ord. Præd.*, t. I, page 549.

chargé de porter le pallium à Jean de Cor, nouvellement élu archevêque de Sultanie, et les bulles du Pape aux Nestoriens qui habitaient les Indes et se disaient encore les Chrétiens de saint Thomas.

Avant de partir pour sa lointaine mission, le nouvel évêque se rendit à Toulouse, où se tenait en cette année le chapitre général de l'Ordre (1328). Cent missionnaires venaient d'être accordés aux missions chez les infidèles ; il en obtint un grand nombre, et accompagné du frère Téclaimonot, il alla fonder aux Indes orientales plusieurs maisons de son Ordre (1).

L'évêque n'avait pas oublié les désirs du simple missionnaire : frère Jourdain soupirait toujours après le martyre. Cette grâce lui fut enfin accordée, et il mourut à Tana (Saint-Thomé de Méliapour), lapidé par les infidèles, on ne sait pas au juste en quelle année (2). Les Chrétiens, qui l'aimaient comme un père, l'ensevelirent honorablement, et pour conserver la mémoire de ses vertus et de son glorieux martyre, firent sculpter son image en relief avec les habits de l'Ordre sur un des autels de leur église. Ce monument, élevé à la gloire de frère Jourdain de Sévérac, fut conservé pendant des siècles. La foi chrétienne se perdit insensiblement dans les Indes, et les Musulmans ruinèrent cette église. Cependant deux cents ans après, lorsque les Portugais arrivèrent dans ces contrées, on retrouva la statue du B. Jourdain, et les Indiens qui avaient gardé quel-

(1) Fontana, *Mon. Dom.*, 1330, 1336.
(2) Wadding, *Annal.*, 1325, n° 14.

ques vestiges de christianisme répondirent que c'était l'image de frère Jourdain, de l'Ordre de Saint-Dominique, martyrisé par les infidèles (1).

La plupart des faits qui précèdent furent portés à la connaissance de Jean XXII par frère François de Camerino et par frère Richard d'Angleterre. Ce Pontife, toujours disposé à encourager le zèle des Frères-Prêcheurs dans leurs missions chez les infidèles, écrivit en ces termes au chapitre de l'Ordre réuni à Dijon :

« Nous qui brûlons du désir de voir la diversité « des peuples unis en la confession du nom chré- « tien, vous considérant comme des flambeaux qui « éclairent le monde, et qui contiennent la parole « de vie, nous avons cru devoir vous exhorter affec- « tueusement et vous enjoindre pour la rémission de « vos péchés de choisir un nombre suffisant de reli- « gieux de votre Ordre, capables d'un si saint ministère, « et de les envoyer au plus tôt en ces pays, afin que par « la chaleur de leurs prédications, la sainteté de leur « vie, l'honnêteté de leurs mœurs et la solidité de leur « doctrine, ils puissent coopérer avec Dieu à purger le « grain de froment de la paille des vices, le renfermer « pur et net dans les greniers du Père de famille et

(1) *Année dominicaine* (Vies des saints et bienheureux de l'Ordre), janvier, page 394.

Jourdain de Sévérac nous a laissé la relation de ses voyages et de ses courses apostoliques dans un ouvrage intitulé : *Description des merveilles d'une partie de l'Asie.* « Je crois, dit-il dans cet ouvrage, que le roi de France pourrait sans aucune assistance subjuguer et convertir le monde entier. »

« recevoir à jamais le fruit de leur travail (1). »

Ces encouragements furent suivis, vers la même époque, de la création de nouveaux évêques: Jean XXII nomma frère François de Camerino à l'archevêché de Vespro, ville située entre la mer Noire et la mer d'Azov, et frère Richard d'Angleterre, à l'évêché de Chersonèse en Crimée.

Il ne nous est pas possible, dans le coup d'œil rapide que nous jetons sur les missions orientales, de donner une grande étendue au récit des faits qui se succèdent au XIV[e] siècle. Il faudrait suivre pas à pas les enfants de Saint-Dominique, qui vont se fixer et s'établir sur toutes les avenues qui conduisent chez les nations tartares. Du nord au midi, ils ont fondé sur les bases solides de l'observance régulière des provinces nombreuses, la Hongrie, la Pologne, la Dacie, la Grèce, la Terre-Sainte. La Dalmatie et la Sicile vinrent aussi se placer au rang des provinces frontières de la grande croisade des Frères-Prêcheurs en Orient. Enfin la fameuse *congrégation des Frères pérégrinants* les unissait toutes et les dirigeait au loin. Cet immense réseau formé autour du foyer de la barbarie demanderait, pour le bien connaître, de longs développements. L'histoire détaillée de ces provinces n'entre pas dans notre but. Nous ne pouvons cependant terminer ce chapitre sans dire quelques mots des Frères-Unis de Saint-Grégoire en Arménie.

(1) Wadding, 1333, n° 6.

L'Ordre de Saint-Dominique qui disposait déjà de puissants moyens d'action pour évangéliser les peuples de l'Asie, avait aussi fondé, au centre de ce vaste continent, une nouvelle province en convertissant les moines arméniens de Saint-Basile. Frère Barthélemy, surnommé le Petit, natif de Bologne, fut l'instrument de cette œuvre merveilleuse et providentielle. Jean XXII l'avait envoyé en Arménie (1318) avec le titre d'évêque de Maraza. Ce savant et zélé missionnaire s'occupa avec ses frères de l'étude des langues orientales, de la prédication de l'Evangile et de la pratique la plus austère de toutes les vertus religieuses. Il bâtit sur une montagne un humble monastère, dont les cellules étaient taillées dans le roc. Dans cette solitude, frère Barthélemy et ses compagnons se livraient à tous les exercices de la prière et de la pénitence, tels qu'ils sont pratiqués dans leur plus grande perfection dans l'Ordre de Saint-Dominique; après avoir évangélisé pendant le jour ils rentraient sur le soir pour chanter les louanges de Dieu durant une partie de la nuit. Les besoins du cœur sont les mêmes dans tous les siècles, et l'apôtre, qui a reçu en partage d'accomplir parfaitement la loi de son Dieu, n'a pas de plus grande consolation, à la vue des embûches des impies, que de dire avec le Psalmiste : « Je me lèverai, Seigneur, au milieu « de la nuit pour rendre gloire à l'équité de vos jugements (1). »

Cette vie exemplaire fixa l'attention des moines de

(1) Ps. CVIII, 62.

Saint-Basile, très nombreux en Arménie. Isaïe, leur supérieur, envoya l'abbé Jean de Chernac pour examiner de près les merveilles opérées par le ministère des Frères-Prêcheurs (1). Il s'arrêta pendant six mois auprès d'eux, et s'instruisit à fond de la croyance et des usages des Latins. Persuadé de la nécessité d'abandonner le schisme, il s'occupa ensuite des moyens d'en retirer ses frères.

Frère Barthélemy composa et Jean de Chernac traduisit ensuite en arménien plusieurs instructions sur les principaux points de la doctrine chrétienne, obscurcis ou contestés par les schismatiques. Pour achever cette œuvre, on convoqua dans une assemblée générale les principaux religieux et tous les supérieurs des maisons de Saint-Basile dans la ville de Chernac. Ce synode, où les Frères-Prêcheurs assistaient, examina avec soin l'origine et les malheureux progrès du schisme; toutes les erreurs qu'il avait enfantées furent combattues, proscrites, abjurées, et le retour à l'unité romaine solennellement et unanimement décidé. Cette décision ainsi ménagée et préparée fut ensuite acceptée de tous sans opposition (1330).

Il fallait songer à consolider une œuvre si heureusement commencée. Frère Barthélemy prépara, avec le secours de l'abbé de Chernac, plusieurs ouvrages importants destinés à instruire et à guider les moines arméniens dans le domaine de la science catholique : une *Somme* des cas de conscience, plusieurs traités sur

(1) Clementis Galani, *Historia Armena*, p. 480.

les sacrements, la *Somme* contre les Gentils de saint Thomas et un certain nombre de livres liturgiques. On travailla ensuite sans relâche à introduire une discipline plus régulière chez les moines arméniens. Comme ces religieux étaient plus ignorants et plus négligés que coupables, ils entrèrent en grand nombre et sans trop de difficulté dans les vues de leur saint réformateur. Dès lors commença la congrégation des *Frères-Unis de saint Grégoire l'Illuminateur*, dont les membres faisaient profession de vivre en vrais religieux, selon la règle de saint Augustin et les constitutions des Frères-Prêcheurs. Leur costume était celui de l'Ordre avec le scapulaire et le capuce noirs.

Jean, abbé de Chernac, devenu supérieur des *Frères-Unis*, cherchait à les fondre de plus en plus dans la règle de saint Dominique, « car, disait-il, c'est aux religieux de cet Institut que nous sommes redevables et de notre retour à l'Eglise dont nous avions été séparés par le schisme, et de la réforme de nos monastères : il est juste que nous les honorions toujours comme nos pères, nos maîtres et nos fondateurs. Nous voulons donc que dans notre Congrégation il ne se fasse rien de considérable sans leur avis, et que nos chapitres ne se tiennent jamais qu'en leur présence. Nous tâcherons toujours d'en avoir quelques-uns dans nos maisons, où ils doivent tenir le premier rang ; et toutes les fois qu'il se présentera des difficultés touchant la foi ou la doctrine, si nous n'avons pas la facilité de les faire décider par le Saint-Siége, leur sentiment servira à fixer le nôtre. »

On le conçoit, ces religieux n'avaient qu'un pas à faire

pour entrer dans l'Ordre de Saint-Dominique. Quelques années plus tard, en 1355, deux des principaux *Frères-Unis*, Thomas et Eleuthère, adressaient au nom de tous au Pape et au Maître-Général des Frères-Prêcheurs une supplique pour consommer leur union complète et définitive. Le Pape accueillit favorablement leur demande. Frère Eleuthère devint leur provincial, et frère Thomas fut nommé par Innocent II archevêque de Nachivan. Cette fervente province est restée en possession, pendant plus de quatre siècles, du privilége de fournir des évêques à ces contrées (1). « Plusieurs de ces missionnaires, dit le théatin Clément Galanus, ont rendu des services importants aux catholiques de ce pays. On pourrait à peine représenter leurs glorieux travaux dans un volume entier ; d'autant plus qu'ils ont souvent arrosé cette moisson, non seulement de leurs sueurs, mais aussi du sang qu'ils ont eu l'honneur de répandre pour la confession de Jésus-Christ (2). »

Le B. Barthélemy, qui avait si heureusement proposé cette réforme, n'en vit pas les progrès. Après avoir été élevé sur le siége métropolitain de Nachivan, au pied du mont Ararat, il mourut en odeur de sainteté et martyr de la foi en 1333. « Les officiers d'un certain pacha d'Arménie s'étant emparés du saint archevêque, lui en-

(1) La mission de Mossoul et celle du Kurdistan sont encore desservies aujourd'hui par les Dominicains français. Un évêque dominicain, Mgr Amanton, est chargé par le Saint-Siége d'administrer la Mésopotamie et la Perse.

(2) *Historia Armena*, p. 496.

foncèrent des roseaux aigus entre la chair et les ongles et le jetèrent ensuite dans une citerne sèche, où ils le laissèrent comme mort. Ces mauvais traitements parvinrent aux oreilles du pacha, qui permit encore au frère Barthélemy de prêcher; mais les Turcs le prirent une seconde fois, et après l'avoir accablé de coups, lui firent brûler la plante des pieds et la tête avec des lames de fer. Il survécut dix jours à cet affreux supplice. Ce saint religieux laissa pour testament à ses frères l'humilité, la pauvreté et le zèle des âmes. Son corps fut enseveli dans l'église de Chernac, et sa mémoire, illustrée par les miracles qui s'opéraient à son tombeau, est restée en bénédiction parmi les peuples arméniens (1). »

Cependant les immenses travaux des Frères-Prêcheurs en Orient n'eurent pas tout le développement qu'on eût désiré. Nous arrivons à une époque bien désastreuse pour les missions chez les infidèles, et nous allons fermer ce premier chapitre et le récit des premières croisades dominicaines par le déchirant spectacle de l'Eglise en deuil.

Vers le milieu du XIV• siècle, une peste qui semblait vouloir détruire le genre humain, exerçait d'affreux ravages en Europe. Un second fléau plus terrible encore, le schisme d'Occident, vraie peste des âmes, commence en 1378, et pendant trente-neuf ans désole la sainte Eglise.

(1) Clement Galanus, dans son *Histoire d'Arménie*, fixe la mort du B. Barthélemy en 1333, mais ne parle pas de son glorieux martyre. L'*Année dominicaine* (XV août, page 1033) considère ce martyre comme certain.

Les Frères-Prêcheurs se dévouent au service des pestiférés, et plusieurs d'entre eux sont victimes de leur zèle et de leur charité; d'autres, non moins infatigables, travaillent avec persévérance à l'extinction du schisme. Mais les alarmes de l'Europe aux abois ne leur feront pas oublier la route de l'Asie.

Grégoire XI adressait encore vers l'année 1371 huit lettres de félicitations aux Frères-Prêcheurs en Arménie, en Tartarie, en Géorgie, aux Indes, etc. Toutes ces lettres font mention de leur généreuse ardeur à répandre la foi et de leur constance héroïque à supporter les fatigues, les persécutions et la mort (1). Ce même Pontife fit partir un grand nombre de missionnaires pour le midi et le nord de l'Asie, sous la conduite de frère Elie Petit, dominicain français, revêtu du caractère épiscopal (2). Vers la même époque, frère Jean de Trévise, évêque en Arménie, de passage à Constantinople, démontra victorieusement la primauté de Pierre au fameux Jean Cantacuzène, alors moine et autrefois empereur. Cantacuzène, convaincu et ramené à l'unité, travailla depuis sans relâche à la réunion des deux Eglises. Ces succès et d'autres encore nous montrent les Frères-Prêcheurs toujours infatigables dans ces temps de tristesse et de désolation pour l'Eglise.

Dans le même temps, un troisième fléau vint aussi entraver l'élan et les succès jusqu'alors si consolants des missions dominicaines en Asie. La route déjà longue et

(1) Fontana, *Mon. Dom.*, 1371. — Rainaldi, 1374, n° 8.
(2) Foutana, *Mon. Dom.*, 1371, 1374.

pénible des déserts d'Arabie devenait de plus en plus difficile par suite des excursions des Mahométans, dont la puissance finit par prévaloir. Sous l'empire du croissant la religion chrétienne fut toujours et partout proscrite. Pour combler la mesure la puissance tartare, jusqu'alors indifférente au christianisme, prit sous Tamerlan un caractère effrayant d'hostilité. L'histoire n'a pas jusqu'à présent défini d'une manière très exacte la religion de ce grand destructeur du christianisme dans l'extrême Orient; mais sa politique est mieux connue. « La terre, disait-il, ne doit avoir qu'un maître, comme il n'y a qu'un Dieu dans le ciel. Qu'est-ce que la terre avec tous ses habitants pour l'ambition d'un grand prince? » C'est dire assez que ce potentat n'avait rien perdu de l'orgueil et de la cruauté de la race tartare. Cependant, on ne sait pour quels motifs, il prenait encore ses ambassadeurs parmi les missionnaires. Tamerlan choisit deux Frères-Prêcheurs, François Srathru, arménien converti, et Jean, archevêque de Sultanie, pour une mission diplomatique auprès de Charles VI, roi de France (1).

Au milieu de tous ces désastres, les enfants de Saint-Dominique continuèrent leurs missions chez les infidèles, mais leurs succès allaient en s'affaiblissant de jour en jour. Pourquoi ne l'avouerions-nous pas? L'esprit religieux s'était affaibli parmi ces Frères-Prêcheurs, qu'une séve vigoureuse avait poussés pendant deux

(1) Silvestre de Sacy, *Mémoires sur une correspondance de Tamerlan avec Charles VI*, page 516 du tome VI des nouveaux *Mémoires de l'Académie des Inscriptions.*

siècles à la conquête des âmes. La peste noire, le schisme d'Occident laissèrent longtemps des suites de leurs ravages. Sainte Catherine de Sienne pleurait sur ses frères comme sur l'Eglise affligée. Le B. Raymond de Capoue, son confesseur, gémissait avec elle et préparait dans sa réforme une ère nouvelle aux missions lointaines.

Disons-le, puisque c'est une vérité incontestable, l'apostolat dominicain n'avait pas cessé durant ces jours néfastes, mais il s'était ralenti : des évêques restaient sur les principaux siéges à Caffa, à Sultanie et ailleurs, comme des sentinelles vigilantes, à la garde des âmes sans cesse menacées par la barbarie, le schisme et l'erreur.

La première route des Indes orientales et de l'extrême Orient avait été ouverte et suivie au moyen âge par les Frères-Prêcheurs et les Frères-Mineurs. Ils avaient porté le christianisme jusqu'aux peuples les plus reculés de l'Inde, dans les pays en-deçà et au-delà du Gange, à Siam, au Camboge, en Cochinchine, au Tonkin, en Chine et jusqu'aux îles du Japon (1). Toutes ces nations barbares avaient vu côte à côte ces frères unis dans un même esprit, très souvent dans les mêmes souffrances

(1) Les missions des Frères-Prêcheurs et des Frères-Mineurs dans la Tartarie comprenaient l'Asie tout entière. En 1260, le grand Khan des Tartares avait sous sa domination non seulement le nord de la Chine, mais la Chine méridionale, le Tonkin, la Cochinchine, le Pégu, etc. *Recueil de voyages et de mémoires*, publiés par une société de géographes, t. I, Introduction aux voyages de Marco-Polo.

ou dans le même martyre. La Providence semble vouloir leur fermer la voie de ces plages lointaines et les en chasser pour un temps ; mais après un siècle à peine de lenteurs et de tribulations diverses, les enfants de saint Dominique et de saint François reviendront plus nombreux encore aborder aux mêmes rivages pour y recueillir le glorieux héritage de leurs devanciers.

CHAPITRE II

Apostolat Portugais.

Frère Vincent de Lisbonne et don Henriquez de Portugal préparent les Croisades maritimes. — Missions de l'Afrique occidentale. — Conquêtes des Indes; Alphonse Albuquerque et Dominique de Souza. — Fondation de la Congrégation dominicaine de Sainte-Croix des Indes-Orientales : ses premiers travaux. — Missions de l'Afrique orientale; — du royaume d'Ormuz; — des côtes de Malabar et de Coromandel; — de l'île de Ceylan, du Bengale et de l'empire des Birmans. — Georges de Sainte-Lucie et l'évangélisation dans l'Indo-Chine et dans l'Archipel-Indien : nombreux martyrs, persécutions de tout genre; — l'hérésie cherche à paralyser les progrès des missionnaires; obstacles, souffrances et vitalité des missions portugaises; leur déclin.

En Portugal, comme dans tous les autres royaumes chrétiens, l'Eglise avait énormément souffert des fléaux du XIV^e^ siècle. La peste et le schisme traînant à leur suite le relâchement et la tiédeur, avaient partout tari les sources du zèle apostolique. Nous aurons l'occasion de le remarquer encore, et nous le signalons ici comme nous l'avons déjà fait pour notre premier élan d'évangélisation : la vigueur de la discipline et de l'obser-

vance religieuse est, dans l'Ordre de Saint-Dominique, le seul principe moteur vraiment efficace de l'apostolat. Aux époques et aux provinces animées de cet esprit appartient la gloire de fournir à l'Eglise et à notre Ordre, des apôtres et des martyrs.

Le Portugal allait entrer dans une carrière nouvelle. Le prosélytisme de ses rois et la hardiesse de ses navigateurs lui préparaient une importance longtemps prépondérante sur les mers et dans toutes les Indes orientales. Pour utiliser cette ardeur conquérante et aventurière, la Providence devait ici, comme pour les premières croisades, créer une chevalerie sacrée. Les peuples qu'on allait découvrir réclamaient déjà des apôtres. Les Frères-Prêcheurs et les Frères-Mineurs seront encore les premiers, la Compagnie de Jésus les suivra en son temps, d'autres viendront ensuite, et tous rivalisant de zèle auront leur part dans cette riche moisson des âmes (1).

L'Ordre de Saint-Dominique se prépare de longue main aux nouvelles gloires qui l'attendent. Vincent de Lisbonne est le premier instrument de cette œuvre de salut. Contemporain de saint Vincent Ferrier, de sainte Catherine de Sienne, de Conrad de Prusse, de Jean Nider, de Robert de Naples, du B. Jean-Dominique et du grand réformateur de son Ordre, à cette époque, le B. Raymond de Capoue, il les imite tous dans leur zèle pour l'honneur de la sainte Eglise et la parfaite observance religieuse, et fait pour la Castille et le Portugal

(1) Les Augustins et les Carmes ont eu et ont encore des missions en Orient.

ce que ces âmes courageuses et éminentes avaient entrepris pour la France, l'Allemagne, l'Italie et l'Ordre tout entier.

Le Bienheureux Raymond de Capoue, Maître-Général des Frères-Prêcheurs, venait d'exhorter tous les provinciaux de l'Ordre à choisir au moins un couvent dans chaque province, où la règle et les constitutions fussent exactement observées. Vincent de Lisbonne, qui était alors provincial, se retira dans un couvent avec douze religieux généreusement disposés à le suivre dans cette voie d'observance régulière. Les tribulations ne manquèrent pas à ces vrais enfants de saint Dominique. De toutes parts il s'éleva des réclamations, et cette œuvre, fondée dans le droit, réclamée par l'obéissance, semblait ne devoir produire que le trouble et la désunion dans les cœurs. Avec le temps, ces obstacles disparurent, et Dieu bénissant les efforts de Vincent de Lisbonne et du B. Raymond de Capoue, fit de ce petit grain de sénevé un grand arbre, qui du Portugal couvrit l'Espagne tout entière, et de la Péninsule hispanique étendit ses rameaux vigoureux et civilisateurs à travers l'Océan jusqu'aux extrémités du monde.

Providentiellement choisi pour le rétablissement de l'esprit religieux dans son Ordre en Portugal, Vincent de Lisbonne en fut aussi le modèle. Son amour pour le silence, pour la pauvreté, pour les mortifications, pour l'oraison, et son infatigable assiduité aux exercices de la communauté le désignaient à tous comme un saint. Il avait admirablement compris et réalisé cette parole de saint Pierre : « Paissez le troupeau de Dieu

« qui vous est confié, veillant sur lui, non par con-
« trainte, mais par une affection volontaire et selon
« Dieu;... non en dominant sur l'héritage du Seigneur,
« mais vous rendant les modèles du troupeau par une
« vertu sincère (1). » Vincent de Lisbonne mourut le 25 janvier 1401, comblé de mérites, laissant à ses disciples de sublimes exemples à suivre et le trésor de l'observance régulière à conserver (2).

Nous devons au Portugal ce glorieux témoignage, qu'il est resté longtemps fidèle aux traditions de son saint réformateur. Quand nous n aurions pas à produire les beaux noms d'Antoine de Sainte-Marie et de la B. Jeanne de Portugal, sa pénitente au XV^e^ siècle, de Barthélemy des Martyrs et de Louis de Grenade au XVI^e^ siècle (3), de Jean de Vasconcellos au XVII^e^, nous aurions un autre témoignage non moins irrécusable, les nombreux apôtres et les généreux martyrs dominicains de cette florissante province aux Indes orientales.

Cet élan apostolique fut longtemps secondé par la protection des rois de Portugal. Don Juan I, surnommé le Père de la Patrie et le Roi du bon souvenir, ouvrit le premier les croisades maritimes (1383-1433). Sous son règne, la nation portugaise, jusqu'alors l'une des plus petites et des plus obscures de l'Europe, com-

(1) I. Pet., V, 2. 3.

(2) Souza, *Histoire de Portugal*, 2^e^ p., l. 2.—Lopez, 3^e^ p., *Hist. agiol. lusitan.*

(3) Louis de Grenade vint d'Espagne en Portugal avec Jean de Salinas et François Robadella pour y réveiller cet esprit de réforme qui semblait déjà vouloir s'affaiblir.

mença de produire ces héros navigateurs qui la remplirent de gloire en ouvrant aux apôtres de la foi une nouvelle carrière presque sans bornes. Don Henriquez, fils de Jean I, avait accompagné son père au siége de Ceuta en Afrique (1415). Ses relations avec les Mahométans et les Juifs établis sur les côtes barbaresques, lui inspirèrent le désir d'explorer l'Afrique occidentale. Comme chrétien, et comme grand-maître de l'Ordre du Christ, fondé pour combattre les ennemis de la foi, il avait souvent songé à étendre les bornes du monde catholique par de nouvelles conquêtes. Retiré dans son château de Sagres, près le cap Saint-Vincent, la vue du vaste Océan enflammait continuellement ses désirs et ses espérances. Enfin, fort d'une vocation qu'il considère comme divine, il partit en adoptant pour devise ces paroles françaises : *Talent de bien faire.*

Don Henriquez rencontrait en Portugal un préjugé dont les Normands ses devanciers n'avaient pas tenu compte (1). On croyait que les blancs qui s'avançaient sous l'équateur devaient être aussitôt métamorphosés en nègres. Mais rien ne put arrêter le zèle de l'Infant, chevalier du Christ. Il poursuivit infatigablement sa course, et agrandissant chaque jour le rayon de ses découvertes, il porta successivement le christianisme aux îles de Madère, aux Canaries, aux Açores, aux îles du Cap-Vert et jusque sur les confins des côtes de Guinée. Sa pensée do-

(1) Les Normands, et particulièrement les Dieppois, visitèrent les rives occidentales de l'Afrique dès le commencement du XIV^e^ siècle. *Nouvelle relation de l'Afrique occidentale*, etc., par le P. Labat, des Frères-Prêcheurs.

minante était une pensée chrétienne. Afin de mettre sous la protection du Saint-Siége une entreprise qui avait pour but principal la propagation de la foi, ce prince s'adressa à Rome. Sur l'exposé des services déjà rendus à l'Eglise par la couronne de Portugal et la promesse de travailler toujours à la gloire de Dieu et à l'accroissement du règne de Jésus-Christ, le Pape Martin V donna aux Portugais toutes les terres qu'ils allaient découvrir le long de l'Afrique jusqu'aux Indes inclusivement. Cette donation fut ensuite confirmée par Eugène IV, Nicolas V et Sixte IV. Telle est l'origine du protectorat portugais dans les Indes (1).

Trois hommes méritèrent à des titres divers l'honneur de l'initiative et de l'esprit chrétien des croisades portugaises : don Juan I, Vincent de Lisbonne et l'Infant don Henriquez.

Don Juan, juste appréciateur des vertus et des talents de Vincent de Lisbonne, le choisit pour son confesseur et pour son prédicateur ordinaire, le fit entrer dans ses conseils et n'entreprit jamais aucune affaire impor-

(1) Don Juan, en souvenir des victoires qu'il avait remportées à cette époque, fit bâtir un couvent de l'Ordre de Saint-Dominique sous le titre de Notre-Dame-de-la-Victoire ou de la Bataille. Ce couvent devint la sépulture de plusieurs rois et princes de Portugal : don Juan I et son épouse sont déposés dans la principale chapelle, don Juan II, dans la chapelle de Notre-Dame-de-Pitié, le roi don Alphonse V, père de notre Bienheureuse Jeanne et son épouse Elisabeth, dans la chapelle du Rosaire. L'infant don Pierre, fils aîné de don Juan II, y reçut aussi la sépulture. Enfin le grand croisé portugais, don Henriquez lui-même, vint s'y reposer à côté de sa noble famille, sous la pieuse protection des Frères-Prêcheurs. — Souza, *Hist. port.*

tante sans son avis (1). Voyant aussi les difficultés et les contradictions que ce saint religieux souffrait pour le rétablissement de l'observance religieuse dans ses Etats, il le protégea de tout son pouvoir, fonda de ses deniers le fameux couvent de Benfique, qui fut dans la suite un séminaire d'hommes illustres et d'apôtres zélés, et prépara ainsi l'évangélisation des peuples que son fils allait conquérir.

Don Henriquez, élevé sous les yeux de Vincent de Lisbonne, se montra pendant une carrière de soixante-seize ans toujours si digne d'éloges qu'une plume non suspecte a pu dire de lui qu'il fut « non seulement un des plus grands hommes du Portugal de son temps, mais un des plus grands hommes qu'on ait vus dans aucun siècle et dans aucun pays; c'est beaucoup dire sans doute, et ce n'est cependant rien exagérer ni rien dire qui ne soit encore au-dessous du mérite de ce prince.... Il est incontestable que tous les avantages que l'on a retirés de la découverte de la plus grande partie de l'Afrique, des Indes orientales ou occidentales, et tous ceux qu'on en retirera jusqu'à la fin des siècles, sont dus au génie et aux travaux de ce prince, à moins qu'on en fasse en partie honneur au roi don Juan I, son père (2). »

Cette gloire humaine, qu'un auteur protestant apprécie ainsi, n'est pas la seule que nous aimons à voir briller au front du héros chrétien. Don Henriquez était

(1) Après Vincent de Lisbonne, don Juan I eut un autre Frère-Prêcheur pour confesseur, le Père Laurent de Lamprei.

(2) *Histoire universelle*, par une société de gens de lettres, tome 38, page 666.

chevalier du Christ, le grand croisé d'une croisade nouvelle, le fondateur en quelque sorte de toutes les missions qui allaient couvrir le monde; et à ce point de vue, il est aussi un des plus grands hommes qu'on ait vus dans aucun siècle. Notre cœur souffre en rappelant ces glorieux souvenirs : pourquoi ne nous est-il plus permis de saluer aujourd'hui sa patrie du même regard de reconnaissance et d'admiration? « Jérusalem « s'est enfoncée dans son péché, et elle est devenue « chancelante; tous ceux qui l'honoraient l'ont mépri- « sée, parce qu'ils ont vu son ignominie, et elle s'est « retirée à l'écart en gémissant (1). »

L'Infant don Henriquez meurt (1463), mais l'impulsion est donnée : la croisade est ouverte. Les Frères-Prêcheurs suivent sa marche progressive sur les côtes de l'Afrique, et s'établissent partout sur son passage pour consolider l'œuvre civilisatrice et chrétienne.

Sous la protection de don Henriquez, l'Ordre de Saint-Dominique avait planté ses premiers jalons à Ceuta, aux îles de Madère et aux îles Canaries: voici qu'un champ de plus en plus vaste va s'ouvrir au zèle et à l'intrépidité des missionnaires. Les conquérants portugais voyaient se dérouler devant eux, après avoir doublé le Cap-Vert, et jusqu'aux extrémités de l'Afrique, les vastes côtes de Guinée. Sous ce nom générique venaient se placer une multitude de petits royaumes, parmi lesquels on distinguait alors le royaume de Benin au fond du golfe qui porte son nom, et le royaume de Congo dans la Guinée méridionale.

(1) Thr. I, 8.

Le champ était immense, mais la terre inculte et aride. L'idolâtrie régnait là comme sur son trône et exigeait sans mesure des malheureux nègres le tribut du corps et de l'âme. Chacun de ces Etats était couvert, comme ils le sont, hélas! encore aujourd'hui, de populations vouées à l'ignorance la plus grossière et à des mœurs dépravées.

« La première chose que nous aperçûmes, à l'entrée de la maison royale, dit encore, bien des années après, le dominicain français Gonzalès, fut les fétiches. Ce sont des têtes de chevreaux, de poules, ou de quelques autres animaux, que les baboumets, qui sont les prêtres du pays, ont soin de barbouiller tous les jours de différentes couleurs; ce sont encore quelques morceaux d'un certain bois jaunâtre, ou bien un petit panier de riz : le tout enfermé dans une espèce de niche, au côté droit de laquelle je vis un plat rempli de millet et d'autres fruits que les baboumets ne manquent pas de changer souvent, croyant que les dieux du pays, qui sont le soleil et la lune, s'en nourrissent..... Ils craignent beaucoup le diable, qu'ils appellent Mabriau. C'est pourquoi ils le prient, et lui sacrifient pour détourner les maux dont ils sont menacés.... (1). »

Cependant au milieu de l'abrutissement de ces peuples,

(1) Relation du voyage du P. Gonzalez adressée au R.-P. Ant. Cloche, 1688. (*Année dominicaine*, XIV septembre, p. 558.) — Voir aussi *Relation du voyage au royaume d'Yssigny, Côte-d'Or, pays de Guinée, en Afrique*, etc. Le tout exactement recueilli sur les lieux, par le P. Godefroy Loyer, préfet apostolique des missions des Frères-Prêcheurs aux côtes de Guinée, religieux du couvent de Bonne-Nouvelle de Rennes.

on trouvait quelquefois la croyance d'un Dieu unique et sauveur, et il est permis de soupçonner que la lumière de l'Evangile y avait accidentellement pénétré soit par la voie de l'Abyssinie habitée par des nations moitié juives, moitié chrétiennes, soit par la route des Indes. « Chose étrange! dit le Père Labat, autre Dominicain français, quand les nègres se trouvaient dans un grand danger, ou qu'ils étaient accablés de chagrin, il leur arrivait quelquefois de prononcer cette invocation : *Dieu du ciel! Jésus, mon seigneur!* (1) »

Quoi qu'il en soit, les premières tentatives d'évangélisation chez les nègres ne furent pas heureuses. La malédiction de Cham pesait encore sur ces peuples. En 1486, les Frères-Prêcheurs accompagnèrent au royaume de Benin une ambassade du roi de Portugal, don Juan II. Le roi de Benin reçut l'ambassadeur avec magnificence, les missionnaires avec courtoisie; mais fortement attaché à ses folles idoles, encore plus au libertinage, rien ne put vaincre son opiniâtreté. Il fallut partir sans avoir obtenu aucun résultat (2).

L'année suivante les Frères-Prêcheurs se présentèrent au royaume des Wolofs. Le roi, nommé Bémoi, ne reçut les missionnaires qu'avec beaucoup d'indifférence, et cette seconde tentative paraissait devoir être aussi infructueuse que la première, lorsque le roi, détrôné par son frère, vint en Portugal chercher du se-

(1) Le P. Labat, *Relation historique de l'Ethiopie occidentale*, t. I, p. 242.

(2) Le P. Maffei, *Hist. des Indes*, lib. I. In Lusitaniam irriti rediere.

cours. Instruit par le malheur, Bémoi se laissa instruire avec toute sa suite, et les religieux de Saint-Dominique qui ne l'avaient pas abandonné dans sa disgrâce furent choisis pour ses catéchistes. L'évêque de Ceuta, religieux du même Ordre, lui administra solennellement le saint baptême ainsi qu'à vingt-quatre des principaux Wolofs. Don Juan II voulut bien servir de parrain au prince nègre, et pour lui montrer le sincère attachement qu'il lui portait, non seulement il lui accorda une flotte pour le réintégrer dans ses Etats, mais il lui donna son confesseur le Père Alvarès, religieux plein de sagesse et de piété, pour l'aider et le soutenir dans sa nouvelle carrière (1). Le Père Alvarès conduisit avec lui une colonie de Frères-Prêcheurs pour évangéliser et conquérir au christianisme ce royaume devenu chrétien dans son chef. Tout paraissait promettre de nombreux succès; mais ce roi, nouvellement baptisé, enflé par sa victoire, chassa les Portugais de ses Etats et bientôt après les missionnaires.

D'autres hommes se seraient découragés, mais les Frères-Prêcheurs portugais voyaient dans toutes ces difficultés un stimulant de plus à la lutte. Après d'autres essais d'évangélisation, entrepris à différentes époques et restés infructueux, la Providence voulut enfin qu'en 1484 quelques nègres, conduits à la cour de Portugal, devinssent les premiers apôtres de leur nation. De re-

(2) Le P. Maffei, ibid. Evangelici quoque præcones imposiți Alvaro Dominicano, præfecto eximiæ virtutis et sapientiæ, quo rex ipse ad sacras confessiones uti consueverat.

tour au Congo, ils exprimèrent au roi une si haute idée des Chrétiens et de leur religion, que celui-ci envoya une ambassade pour demander des missionnaires. Les ambassadeurs furent baptisés à Lisbonne et congédiés quelque temps après sous la conduite du Père Jean de Sainte-Marie et de plusieurs autres religieux de l'Ordre de Saint-Dominique (1).

C'était l'heure de Dieu : le temps de la moisson était arrivé. Les Frères-Prêcheurs commencèrent alors chez les nègres de l'Afrique cette difficile et périlleuse mission qu'ils ont si glorieusement continuée jusqu'au dernier siècle (2).

La mission s'ouvrait sous des auspices favorables. L'oncle du roi, prince de Songo, reçut le baptême avec son plus jeune fils, le jour de Pâques, 3 avril 1491, en présence de plus de vingt mille hommes. Cette cérémonie, célébrée avec beaucoup de solennité, fut un vrai triomphe. Ce prince, vieillard vénérable, voulut parler à son peuple, lui faire connaître la vanité des idoles et l'instruire des vérités de la foi. Sa ferveur ne se démentit jamais. Tel était son respect pour le Sacrement auguste de nos autels, que quelques nègres ayant fait du

(1) Le P. Maffei dit qu'ils étaient trois ; Jean Bairros, dans son *Histoire de don Juan II*, et le P. Souza disent qu'ils étaient dix.

(2) Les Dominicains n'ont pas déserté les côtes d'Afrique. Aujourd'hui encore, plusieurs Pères irlandais travaillent dans le vicariat apostolique du cap de Bonne-Espérance. (Lettre de Mgr Griffitz, dominicain irlandais, *Annales de la Propagation de la Foi*, t. XV, p. 320). — Mgr Griffitz est mort le 18 juin 1862, à l'âge de 63 ans. Mgr Grimley lui a succédé.

bruit pendant la messe, il les eût fait exécuter sur-le-champ, si les Dominicains et Ruy de Souza, ambassadeur portugais, n'avaient modéré l'excès de son zèle (1).

Cette première conquête achevée, les missionnaires partirent pour la capitale du Congo, aujourd'hui San-Salvador, escortés d'un grand nombre de nègres et au bruit des instruments de musique. De ville en ville on accourait sur leur passage, comme si le roi lui-même eût été attendu (2). Toutes ces démonstrations de joie et de respect présageaient une heureuse réception à la cour. Le roi les attendait à la porte de son palais, assis sur un trône d'ivoire, placé au sommet d'une estrade magnifiquement ornée. Ce prince avait sur la tête une mitre tissue en feuilles de palmier, un bracelet précieux ornait son bras gauche, et une queue de cheval flottait sur ses épaules. La réception fut on ne peut plus favorable. Le roi demanda le baptême pour lui, sa famille et son peuple. Cette touchante cérémonie eut lieu quelque temps après dans une église de bois, construite à la hâte, dédiée sous le vocable du Saint-Sauveur, et au milieu d'un concours immense de peuple (3). Le roi fut appelé Jean, la reine Eléonore, et leur second fils Alphonse.

Ces commencements étaient trop consolants pour ne pas être traversés par l'esprit de ténèbres. Le roi

(1) Le P. Lafitau, *Hist. des découvertes et conquêtes des Portugais dans le Nouveau-Monde.*

(2) Pigafetta, *Relazione del Reame di Congo*, p. 44.

(3) Telle fut l'origine catholique de San-Salvador, capitale du Congo et résidence de l'évêque.

revint à ses erreurs et mourut dans l'apostasie l'année suivante : la religion fut tellement exposée par la conspiration réunie des devins du pays et des concubines du roi, qu'on la crut étouffée dès son berceau. Mais cette épreuve n'eut qu'un temps: Alphonse, second fils du roi, étant monté sur le trône, la religion devint de plus en plus florissante, et sous ce règne qui dura plus de cinquante ans, on bâtit des églises et des couvents en plusieurs lieux de ses vastes Etats.

L'Eglise du Congo était fondée. En 1603, le Pape Clément VIII désigne un Frère-Prêcheur, Antonin de Saint-Etienne, comme évêque de cette nouvelle chrétienté. Sous son impulsion, les Dominicains portugais annoncèrent l'Evangile dans plusieurs autres royaumes de la Guinée au fur et à mesure que la Providence leur en ouvrait les portes.

Plus tard la France envoya aussi quelques religieux dans les deux Guinées. On aime à lire comment l'un d'eux, dans la relation de son voyage, exprime le bonheur qu'il éprouve de voir dans ses Frères du Portugal les premiers apôtres des côtes africaines : « J'aurais bien de la peine, écrivait-il au révérendissime Père Général, à exprimer la joie que je ressentis en voyant ce pays, que je croyais idolâtre, favorisé des lumières de la foi, et arrosé des eaux salutaires de la grâce..... Au point du jour j'aperçus des canots : c'était le fils du roi de Sierra-Leone avec ses capruces, qui venaient pour négocier selon la coutume. Je regardais ce jeune prince et ceux de sa suite avec compassion, les croyant ensevelis dans les ténèbres de l'idolâtrie; mais lors-

que je vis qu'ils embrassaient nos Pères, qu'ils demandaient leur bénédiction....., je m'écriai : O mon Dieu! je croyais habiter parmi les idolâtres et être dans une terre maudite, et je suis parmi les chrétiens et dans une terre éclairée des lumières du ciel et arrosée du sang de Jésus-Christ!...

« Quelle ne fut pas notre joie d'apprendre par eux-mêmes que le missionnaire dont ils regrettaient la mort et qu'ils appelaient le bon prêtre de *Deos*, était habillé de blanc et disait la messe de la même manière que nous! Nous avons lieu de croire que c'était un de nos Pères portugais, qui ont encore un petit établissement près de la rivière de Cuchaux (1). »

Les missions des Frères-Prêcheurs dans les deux Guinées prospérèrent pendant longtemps encore, et malgré l'insalubrité d'un climat meurtrier pour la race blanche, un grand nombre de missionnaires se présentaient, désireux de s'exposer aux mêmes fatigues et aux mêmes dangers. L'histoire ne nous transmet pas les noms d'un grand nombre de martyrs sacrifiés sur les côtes africaines; mais qui pourrait compter ceux que la fatigue et les maladies ont moissonnés sous la brûlante ardeur de cette zone torride? Si le succès n'a pas toujours répondu à leur zèle et à leurs travaux, ne l'imputons pas à ces obscurs mais généreux apôtres de Jésus-Christ, qui y ont versé leur sang ou consumé leur vie.

(1) Relation du P. Gonzalez (*Année dominicaine*, XIV septembre, p. 550).

« Nous ne comprendrons jamais, dit un savant et éminent auteur, que l'on puisse accuser de ces longs désastres les apôtres et les martyrs qui en ont le plus souffert. Bien loin de pouvoir créer là un clergé indigène, comment aurait-il pu y maintenir un peuple chrétien? La traite enlevait par cent mille, chaque année, précisément les tribus évangélisées par les missionnaires. Quatorze millions d'âmes n'ont pu disparaître de ces côtes sans exaspérer toutes les tribus intérieures, sans fomenter parmi elles d'abominables guerres, sans attacher au nom chrétien un odieux ineffaçable. Il n'est pas nécessaire d'ajouter à ce fléau le spectacle scandaleux des mœurs européennes, la cupidité et l'ambition des nations chrétiennes, qui ont trop souvent, dans leurs colonies, trahi leur mission. La croix n'était qu'une arme de conquête : la possession consommée, les droits de l'Eglise étaient violés; l'apostolat sacrifié à la domination temporelle. Quoi qu'il en soit, vers l'année 1819, un dernier évêque, visitant la mission d'Angola, en traçait ce tableau : Je n'ai pu la voir sans être ému jusqu'à répandre des larmes. Tout y est pour ainsi dire sans foi ni loi; tout manque; église et prêtres manquent; la Religion est comme éteinte (1). »

(1) Illam aspexi, mœrorem concepi, lacrymas effudi, quia omnia, si fas est dicere, sine duce, sine luce, sine Cruce inveni. Omnia desunt : desunt sacerdotes, ob defectum illos instruendi, et qui existunt sunt omnino ignari; desunt ecclesiæ, quæ omnes vel dirutæ sunt, vel quasi dirutæ apparent. Religio est pene extincta.

(Relatio ad S. C. de prop. fide. *Vie de M. Libermann*, par dom Pitra, l. IV, c. IV, p. 433).

Puisse ce triste tableau exciter notre zèle et amener sur ces côtes abandonnées et maudites de nombreux et fervents apôtres, dignes successeurs des premiers, « tou- « jours prêts à montrer leur courage soit dans la vie, « soit dans la mort! » — « *Aut vivere, aut mori forti-* « *ter.* » (Mach., IV, 35.)

Les progrès de la puissance portugaise et des missions dominicaines sur les côtes occidentales de l'Afrique ne faisaient pas oublier le but plus vaste et plus lointain de la croisade maritime. L'esprit chrétien qui avait inspiré don Henriquez dans ses découvertes soufflait encore en Portugal. Deux hommes parurent à cette époque, comme les héritiers de son génie et de sa foi, don Emmanuel *le Fortuné*, roi de Portugal (1495-1521), et Alphonse Albuquerque, surnommé le Grand et le *Mars portugais.*

Barthélemy Diaz avait découvert le cap des Tempêtes, qui fut depuis appelé de Bonne-Espérance ; Vasco de Gama avait eu la hardiesse de le franchir et le bonheur d'arriver sain et sauf jusque sur les côtes de Malabar, dans les Indes (1497). La route une fois ouverte, la Providence réservait à Alphonse Albuquerque la gloire d'affermir et d'étendre ces importantes conquêtes et d'y protéger les missionnaires. Nous le voyons, en 1503, près d'un demi-siècle avant saint François-Xavier, quitter avec six vaisseaux les rivages de Lisbonne et arriver après une longue et périlleuse navigation dans les Indes orientales. Cinq Frères-Prêcheurs l'accompagnaient : Dominique de Souza, son confesseur, qui fut toujours

son ami et l'inséparable compagnon de ses longs voyages, Jean du Rosaire, Pierre d'Abreu, Antoine de Matta et Rodriguez Homen (1).

Les missionnaires se mirent aussitôt à l'œuvre. Dominique de Souza, leur supérieur, devint, par ses relations intimes avec le conquérant Albuquerque, l'âme et la vie de cette mission. Partout la croix et le rosaire à la main, il modérait la fougue guerrière des Portugais, bénissait leurs conquêtes et bâtissait sur leur passage des églises au vrai Dieu. On venait de construire une forteresse à Cochin, sur la côte de Malabar : Dominique de Souza veut la sanctifier par les prières de l'Eglise ; il organise une procession, où la croix est portée en triomphe, et la parole de Dieu annoncée par le Père Jean du Rosaire. En même temps et au même lieu, on posait la première pierre d'une église consacrée à saint Barthélemy, que les Frères-Prêcheurs prenaient pour le patron de leur apostolat dans les Indes.

(1) Souza, 3e p., lib. 4, cap. 3. Nous suivons ici le sentiment du P. Louis de Souza, préférablement à celui de Fontana, qui place par erreur en cette année le départ de douze missionnaires. Le départ n'eut lieu que deux ans après. Les faits que nous ne désignerons pas par des notes dans ce chapitre, sont tirés du P. Louis de Souza, historien de la province de Portugal. Georges Cardoso l'appelle un historien exact, plein de lumière et d'onction. Nicolas Antoine dans sa *Bibl. nov. Hisp.*, lui reconnaît l'érudition, le jugement et l'éloquence d'un excellent historien. Echard dit que ce ne fut pas sans un conseil divin que cet homme, d'un esprit élevé, d'un jugement solide et d'une diction très pure, entra dans l'Ordre de Saint-Dominique. Le P. Louis Souza avait été marié. Sa femme entra dans un monastère. Pour lui, ayant pris l'habit de l'Ordre le 8 septembre 1614, il y persévéra jusqu'à sa mort dans la plus grande ferveur (1637).

Alphonse Albuquerque étant allé de Cochin à Coulam, Dominique de Souza l'y accompagna. Le missionnaire portugais n'ignorait pas sans doute l'apostolat de Jean de Sévérac, Dominicain français et évêque de Coulam au XIVe siècle, et son cœur d'apôtre tressaillait à la pensée de retrouver sur ces plages lointaines l'héritage de ses pères et de ses devanciers. Ses pressentiments ne furent pas trompés. On apprit bientôt qu'il y avait dans ces parages et jusqu'à Saint-Thomé de Méliapour, sur la côte de Coromandel, plus de douze mille familles chrétiennes dispersées en divers lieux et abandonnées depuis longtemps. Au XVe siècle, les Nestoriens seuls avaient conservé des relations avec les Indes (1). Aussi

(1) En 1502, le patriarche des Nestoriens, Mar Elie, envoyait quatre évêques aux Indes et à la Chine ; par une coïncidence assez singulière, ces missionnaires rencontrèrent au Malabar les missionnaires catholiques. Ils racontaient ainsi à leur patriarche l'accueil qu'ils reçurent : « Il y a actuellement en la ville de Cananor une vingtaine de Francs. Lorsque nous arrivâmes dans cette ville indienne, nous leur fîmes savoir que nous étions chrétiens, et nous leur indiquâmes nos titres et notre qualité. Ils nous accueillirent avec grande allégresse, nous donnèrent de leurs habits et vingt drachmes d'or, voulant ainsi, à cause du Christ, rendre hommage à notre mission. Nous demeurâmes deux mois et demi auprès d'eux, et, à certains jours déterminés, ils nous demandaient de célébrer les saints mystères. Ils possèdent un oratoire où ils vaquent à la prière. Leurs prêtres font tous les jours les cérémonies saintes de l'Oblation et du Sacrifice ; telle est leur habitude. Aussi, le jour du Seigneur, après que leur prêtre avait célébré, nous étions admis à faire également nos saints offices ; ce spectacle réjouissait les yeux. De là nous allâmes vers nos chrétiens, qui n'en sont éloignés que de huit jours de marche. Les Francs sont au nombre de quatre cents hommes. Leur présence a pénétré de crainte et

ces chrétiens étaient-ils tellement ignorants des vérités de la religion, qu'il en restait à peine quelques vestiges parmi eux. Le Père Rodriguez Homen fut chargé d'instruire et d'évangéliser ces peuples (1).

La moisson devenait de jour en jour plus abondante. Dominique de Souza revint en Portugal avec Alphonse d'Albuquerque, pour informer don Emmanuel des progrès de la foi dans les Indes, et des nombreux succès obtenus par les religieux de son Ordre dans le royaume de Coulam et dans les contrées voisines. Encouragé par ces heureux commencements, le roi de Portugal prépara un nouvel envoi de missionnaires, et obtint du Pape Alexandre VI la nomination d'un Frère-Prêcheur, Edouard Nuñez, pour administrer l'Eglise des Indes, avec le titre d'évêque de Laodicée. Ce religieux, prédicateur illustre, et tout brûlant d'un saint zèle pour la propagation de la foi, partit presque immédiatement pour son poste (2).

En 1505, don Emmanuel envoya deux flottes aux Indes orientales : l'une, commandée par François Al-

de stupeur les infidèles et les israélites de ces contrées. Leur pays s'appelle Portugal ; c'est une des régions des Francs. Leur roi se nomme Emmanuel, et nous prions le divin Emmanuel de le protéger. » Assémani, *Bibl. orient.*, t. II, p. 488.

(1) Le P. Maffei, jésuite, dans son *Histoire des Indes*, livre II, p. 55, parle ainsi du P. Rodriguez Homen :

Is morum integritate, doctrinæ prestantia, paucis diebus, partim in recta fide confirmavit excoluitque, partim a stipendiis dæmonum ad Christi fidem perduxit.

(2) Souza, 2e part., 416, 3. — Le P. Nuñez avait été prieur du couvent de Saint-Dominique d'Aveiro.

méida, portait les Frères-Mineurs (1); l'autre, sous les ordres d'Alphonse d'Albuquerque, amenait douze Frères-Prêcheurs, ayant à leur tête l'intrépide et toujours infatigable Dominique de Souza (2).

Ces nouvelles troupes et ces nouveaux missionnaires allaient donner à la civilisation et au christianisme un développement de plus en plus vaste et consolant. Sous l'influence de ces hommes apostoliques, la foi fit bientôt de si rapides progrès que leur supérieur, Dominique de Souza, crut devoir trois ans après en instruire le Saint-Siége par l'entremise du révérendissime Père Jean Clairé, Maître-Général de l'Ordre. Le Pape Jules II répondit par l'envoi d'un grand nombre de Frères-Prêcheurs.

Cependant Dominique de Souza remplissait toujours auprès d'Alphonse d'Albuquerque son ministère d'ami, de conseiller et de guide dans la difficile et périlleuse entreprise de conquérir et de civiliser les Indes. L'histoire nous les représente partout côte à côte, unis dans

(1) Wadding, ann. 1505, nº 1.

(2) Voici leurs noms : Thomas de Saint-Martin, Jean d'Ossias, François Martinez, Augustin de Zuniga, Rodriguez de Ladrada, Martin de Frugillo, Pierre de Villoa, Gaspard de Carvajal, Barthélemy de Ojeda, Blaise de Castella et Jacques de Saint-Thomas. *Manuale historicum*, tom. II, p. 281, par le P. Nicolas Le Fèvre. Fontana, *Mon. Dom.* — Souza, 3e part., lib. IV, cap. 3. — Le P. Jérôme Platus, jésuite, dans son livre *De bono statu relig.*, lib. II, c. 20, p. 431, parle ainsi : Ad eosdem labores, scilicet Evangelii causa, paulo post, id est anno Domini 1505, navigavere etiam Dominicani, qui item multa illic præclara gessere.

les mêmes vues, par les mêmes sentiments et fidèles à leur amitié jusqu'à la mort.

L'Ordre de Saint-Dominique accomplissait aux Indes orientales, auprès de la puissance portugaise, la même mission qu'aux Indes occidentales auprès de la puissance espagnole. Le désir des conquêtes et la soif insatiable des richesses qu'on en retirait alors, faisaient souvent oublier aux Européens les vrais principes du christianisme. Le Frère-Prêcheur, sur les côtes de Malabar, n'était pas moins le défenseur des Indiens qu'à Saint-Domingue, au Mexique, et dans tous les royaumes de l'Amérique méridionale. L'esprit de liberté évangélique était partout le même, et Dominique de Souza nous apparaît comme le Las Casas des peuples malabares. Albuquerque, malgré son grand génie civilisateur et son esprit profondément chrétien, se serait peut-être laissé aller aux conseils barbares des aventuriers qui l'accompagnaient ; mais la présence de cet humble frère, dont la mansuétude égalait le zèle, fut le correctif efficace et salutaire de ces influences antichrétiennes.

Albuquerque, voulant fixer le centre de la puissance portugaise dans les Indes, avait à choisir entre deux villes également fameuses : Goa, *la dorée* (1), et Ormuz,

(1) « L'ancienne Goa, Goa *la dorée*, comme on l'appelait, n'existe pour ainsi dire plus. Il ne reste de cette ville, qui a joué un si grand rôle dans l'histoire des Portugais, que le palais désert de ses anciens gouverneurs, des ruines et cinq ou six églises desservies par quelques religieux. Près d'elle s'est élevé, sous le même nom, une autre ville, mais pauvre et triste, quoique

la stérile. Il s'empara d'Ormuz, mais ne s'y fixa pas (1507). Les missionnaires furent moins difficiles. Le Père Jean du Rosaire, chargé d'établir à Ormuz le règne de la foi, reçut du ciel de si grandes bénédictions, qu'en peu d'années, cette ville, assise sur un rocher stérile, mais admirablement située, à l'entrée du golfe Persique, devint un centre d'évangélisation pour l'Arabie et la Perse.

Goa l'emporta donc sur sa rivale. Cette ville, située dans l'île de Ticuarin, sur la côte de Malabar, et fort rapprochée du continent, devait à la beauté de son port son opulence et sa prospérité commerciale. Albuquerque en fit une métropole (1510). Dominique de Souza, qui l'avait accompagné dans cette importante conquête, portait, à son entrée triomphante dans Goa, un grand crucifix, signe de victoire, mais aussi signe de protection et de salut pour les Indiens soumis. En souvenir de cette première prise de possession, les Frères-Prêcheurs bâtirent une église sous le vocable de Sainte-Catherine, dont on célébrait la fête le jour de leur entrée dans la

les Portugais l'aient décorée du titre de vice-royauté. Cette nouvelle *Goa* ou *Pangin* est située à l'embouchure de la Mendera, qui, descendue des Gâthes, va se perdre dans le golfe par plusieurs embouchures, et forme la presqu'île de Bardes et les îles de Goa, Combarens, etc. Son commerce est à peu près nul aujourd'hui ; sa population est d'environ 20,000 individus, Portugais, Indous, Musulmans et quelques noirs de la côte de Mozambique. Elle est le siége d'un archevêque, qui prend le titre de primat de l'Inde, et du vice-roi, qui transmet ses ordres jusqu'à Macao en Chine, à Timor dans la Malaisie et à Mozambique sur le sol africain. »

ville. On les vit aussitôt s'appliquer à l'exercice de leur ministère apostolique, instruisant et évangélisant les Portugais et les Indiens, et faisant descendre toutes les bénédictions du ciel sur cette colonie naissante par la récitation solennelle du saint Rosaire.

Albuquerque élargissait tous les jours ses conquêtes. A l'Occident, il commandait au golfe Persique, et menaçait la puissance musulmane dans la mer Rouge ; à l'Orient, il s'avançait de plus en plus vers la Chine, et posait les fondements d'une colonisation prospère et chrétienne dans l'île de Ceylan, chez tous les peuples de la côte de Coromandel, aux îles de la Sonde et jusque dans la presqu'île de Malacca. Partout les Frères-Prêcheurs avaient pénétré à sa suite.

Ce qui nous frappe le plus dans le souvenir de ces premières victoires de la civilisation dans l'Inde, c'est l'esprit de religion et de piété qui animait le grand conquérant. Dans un de ses voyages, son navire donne contre un écueil, s'entr'ouvre et semble devoir infailliblement périr. Albuquerque n'a qu'une pensée, celle de Dieu ; il prend entre ses bras un petit enfant qui se noyait déjà, le soulève au-dessus des vagues menaçantes et le présente avec confiance entre le ciel et la terre, comme la prière vivante de son cœur chrétien. « O mon « Dieu ! s'écrie-t-il, nous méritons la mort ; mais par « l'innocence de cet enfant, préservez-nous du naufrage. » Le ciel se laissa fléchir : ils étaient sauvés.

L'année suivante (1513), Albuquerque se dirigeait avec hésitation vers un port d'Ethiopie, dans la mer

Rouge, lorsqu'il eut la consolation, lui et toute son armée, de voir dans les airs une croix lumineuse qui éclairait leur marche et leur montrait le port. Tous les Portugais, prosternés à genoux et pleurant de joie, saluent ce signe d'espérance par de pieux cantiques et par de vives acclamations, au son des trompettes et au bruit des salves d'artillerie. C'était la veille de la fête de l'Invention de la Sainte-Croix. Le lendemain, l'expédition s'arrêta près d'une île voisine et descendit sur la plage pour y dresser un autel. Dominique de Souza célèbra les saints mystères et prêcha avec une éloquence tout inspirée sur la sublimité du mystère de la Croix (1).

Après les jours héroïques de la conquête vinrent les jours non moins glorieux de la pacification. Albuquerque, tranquille au centre des possessions portugaises, réprima les abus, arrêta la licence des mœurs, établit l'ordre et l'équité dans les comptoirs, consolida la discipline militaire, et montra enfin dans la paix un génie aussi actif, aussi puissant, aussi fécond que dans les mouvements et les complications de la guerre. Il fut juste, humain, considéré, désintéressé, abordable à tous, affable et généreux. Il déploya enfin, dans ses dernières années, tant et de si nobles vertus, qu'elles

(1) Raynaldi, 1513, n° 119.— Jean de Barros, Dec. II, l. v, c. 3. — Goez, 3, c. 40. — Gaspard Correa, c. 42. — L'apparition des croix lumineuses est un fait plusieurs fois constaté dans l'histoire de l'Eglise. Constantin puisa dans cette vision la première idée du fameux Labarum. Qui n'a pas entendu parler de la croix de Migné ? Voir Rohrbacher, t. XXVIII.

laissèrent dans l'esprit de ces peuples une vive et durable impression. Longtemps après la mort d'Albuquerque, les Indiens allaient encore s'agenouiller sur son tombeau pour lui demander justice des rigueurs et des violences dont ils étaient victimes sous l'empire de ses successeurs.

Albuquerque fut donc en réalité, malgré les quelques taches qui ternirent accidentellement sa gloire, le fondateur de la puissance portugaise en Orient, le représentant de la pensée chrétienne dans cette croisade contre les sectes indo-musulmanes et le protecteur des missionnaires. Il aimait surtout les Frères-Prêcheurs et leur donna de nombreux témoignages de son estime et de sa vénération : l'amitié qu'il avait eue pour eux dans la prospérité devint toute sa consolation au jour de l'épreuve.

Cet homme véritablement grand, qui avait accompli de si merveilleuses conquêtes pour la couronne de Portugal, et qui avait l'honneur de servir un des meilleurs et des plus sages princes, mourut néanmoins dans la disgrâce. Sa rigueur envers les coupables et son inflexible équité lui attirèrent un grand nombre d'ennemis. La plupart étant retournés en Portugal, cherchèrent à prévenir le roi contre lui par les plus affreuses calomnies.

A leurs yeux le grand Albuquerque pensait plus à ses intérêts qu'à ceux de son maître. Trompé par ces faux rapports, le roi donna sa confiance à l'ennemi personnel d'Albuquerque. Le premier mouvement du héros fut un sentiment de désespoir : « Quoi ! Soarez, gouver-

« neur des Indes! Vasconcellos et Diego Pereira, que « j'ai fait passer en Portugal comme criminels, ren- « voyés avec honneur! J'encours la haine des hommes « pour l'amour du roi, et la disgrâce du roi pour l'a- « mour des hommes! Au tombeau, malheureux vieil- « lard, il est temps, au tombeau! » Il écrivit alors une lettre au roi pour lui recommander son fils; la lettre était fort courte, et finissait par ces mots : « Je ne vous « dis rien des Indes; elles vous parleront assez pour « elles et pour moi (1). »

La nature avait parlé, la grâce allait agir. Depuis cette époque, les sentiments religieux furent les seuls qui prévalurent dans le cœur d'Albuquerque. La maladie dont il était atteint faisant de jour en jour d'affreux ravages, il appela une dernière fois son fidèle ami, Dominique de Souza. Le confident de ses projets les plus intimes et de ses sollicitudes passées allait devenir le dépositaire de ses espérances futures. Le Frère-Prêcheur n'eut pas de peine à inspirer au chrétien mourant la patience dans l'adversité : Albuquerque savait que la victoire qui rend maître des villes est moins grande que celle que l'on remporte sur soi-même par la patience.

Cependant le preux chevalier de la nouvelle croisade avait besoin de force et de consolation. Dominique de Souza ne le quitta plus, lui administra tous les sacrements de l'Eglise, ne cessa de l'entretenir dans des sentiments de foi et de confiance en lisant tous les jours

(1) Lafitau, *Conquête des Portugais*, t. II, p. 248, 249.

devant lui la passion du Sauveur; puis, voyant son heure approcher, il lui adressa cette dernière parole de salut : « Mon fils, ne vous aigrissez point contre « les épreuves du Seigneur, car le Seigneur châtie « celui qu'il aime, et il se complaît en lui comme le père « dans son fils (1).» Et le grand homme mourut à Goa, à l'âge de soixante-trois ans, consolé par son père spirituel, laissant aux Frères-Prêcheurs, héritiers de sa pauvreté et de son cœur, le soin de perpétuer le bien qu'ils avaient commencé ensemble pour la gloire du divin Maître (1515).

Sous les successeurs du pieux Alphonse d'Albuquerque, les Portugais, privés de l'intelligente et énergique direction qui en faisait des hommes et des chrétiens, s'abandonnèrent aux passions les plus injustes et les plus honteuses, et ne se firent plus scrupule du meurtre et du libertinage. Les missionnaires luttaient toujours, mais bientôt, persécutés par des gouverneurs avides et corrompus, leur action toujours aussi dévouée et aussi continuelle n'eut plus la même force ni la même efficacité. Rien n'arrêta ces sentinelles vigilantes. Nous les voyons pendant ces années de deuil redoubler d'activité et de zèle, augmenter en nombre et donner des marques incessantes de leur salutaire et religieuse influence.

C'est ainsi que le Père Vincent Claro, après avoir prêché avec succès à Cochin, à Coulam et sur toutes les côtes malabares, est choisi avec les Pères Jean de Aro et Louis de Victoria, comme juges et médiateurs de la

(1) Prov., III, 11, 12.

ville de Goa, où le feu de la guerre civile s'était allumé en 1527 par l'ambition de deux capitaines généraux (1). Quelques années plus tard (1540), Paul III nommait un Frère-Prêcheur, Bernard de la Croix, évêque et vicaire apostolique des Indes, en résidence à Saint-Thomé de Méliapour (2). L'Ordre de Saint-Dominique conservait donc, malgré tous les obstacles, son poste d'honneur dans l'apostolat des peuples orientaux, et y exerçait toujours son ministère de paix et de dévoûment. En lui se réalisait la parole de l'Apôtre : « Ne vous laissez pas vaincre par le mal, mais triom-« phez du mal par le bien (3). »

Les efforts des missionnaires, quelque héroïques qu'ils fussent, n'étaient plus suffisants pour arrêter les désordres qui menaçaient cette chrétienté renaissante. Il fallait opposer au mal des apôtres plus nombreux et mieux organisés peut-être. La Providence préparait alors saint François Xavier, et par ce grand saint se disposait à ouvrir la route des Indes à la Compagnie de Jésus qui venait de se former (4).

En même temps, une ère de réforme religieuse s'annonçait une seconde fois dans l'Ordre de Saint-Domi-

(1) Souza, 3e p., liv. IV.

(2) Fontana, *Mon. Dom.*, ann. 1540.

(3) Rom., XII, 21.

(4) Saint François Xavier eut pendant quelque temps pour compagnon et confesseur le P. Denis de la Croix, dominicain chinois, profès de la congrégation des Indes orientales, et probablement une des conquêtes de Gaspard de la Croix, autre dominicain et premier apôtre de la Chine au XVIe siècle. Denis de la Croix mourut en 1630, à l'âge de 120 ans, après avoir évangélisé les deux Indes. (*Hist. Phil.*)

nique, et spécialement en Espagne et en Portugal. Le souffle inspirateur de Vincent de Lisbonne ne s'était pas éteint, mais une nouvelle force et une plus grande dilatation lui furent données dès le commencement du XVI[e] siècle. L'Espagne surtout se distingua par son élan d'observance religieuse et son zèle apostolique; elle sut en communiquer la surabondance au Portugal et lui envoya ses meilleurs sujets. Un d'entre eux, Diégo Bermudez, avait puisé le véritable esprit de saint Dominique au fameux couvent de Saint-Etienne de Salamanque, qui fournissait alors des phalanges entières d'apôtres et de martyrs au Nouveau-Monde. La Providence, qui préparait Diégo pour en faire le fondateur d'une grande œuvre, le fit donc passer au couvent de Saint-Dominique de Lisbonne, dont il fut bientôt nommé sous-prieur.

Depuis longtemps les dominicains portugais pensaient à organiser et à assurer leur apostolat dans les Indes. Le moment parut propice : don Juan III, héritier de la couronne et du zèle de don Emmanuel *le Fortuné*, favorisait alors de tout son pouvoir la propagation de la foi dans toutes les colonies. On songea donc à fonder sous sa protection une congrégation, principalement alimentée par les religieux de la province de Portugal, et destinée à devenir un foyer d'où la vérité catholique rayonnerait dans toutes les contrées de l'extrême Orient. Cette congrégation, sous le titre de *Sainte-Croix des Indes orientales*, fut en effet comme une pépinière permanente d'ouvriers apostoliques, d'un dévoûment à toute épreuve, supportant avec un courage invincible

la fatigue, l'exil, la prison, les supplices de tout genre et la mort. Ce projet, conçu en 1545, ne fut cependant complétement exécuté qu'en 1548 (1).

Au mois de mars de cette année, douze dominicains de la province de Portugal partirent de Lisbonne pour Goa, sous la conduite de Diégo Bermudez, fondateur et vicaire général de la nouvelle congrégation. Ce collége apostolique avait été choisi parmi les religieux les plus instruits et les plus fervents de la province : c'étaient François de Macédo, bachelier et lecteur en théologie du couvent de Saint-Dominique de Lisbonne; Ignace de la Purification, maître des novices dans le même couvent; Gaspard de la Croix, qui fut le premier de tous les missionnaires en Chine; Louis d'Abreu, Diégo de Ornellas, Sébastien de la Croix, Vincent de Sainte-Marie, Réginald de Saint-Dominique, Louis du Rosaire, jeune religieux très habile dans les langues, et Pierre de la Madeleine, frère convers; le douzième était prêtre, mais on ignore son nom. Ils abordèrent tous à Mozambique le 2 juillet; deux s'y arrêtèrent pour soigner les Portugais malades et évangéliser les infidèles: les autres, sauvés miraculeusement d'une tempête affreuse, arrivèrent à Goa à la fin d'octobre.

Les Frères-Prêcheurs, au milieu des embarras d'une première colonisation et des travaux immenses de leur apostolat, avaient été forcés de se disperser et de se répandre dans toutes les colonies portugaises sans avoir, à l'exemple du divin Maître, où reposer leur tête.

(1) Fontana, *Mon. Dom.*, 1545, 1548.

L'amour et la soif des âmes l'avaient emporté dans leur cœur sur cette convenance et cette nécessité de la vie régulière qui donne à tous une église et une cellule pour prier et pour méditer. Ils n'avaient pas encore de résidence fixe dans les Indes. La nouvelle colonie arriva donc à Goa, sans y avoir de gîte assuré. Cette circonstance, ménagée par la Providence divine, fit éclater une fois de plus l'union des cœurs et la fraternité des enfants de saint Dominique et de saint François.

La parole, alors plus de trois fois séculaire, des saints Patriarches, retentissait encore aux oreilles des Frères-Mineurs et des Frères-Prêcheurs: « Soyons unis et nous serons forts.» *Stemus simul et nullus adversum nos prævalebit.* Pendant six mois de la plus généreuse hospitalité, les deux familles dominicaine et franciscaine n'eurent qu'un toit, comme ils n'avaient jamais eu qu'un cœur.

Sous la protection de la très sainte Vierge Marie, et sous le titre de Notre-Dame-des-Monts, les Frères-Prêcheurs avaient construit l'humble couvent qui devait servir à plusieurs générations d'apôtres et de martyrs. A peine installés, la vie régulière y fut aussitôt organisée dans toute sa ferveur primitive, et répandit au loin l'estime et l'amour du bien dans la bonne odeur de toutes les vertus. La modestie exemplaire des religieux, l'austérité de leur vie pauvre et mortifiée, la solennité de l'office du jour et de la nuit, tout servait à l'édification d'une ville amollie déjà par le luxe oriental et abandonnée aux plus grands désordres. Fécondée par de tels exemples, la parole des missionnaires pleine

du feu du divin amour, produisit bientôt les plus grands fruits de salut parmi les Portugais aussi bien que parmi les Indiens infidèles. Dans ce premier travail de fondation la science marchait avec la sainteté : François de Macédo, célèbre docteur, ouvrit un cours de théologie et se vit en peu de temps entouré de nombreux auditeurs de tous les Ordres, qui venaient puiser à son école la pure et sainte doctrine de l'angélique saint Thomas (1).

L'impression produite sur les masses par la science et la vertu des premiers fondateurs de cette congrégation, était si profonde et si universelle, qu'on vit bientôt se présenter au saint habit de l'Ordre plus de vingt jeunes gens à la fois, la plupart des premières familles portugaises établies dans les Indes. Le saint enthousiasme des plus beaux jours de l'Ordre se renouvelait sur ces plages lointaines. C'était un doux retour des heureux temps de saint Sixte, où saint Dominique voyait la jeunesse romaine « tomber à ses pieds comme les épis mûrs tombent en été sous la faucille du moissonneur (2) ; » et où le B. Jourdain de Saxe recevait, pour sa part, plus de mille hommes sous les blanches livrées de la Vierge Marie.

Touchante et merveilleuse fécondité promise à la fi-

(1) Ignace de la Purification, premier maître des novices de cette congrégation, et l'un des plus fervents apôtres des Indes, prêchant le jour de Saint-Barthélemy, apôtre, dit au peuple : « Le moment de ma mort approche. » Il fit ses adieux au peuple, se retira dans sa cellule et expira. Fontana, *Mon. Dom.*, 1552. — François de Macédo mourut aussi à la suite des fatigues de son apostolat. Fontana, *Mon. Dom.*, 1554.

(2) *Vie de saint Dominique*, P. Lacordaire.

délité religieuse! « Si le grain de froment ne meurt « pas après qu'on l'a jeté en terre, il demeure seul; « mais quand il est mort, il porte beaucoup de fruits (1). » La vie régulière, dans son austérité, a toujours fini par attirer les âmes vraiment éclairées et généreuses, parce qu'elles comprennent que le grand principe de résurrection pour les sociétés comme pour les individus, c'est le retour complet aux traditions primitives et constitutives de leur existence : Jésus crucifié est la base de tout l'édifice surnaturel. « Personne ne peut « poser un autre fondement que celui qui a été posé, « qui est Jésus-Christ (2). »

A la suite de ces nouvelles recrues l'activité fut si grande, qu'en 1549, on comptait déjà, dans la presqu'île de Malacca et dans les îles voisines, dix-huit couvents ou églises de Frères-Prêcheurs et soixante mille chrétiens sous leur paternelle direction (3).

Trois couvents considérables avaient été fondés : à Malacca, dans l'Indo-Chine, à Cochin et à Chaul, sur la côte de Malabar. Diégo Bermudez, pendant onze ans qu'il gouverna la congrégation, présidait à tout. Il fit aussi construire quatre églises pour desservir quinze gros bourgs dans l'île de Goa, et les érigea en quatre vicariats, appelés de Sainte-Barbe. Cette mission fut surtout remarquable par le nombre et la solennité des baptêmes qui y furent administrés, et les soins que prenaient les missionnaires de l'éducation chrétienne

(1) Joan, XII, 24.
(2) I Cor, III, 11.
(3) Fontana, *Mon. Dom.*, ann. 1549.

des enfants. Alexis de Sétubal y baptisa à lui seul, en trois ans, jusqu'à sept mille personnes; Georges de Costa mourut dans l'exercice de ce ministère, après en avoir baptisé sept cents en un jour. En 1627, tous les insulaires de Goa étaient chrétiens (1).

Souvent l'attention du souverain Pontife, attirée par la science et par les éminentes vertus des religieux de cette congrégation, les choisissait pour évêques et pasteurs des nouvelles Eglises fondées dans les Indes orientales. Nous avons vu Edouard Nuñez et Bernard de Sainte-Croix reprendre, comme vicaires apostoliques, sur les côtes de Malabar et de Saint-Thomé, l'héritage des Frères-Prêcheurs du moyen âge. En 1557, Paul IV érigeait canoniquement trois siéges épiscopaux dans les colonies portugaises : Goa, comme métropole et primatiale de tout l'Orient, avec les évêchés suffragants de Malacca et de Cochin. Deux enfants de Saint-Dominique étaient préposés aux deux Eglises nouvelles de Cochin et de Malacca : le P. Grégoire Témudo, théologien consommé et excellent religieux, fut choisi pour la première, et le P. Georges de Sainte-Lucie pour la seconde (2). Dom Gaspard de Léon Péreira, archidiacre d'Evora, nommé premier archevêque de Goa, ne prit cependant le gouvernement de son diocèse qu'en 1560 (3). Georges Témudo lui succéda sur ce siége en 1567.

(1) Les faits et les dates que nous ne désignerons pas par des notes, sont tirés de l'*Histoire de la province de Portugal*, par Louis de Souza.

(2) Fontana, *Mon. Dom.*, 1558.

(3) Paulin de Saint-Barthélemy, *India orient. christ.*, p. 32.

Henri de Britto de Tavora, disciple du célèbre Barthélemy des Martyrs et son compagnon au concile de Trente, après avoir remplacé George Témudo dans le gouvernement de l'Eglise de Cochin, lui succéda encore en 1578, comme archevêque de Goa. Henri de Britto fit faire d'immenses progrès à la religion : son zèle tout apostolique ne reculait ni devant les clameurs insolentes des prêtres des idoles, qui voyaient de jour en jour diminuer leur influence, ni devant les plaintes amères des Portugais dont il réprimait ouvertement les désordres.

Une vie si digne d'un pontife devait être couronnée par le martyre. Henri de Britto mourut empoisonné en 1583, à Chaul, pendant sa visite pastorale, pour avoir osé reprendre avec une douce sévérité un grand seigneur portugais des grands désordres et des scandales de sa vie. Comme saint Jean-Baptiste, il n'avait pas craint de prononcer une parole qui sera dans tous les temps une redoutable sentence dans la bouche des oints du Seigneur : « Il ne vous est pas permis. » — « *Non licet tibi.* » Deux autres Frères-Prêcheurs furent encore à cette époque chargés de gouverner l'église de Goa : le P. Vincent de Fouseca, en 1583, et le P. Emmanuel Tellez, en 1631.

Placés sur les siéges de Goa, de Cochin et de Malacca, les dominicains portugais virent leur action s'augmenter de jour en jour, dans toutes les contrées de l'extrême Orient. Nous les avons vus sur les côtes orientales de l'Afrique poser aux Canaries et aux deux Guinées les fondements d'une mission restée florissante pendant

plusieurs siècles. En poursuivant leur route vers les Indes, ils jetaient en passant leurs plus intrépides missionnaires sur les côtes orientales de ce vaste continent, dans tous les royaumes compris entre le cap de Bonne-Espérance et le golfe d'Aden, à l'entrée de la mer Rouge. La vie de ces religieux, toujours excessivement éprouvée et laborieuse parmi les nations les plus barbares du monde, finissait la plupart du temps par le martyre.

On se rappelle que le P. Diégo Bermudez, se rendant à Goa, avait laissé, en 1548, deux de ses frères à Mozambique. Ce n'était pas, sans doute, la première fois que les Frères-Prêcheurs y déposaient la semence de la divine parole; mais là, comme dans toutes ces colonies naissantes, ils n'avaient pas encore fixé les éléments d'une mission permanente et solide. Quelques années plus tard, en 1587, les Pères Jean des Saints et Jean de Madère baptisaient seize cent quarante-quatre infidèles dans la Cafrerie, construisaient deux églises à Sofala, une dédiée au saint Rosaire, l'autre à sainte Catherine; parcouraient ces différents royaumes, bâtissant partout des églises, prêchant et baptisant les infidèles avec un zèle infatigable et un succès prodigieux.

Le même Père Jean des Saints, dans son *Histoire de l'Ethiopie orientale*, raconte comme témoin oculaire les grandes conversions obtenues par les dominicains portugais sur toutes ces côtes, chez les Cafres; à Sofala; au Monomotapa, sur le fleuve Zambèze; à Sena et Têté jusqu'au centre de l'Afrique; à Mozambique, et chez

les Mozimbes; à Mélinde, dans le Zanguebar; à Madagascar, et chez tous les peuples plus ou moins barbares de ces côtes inhospitalières. Partout ils bâtissaient des églises sur les ruines des pagodes, baptisaient une foule de chrétiens, enduraient la faim, la soif, la nudité, sans cesse en danger d'être dévorés par les bêtes féroces ou mis en pièces par les infidèles.

Plusieurs de ces missionnaires eurent, en effet, la gloire du martyre : Jean de la Piété, du couvent de Mozambique, s'efforçant sur les bords du Zambèze de gagner à la foi chrétienne un chef infidèle, fut saisi, jeté dans les fers et inhumainement massacré; Jean de Saint-Thomas mourut empoisonné en haine de la foi à Madagascar; Nicolas du Saint-Rosaire, après avoir baptisé un grand nombre de peuplades barbares et évangélisé le Monomotapa, allait achever sa course chez les Mozimbes, près du lac Moravi, dans l'intérieur de l'Afrique : ses meurtriers le lièrent à un arbre, le percèrent de flèches, le firent cuire et le dévorèrent (1592); Simon de la Piété et Pierre Ususmaris, après avoir fondé un couvent de l'Ordre à Mozambique et travaillé avec zèle à la conversion de ce royaume, n'échappèrent à la fureur des Africains que pour tomber entre les mains des Malabares : leurs corps, coupés en morceaux, furent jetés dans les champs pour servir de pâture aux bêtes et aux oiseaux de proie (1599) (1).

(1) Lopez. — Souza. — Fontana, *passim*. Fontana, à l'année 1584, nomme les pères Jérôme Conto, Pierre Ususmaris, Emmanuel Pantoja, Jean Madeira et Jean des Saints. Ce dernier repartit

En 1640, le Père Louis du Saint-Esprit, qui avait déjà évangélisé plusieurs royaumes, et spécialement les îles de l'Archipel indien, passe au Monomatapa avec le Père Jean de la Trinité, y bâtit une église dédiée à Notre-Dame du Saint-Rosaire, convertit l'empereur, l'impératrice et plusieurs autres grands personnages, et, pour couronner un apostolat déjà si bien rempli, meurt lié à un arbre, percé de flèches en haine de la foi par les ordres d'un prince idolâtre révolté; Jean de la Trinité, son compagnon, est précipité du haut d'une montagne en bas (1).

Cependant, la mission des Frères-Prêcheurs sur les côtes de l'Afrique orientale, fécondée par le sang de nombreux martyrs, s'étendait de plus en plus. Quelques années plus tard (1652), les Pères Ignace de Saint-Thomas, Emmanuel de Sardigna, Jean de Melo et Salvador du Rosaire furent chargés d'évangéliser la Cafrerie. La vie de ces missionnaires était si exemplaire, leur piété et leur modestie si grande qu'ils attirèrent bientôt au christianisme un nombre considérable d'infidèles et les principaux seigneurs de la cour. Ils bapti-

de Lisbonne en 1586 avec treize Frères-Prêcheurs. Ses supérieurs l'envoyèrent à Sofala, point central de ses excursions évangéliques, qu'il continua pendant onze ans. Dans cet intervalle, il se rendit plusieurs fois de Sofala à Mozambique, villes situées à 160 lieues de distance et pénétra à 200 lieues dans les terres, en remontant le Zambèze jusqu'à Têté, où les Dominicains avaient une résidence. Jean des Saints fit imprimer à Evora en 1609 un ouvrage en cinq livres sur l'Ethiopie orientale.

(1) Souza, *Hist. Port.* — Ex. Epit. R. P. Ridolphi et ex. Act. cap. Rom. 1644.

sèrent le vieil empereur, l'empereur son fils avec l'impératrice, ainsi que les deux princes leurs enfants. L'aîné, qui fut appelé Michel, renonçant à ses droits sur l'empire, entra dans l'Ordre de Saint-Dominique, et fut un des plus grands apôtres de ces contrées (1).

Tels étaient les travaux, les souffrances et les glorieux martyres des Frères-Prêcheurs sur les côtes d'Afrique ! En contemplant à deux siècles de distance ce spectacle étrange dans ses résultats, nous nous sommes rappelé la parabole de la semence : « Celui « qui sème était sorti pour semer, » ses mains prodigues de grâces avaient répandu par l'organe de ses plus courageux ministres la semence de la divine parole. « Et pendant qu'il semait, une partie de la se- « mence tomba le long du chemin, et les oiseaux du ciel « vinrent et la mangèrent. » La malédiction pèse sur ces peuples, et la puissance des ténèbres y trouve facilement à y exercer ses ravages. « Une autre par- « tie tomba sur le roc, où il n'y avait que peu de terre, « et la semence leva aussitôt, parce que la terre était « peu profonde; et le soleil se levant, elle fut brûlée, et, « comme elle n'avait pas de racine, elle sécha. » La vie chrétienne entrait difficilement dans ces âmes apauvries, et « la tribulation et la persécution » eurent bientôt raison de ces conversions éphémères. « Une « autre tomba parmi les épines, et les épines s'élevè- « rent et l'étouffèrent. » Les passions furent tou-

(1) Fontana, *Mon. Dom.*, 1652. — Souza, *Hist. port.*

jours violentes sur ces plages arides et sous un ciel de feu : les missionnaires rencontraient là des hommes dégénérés et dégradés. Enfin, « une autre partie de « la semence tomba dans une bonne terre, et les grains « donnèrent leurs fruits, l'un cent, l'autre soixante, « l'autre trente pour un (1) »

Il y eut, dans toutes les missions d'Afrique, des succès certains, incontestables, que nous avons été heureux d'enregistrer et de faire sortir d'un oubli bien immérité. Ces vastes contrées ont souvent triomphé des malédictions qui les couvrent de ténèbres et d'ignominie. Sans doute Dieu est en droit de dire encore à cette nation coupable : « — Tu t'es fatiguée de tes désordres, et tu n'as « point dit : Je me reposerai. Tu as vécu de tes infamies, « et tu ne t'en es même pas affligée. » Mais sa miséricorde infinie n'a-t-elle pas ajouté déjà : « — Ouvrez un che- « min, préparez une voie.... je ne disputerai pas tou- « jours, et ma colère ne sera pas éternelle : un souffle de « l'esprit sortira de moi, et je ranimerai les morts (2) ? »

L'apostolat africain était comme le premier anneau de la longue chaîne des missions portugaises, et désormais, pour en suivre le cours, nous n'aurons plus, pour ainsi dire, dans le cadre restreint qui nous est tracé, qu'à compter les peuples convertis, et qu'à signaler les traces sanglantes de nos glorieux martyrs.

Nous avons vu, aux premiers jours de leur arrivée dans les Indes, les Frères-Prêcheurs se fixer dans le royaume d'Ormuz, entre la Perse et l'Arabie, et re-

(1) Matth., XIII, 4, 8.
(2) Isaïe, LVII, 10, 11, 16.

prendre, dans une position si avantageuse, les débris de leur apostolat du moyen âge. Jean du Rosaire y fonda une chrétienté florissante, et cette ville qu'Albuquerque avait désiré prendre un instant pour centre de sa puissance, fut acceptée par l'Ordre de Saint-Dominique comme un point d'appui et de ralliement pour l'apostolat dans ces parages (1).

Gaspard de la Croix, après avoir évangélisé la Chine, Malacca, l'Archipel indien et la plupart des royaumes de l'Indoustan, passa dans le royaume d'Ormuz, s'y établit et y opéra de nombreuses conversions. En même temps quatre Frères-Prêcheurs ouvraient la mission dans le royaume de Cambaye, voisin de celui d'Ormuz, et mouraient de fatigue après avoir eu la consolation d'y voir fructifier la semence de l'Evangile (2).

La puissance portugaise, qui s'établissait sur toutes les côtes de la mer d'Arabie, parvint jusqu'en Abyssinie; partout, à la suite, les Frères-Prêcheurs portèrent les lumières de la foi.

Ces différents travaux ne manquèrent ni de fatigues, ni de succès; mais leur apostolat était plus glorieux encore sur les côtes de Malabar. Du golfe de Cambaye au cap Comorin, les Frères-Prêcheurs avaient de nombreux couvents et des missions florissantes : leur zèle grandissait avec les difficultés et prenait presque toujours les proportions d'un véritable héroïsme.

Nous citerons seulement quelques faits : Un frère

(1) De Jarric, *Histoire des choses mémorables*, t. I, p. 315.
(2) Fontana, *Mon. Dom.*, 1605.

convers, Pierre de la Madeleine, qui avait suivi Diégo Bermudez aux Indes, fut envoyé dans la ville de Daman, près du golfe de Cambaye. Ses vertus, toutes cachées dans l'humilité de sa profession, éclatèrent bientôt au dehors, et son influence devint telle que les habitants de cette ville obéissaient à son moindre signe comme à la manifestation de la volonté divine. Les Mahométans s'étaient approchés avec une forte armée: le gouverneur, effrayé par le nombre des ennemis, hésitait à livrer le combat ; Pierre de la Madeleine, éclairé d'une lumière toute céleste et surnaturelle, le presse de sortir, avec la certitude de remporter une victoire complète par la toute-puissance des saints Noms de Dieu et de Jésus. Puis, dans l'ardeur de son zèle, l'humble mais héroïque frère convers, ayant placé un crucifix au bout d'une lance, ranime le courage des soldats et meurt percé de flèches, enseveli dans le triomphe de la croix sur l'islamisme, le 15 février 1580 (1).

Ailleurs, c'était l'héroïsme d'une vertu angélique. La corruption orientale venait se briser devant l'austérité de la vie et la modestie de ces religieux, dont toute la passion était de vivre et de mourir pour l'amour de Jésus et des âmes. Jean Lopez d'Aguerro avait, comme Joseph, toutes les grâces extérieures qui impressionnèrent la femme de Putiphar. Comme Joseph, il est sollicité au crime, et, comme ce saint patriarche, il s'enfuit, épouvanté d'une telle infamie. La femme qui l'avait tenté vainement se vengea quelques jours

(1) Fontana, *Mon. Dom.*, 1580.

après : Lopez d'Aguerro, martyre de la chasteté, mourut empoisonné en 1590 (1).

L'amour et le soin des pauvres avaient aussi une grande part dans les sollicitudes apostoliques des Frères-Prêcheurs. Au milieu d'un peuple où la distinction des castes rend, pour ainsi dire, la charité impraticable, ils se faisaient tous à tout, parias avec les parias, pour les gagner tous à Jésus-Christ. Joseph de Sainte-Marie, d'une famille très noble et très riche de Portugal, embrasé d'un saint zèle, bâtit un hôpital à Chaul pour les nouveaux chrétiens malades et en reçut dans une épidémie jusqu'à deux cents qu'il nourrit et servit lui-même avec une charité toute maternelle et des fatigues bien au-dessus de ses forces. Non content de leur avoir prodigué ses soins pendant leur vie et de leur avoir ouvert les portes d'une patrie meilleure, il les ensevelit et les enterre avec tout l'honneur que méritent les cohéritiers de la gloire de Jésus-Christ (2).

Le Père Hector de Jésus, après avoir évangélisé toute la côte de Malabar et converti un grand nombre d'âmes, fonde un hospice pour les orphelins infidèles, qu'il instruit et baptise. Les bonzes irrités de ses succès l'empoisonnent en 1662 (3).

Le martyre était souvent, au Malabar comme dans les contrées plus lointaines, la récompense de la vie apostolique des Frères-Prêcheurs, Jérôme de la Passion, du couvent de Saint-Dominique de Lisbonne,

(1) Fontana, *Mon. Dom.*, 1590.
(2) Id., id., 1632.
(3) Id., id., 1662.

avait travaillé pendant cinquante ans dans les missions des Indes orientales, ne se donnant aucune relâche, allant de ville en ville, de bourgades en bourgades, pénétrant jusque dans les plus épaisses forêts pour aller chercher et instruire les pauvres Indiens. Tout cédait à la ferveur de son zèle, et l'on eût pu suivre ses traces aux pagodes renversées et aux peuplades converties : une telle vie et de tels succès finirent par exciter la haine des infidèles et par lui attirer des menaces de mort. Devant ses bourreaux, le Bienheureux Père disait à son compagnon qui voulait le défendre : « Ah! « mon cher enfant, ne me ravissez pas, par votre affec- « tion, l'heureuse occasion qui se présente. Il est temps « de faire à Dieu le sacrifice de notre vie et de confir- « mer par notre sang les vérités célestes que nous « avons prêchées. » Ce généreux vieillard mourut percé de lances dans les transports d'une joie toute séraphique : les actes du chapitre général de 1644 constatent les miracles nombreux qui se sont opérés à son tombeau (1).

En quittant le Malabar, et à l'extrémité de la péninsule indienne, les Frères-Prêcheurs visitèrent l'île de Ceylan où ils avait essayé, dès le commencement, de porter les lumières de l'Evangile. Parmi les apôtres dominicains de cette île, nous devons signaler : Emmanuel de Gama, qui y fonda un couvent et y mourut en 1603; François Donat, profès du couvent de la Minerve à Rome : ce saint missionnaire avait déjà par-

(1) Cardoso, *In agiol. lusit.*

couru la plupart des îles de l'Orient, quand il vint achever sa carrière apostolique en 1630, au milieu des pauvres sauvages de Ceylan. Dieu favorisa ses travaux par des grâces extraordinaires. Il parlait toutes les langues des Indiens et guérissait leurs maladies en récitant sur eux l'évangile de saint Jean. Pour couronnement d'une vie si apostolique, François Donat eut la tête tranchée par les infidèles, le 5 avril 1633 (1).

Avant d'arriver à Malacca, point central de leurs missions dans l'Indo-Chine, les Frères-Prêcheurs dirigeaient encore de nombreuses chrétientés sur les plages et dans les divers royaumes de la côte de Coromandel. Les couvents de Negapatam et de Saint-Thomé de Méliapour étaient comme les réserves d'un apostolat laborieux, qui s'étendait ensuite jusqu'au Bengale.

Ces missions eurent aussi leurs martyrs. Gaspard de l'Assomption, en revenant du Bengale à Goa, est massacré par les Malabares (1597). Le Père Melchior de la Lumière et plusieurs autres, favorablement accueillis par le roi du Bengale, prêchaient l'Evangile avec de grands succès, non seulement dans ce royaume, mais aussi dans celui d'Aracan, qui n'est pas très éloigné. Ce vertueux Père, mûr pour le ciel, trouva une mort glorieuse durant un voyage qu'il fit à Goa pour chercher de nouveaux missionnaires. La même année 1604, les PP. François de l'Annonciation, Antoine Olivarès, et plusieurs autres, entrèrent dans le royaume de Pégu, y bâtirent deux églises, un séminaire, et atti-

(1) *Diario dom.*

rèrent un grand nombre d'infidèles à la foi. Georges des Ursins, de l'illustre famille de ce nom, est surpris par les barbares au saint autel et échappe miraculeusement à la mort (1627) (1).

Nous venons de toucher à l'Indo-Chine par le royaume de Pégu, et nous arrivons à l'Archipel indien. L'ensemble de ces contrées forme dans l'histoire des missions une vaste et sanglante arène, que les dominicains portugais ont parcourue avec gloire, en la couvrant du sang de leurs innombrables martyrs.

L'Indo-Chine, bornée au nord par la Chine, le Thibet et le Bengale, enveloppée par la mer des Indes et de la Chine, comprend dans le pourtour de ses nombreux Etats l'empire des Birmans avec l'Ava et le Pégu, la presqu'île de Malacca, Siam, le Camboge, le Laos, la Cochinchine et le Tonkin. L'Archipel-Indien semble jeté devant ces différents royaumes, comme pour les protéger par une vaste, capricieuse et irrégulière ceinture d'îles, de grandeurs diverses, qui elles-mêmes ont pris nom dans leurs groupes distincts; les îles de la Sonde forment la partie méridionale de cet archipel et comptent parmi les principales, Sumatra, Java, Sumbawa, Eude ou Florès, Solor et Timor; à l'est, les Moluques; au nord, les Philippines; à l'ouest, Bornéo et au centre la grande Celèbes ou Macassar.

La race malaise domine dans l'Archipel indien: Idolâtres et souvent anthropophages, partout où ils

(1) Fontana, *Mon. Dom.* La famille des Ursins a fourni à l'Ordre de Saint-Dominique plusieurs religieux illustres, plusieurs cardinaux et un pape, Benoît XIII.

sont restés maîtres de leurs rivages, les Malais ont accepté la loi de Mahomet avec le mélange des navigateurs arabes; plus tard, ils ont subi l'hérésie protestante en même temps que la domination hollandaise; l'église anglicane en a conquis une bon nombre sur les côtes où elle a jeté ses marchands missionnaires; le bouddhisme compte aussi parmi eux de nombreux sectateurs; enfin, le catholicisme vient aussi pour sa part dans ces nombreuses îles.

A l'arrivée des Portugais, ces îles étaient, comme elles le sont encore en partie aujourd'hui, sous la puissance d'une multitude de petits princes indépendants. Cette divergence de souveraineté en a produit une autre : les mœurs, les usages, les lois, les croyances religieuses et même les caractères physiques de leurs habitants varient d'une île à l'autre et même d'un village à un village voisin (1).

Tels étaient les peuples que les Frères-Prêcheurs portugais allaient aborder avec courage. Cette mission, jointe à toutes celles de l'Indo-Chine, devait former, dès le principe, une des principales parties de leur apostolat.

Dominique de Souza, qui avait accompagné Albuquerque à la prise de Malacca en 1510, resta quelques années dans cette ville, y prêcha avec succès et n'oublia pas, sans doute, d'y laisser et d'y envoyer dans la suite plusieurs de ses frères. A tous ces titres, Dominique de Souza peut être considéré, dans la croisade

(1) La plupart des détails ci-dessus sont tirés de l'*Encyclopédie catholique*, art. Malais.

portugaise, comme le premier apôtre de l'Indo-Chine.

Quelques années plus tard, Gaspard de la Croix nous apparaît, lors de la formation de la congrégation de Sainte-Croix des Indes orientales, comme le continuateur de son zèle et l'héritier de ses succès. Comme lui, il évangélise Malacca, dont il refuse d'être nommé évêque, mais, plus heureux que lui, il arrive jusqu'aux extrêmes limites de ces régions, pose les fondements de la mission du Camboge et entre le premier en Chine en 1555 (1), où personne, depuis deux siècles, ne l'avait précédé. Il y prêche Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié, a le bonheur d'y faire quelques chrétiens et de persuader à un grand nombre la fausseté de leurs idoles. Les Chinois, touchés par la force de ses exemples aussi bien que par son éloquence tout apostolique, commençaient à goûter les sublimes enseignements du christianisme, et tout paraissait promettre les suites les plus heureuses, lorsque les mandarins, effrayés de l'influence que prenait cet étranger dans le pays, le firent arrêter dans le dessein de le mettre à mort. Ils n'osèrent pas cependant : on se contenta de l'exiler. Gaspard de la Croix, cruellement arraché à ses néophytes, après quelques années seulement de séjour à Canton, fut obligé d'en sortir. Sa course n'était pas achevée ; longtemps encore il fut l'apôtre des Indes ; puis Dieu, lui réservant un autre martyre, le conduisit en Portugal où il mourut au service des pestiférés.

Nous avons de ce saint religieux et infatigable mission-

(1) Fontana, *Mon. Dom.*, 1555. — Lequien, *Oriens christianus*, t. III, p. 1354.

naire une *Histoire de la Chine*, dédiée au roi Sébastien de Portugal, ouvrage très curieux, mais aujourd'hui excessivement rare ; il apprécie en véritable apôtre les excès déplorables et monstrueux des anciens Portugais en Chine, excès qui ne furent peut-être pas étrangers à son exil, et rapporte qu'à l'occasion de ces violences, les Chinois, pour marquer leur haine envers les Portugais, les appelaient les *hommes du diable;* quarante ans après, grâce à la bonne conduite de Lionel de Souza, ils furent de nouveau reçus à Canton : on les appelait alors *les hommes d'une autre côte* (1).

Dominique de Souza et Gaspard de la Croix n'avaient fait, pour ainsi dire, que poser les fondements des missions dominicaines dans l'Indo-Chine; un nouvel apôtre, Georges de Sainte-Lucie, en les prenant sous sa direction, leur donna un accroissement prodigieux.

Georges de Sainte-Lucie, natif d'Aveiro en Portugal, avait commencé sa carrière apostolique aux Açores. L'évêque de ces îles l'ayant envoyé au Portugal pour les intérêts de sa mission, le roi, frappé de l'éminence de ses vertus et de son zèle ardent pour la propagation de la foi, le proposa en 1557 comme premier évêque de Malacca. Ce choix fut agréé par le Saint-Siége et le nouvel évêque sacré l'année suivante dans le couvent de Saint-Dominique de Lisbonne. L'arrivée de Georges de Sainte-Lucie à Malacca fut le signal d'un nouvel et magnifique élan apostolique. Malacca, par sa situation et son importance dans la colonisation portugaise, com-

(1) Gaspard de la Cruz, *Hist. sin.*, l. V.

mandait à tous les royaumes de l'Indo-Chine, à toutes les îles de l'Archipel indien, se trouvait en même temps comme le trait d'union de Goa à Macao et l'avant-poste le plus avantageux alors de la croisade civilisatrice et chrétienne dans l'extrême Orient. Cette position, déjà si favorable sur la carte, l'était encore plus par le mélange des peuples réunis sur ce point du globe : Arabes, Indous, Malais, Chinois et jusqu'aux Africains demandaient à ces climats l'hospitalité pour eux et pour leurs religions diverses.

Telles étaient les ouailles du nouvel évêque dominicain de Malacca. Dévoré d'un saint zèle et tout rempli du véritable amour des âmes, l'apôtre ne s'en effraya pas, il se sentit redevable à tous, et se fit tout à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ. Le vaste champ ouvert devant lui ne fit qu'exciter son ardeur apostolique. On le voyait sans cesse parcourir son vaste diocèse, prêchant, catéchisant, administrant les sacrements et baptisant de ses propres mains une multitude d'infidèles. Sous la conduite d'un pasteur aussi saint, les Frères-Prêcheurs arrivaient en foule de Goa à Malacca pour se disperser ensuite au loin selon qu'il était nécessaire.

En 1567, Ferdinand de Sainte-Marie, vicaire provincial de ces missions, écrivait de Malacca au révérendissime Père Général de l'Ordre : « Nous avons tout sujet de louer Dieu et de le remercier du zèle qu'il donne à nos pères, de leur force et de leur courage à souffrir tant de travaux et de persécutions sur terre et sur mer pour le salut des âmes. J'envoyai, en 1562, plusieurs de nos religieux aux îles de Solor et de Florès ; les conver-

sions y sont si rapides que le nombre des chrétiens est de plus de cinquante mille, et va toujours en augmentant... L'obéissance me rappelle à Goa pour enseigner. J'obéis, puisque c'est l'obéissance qui le veut; mais, mon Révérendissime Père, je vous prie, par les entrailles de Jésus-Christ, de me permettre de continuer mes fonctions apostoliques et d'entrer en d'autres royaumes pour y annoncer l'Evangile, selon notre Institut, etc. »

Les mêmes sentiments animaient tous ces ouvriers évangéliques. A l'exemple de saint Paul, ils se considéraient comme les débiteurs de ces peuples barbares et corrompus. Le Père Antoine de la Croix et le Frère Alexis, convers, arrivés dans l'Inde avec Georges de Sainte-Lucie et envoyés aux îles de Solor par ce prélat, se signalèrent entre tous. Antoine prêchait et administrait les sacrements, tandis qu'Alexis apprenait aux catéchumènes à réciter le Rosaire ou d'autres prières de l'Eglise, et leur enseignait les premiers éléments de la doctrine chrétienne. Après avoir amené une foule d'idolâtres au christianisme, et bâti dans ces îles vingt-sept églises, ces deux saints religieux que la charité avait unis par les liens d'une tendre affection tombèrent malades la même année et moururent ensemble le 17 février 1590 (1).

Un autre Frère-Prêcheur, Simon des Plaies, illustre par le don de prophétie et ses nombreux miracles, évangélisa vers la même époque un grand nombre d'îles et de royaumes et mourut comblé de mérites, laissant

(1) Fontana, *Mon. Dom.*, 1590.

après lui la réputation d'un saint (1). Un grand nombre d'autres non moins illustres se montrèrent les dignes collaborateurs de Georges de Sainte-Lucie et renouvelèrent à son exemple le spectacle de la vie et du dévouement des premiers apôtres.

Un spectacle non moins touchant devait couronner la vie du premier évêque de Malacca. Georges de Sainte-Lucie, après un apostolat si bien rempli, voyant ses forces diminuer de jour en jour, se retira au couvent de Goa. Humble religieux aussi bien que pontife vénérable, le saint vieillard se prosterne en arrivant aux pieds du prieur, le suppliant de lui donner la plus pauvre cellule ; son seul désir était de mourir à toutes les choses visibles pour se préparer à paraître devant Dieu, dans le calme et le silence de la vie claustrale, au milieu de ses frères et comme le plus petit d'entre eux. Il avait su commander, il sut également obéir. Le pontife expirant, modèle parfait de perfection religieuse, pouvait dire sans témérité : « Mettez en pratique « ce que je vous ai enseigné et que vous avez appris, « ce que vous avez entendu dire de moi, et ce que vous « avez vu en moi ; et le Dieu de paix sera avec « vous (2). » C'est ainsi que mourut, à Goa, le premier évêque de l'Indo-Chine le 19 janvier 1579 (3).

(1) Fontana, *Mon. Dom.*, 1580. — Georges de Sainte-Lucie fit informer de la vie et des miracles de ce saint missionnaire pour procéder à sa canonisation.

(2) Phil. IV, 9.

(3) Souza, *Hist. Port.* — Cardoso. — Fontana, *Mon. Dom.*, 1558, 1578, 1579.

Ouvertes sous d'aussi saints auspices, les missions de l'Indo-Chine et de l'Archipel indien produisirent bientôt les plus heureux fruits de salut, et donnerent à l'Ordre de Saint-Dominique une abondante moisson de gloire. Le nombre des martyrs fut si grand en peu d'années, que nous devons nous contenter de signaler les principaux, renonçant aux récits de leurs travaux apostoliques dans les îles de Solor, de Timor, de Florès, et les autres îles de la Sonde.

Antoine de Pastane, accablé de coups, flagellé, mutilé avec des pointes de bois enfoncées dans les ongles, est massacré par les insulaires idolâtres de Solor (1565); Simon des Montagnes s'attire dans les mêmes îles, par son courage à briser les idoles, une haine si furieuse de la part de leurs prêtres, qu'il est percé par eux d'un coup de lance pendant qu'il priait à l'église (1581). François Galassa avait pendant huit ans de pénible apostolat baptisé de sa main presque tous les habitants de Trapobella (île Solor); ces néophytes encore à moitié barbares, accoutumés à l'anthropophagie, ne pouvant plus supporter les lois chrétiennes, le percent de flèches (1598); Jean Travaços et le frère Melchior, convers, sont inhumainement massacrés par ordre des prêtres des idoles (1599); le même jour, deux jeunes gens attachés au service des missionnaires comme catéchistes, refusent courageusement d'apostasier: les idolâtres leur arrachent les yeux, leur coupent la langue et leur scient les bras en morceaux.

Plusieurs autres martyrs se succèdent rapidement à peu d'années de distance : Emmanuel de Lambuano

est tué au royaume d'Achem, dans l'île de Sumatra; Jérome de Mascaregnas dans l'île de Pagna; Alvarez de Costa dans l'île de Florès; Louis de Paxar dans l'île de Timor; Emmanuel de la Résurrection meurt des mauvais traitements qu'il a reçus aux Moluques; Jacques du Rosaire et André de Portugal sont passés au fil de l'épée à Corea dans les îles de Solor; Didace de l'Assomption y est également massacré; Christophe de Buysa, missionnaire à Duan, est immolé par les insulaires (1606); Manuel Fereyra est tué à coup de lance et son compagnon F. Gonzalès fait esclave dans l'île de Sirian (1613); Augustin de la Madeleine meurt cruellement dans les îles de Solor (1618); Jean-Baptiste Delafortezza et Simon de la Mère de Dieu sont martyrisés d'une manière atroce dans l'île de Maquera: les musulmans, après leur avoir enfoncé des clous dans la tête, leur coupent les bras et les jambes, leur arrachent le cœur qu'ils font griller avec un foie de chèvre; puis, pour comble de barbarie, ils en font un horrible festin (1621). Chose étonnante! ajoute Fontana, peu de jours après ce sanglant sacrifice, ces deux martyrs, accompagnés du Père Augustin de la Madeleine, apparurent tout à coup sur une place publique, devant ce peuple barbare, revêtus de l'habit de leur Ordre et le visage éclatant de lumières. Les mahométans pouvaient contempler vivants et glorieux ceux qu'ils avaient, peu auparavant, égorgés de leurs propres mains (1).

(1) Tous les faits et dates qui précèdent, *passim*: Fontana, *Mon. Dom.* — Souza, *Hist. Portug.* — Cardoso, *In agiol. lusit.* — *Diario Dom.* — Fernandez, *In conc. martyr. Ord.* — On trou-

Cette nomenclature, tout imparfaite qu'elle est, des triomphes remportés en peu d'années dans l'Archipel-Indien laisse à penser quel dut être l'élan d'évangélisation qui suivit l'apostolat de Georges de Sainte-Lucie.

Vers cette époque un évènement grave vint compliquer la position déjà si périlleuse des missionnaires catholiques dans l'extrême Orient. Le commencement du XVII[e] siècle avait vu se former en Hollande la première Compagnie des Indes (1602). Alors s'ouvrit entre les Portugais et les Hollandais une longue et sanglante lutte qui laissa de profondes traces dans l'histoire de ce siècle et mit toutes les missions si heureusement commencées à deux doigts de leur perte.

Les Portugais, malgré les désordres et les rapines de leur administration, laissaient du moins à la religion la liberté d'exercer son zèle. Les Hollandais et les Anglais, aujourd'hui en général plus tolérants dans leurs colonies, devinrent les persécuteurs acharnés des missionnaires. Ce n'était plus seulement les Malabares, les Mahométans, et les cannibales de l'Océanie qui les poursuivaient et les traquaient comme des bêtes fauves, mais des hommes prétendus chrétiens et soi-disant civilisés.

Dès le début, plusieurs Frères-Prêcheurs périssent victimes de cette barbarie révoltante : Paul de la Mesquita est égorgé ; trois autres sont submergés en vue

vera sur les martyrs de cette époque d'intéressants détails dans l'ouvrage de Simon de la Lumière, indiqué par Echard, t. II, p. 436 : *Relaçaõ dos martires dominicanos nas partes da India do anno* 1617 *ate* 1624.

de Goa. Mais c'est surtout à Malacca et dans les îles de la Sonde, principal objet de la convoitise des Hollandais, que se commettent les plus grandes atrocités. L'histoire constate le fait, et la justice tient compte des réparations tardives (1).

A cette première cause de souffrances pour les missions, nous devons en ajouter une autre, l'incorporation du Portugal à l'Espagne ; la réunion de ces deux couronnes qui eut lieu en 1581, dura 60 ans. Cet évènement paralysa l'apostolat portugais, soit à cause de la négligence du gouvernement à envoyer les secours ordinaires aux missionnaires, soit aussi par suite des vexations de plus en plus déplorables des agents du pouvoir.

Qu'allaient faire dans des circonstances aussi funestes les Frères-Prêcheurs de la congrégation de Sainte-Croix des Indes orientales ? Comment résister aux obstacles toujours croissants qui s'opposaient à la conversion des peuples confiés à leur zèle ? Les traditions de leur Ordre devaient leur en inspirer les moyens : ils se retrempèrent dans le véritable esprit apostolique et dans la ferveur d'une observance régulière, et attendirent l'heure de la Providence.

Cette heure ne tarda pas. Michel Rangel qui avait exercé au couvent de Benfique, en Portugal, la charge de maître des novices, fut désigné comme visiteur et vicaire-général de la congrégation des Indes orientales.

(1) Le catholicisme est aujourd'hui toléré dans les colonies néerlandaises de l'Archipel-Indien, et l'Angleterre protége les missionnaires dans ses vastes possessions de l'Inde.

Son premier soin fut d'écrire au révérendissime Père Séraphin Siccus pour l'informer du désir qu'il emportait avec lui d'introduire parmi les missionnaires déjà si fervents de cette congrégation la stricte observance des constitutions de l'Ordre de Saint-Dominique.

Séraphin Siccus approuva pleinement sa pensée et ses projets, et lui donna tous les pouvoirs nécessaires, l'exhortant dans le Seigneur à mettre fortement la main à l'œuvre et à ne pas perdre courage dans une entreprise toujours si féconde pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

« Nous nous sommes grandement dilaté dans le Seigneur, lui dit le Père Général, et nous avons surabondé de joie en voyant s'accomplir d'une manière si inespérée ce que nous désirions du plus profond de notre cœur. Nous ne nous pressions pas de l'entreprendre à cause des grandes difficultés que nous pressentions devoir se rencontrer dans l'accomplissement de nos désirs, mais aujourd'hui nous sommes heureux de pouvoir disposer, par la grâce de Dieu, d'ouvriers capables et fervents pour l'évangélisation de tous ces vastes royaumes encore couverts des ténèbres de l'infidélité.

« Dans l'ardeur de vos désirs, mon très cher Père, vous êtes allé au devant des nôtres. Votre lettre, écrite, non pas avec de l'encre, mais avec l'esprit du Dieu vivant, nous fait dire avec toute vérité que les grandes eaux que vous avez parcourues n'ont pu éteindre le feu de la charité qui vous dévore..... Nous approuvons donc pleinement votre pensée et vos projets, et nous prions instamment le Dieu bon et tout-puissant de qui descend

tout bien et tout don parfait, qu'il daigne accomplir et bénir le bon vouloir qu'il vous a lui-même inspiré; etc... »

Le Père Michel Rangel, fortifié par les encouragements et les bénédictions du successeur de saint Dominique, fit avancer rapidement l'œuvre qu'il avait conçue. Ce vertueux Père, après avoir dirigé et gouverné pendant quelques années la congrégation des Indes orientales, passa lui-même comme missionnaire aux îles de Solor, avec quatorze de ses frères, se montrant partout à leur tête dans les fatigues comme dans les dangers, jusqu'à son élévation à l'évêché de Cochin. Son départ fut une perte immense pour les missions de l'Archipel-Indien. La Providence y pourvut en donnant à ces églises désolées des apôtres d'une vertu et d'une intrépidité à toute épreuve. Les Frères-Prêcheurs, remplis d'une sainte confiance en Dieu, se montrèrent aussi forts que les nouveaux obstacles.

« Ceux qui espèrent dans le Seigneur auront tou-
« jours une vigueur nouvelle; ils s'élèveront sur des
« ailes comme l'aigle; ils courront, et ne tomberont
« jamais en défaillance (1). »

En effet, rien ne pouvait ébranler ces hommes de foi. Nous voyons Louis de Andrada, Jean de l'Annonciation et Gaspard du Saint-Esprit évangéliser l'île de Florès, y bâtir deux églises, plusieurs maisons pour abriter les missionnaires et fonder un couvent à Larantuca, vers l'extrémité de l'île, dans une position très

(1) Isaïe, XL, 31.

avantageuse (1616-1626). A la suite de Louis de Andrada plusieurs missionnaires se répandirent dans les îles de Solor, de Timor, de Brima, de Java, de Madura, de Célèbes et les pays circonvoisins. C'étaient les Pères Antonin de Bragne, Luc de Léon, Ambroise Martinez, Michel d'Arona, Pierre de Montenegro, Melchior Manzano, Jérôme de la Tour, Côme de Rambola, Louis Barosus et plusieurs autres.

Un fait bien consolant vint encourager les Frères-Prêcheurs au milieu de leurs fatigues. L'un d'entre eux, André du Rosaire, missionnaire à Japara, dans l'île de Java, venait d'être massacré par les Mahométans, martyr de sa dévotion à la très-sainte Vierge, au moment même où il épanchait son cœur au pied d'une statue de Marie (1638).

Quelque temps après, Pierre de Saint-Joseph et Emmanuel de Sainte-Marie firent naufrage dans cette île, et commençaient à y fonder deux chrétientés, devenues depuis très florissantes, lorsqu'un chinois se présenta à eux. Il se disait possesseur de la statue de la sainte Vierge, devant laquelle avait prié le Père André du Rosaire, et venait la leur apporter avec empressement, en leur demandant le saint baptême. « C'est Marie qui « m'envoie; ne me refusez pas cette grâce. Aussitôt « après votre arrivée j'entendis cette bienheureuse Mère « me presser d'aller à vous : *Porte-moi,* m'a-t-elle dit, « *à mes chers enfants* les Frères-Prêcheurs, qui fondent « ici des églises; ils t'apprendront à m'honorer. »

Les deux Pères accueillirent la demande de cet infidèle converti par la Reine des apôtres; puis admirant

l'infinie bonté de Dieu et les faveurs ineffables de la Mère de miséricorde, ils reçurent cette image de Marie avec de grands sentiments de joie, de respect et de reconnaissance, lui dressèrent un autel et l'exposèrent à la vénération publique. Ce témoignage de leur confiance et de leur amour envers la Reine du Saint-Rosaire fut le signal de nombreuses conversions chez tous les peuples barbares, et la nouvelle de ce prodige un sujet universel d'allégresse pour l'Ordre de Saint-Dominique (1).

« Votre cœur n'est-il pas épris d'amour, mes très chers Frères, disait le Père Nicolas Ridolfi, lorsque la Vierge Marie parle à vos frères et qu'elle les appelle *ses enfants*? Que ne devez-vous pas espérer? Si vous êtes ses enfants, vous êtes aussi ses héritiers : héritiers de Marie, et cohéritiers de Jésus-Christ; héritiers de la pureté et de l'humilité de Marie dans cette vie nouvelle, et cohéritiers de Jésus-Christ dans la patrie (2).»

En même en temps un autre gage d'espérance était accordé à ces missions éprouvées dans la personne d'un saint : Raphaël de Vega donnait alors à ses frères le spectacle d'une vie mortifiée et toute céleste. Disciple de Michel Rangel, et, comme lui, religieux du couvent de Benfique, il avait trouvé dans les enseignements et les exemples de son directeur une grande lumière et un puissant secours dans l'accomplis-

(1) Antoine de l'Incarnation, *Relation de l'Inde orientale.*

(2) Lettre du P. Nicolas Ridolfi, Maître-Général de l'Ordre, 1641.

sement de ses désirs de perfection : sa fidélité aux grâces nombreuses qu'il recevait fut si complète qu'il fut unanimement appelé *le Saint*.

Cette vie plus angélique qu'humaine engagea le vicaire-général des missions de ces îles à l'envoyer dans la plus difficile de toutes, appelée la petite Savo. La corruption des habitants était si grande, qu'aucun religieux n'osait y demeurer, dans la crainte de s'y perdre. Le Saint s'y rendit par obéissance, mais à la vue des abominables coutumes de ces sauvages, il craignit lui-même pour sa vertu, et s'adressant avec foi et confiance au divin Sauveur, il s'écria :

« Mon aimable Jésus, vous savez bien que je ne « veux pas fuir l'obéissance, ni abandonner de mon « propre mouvement ce troupeau de brebis sauva- « ges pour lesquelles vous êtes mort. Mais les « exemples et la doctrine de vos saints et de vos fidèles « serviteurs m'apprennent qu'en matière de chasteté « la fuite est le moyen le plus sûr; je mets en vous, Sei- « gneur, toute ma confiance, et m'abandonne à votre « Providence divine; je vous prie de me conduire en « un lieu où je puisse vous servir sans perdre votre « grâce. »

Sa prière finie, il s'en va au port, y trouve un léger esquif, s'y embarque, ne sachant où il irait; mais celui qui le conduisait le fit arriver au royaume d'Amavi dans l'île de Timor. Aimable conduite de la Providence ! Raphaël de Veiga y baptise bientôt le roi toute la famille royale, y fonde une nombreuse chrétienté qu'il évangélise pendant six ans, et meurt entre les bras de

deux de ses frères, arrivés à temps pour l'administrer et recevoir son dernier soupir avec ses dernières paroles d'amour. Le Saint ne cessait de rendre à Dieu de très humbles actions de grâces. « Du haut des cieux, disait-« il, le Seigneur a daigné me tendre la main, il m'a « protégé, il m'a retiré des eaux de l'abîme. Il est le « bouclier de ceux qui espèrent en lui. Il m'a revêtu de « force et a conservé mon innocence. Béni soit le Dieu « fort; qu'il soit exalté, le Dieu de mon salut (1). »

Encouragés par de tels exemples, les Frères-Prêcheurs résistèrent encore longtemps aux efforts de l'hérésie qui s'emparait, une à une, de presque toutes les colonies portugaises dans l'Archipel-Indien.

Bannis de Malacca, qui tombe au pouvoir des Hollandais (2), les dominicains portugais s'élancent avec une nouvelle ardeur dans l'évangélisation de ces îles. Ils ne céderont qu'à la dernière extrémité cette vigne qu'ils ont gagnée à Jésus-Christ, au prix de plus d'un siècle de fatigues, et qu'ils ont fécondée en l'arrosant du sang de leurs plus généreux martyrs. A voir leur intrépide activité, on les dirait poussés par les saintes menaces du prophète : « Je serai pour eux comme une lionne; « comme un léopard, je les attendrai sur le chemin. Je « viendrai à eux comme l'ours qui a perdu ses pe-

(1) Ps. XVII, 19, 33, 35, 50.

(2) Aujourd'hui Malacca appartient aux Anglais. Au milieu de tous les désastres de ces colonies, un dominicain indo-portugais, le P. Daniel, vivant au milieu des ruines de la gloire de ses frères, trouve encore dans son cœur des ressources pour les apôtres français qui lui demandent en passant l'hospitalité. — *Ann. de la Propag.*, t. I, p. 126. — Lettre de M. Pécot, 1821.

« tits (1). » Leur ardeur ressemblerait en effet à du désespoir, si ce n'était le fruit du plus pur amour.

Ils ont vu le danger, l'obéissance leur distribue bientôt les postes les plus exposés.

Les Pères Benoît Séran, Michel du Saint-Esprit, Antoine du Sauveur, Etienne du Rosaire et Manuel de la Résurrection passent au royaume de Mena, Alvarez de Tavora à Lisan, Manuel de Santaren à Larantuca, Hyacinthe de Saint-Dominique et Pierre de Saint-Joseph à Amanuban, Chrysostôme de Saint-Jacques au royaume d'Amavi; Jean de Costa et Jourdain de Saint-Dominique visitent les îles de Solor; François de la Conception évangélise l'île de Timor; Manuel de l'Incarnation et Jean du Rosaire évangélisent le royaume de Macassar dans les Célèbes, et parcourent ensuite toutes ces îles, laissant partout des traces de leur zèle apostolique. Antoine Macédo soutient pendant longtemps encore les chrétiens de Macassar, et vient ensuite se fixer à Larantuca dans l'île de Florès. Cette ville, assiégée par les Hollandais, allait tomber en leur pouvoir: comme saint Hyacinthe, il sort un jour de la ville assiégée, la statue de Marie entre les bras. Il monte sur une colline voisine et par la puissante intercession de cette bonne Mère, secours des chrétiens, force l'ennemi à lever le siége; Antoine Macédo, surnommé désormais de Saint-Hyacinthe, est fait prisonnier par les Hollandais, et envoyé en exil à Jacatara. Philippe de Saint-Thomas, abandonné dans une île déserte, se nourrit pendant trois

(1) Osée, XIII, 7, 8.

mois avec des fruits sauvages et meurt à la suite de ces privations ; Christophe Rangel, empoisonné par les Mahométans, n'échappe un instant à cette mort cruelle que pour aller mourir d'épuisement au couvent de Goa; Gaspard de Sainte-Marie et beaucoup d'autres meurent de fatigues ; Edouard Travaços est tué en haine de la foi, au milieu d'une prédication, par les ordres du roi de l'île de Timor.

Avant de clore cette longue série d'apôtres, de confesseurs de la foi et de martyrs dans l'Archipel-Indien, nous devons signaler un des plus intrépides.

Luc de la Croix est son nom : il avait autrefois porté les armes dans la milice séculière, et son âme encore toute militante devait donner aux luttes de la vérité contre l'erreur un caractère tout chevaleresque. Son zèle ardent pour le salut des âmes lui faisait envisager avec tristesse le sort malheureux de ces peuples abandonnés trop facilement aux Hollandais par les princes chrétiens. Vainement il avait soutenu de sa parole les Portugais assiégés dans Malacca. Blessé lui-même dangereusement d'un coup de lance, il dut se retirer aux îles de Solor.

Les Hollandais le poursuivirent jusque dans ces îles. Luc de la Croix, qui avait parcouru et évangélisé toutes ces chrétientés, visité tous les couvents de la congrégation des Indes dans ces parages, et baptisé un grand nombre de rois, de princes et des peuplades entières, se souvint qu'en de pareilles extrémités un chrétien se doit tout entier à la défense de son divin Maître. Son génie guerrier se réveilla. Il s'agissait de conserver le

fruit de tant de travaux et de sang répandu pour l'Evangile et d'organiser un plan de défense. Après des courses, des pourparlers et des fatigues de tout genre, il obtint la formation d'une ligue entre tous les rois chrétiens de ces îles.

Cette coalition réussit à merveille. Les hérétiques, plusieurs fois repoussés et battus par les catholiques, ne firent pas tout le mal qu'ils méditaient, et la croix, de nouveau plantée sur tous ces rivages, apparut encore dans les nombreux détroits de l'Archipel-Indien comme le phare du salut abritant des peuples entiers convertis et baptisés par les enfants de saint Dominique.

Les missions de Malacca et de l'Archipel-Indien étaient, nous l'avons dit, l'avant-poste de la croisade civilisatrice et chrétienne dans l'extrême Orient. Les Frères-Prêcheurs portugais avaient trop de zèle apostolique pour ne pas pénétrer plus loin. Bientôt ils s'avancèrent vers la Chine, sur les traces de Gaspard de la Croix, laissant à Siam, au Camboge, en Cochinchine, au Tonkin, des missionnaires épars, quelquefois même des missions organisées et florissantes.

Siam, par sa proximité de Malacca, fut la première à recevoir une colonie des Frères-Prêcheurs. Jérôme de la Croix et Sébastien de Canto s'y rendirent en 1555 (1). Peu de temps leur ayant suffi pour étudier la langue siamoise, ils annoncèrent l'Evangile avec beaucoup de succès et convertirent un grand nombre d'infidèles. Les Mahométans, jaloux des progrès du christianisme et crai-

(1) Fontana, *Mon. Dom.*, 1555.

gnant aussi pour leur commerce la puissance des Portugais, résolurent de tuer les missionnaires. Jérôme de la Croix, premier martyr du royaume de Siam, eut le cœur percé d'un coup de lance (26 janvier 1566). Son corps, amené l'année suivante à Malacca, fut reçu solennellement et porté par le clergé séculier et régulier de cette ville; on le conduisit en procession au couvent des Frères-Prêcheurs. Sébastien de Canto, quoique grièvement blessé à la tête, était réservé pour un autre combat et devait encore, avec le secours de nouveaux missionnaires, évangéliser ce royaume pendant trois ans. Il fut massacré avec deux de ses frères le 11 février 1569 (1).

Quelques années plus tard, les Pères Georges de la Motte et Louis de Fonseca, faits prisonniers au Camboge par le roi de Siam, profitèrent de leur exil pour évangéliser de nouveau ce royaume. Leurs succès ne devaient pas être de longue durée : Louis de Fonsesa fut massacré à l'autel, et Georges de la Motte mourut de ses blessures en retournant à Malacca (2).

Cette mission, fécondée par le sang des martyrs, devint bientôt une des plus florissantes de l'Indo-Chine. Melchior de la Lumière, après avoir évangélisé les îles de la Sonde et le Bengale, arrivait au port de

(1) Fontana, — Voir aussi Souza et surtout pour les derniers Antoine de l'Incarnation, *Relation de l'Inde orientale.*

(2) Fontana. — L'historien des Philippines, Diego Advarte, raconte que Georges de la Motte fut délivré par un navire espagnol, mais que, poursuivis dans leur fuite par les Siamois, ils eurent beaucoup à souffrir : le P. Jean de Saint-Pierre, martyr, dominicain espagnol, qui montait ce navire, eut un bras coupé et mourut de cette blessure (1599).

Martaban, dépendant de Siam, sans se douter du martyre récent de ses frères. Le roi, encore tout furieux de la fuite du Père Georges de la Motte, avait promis avec serment que si on parvenait à le rejoindre, il le ferait frire dans une poêle, comme il l'avait fait de plusieurs autres chrétiens. L'arrivée du Père Melchior et la ressemblance de costume et de figure avec le fugitif parut au gouverneur de Martaban une bonne occasion de faire sa cour au roi, en lui fournissant le moyen d'assouvir sa passion et de satisfaire sa vengeance.

Mais Dieu dispose des cœurs. Ce prince jusque alors hostile aux missionnaires reçut très bien celui-ci et lui accorda plein pouvoir de prêcher l'Evangile dans ses Etats et même de bâtir une église dont il voulut faire les frais. L'affection du roi pour le Père Melchior augmentant de jour en jour, et les bonnes dispositions du peuple pour la religion chrétienne donnant de grandes espérances, les supérieurs envoyèrent de nouveaux missionnaires, en 1602 : c'étaient les Pères Pierre Lobat, Jérome Mascaregnas, Jérome de Saint-Dominique, Jean du Saint-Esprit.

Depuis cette époque la mission de Siam ne cessa pas d'être soutenue par les Frères-Prêcheurs. En 1640, les Pères Antoine de Saint-Dominique et Hyacinthe Ximénès donnèrent à cette mission une vie toute nouvelle, établirent partout la confrérie du Saint-Rosaire et celle du très-saint Nom de Jésus.

L'histoire rapporte le bien immense opéré par ces deux fervents missionnaires auprès des condamnés à mort. A la suite d'une révolte dans le royaume, il y eut

de nombreuses exécutions. Touchés de compassion pour ces infidèles, les Pères Antoine de Saint-Dominique et Hyacinthe Ximénès obtinrent la permission de visiter les prisonniers et de les accompagner jusque sur l'échafaud. On les vit alors instruire ces malheureux, les exhorter à la patience, à la résignation et en faire de fervents chrétiens : tous moururent pleins de confiance dans les mérites du Sauveur en prononçant avec amour le saint Nom de Jésus. Chose vraiment admirable! les geôliers eux-mêmes devinrent apôtres, et lorsqu'ils ne pouvaient assez à temps avertir les Pères d'une exécution, ils criaient aux condamnés, sans savoir ce qu'ils disaient : *Jésus! Jésus! Jésus!* Ce nom d'amour, déjà connu des prisonniers, les accompagnait ainsi jusqu'à la mort, les fortifiait dans leurs angoisses et adoucissait leurs derniers instants (1).

Plusieurs autres missionnaires étaient venus rejoindre Antoine de Saint-Dominique et travaillèrent avec lui et après lui dans cette mission : c'étaient Joseph de Sainte-Marie, qui mourut au Bengale, Simon des Anges, Jean de Saint-Gonzalez, Manuel de Fonseca et Jourdain de Saint-Dominique.

Dans la suite, le Père Augustin de Mangalanes, vicaire-général de la congrégation des Indes orientales, voyant le succès et les besoins toujours croissants de cette mission, y envoya les Pères Denis du Rosaire et Louis du Rosaire. Fondée dans le sang de ces martyrs, la mission dominicaine de Siam devait prospérer encore, pour subir

(1) Antoine de l'Incarnation, *Relation de l'Inde orientale.*

enfin, après deux siècles d'existence, le sort de la plupart des missions portugaises.

A l'orient du royaume de Siam, et le séparant du Céleste-Empire, s'avance la péninsule annamite, le Camboge, la Cochinchine et le Tonkin. Cette portion aujourd'hui si intéressante des missions dominicaines fut successivement évangélisée par les Frères-Prêcheurs portugais et espagnols; mais, si nous en exceptons Macao, où la congrégation de Sainte-Croix des Indes orientales conserva un couvent jusqu'en 1640, pour le céder ensuite à la province des Philippines, nous devons borner à cette dernière mission la croisade des Frères-Prêcheurs portugais; encore l'histoire ne fixe-t-elle pas des dates ni des noms bien sûrs pour la Cochinchine et le Tonkin.

Cependant la *religion du Roi de Portugal* y était trop connue et y fut trop persécutée sous ce nom pour que les successeurs de Gaspard de la Croix dans la prédication de l'Evangile au Camboge ne se soient pas aventurés plus avant sur la route de Macao, où ils eurent longtemps un couvent et un évêque de leur Ordre et de leur nation (1).

Quoi qu'il en soit de l'action des Frères-Prêcheurs portugais en Cochinchine et au Tonkin, il est certain qu'ils prirent possession du Camboge vers 1550, par le ministère actif de Gaspard de la Croix. Lopez Cardozo, Sylvestre d'Azévedo, y travaillèrent quelques années plus tard, y souffrirent de grandes persécutions, puis furent obligés de se retirer. Georges de la Motte,

(1) Le P. Jean de la Piété, 1611.

Louis Fonseca, martyrisés à Siam, et plusieurs autres non moins illustres par leur vertu éminente et par leur zèle infatigable, avaient successivement prêché l'Evangile au Camboge vers la fin du XVI[e] siècle. Sans cesse persécutés, mis en prison, menacés des plus affreux supplices, ces missionnaires abandonnaient quelquefois pour un temps cette plage inhospitalière; mais aussi, sans cesse entraînés par leur sainte ardeur, ils se présentaient de nouveau sur la brèche, disposés à tout souffrir et à mourir pour le salut des peuples de l'Indo-Chine.

Les dominicains portugais s'arrêtèrent donc sur les limites de la Chine et du Tonkin, où, comme nous le verrons dans la suite, ils laissèrent à leurs frères espagnols des Philippines une moisson abondante de fatigues et de gloire. L'œuvre était la même, et ces changements nécessités par les circonstances n'enlevaient rien à l'intrépidité ni à la persévérance de leur zèle. Tous pouvaient dire comme l'apôtre saint Paul : « Mes Frères, « je ne pense pas avoir atteint le terme ; mais seulement, « oubliant ce qui est derrière moi et me portant à ce « qui est devant mes yeux, je tends à mon but, à la ré« compense à laquelle j'ai été appelé par Dieu en Jésus« Christ (1). »

Comment n'y seraient-ils pas arrivés, ces courageux champions de la vérité ? Nous nous sommes laissé captiver en suivant le cours de la croisade portugaise pendant trois siècles de lutte glorieuse, et nous avons admiré le noble caractère et l'indomptable courage des

(1) Ad. Phil., III, 13, 15.

Frères-Prêcheurs de cette nation. Rien ne résiste à l'entraînement de ces preux chevaliers du Christ. Il semble que la devise de don Henriquez, *Talent de bien faire*, ait passé comme héritage au blason de la congrégation des Indes orientales. Non seulement ils couvrent de leurs légions saintes le plus vaste parcours d'évangélisation qu'il soit possible d'imaginer, depuis le Maroc et les îles de Madère jusqu'en Chine, dans toutes ces contrées aussi barbares qu'insalubres aux Européens, mais ils se montrent partout à la hauteur de leur sublime vocation, partout la croix est arborée et généreusement acceptée.

Aujourd'hui ce sont des ruines. Les quelques vestiges de tant de splendeurs passées qui restaient encore n'existent plus. Le dernier chapitre de la congrégation des Indes orientales se tenait en 1814 : un petit nombre de religieux épars à Goa et dans les colonies portugaises attendent peut-être leur résurrection de la mère-patrie. Pouvons-nous partager leur illusion ? Tout n'est-il pas mort pour les œuvres de foi, et quelles espérances pourraient résister à de si grands désastres ?

O mes frères, pleurez plutôt en vous rappelant les jours de votre gloire pleurez, mais dites-nous que vous vivez et que vous attendez.

Une question capitale domine toute cette page de l'histoire de l'Eglise, c'est celle du *protectorat de la couronne de Portugal* dans les Indes orientales. Nous ne pouvons terminer ce chapitre sans donner les appréciations d'un missionnaire de la Compagnie de Jésus, sur ses avantages et ses inconvénients : c'est un exposé

précis et complet de tout ce qu'on peut dire sur un sujet aussi important :

« Le Portugal fut la première, et, pendant longtemps, la seule puissance européenne qui exerçât son autorité dans les Indes orientales. Elle y rendit à la religion des services éminents ; elle favorisa puissamment sa propagation ; elle employa souvent la pompe de ses ambassades pour l'introduire au sein de l'idolâtrie, l'autorité de son nom pour la protéger, et la force de ses armes pour la défendre ; elle fournit avec une admirable libéralité les ressources pécuniaires pour l'entretien des missionnaires et d'un certain nombre d'évêques. Mais comme s'il était nécessaire qu'on vît se vérifier dans tous les siècles et dans tous les lieux cette triste vérité : que l'Eglise doit payer de ses larmes les secours et la protection qu'elle reçoit des puissances séculières, ces faveurs de la cour de Portugal furent contrebalancées par les conditions qu'elle imposait, et par les inconvénients naturels qui en résultaient.

« Nous pourrions citer, parmi ces inconvénients, les vues politiques qui, souvent mal déguisées, semblaient accompagner cette protection : d'où naissait, dans l'esprit des peuples, la persuasion que la religion chrétienne était un moyen d'assujettir les nations au joug des Portugais ; persuasion que la conduite des Européens n'a que trop souvent justifiée. Or, on comprend qu'une telle pensée devait susciter un obstacle immense à la propagation de la foi, et l'on sait que c'est elle qui a soulevé les persécutions les plus terribles et causé la ruine de plusieurs chrétientés.

« Mais ce qui touche de plus près à notre sujet, ce sont les conditions imposées à l'Eglise par les rois de Portugal. Elles sont comprises dans ce qu'on appelle les *droits de patronage*, qui constituaient en faveur de cette nation une espèce de monopole des missions des Indes. D'après ces droits, nul évêque ne pouvait être nommé aux siéges existants, aucun nouveau siége ne pouvait être érigé, qu'avec le consentement et la participation du roi, à qui appartenait le droit de présenter les candidats; de plus, aucun missionnaire européen ne pouvait se rendre aux Indes qu'avec sa permission et sur les navires portugais; enfin aucun bref, aucune bulle du Saint-Siége n'avait, disait-on, force de loi dans l'Inde, qu'après avoir passé par les mains et reçu l'approbation du roi de Portugal. Par conséquent, toutes les missions de l'Inde étaient des missions portugaises. Il est vrai qu'on y admettait des sujets des autres nations; mais ces sujets devaient par là même perdre, pour ainsi dire, leur nationalité; et l'on comprend facilement combien cette circonstance devait diminuer chez les autres peuples le nombre des vocations. Quant aux secours temporels, si nécessaires pour le développement des œuvres apostoliques, il fallait se résoudre à les attendre presque uniquement du gouvernement portugais.

« Néanmoins, dans les commencements, ces conditions étaient compensées par de précieux avantages, que le Portugal seul pouvait offrir, et sans lesquels la propagation de la foi était alors impossible. Elles présentaient d'ailleurs, considérées en elles-mêmes, un principe d'équité et des garanties nécessaires; car le roi de

Portugal étant la seule puissance européenne établie dans l'Inde, il était naturel qu'il fût jaloux de conserver son autorité et d'empêcher les autres nations d'exercer leur influence autour de lui par des missions qui leur appartiendraient.

« Pressé par ces raisons, le Saint-Siége consentit aux conditions de la Cour de Portugal, et confirma le droit de patronage par des bulles solennelles. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le roi exigea, dit-on, une clause par laquelle le Saint-Père annulait d'avance toutes les bulles que ses successeurs pourraient donner dans un sens contraire (1).

« Cette influence de la puissance portugaise produisit pendant longtemps de très heureux fruits. Les missionnaires arrivaient en grand nombre, et les secours du gouvernement étaient abondants. Mais, peu à peu, les missions se multiplièrent, les besoins s'accrurent

(1) « Nous n'examinerons pas, ajoute le même auteur, si cette clause est bien authentique. Nous nous contenterons de proposer quelques observations appropriées à l'état actuel de cette question. 1° *Le motif déterminant* de la concession d'un tel privilége était la puissance politique que le Portugal exerçait dans les Indes, et par conséquent la facilité qu'il avait de procurer le bien spirituel et temporel de ces Eglises naissantes. 2° *La condition expresse* de ce privilége était que le roi fournirait tous les secours nécessaires aux évêques et aux missionnaires de ces vastes contrées, et nommément qu'il pourvoirait sans délai à l'élection de nouveaux candidats pour les siéges qui viendraient à vaquer. Or le *motif déterminant* n'existe plus ; car la puissance portugaise dans les Indes est détruite. La condition expresse n'a pas été observée..... Donc, quand même on accorderait aux Portugais que la concession du privilége fût un véritable contrat, ce contrat serait annulé par la force des choses et par la conduite de la cour de Portugal. »

énormément, et le Portugal fut dans l'impossibilité de fournir le nombre d'ouvriers nécessaires : ceux des autres nations qui vinrent s'y joindre étaient encore loin de suffire..... Une autre conséquence non moins funeste du patronage portugais, fut la dépendance où ces missionnaires se virent à l'égard du gouvernement de Portugal : toutes leurs missions relevaient des évêques, qui eux-mêmes étaient à la nomination et sous la main du roi (1). »

Tels furent, d'après le jugement d'un savant et zélé missionnaire, les avantages et les désavantages du *protectorat portugais*.

Des faits récents semblent mettre un terme aux souffrances des missions qui lui furent soumises. Le Saint-Siége, par l'organe de l'illustre cardinal di Pietro, a signé à Lisbonne le 21 février 1857, un concordat avec la couronne de Portugal. Le protectorat est reconnu dans de certaines limites et à de certaines conditions.

Espérons que cet acte de la sollicitude paternelle du Vicaire de Jésus-Christ mettra fin « aux mésintelli- « gences et aux perturbations qui ont affligé et qui « affligent encore les Eglises des Indes orientales, au « grand dommage des intérêts de la religion et de la « paix publique des fidèles (2). »

Espérons que les sueurs et le sang des premiers apôtres portugais, versés en si grande abondance pour la

(1) *Histoire de la Mission du Maduré*, par le P. Bertrand, t. I, 321. On lira aussi avec intérêt les *Mémoires sur la Nonciature de Portugal*, par le cardinal Pacca.

(2) Paroles du concordat, art. II.

fondation de ces Eglises, obtiendront du Souverain-Pasteur des âmes des jours meilleurs. Que ces bénédictions, dans leur divine fécondité, retombent aussi sur le Portugal, et lui obtiennent la grâce de marcher sur les traces de don Juan et de don Henriquez !

Puisse la B. Jeanne de Portugal, du fond de son sépulcre glorieux, obtenir à sa patrie de conserver le titre de *Très-Fidèle*, qu'elle avait su mériter dans les époques de sa puissance et de sa foi !

CHAPITRE III

Les Philippines.

L'Espagne digne émule du Portugal dans l'esprit d'observance et dans l'apostolat. — Découverte des Philippines : Fr. Dominique de Salazar, des Frères-Prêcheurs, premier évêque de Manille. — Projet d'une nouvelle province aux Philippines : le P. Jean-Chrysostôme est choisi pour organiser cette œuvre. — Le projet est approuvé; contradictions en Espagne : l'œuvre de Dieu triomphe. — Premier départ de trente-deux Frères-Prêcheurs : traversée longue et périlleuse; arrivée à Manille en 1587. — Difficultés à vaincre, mœurs, climat, langue, etc. — Esprit dominicain des religieux de la province du Saint-Rosaire. — Installation et premiers travaux : action persévérante et civilisatrice des Frères-Prêcheurs aux Philippines. — Etat actuel de cette mission : ce que les Ordres religieux peuvent faire pour la colonisation.

Le désir de répandre la foi chez les infidèles qui avait inspiré don Henriquez de Portugal fut aussi le grand mobile de toute la vie de Christophe Colomb. C'est dans ce but que le navigateur génois résolut de marcher par une voie nouvelle à la découverte des contrées décrites par le vénitien Marco Polo. Mais on le traita partout de visionnaire, et son projet paraissait devoir être indéfiniment ajourné.

Cependant un dominicain, Diégo Déza, précepteur de l'infant don Juan de Castille et confesseur de Ferdinand le Catholique, comprit toute la portée de ce projet éminemment chrétien et l'appuya fortement auprès du roi d'Aragon et d'Isabelle de Castille. Sur cette recommandation, la couronne d'Espagne confia trois caravelles à Christophe Colomb, et quelque mois plus tard l'Amérique était découverte.

Une nouvelle voie s'ouvrit alors à la propagation de la foi. Dans la croisade vers l'Occident comme dans la croisade vers l'Orient, il fallait nécessairement des apôtres pour modérer les vainqueurs, pour pacifier et évangéliser les peuples conquis. L'Ordre de Saint-Dominique fournit à l'une comme à l'autre de ces entreprises civilisatrices et chrétiennes.

L'œuvre de réforme et de rénovation religieuses, entreprise au XIV^e^ siècle par le B. Raymond de Capoue, avait été heureusement conduite par Vincent de Lisbonne pour les provinces alors réunies de Portugal et de Castille. Cet évènement tout providentiel au début des croisades maritimes avait produit comme premier résultat l'apostolat des Frères-Prêcheurs portugais, et allait vers la même époque féconder aussi les découvertes des Espagnols dans les Indes occidentales et au-delà de l'Océan Pacifique, aux Philippines, en Chine, au Japon et au Tonkin.

La même pensée qui avait inspiré les réformes de la fin du XIV^e^ siècle se réveillait en Espagne au commencement du XVI^e^ siècle. Cinq religieux de la province de Portugal, parmi lesquels Jean Diaz et Ferdinand de

Brague, du couvent réformé de Benfique, étaient venus porter en Espagne l'exemple et l'émulation d'un grand zèle pour l'observance régulière. Les éléments ne manquaient pas pour recevoir cette sainte et apostolique impulsion. Aussi vit-on bientôt, dit un historien, le coup de filet du céleste Pêcheur des âmes attirer au rivage de la perfection religieuse une si grande multitude de vocations, que non seulement l'Espagne, mais les deux Amériques et les lointains rivages de la Chine y ont trouvé une longue suite d'apôtres et de martyrs.

Jean Hurtado, l'un des plus zélés promoteurs de cette réforme, fondait les couvents de Talavera, de Notre-Dame d'Atocha à Madrid, et d'Ocaña. Quelques années plus tard la fameuse réforme d'Aragon commençait dans le couvent de Valence et donnait à l'Ordre de Saint-Dominique des religieux comme saint Louis Bertrand, Raphaël Casteils, Barthélemy de Pavie, Jean Micon et tant d'autres non moins illustres par leur science et par leur sainteté. Le même esprit gagnait insensiblement les couvents des différentes provinces de l'Espagne, Saint-Etienne de Salamanque, Saint-Paul de Valladolid, etc.

Cette généreuse ardeur traversa bientôt les mers et fit sentir sa bienfaisante influence sur les plages du Nouveau-Monde. Pierre de Cordoue, Antoine de Montesino, Bernard de Saint-Dominique et un frère convers arrivèrent à Saint-Domingue en 1509 et y fondèrent un couvent l'année suivante. Dominique de Mendoza vint peu de temps après avec plusieurs autres, et la pro-

vince de Sainte-Croix des Indes occidentales se trouva canoniquement érigée en 1525.

Bientôt après, les nouvelles découvertes amenèrent de nouvelles fondations de provinces dominicaines en Amérique. Thomaz Ortiz, Dominique de Bétanços et d'autres établirent celle de Saint-Jacques du Mexique; Thomas de Saint-Martin, Vincent de Valverde, premier évêque et premier martyr du Pérou, celle de Saint-Jean-Baptiste du Pérou; Thomas de la Tour, Barthélemy de Las Casas, Thomas Casillas, celle de Saint-Vincent martyr de Chiapa au Mexique; Louis Vero, Diego Mancera, celle de Saint-Antonin au Nouveau-Royaume de Grenade; Alphonse de Montenegro, celle de Sainte-Catherine martyre de Quito; Reginald de Lazarraga, Giles Gonzalez, celle de Saint-Laurent martyr du Chili; d'autres religieux non moins illustres fondèrent encore quelques années plus tard les provinces de Saint-Hippolyte de Oaxaca et des Saints-Anges, toutes deux au Mexique, puis, dans un mouvement de retour, Sainte-Marie des Canaries.

Enfin, au commencement du XVII[e] siècle, la province de Saint-Augustin de Buénos-Ayres venait compléter ce magnifique rayonnement de l'apostolat des dominicains espagnols en Amérique (1).

Malgré tout l'intérêt qui s'attache à l'histoire de ces provinces, fondées dans le même esprit d'observance et

(1) Pour être complet dans cette énumération, nous devons citer en dehors de l'évangélisation espagnole la congrégation du T.-S. Nom de Jésus aux Antilles, sortie du noviciat de la rue Saint-Honoré à Paris, sous l'inspiration du P. Jean Carré.

sous la même impulsion de régularité qui animait les réformes d'Aragon, d'Espagne et d'Andalousie, notre but n'est pas d'en parler ici avec détail. Nous devons nous contenter de les saluer en passant, et, doublant l'extrémité méridionale du Nouveau-Monde, nous allons suivre les conquêtes espagnoles dans leurs marches progressives.

Le 10 août 1519, Magellan partait de Séville avec une escadre de cinq vaisseaux. Il s'était engagé à trouver au profit des Espagnols de nouvelles îles dans les Indes orientales, sans passer par la voie connue des Portugais. Après bien des fatigues il trouva le détroit qui porte son nom, entra dans l'Océan Pacifique, et toucha enfin, après une longue navigation, à l'île de Zébu, aujourd'hui l'une des Philippines.

Quelques années plus tard, en 1564, sous Philippe II, Michel Lopez de Legaspe s'emparait de l'île de Luçon et fondait à Manille le siége d'une florissante colonie.

Cette position était admirablement bien choisie pour le commerce dans toutes les contrées de l'extrême Orient et ne l'était pas moins pour la propagation de l'Evangile. A quelques journées devant soi se déroule le vaste continent asiatique : la Chine, le Tonkin, la Cochinchine, le Camboge, Siam ; et, à deux cent cinquante lieues au nord-est, les îles du Japon ; à peu de distance à l'est et au sud, les Moluques, les Mariannes et tous les plus grands archipels de l'Océanie. Cette colonie offrait donc d'immenses avantages comme point central d'évangélisation. Aussi les Frères-Prêcheurs espagnols, établis dès

les commencements sur toutes les plages américaines, en profitèrent-ils bientôt en y envoyant leurs plus généreux missionnaires.

A peine la nouvelle de la découverte des îles Philippines fut-elle arrivée en Espagne, qu'un dominicain, Dominique de Salazar, est désigné comme premier évêque de Manille; ce saint missionnaire s'y rendit aussitôt accompagné de vingt religieux de son Ordre (1).

Mais les œuvres de Dieu ont cela de propre, qu'elles s'établissent et se consolident dans la souffrance et dans la tribulation. Tout apôtre doit savoir que « l'épreuve de la foi produit la patience » et que « la patience produit une *œuvre parfaite* (2). » Ainsi devait-il arriver à la future province du Saint-Rosaire des Philippines.

Dominique de Salazar, durant une traversée qui fut longue et pénible, vit mourir entre ses bras dix-huit de ses frères, le dix-neuvième s'arrêta à Mexico; ils ne lui restait plus que son fidèle ami, le Père Christophe de Sauveterre. Privé de ses frères, il emmena avec lui quelques religieux de Saint-François et de la Compagnie de Jésus et confia aux Dominicains de la province de Saint-Jacques du Mexique le désir ardent et l'espoir fondé qu'il avait de voir bientôt arriver près de lui une colonie de ses frères.

Un vœu aussi légitime ne pouvait manquer d'être accueilli. On résolut, d'un concert unanime, d'envoyer un religieux en Europe, afin d'obtenir du souverain Pontife,

(1) Fontan., *Mon. Dom.*, 1579. *Hist. Phil.*, t. I, p. 1.
(2) Jac., I, 3, 4.

des supérieurs de l'Ordre et du roi d'Espagne les pouvoirs nécessaires pour fonder une province aux Philippines. Dominique de Salazar joignit ses lettres à celles du provincial du Mexique, et l'on chargea de cette mission le Père Jean Chrysostôme d'Aracena, qui méritait cette confiance à bien des titres.

Ce saint religieux partit pour l'Europe en 1580 et se rendit immédiatement à Bologne, où se trouvait en ce moment-là le Maître-Général des Frères-Prêcheurs, Paul Constable de Ferrare. Le révérendissime Père approuva le projet et nomma le Père Jean Chrysostôme vicaire-général d'une congrégation à fonder aux Philippines sous le patronage de Notre-Dame du Saint-Rosaire, avec les mêmes priviléges accordés par ses prédécesseurs à la province de Saint-Jacques du Mexique.

Paul Constable de Ferrare prit tellement à cœur cette fondation qu'il voulut écrire une lettre circulaire pour engager les religieux des différentes provinces de l'Espagne à partir pour cette mission. Ce document nous a paru si précieux que nous n'hésitons pas à le donner en grande partie, comme un mémorial des traditions de notre Ordre, et aussi comme un glorieux témoignage de l'esprit apostolique qui s'y réveillait à chaque instant.

« Révérends et bien-aimés Pères, salut.

« Notre illustre patriarche saint Dominique, consumé par le feu du divin amour, ayant choisi le salut des âmes comme le but de ses efforts et de ceux de son Ordre, nous a ordonné de travailler sans relâche à l'évangélisation des peuples, afin que nous, qui puisons

dans l'étude des saintes Lettres la connaissance de Dieu, nous ne nous contentions pas d'y trouver nos propres délices, mais que nous fassions briller cette lumière céleste aux yeux des ignorants.

« Cette mission vraiment apostolique a trouvé dans les siècles écoulés des ouvriers habiles, qui ont consacré leurs soins vigilants à cultiver le champ du Seigneur. Aujourd'hui cette œuvre doit être la nôtre : si nous étions les enfants de ces hommes, comme nous sommes leurs successeurs dans le ministère, tous nos efforts tendraient à ce double but : la contemplation des choses divines et la prédication de l'Evangile, deux points qui sont les principes vitaux de notre observance régulière, et sans lesquels nous ne pouvons ni vivre, ni agir, ni exister en vrais imitateurs de saint Dominique. L'ennemi s'efforce de fermer ces sources précieuses de vie, en cherchant à endormir dans la tiédeur un grand nombre d'âmes, surtout lorsqu'un champ plus vaste s'offre à l'exercice de notre charité, je veux parler de la propagation de la foi dans les pays infidèles.

« Nos Pères des siècles passés étaient embrasés de cet amour des âmes, et s'il leur était permis de sortir de leur tombeau, vous les verriez se préparer avec ardeur à cette grande œuvre, et employer toutes leurs forces à défendre l'honneur de notre Seigneur Jésus-Christ. Ils ne souffriraient pas qu'on rende un culte au démon et que des âmes rachetées par le sang d'un Dieu périssent privées du saint baptême...

« C'est pourquoi, mes enfants bien-aimés, si un sommeil dangereux s'est emparé de vous; si, n'ayant à

livrer aucun combat à vos ennemis, vos cœurs sont tombés dans l'engourdissement, réveillez-vous maintenant, je vous le répète, réveillez-vous, et méditez sérieusement combien il est beau de gagner des âmes à Jésus-Christ. Est-il quelque honneur, quelque titre, quelque dignité que vous deviez préférer à cette mission d'être les flambeaux de la lumière divine dans ces régions immenses, où des millions d'hommes sont ensevelis dans les ténèbres de la mort ?

« Ils sont heureux, et avec Dieu je les bénis, ceux qui prenant en main l'étendard de Jésus-Christ, chasseront entièrement de la terre le dragon infernal, ce dragon qui, expulsé du ciel, voudrait se faire du monde un ciel nouveau, s'y égaler au Seigneur et lui ravir sa gloire. Oui, ils sont heureux, car il ne leur sera pas seulement donné d'extirper les vices, mais aussi de purifier les temples des idoles, de briser leurs statues et de prêcher Jésus crucifié..... Qui ne se hâterait d'aller faire cesser les impostures du démon, et d'arracher à l'enfer pour les gagner au ciel toutes ces pauvres âmes abusées ? Le zèle du Seigneur des armées fera ces grandes choses et de plus grandes encore : le Sauveur n'a-t-il pas dit qu'avant sa venue dans la gloire les brebis qui sont égarées loin de l'Eglise seraient ramenées au bercail et qu'il serait l'unique Pasteur d'un seul troupeau..... ?

« Courage donc, soldats de Jésus-Christ, courage. Rejetez loin de vous les œuvres de ténèbres et revêtez-vous des armes de la lumière ; prenez la croix à la main, servez-vous des armes de la pénitence et attaquez

ensuite vigoureusement l'armée des démons... Lorsque vous les aurez vaincus, vous offrirez des sacrifices à Jésus, notre très doux Sauveur, et, comme des abeilles industrieuses, vous recueillerez dans ces régions barbares le miel si doux du salut des âmes. Soyez bénis, mes fils bien-aimés, que la rosée du ciel descende sur vous, et que la paix du Seigneur, qui surpasse tout sentiment, garde vos esprits et vos cœurs (1)! »

Cette lettre, datée de Bologne le 12 juillet 1582, se terminait par la concession de nombreuses grâces en faveur de ceux qui se consacreraient à la conversion des nations infidèles et à l'établissement de l'Ordre dans les îles Philippines. Nous n'ajouterons rien aux pieux et nobles sentiments qu'elle renferme. Bientôt nous verrons les fruits de ces hauts encouragements dans les vertus apostoliques et dans les immenses travaux des premiers enfants de la province du Saint-Rosaire.

Le Père Jean Chrysostôme quitta donc Bologne la joie et la reconnaissance dans le cœur. Il se rendit immédiatement à Rome auprès du souverain Pontife. Grégoire XIII l'accueillit avec une bonté toute paternelle et entra dans toutes les vues du Général de l'Ordre. Par ses brefs du 14 septembre et 20 octobre 1582, il approuva et confirma de son autorité apostolique tout ce qui avait été fait, et, ouvrant les trésors de la sainte Eglise, il accorda de précieuses indulgences aux religieux qui porteraient les lumières de l'Evangile dans ces îles lointaines.

(1) *Hist. Phil.*, t. I, p. 4.

L'œuvre paraissait fondée et les succès certains. Plus content que s'il eût conquis un royaume, le Père Jean Chrysostôme prit aussitôt la route de l'Espagne; mais là, de nombreuses entraves arrêtèrent son élan et paralysèrent son zèle. Le gouvernement espagnol, trompé par de faux rapports, trouva mille difficultés et s'opposa formellement au départ des Frères-Prêcheurs pour les Philippines. Le Père Jean Chrysostôme attendit pendant trois ans avec une patience admirable l'exécution des desseins de la divine Providence. Ce ne fut qu'en 1586 qu'on lui permit de partir avec trente-deux de ses frères rassemblés de toutes les parties de l'Espagne (1).

(1) C'était Michel de Benavidez, qui fut évêque de la Nouvelle-Ségovie et mourut archevêque de Manille; Antoine d'Arcediano, religieux illustre par ses prédications et par sa doctrine, qui fonda le couvent de Macao; Jean d'Ormaza, qui fut provincial de la nouvelle province et une forte colonne de l'observance qu'on y avait établie; Jean Maldonad, qui reçut la palme du martyre; Pierre Soto, jeune prêtre de beaucoup de talent; Michel de Berreaça et Jean de Ojeda; Dominique de Nieva, diacre, tous religieux de Saint-Paul de Valladolid; André Almaguer, religieux très austère et d'une érudition consommée; Alphonse Ximenez, qui fut provincial; Barthélemy Lopez et Jean d'Urrutia, François de Toro et Jean de Cobo, du couvent de Saint-Vincent de Plaisance. Du collége de Saint-Thomas d'Alcala sortirent le père Bernard de Navarre, qui fut deux fois provincial; le père Diégo de Soric, plus tard évêque de la Nouvelle-Ségovie; Pierre Rodriguez, frère convers, qui par sa sainteté et par sa ferveur ne le cédait à aucun. Le couvent de la Roche-de-France donna le P. Alphonse Delgado et le P. Pierre Bolanos, très digne maître des novices. Le couvent de Saint-Paul de Séville donna le R. P. Jean de la Croix, général de cette armée apostolique; les Pères François Navarro et Pierre de Florès. A ces

Rien de plus édifiant que le voyage de ces fervents missionnaires se rendant au port de Cadix. C'était une véritable course apostolique. Ils allaient tous à pied, à l'imitation de saint Dominique, chantant des psaumes, des hymnes et des litanies, pour se consoler des fatigues et des lassitudes du chemin, prêchant dans les lieux où ils passaient et établissant partout la confrérie du Saint-Rosaire. Les flammes du divin amour étaient si vives dans ces âmes généreuses, qu'il fallait quelquefois leur permettre de se séparer pour prier et méditer en silence, « leur esprit volant vers le ciel, dit un historien, pendant qu'ils marchaient sur la terre. »

Le soir, on les voyait dans quelque pauvre logis se communiquant avec une grande consolation et avec un bonheur extraordinaire les grâces de Dieu, dont ils étaient remplis et s'encourageant dans la pénible, mais glorieuse mission d'apôtre. « Dégageons-nous, se disaient-ils mu-« tuellement de tout ce qui nous appesantit, et du « péché dont nous sommes environnés : et courons par « la patience dans la carrière qui nous est ouverte (1). »

Tels étaient les pierres vives qui devaient servir à fonder une province, séminaire fécond d'infatigables

vingt-deux religieux que l'Histoire des Philippines nomme, nous devons en ajouter dix autres, qui servirent glorieusement l'Ordre de Saint-Dominique, sans aller néamoins tous aux Philippines. L'historien Remezal donne leurs noms : Marc de Saint-Antoine, Garcia d'Orosco, de Salamanque, Jean de Luperdi, de Valladolid, Ambroise Rodriguez, de Salamanque, Jean de Ojéda, de Valladolid, Louis Garcia, de Ségovie, Joseph Maderra, d'Ocaña, Louis Gandullo, Gonzalez Martinez et un frère convers nommé Jean-Baptiste.

(1) Heb. XII, 1.

missionnaires, de saints pontifes et de glorieux martyrs.

A leur arrivée à Cadix, le Père Jean Chrysostôme, usant des pouvoirs qu'il avait reçus, remit son autorité entre les mains du Père Jean de Castro, vieillard vénérable, qui avait été deux fois provincial à la Nouvelle-Espagne, et s'embarqua lui-même comme simple religieux, ne demandant pour récompense de ses travaux dans l'œuvre qu'il avait fondée que la grâce d'y rester comme le dernier de tous.

La traversée fut très pénible. Néanmoins ces fervents religieux ne relâchèrent rien de leur observance. On les vit toujours, malgré les fatigues d'un si long voyage, dire leur office ensemble, faire leurs oraisons aux heures prescrites, garder les jeûnes et les abstinences de l'Ordre, prendre leur repas en silence et faire la lecture à table. Souvent ils exerçaient leur zèle en annonçant la parole de Dieu aux hommes de l'équipage et aux passsagers qui étaient tous dans l'admiration à la vue d'une si grande austérité et d'une vie plus angélique qu'humaine. Cet exemple porta ses fruits, et les saints missionnaires eurent la consolation d'en convertir un grand nombre.

Les Espagnols se rendaient alors dans leurs colonies des Philippines par la voie du Mexique, évitant ainsi un long voyage autour de l'Amérique méridionale (1).

(1) Les Frères-Prêcheurs des Philippines suivirent pendant longtemps la voie du Mexique pour se rendre à Manille et fondèrent un couvent de leur province à Mexico avec la destination spéciale de recevoir les missionnaires qui passaient d'une

On débarquait à la Vera-Cruz dans le golfe du Mexique pour s'embarquer de nouveau à Acapulco, sur l'Océan Pacifique. La première traversée, quoique la moins longue, n'était pas toujours la moins pénible. Le Père Jean de Castro eut la douleur de perdre trois de ses frères; d'autres tombèrent malades en arrivant à Mexico. et ne purent accompagner leurs frères jusqu'aux Philippines. De trente-deux religieux, dix-huit seulement s'embarquèrent à Acapulco : quinze faisaient voile pour Manille, trois allaient à Macao fonder un couvent et ouvrir aux Dominicains espagnols les portes de la Chine.

Les quinze fondateurs de la province du Saint-Rosaire des Philippines, après une nouvelle traversée de plus de quatre mois, sur un mauvais galion espagnol, arrivèrent à Manille la veille de la fête de sainte Marie-Madeleine, 1587. Le gouverneur des Philippines, ayant appris leur arrivée dans le port, s'empressa d'aller les recevoir et de les conduire à la cathédrale, où Dominique de Salazar, évêque de Manille, les attendait avec impatience. Ce vertueux pontife, à la vue des religieux de son Ordre, sentit son cœur tressaillir et s'écria en les embrassant avec transport : « Je suis votre « frère !... Vous serez mes aides et mes soutiens : nous « travaillerons ensemble à la gloire de Dieu et au salut « des âmes qui me sont confiées. Quel bonheur pour

longue navigation à une plus longue encore sur l'Océan Pacifique. Leur couvent de Saint-Hyacinthe de Mexico était fondé, « *pro hospitio fratrum qui ex una prolixa navigatione in aliam proliziorem ad provinciam sancti Rosarii transmittuntur.* »

« moi de voir ici les enfants de mon Bienheureux Père « saint Dominique ! »

Les Frères-Prêcheurs, à peine arrivés, songèrent au travail qui les attendait. Jean de Castro, leur supérieur, assembla ses quinze religieux dans le couvent des Pères Franciscains, et après une chaleureuse exhortation, les divisa en trois bandes : les uns, retenus pour la fondation du couvent de Manille, devaient y commencer la vie austère qu'ils avaient résolu d'y mener, travailler en même temps à la sanctification des Européens et à l'instruction des Chinois qui fréquentaient déjà en grand nombre les faubourgs de Manille ; les autres furent envoyés chez les Indiens au pays de Batan et dans la province de Pangasinan, mission périlleuse et plus lointaine.

Mais, avant d'aller plus loin, il importe de signaler ici quelles étaient les difficultés à vaincre dans l'évangélisation de ces peuples.

Le Père Dominique Navarrete, longtemps missionnaire aux Philippines, nous donne des détails assez curieux sur les mœurs des indigènes. Il y aurait, selon lui, outre les métis, deux races principales et différentes d'Indiens : les véritables nègres ou *Négrillos*, originaires de la Nouvelle-Guinée, et les autres appelés Zambales, à cheveux longs, comme les Canarins du voisinage de Goa, race moins inaccessible au progrès de la civilisation. Le récit de ce missionnaire contient des particularités intéressantes. Citons seulement quelques traits.

« Les Zambales, dit le Père Navarrete, sont les ennemis mortels des noirs, qui les redoutent beaucoup. Il y en

a parmi eux qui sont bons chrétiens ; leurs villages sont sur les bords des montagnes pour empêcher les noirs de tomber sur les bourgs des Indiens. C'est par cette raison et pour d'autres encore que les Zambales sont exempts de corvées : ils payent leurs taxes en argent non travaillé. Les noirs ont les cheveux crépus comme les Cafres, ce que n'ont point les Zambales. Les noirs ne sont point assujettis, et il est impossible de les subjuguer, quand on aurait un armée de cent mille hommes. Premièrement, parce que les montagnes sont inaccessibles et si couvertes de bois, qu'à moins d'abattre les arbres, ni Espagnols, ni Indiens ne peuvent faire un pas ; les noirs entrent et sortent à chaque trou comme des lièvres. En second lieu, parce que se tenant derrière les arbres, ils tuent à coups de flèches autant de gens qu'il leur plaît, sans être vus, par la raison qu'on ne peut distinguer leur couleur de celle des arbres.

« Quand les Indiens et les Zambales vont dans les montagnes, ils ont généralement le dessous, et par cette raison, ils tâchent d'attirer les noirs en rase campagne ; mais cela n'est pas facile. Ils sont tantôt en paix, tantôt en guerre avec les Indiens : quant ils sont en paix, ils viennent en troupes dans les bourgs et les villes ; on leur donne du tabac, des guenilles et du vin, dont ils sont fort contents, et quelques-uns aident aux principaux Indiens à cultiver leurs terres.

« Nous admirions qu'ils fussent si gras, si grands et si robustes, ne se nourissant que de racines sauvages des montagnes, de quelques fruits, et de chair crue,

n'ayant d'autre habit que leur peau, et d'autre lit que la terre. Chacun d'eux a son arc et ses flèches : l'arc est aussi long que celui qui s'en sert ; il les font du bois d'une sorte de palmier qui est aussi dur que le fer ; la corde est d'écorce d'arbre, et d'une force dont rien n'approche. Ils ont encore une petite arme de fer plus large que la main, d'un quart d'aune de long, dont la poignée est fort belle, qu'ils disaient être de coquilles d'huitres brûlées, et de limaçons ; elle ressemblait à de beaux marbres. Ils se servent de cette arme quand on se mêle, et sont si adroits qu'ils coupent la tête à un homme à la bouche.

« Tous les peuples de ces montagnes jusqu'à la Nouvelle-Ségovie (1) estiment beaucoup un crâne pour y boire, de sorte que celui qui a le plus de crânes passe pour le plus vaillant ; et c'est pour jouir de cet honneur que, sans autre motif ils vont en course pour couper des têtes. En quelques endroits, ils font des dents qu'ils en tirent des espèces de guirlandes qu'ils mettent sur leurs têtes ; celui qui en a le plus est le plus estimé (2). »

On peut juger par ces détails des efforts inouïs tentés par les missionnaires pour soumettre au joug de l'Evangile des nations aussi barbares.

La statistique vient parler aussi avec des chiffres en faveur de l'héroïsme chrétien. La population de ces

(1) Vaste province de l'île de Luçon, au nord-est.

(2) Navarrete, *Trad. Hist. de la Monarchia de China*, l. VI, c. 31.

îles est évaluée à 4,600,000 âmes ; c'est à peine s'il reste aujourd'hui un million de population indépendante et sauvage (1).

Près de quatre millions d'âmes ont donc été arrachées aux erreurs du paganisme en moins de deux siècles dans les îles Philippines. Cet argument nous paraît sans réplique. Cependant, comme le sujet est important, ajoutons encore quelques réflexions d'un navigateur français, esprit juste, impartial et chrétien :

« Quand on a vécu pendant quelque temps au milieu des nègres de l'Afrique ou des Malais de l'Archipel-Indien, on est forcé de reconnaître que des lignes de démarcation bien tranchées séparent les diverses races dont se compose l'espèce humaine. Il est peu d'Européens qui, par la vivacité de leur esprit, par l'élévation des pensées, par la noblesse des sentiments, ne l'emportent de beaucoup sur les Tagals les plus cultivés de Manille. Pour juger avec équité cette race inférieure à la nôtre, il faut la considérer comme abandonnée presque complétement aux impulsions de la nature ; elle ne con-

(1) « La richesse d'une colonie tropicale, c'est la population qui l'exploite. Tout habitant qui ne figure pas sur le registre de la paroisse ne reconnaît point la loi espagnole ; c'est un membre inutile et souvent nuisible de la colonie. On a porté la population indépendante à près d'*un million d'âmes*... La population dont les recensements officiels constatent le chiffre est tout entière catholique ; c'est la seule qui paye les impôts, cultive la terre, obéisse aux autorités... En 1850, cette population, dispersée dans 34 provinces et dans 695 villages, comprenait 3,600,000 âmes. » *Souvenirs d'une station dans les mers de l'Indo-Chine*, par M. Jurien de la Gravière. *Revue des Deux-Mondes*, XXII année, 2 livraison, 15 juillet 1852, page 248.

naît ni le respect de l'opinion, ni le cri secret de la conscience ; elle cède à ses appétits, si la crainte ne l'en dissuade. Insouciant et paresseux, inconstant dans ses goûts et dans ses affections, ingrat par apathie plutôt que par malice, l'indien de Luçon a souvent lassé la patience des missionnaires qui lui apportaient les vérités de l'Evangile. Les pompes du culte catholique ont fini cependant par triompher de son indifférence, et *le lien religieux est encore aujourd'hui le seul lien social et politique des Philippines.* La solennité du Dimanche est, d'une extrémité à l'autre de l'archipel, célébrée par une foi naïve, qui, si elle n'a pu inspirer à ces peuples enfants l'austérité des anachorètes ou les généreuses ardeurs qu'elle éveille souvent dans nos âmes, leur a du moins appris la douceur et la soumission, leur a fait connaître d'autres joies que les voluptés brutales auxquelles obéissait leur instinct (1). »

Du reste ces appréciations sont confirmées par les aveux de ces peuples eux-mêmes. Quelques indiens disaient un jour au Père Dominique Navarrete : « Si les Espa-
« gnols n'étaient pas venus dans notre pays, nous au-
« rions toujours été des brutes ; les lumières de l'Evan-
« gile et le commerce nous ont rendus des hommes (2). »

Cependant les missionnaires n'avaient pas seulement à lutter contre l'abâtardissement et la corruption d'une race déchue, ils étaient aussi exposés aux influences d'un climat souvent insalubre et aux caprices d'une nature

(1) Jurien de la Gravière, *opere citato*, p. 253.
(2) Navarrete, *opere citato*, l. VI, c. 32.

bien différente de celle de leur patrie. Aux dangers du climat il fallait ajouter les difficultés d'un idiome inconnu. Les missionnaires devaient apprendre les différents dialectes d'une langue qui variait avec chacune des tribus à évangéliser (1). C'est donc avec raison qu'on a dit que « les Européens n'ont pu s'établir dans ces contrées qu'à la faveur d'une énergie habituée à méconnaître toutes les barrières, à triompher de tous les obstacles (2). »

Telle était la mission des Frères-Prêcheurs aux Philippines. En face d'ennemis redoutables à combattre, devant l'ignorance et l'abrutissement de ces peuples infidèles, aux prises avec le luxe et la débauche des aventuriers espagnols, ils n'hésitèrent pas sur les moyens à prendre : ils plantèrent la croix dans les cœurs par l'exemple encore plus que par leur parole.

Animés du même esprit d'observance et de régularité religieuses, ils se hâtèrent tous de reproduire dans leur vie celle de leur Bienheureux Père saint Dominique. Ce but est admirablement développé dans la

(1) Les deux langues généralement parlées aux Philippines sont celles des Tagals et des Bisagas. Celle-ci est grossière, sans règle, et n'est en usage que parmi le peuple ; la langue tagale au contraire est exacte et abondante, élégante et douce. Il n'y a que douze consonnes et trois voyelles ; les Tagals confondent ces quatre lettres E, I, O, U. Ils n'ont de caractères que pour les consonnes et ne marquent les voyelles que par un point différemment placé. Les missionnaires assurent que cette langue a la gravité de l'hébreu, la précision du grec, la correction du latin, et que, dans le son, elle approche de l'italien. (*Histoire universelle*, par une société de gens de lettres, t. XVI, p. 398.)

(2) Jurien de la Gravière, *opere citato*.

circulaire que Jean de Castro leur adressa avant leur départ du Mexique. Nous donnons ce document avec d'autant plus d'empressement qu'il est encore aujourd'hui l'expression vivante de l'esprit qui anime nos frères de la province du Saint-Rosaire des Philippines.

« Au nom de Jésus-Christ notre Seigneur. Aux révérends Pères et très chers Frères en Jésus-Christ, de la congrégation et province du Très-Saint Rosaire de la Mère de Dieu et toujours vierge Marie, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, fondée pour la conversion des infidèles, Frère Jean de Castro, Vicaire-Général et serviteur de la même province, salut, grâce et paix.

« Le céleste Père de famille, afin de labourer et de cultiver en diverses parties du monde la vigne de l'Eglise sa bien-aimée, appelle par la force et la vertu de son Fils, et par la douceur et l'abondance de sa miséricorde, toute sorte d'ouvriers ; il les encourage et les protége avec un soin et une sollicitude toute paternelle et leur propose la récompense qu'il a résolu de leur donner à la fin de leurs travaux. Il veut aussi, mes bien-aimés Pères, nous appeler à ce travail, usant en cela envers nous de sa grande miséricorde, pour planter cette vigne en différents royaumes, ouvrir à ces peuples les portes de cette vigne et les y faire entrer pour manger de ses fruits.

« Quelles louanges lui adresser ? quelles actions de grâces lui rendre ? et comment correspondre à une si grande faveur ? Nous ayant appelés à ce ministère par un pur effet de sa bonté, pour être les lumières du monde, les flambeaux posés sur les chandeliers,

rayonnant la pure doctrine par l'éclat de la vie, et attirant à la véritable lumière de l'Evangile ceux qui sont dans les ténèbres du péché, dans les erreurs du paganisme, et dans les ombres de la mort.

« Mais pour accomplir à notre avantage et à celui du prochain un devoir aussi grand, il faut nécessairement que nous pratiquions les premiers ce que nous devons enseigner aux autres ; ne pas nous contenter d'être seulement prédicateurs de parole, mais encore d'œuvre et de pratique ; celui qui est appelé à conduire les autres par le chemin de la perfection, doit commencer par le connaître et le suivre lui-même.

« C'est avec raison, car il faut être premièrement parfait pour perfectionner les autres ; plutôt faire qu'enseigner, à l'imitation de Jésus-Christ notre Sauveur, qui commença de faire avant de prêcher. Nous savons de sa divine bouche que celui-là est grand dans le ciel qui fait ce qu'il enseigne ; qu'il faut plutôt sauver son âme que celle d'autrui : que servirait en effet à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à se perdre lui-même? Le Sage donne aussi ce beau conseil : « *Recu-* « *pera proximum secundum virtutem tuam, et attende* « *tibi, ne incidas :* Travaillez à retirer le prochain du « danger, selon la portée de votre vertu, mais prenez « garde de n'y pas tomber vous-même (1).

« Que chacun de nous montre donc qu'il y a en lui une lumière qui brûle, un flambeau qui se consume. Et comme une saine doctrine jointe à une vie exemplaire

(1) Eccl., XXIX, 27.

est ce qu'il y a de plus utile au prochain, votre action ainsi combinée sera plus forte et plus efficace pour la conversion des infidèles ensevelis dans les ténèbres de l'erreur. Nous trouvant, par la miséricorde de Dieu, appelés à ce ministère, ne perdons pas courage, comme dit l'Apôtre, mais purifions notre intérieur des taches les plus secrètes, pour être devant Dieu tels qu'il nous désire, et converser sans reproches parmi les infidèles. Ce n'est pas sur des tables de pierre que doit être écrite la loi de l'Evangile, mais bien dans le cœur des hommes. Souvenons-nous que les Gentils, après avoir reçu cette divine lumière, étaient en grande admiration à l'égard de la pureté des vierges chrétiennes, reconnaissant par cette expérience qu'elles seules étaient le temple vivant du Seigneur, et que l'Eglise seule offrait à Dieu un véritable culte. Saint Athanase nous l'assure; saint Justin avoue que ce fut le motif de sa conversion à la foi. Théodoret et Rufin rapportent que les Ibériens, quelqu'adonnés qu'ils fussent au culte des idoles, voyant la vie sainte et innocente que menait une femme retenue captive dans une chaumière, commencèrent à s'informer de sa religion, de ce Dieu qui rendait si bons et si saints ceux qui le servaient. Ce fut assez de cet exemple pour leur faire bannir la superstition et l'idolâtrie.

« Brillez donc aussi, mes Frères, et dardez les rayons de votre lumière avec tant d'éclat et de vivacité, que les infidèles, spectateurs de vos bonnes œuvres, glorifient Jésus-Christ en vous. Mais pour que nos corps soient des tabernacles vivants, tenons-les toujours

mortifiés et assujettis à l'esprit par le jeûne et par la pénitence.

« Animés du saint désir de renouveler notre intérieur, de nous dépouiller du vieil homme et de revêtir le nouveau, nous avons imploré les lumières du ciel ; puis conférant de ces desseins avec nos compagnons, sinon avec tous, puisque plusieurs étaient dispersés en divers couvents de la province de Saint-Jacques, du moins avec ceux que nous avons pu consulter, il nous a semblé bon d'ordonner ce qui suit, pour que notre observance fût toujours maintenue dans toute sa vigueur et dans toute sa force.

« Devant suivre le chemin étroit d'une vie austère et pénitente, nous avons résolu d'observer non seulement l'essentiel des saints commandements et les vœux de la religion, mais encore tout l'accessoire tel qu'il est écrit et avec la plus grande rigueur.

« Pour l'essentiel, il faut toujours avoir un très grand soin de l'observer, et afin de l'accomplir avec plus de perfection, nous appuierons sur certains points, non pour en augmenter la sévérité, mais pour les expliquer seulement. Quant à l'accessoire, on le transgresse soit par fragilité, soit par la dispense qu'on accorde trop souvent pour des causes légères ; de là vient qu'on s'oublie facilement, et que n'obéissant plus aux saintes pratiques, les religieux qui devaient tendre sérieusement à la perfection de leur état, perdent la force de leur observance.

« Nous devons garder nos constitutions avec une égale sévérité en toutes circonstances : jeûnes, absti-

nences de la viande, etc; ne jamais porter de linge, être vêtus grossièrement, garder le silence, et faire les voyages à pied. Et, bien que sous ces termes généraux soit compris tout ce qu'on en peut dire, il nous a semblé bon de noter spécialement quelques articles qui touchent immédiatement nos fonctions.

« Premièrement, nous devons, selon le prologue de nos constitutions, tâcher d'être conformes en toutes choses : à la quantité et à la qualité des habits ; aux cérémonies du culte divin; à la célébration de la messe, qu'on dira avec gravité et dévotion, sans être trop long. Les églises seront bâties d'après les mêmes plans ; nous aurons la même doctrine et nous administrerons les sacrements selon le même rit. Les conversations seront toutes spirituelles, montrant à cet égard que nous parlons tous par la même bouche, qu'aucune diversité n'existe entre nous, mais que nous sommes parfaitement unis pour honorer Dieu et le révérer avec les mêmes sentiments et par la même patience.

« Au chapitre de l'Office Divin, il nous est commandé de dire ensemble dans l'église toutes les heures du jour et de la nuit : nous voulons l'observer à la lettre, et, bien que le nombre des religieux soit petit, nous lever à minuit, pour chanter les matines; car, pour être peu, nous ne sommes pas moins obligés de bénir Dieu, que si nous étions en plus grand nombre, et le milieu de la nuit n'est pas un temps plus onéreux à deux qu'à plusieurs. Souvenons-nous que David se levait tout seul à la même heure ; et que saint Paul et Silas devenus prisonniers, les fers aux pieds, et rom-

pus par la fatigue, ne laissèrent pas de se lever à minuit pour louer Dieu.

« Au chapitre quatrième, où il est traité des suffrages pour les défunts, nous voulons qu'au décès d'un religieux chaque prêtre dise six messes, qu'on lui appliquera entièrement, enlevant au supérieur le droit de dispenser à cet égard ; les Frères non revêtus du sacerdoce doubleront leurs psaumes et leurs rosaires.

« La seconde division du même chapitre parle des prédications ; on observera ce qui y est indiqué : nos entretiens ne se seront que de Dieu, soit entre nous, soit avec les séculiers, afin qu'on sache que notre désir est d'arriver au but du ministère apostolique que nous remplissons. Nous laisserons à part les affaires du monde, coupant court aux discours profanes, évitant les nouveautés, et fuyant les paroles vaines, le tout avec l'assaisonnement du sel de la véritable sagesse qui est Jésus-Christ notre Seigneur, sur les traces duquel nous devons marcher. Nous aurons accompli ces préceptes, lorsque toutes nos paroles viendront d'un cœur embrasé de l'amour de Dieu, et d'un sincère désir de lui plaire.

« Nous aurons soin, pour nous aider, de faire tous les jours quelque lecture pieuse, ou du livre des Conférences des Pères, de l'Histoire de l'Eglise, ou de quelque interprète de l'Ecriture, le supérieur interrogeant et quelqu'un des Frères répondant à sa demande. Saint Augustin et notre Père saint Dominique portaient les exemples des saints dans leur cœur, sans jamais cesser d'en nourrir leur piété, et c'est pour cela que nous les voyons toujours enflammés d'un si grand amour de Dieu.

« Les évêques étant les pasteurs des brebis qui leur sont confiées et pouvant les confier à qui bon leur semble, nous observerons à ce sujet ce que nos constitutions ordonnent : de visiter premièrement l'évêque du diocèse dans lequel nous arriverons, de prendre sa bénédiction, et de savoir de lui comment il veut que nous prêchions, afin que nous profitions plus à son peuple.

« A l'égard de l'obéissance, nous tâcherons de renoncer à notre volonté propre, n'en ayant qu'une seule, entièrement dépendante du supérieur, tant pour les assignations que pour la prédication.

« Un cœur occupé des choses du monde ne pouvant être que dissipé, nous rejeterons complétement les visites des personnes séculières, excepté celles qu'un principe de charité nous commandera, ce que les supérieurs feront eux-mêmes selon qu'ils le jugeront à propos ; ils désigneront aussi les religieux chargés de la quête.

« La pauvreté évangélique étant d'autant plus parfaite qu'elle délivre le cœur des épines et des inquiétudes, causes de ses chagrins et de sa dissipation, le bonheur d'un vrai religieux consiste à être véritablement pauvre ; il faut donc nous remettre sur nos prélats du soin de nos nécessités, afin qu'étant débarrassés de toute préoccupation, nous puissions vaquer à Dieu avec plus de paix, de repos, et nous tenir aux pieds de Jésus comme Madeleine. Suivant ce principe, nous voulons que nos maisons soient conformes au modèle que les constitutions nous prescrivent : nous contenter d'un pauvre couvent, avoir en horreur les grandes dépenses et retrancher tout le superflu, pour que rien dans nos

cellules ne ternisse le lustre de la pauvreté que nous professons.

« Quant aux livres offerts à notre congrégation, nous voulons qu'ils lui appartiennent, sans qu'aucun couvent particulier y ait droit. Afin de pratiquer cette règle sans inconvénient, je défends dès à présent à qui que ce soit de rien recevoir, si ce n'est au nom de la communauté ; l'objet reçu lui sera appliqué. Les religieux mettront aussi aux pieds des supérieurs tout ce qu'ils auraient à leur usage, pour en disposer à leur volonté ; et on n'accordera à personne l'usage particulier d'un livre, selon la règle indiquée en la distinction seconde des constitutions, chapitre quatorzième, traitant des étudiants, et de cette façon, on accomplira à la lettre ce que commande le chapitre de Bologne qui y est cité.

« Outre les articles précédents, il nous a encore paru bon d'ajouter et de déterminer le temps consacré à l'oraison. Afin d'être et de nous montrer avec plus de perfection des flambeaux brillants et ardents, nous destinons deux heures, tous les jours, pour vaquer à l'oraison et à la contemplation des choses de Dieu, sans jamais y manquer, ni à l'intérieur ni à l'extérieur du couvent.

« Ne pouvant nous tromper en nous conformant à l'apôtre saint Paul, qui, pour soumettre son corps à l'esprit, le mortifiait à force de disciplines, nous ordonnons que tous les jours, excepté les dimanches, les fêtes principales et les octaves solennelles, chaque religieux prenne la discipline.

« Bien que nos constitutions nous permettent de dor-

mir sur des matelas, nous renonçons de bon cœur à cette licence ; pour mieux imiter le Seigneur, qui n'avait pas une pierre où reposer sa tête, nous nous contenterons, pour tout lit, d'une table, ou de quelque natte, ou d'un lit de peau, à moins que la maladie nous oblige à quelqu'autre chose ; les malades et ceux qui sont en voyage pourront se servir de lits.

« Enfin, trouvant juste d'honorer particulièrement la très-sainte Vierge Marie, sous la protection de laquelle nous avons formé et poursuivi cette grande entreprise, nous ordonnons que tous les jours où son office ne sera point d'obligation, on récite les psaumes et les antiennes qui correspondent aux lettres de son très-saint Nom.

« Tels sont les règlements que nous prescrivons, pour être le ciment ferme et solide de ce que nous observerons avec la grâce de Dieu, vous conjurant par les entrailles de Jésus-Christ de prier et de demander continuellement au Seigneur de conduire à sa fin et à la perfection l'œuvre qu'il a commencée.

« Fait au couvent de Saint-Dominique de Mexico, le 17 décembre 1580.

« Frère Jean de Castro, Vicaire-Général. »

Cette lettre, que nous ne pouvions nous dispenser de donner en entier, n'est pas seulement un monument glorieux de la ferveur des premiers religieux de la province du Saint-Rosaire des Philippines ; elle contient aussi en germe tous les succès obtenus par les Frères-Prêcheurs espagnols, pendant trois siècles, dans l'évangélisation des peuples de l'extrême Orient, et sert

toujours de base à l'observance des religieux héritiers de Jean de Castro. Les principes et les règlements de ce saint fondateur sont donc fondés dans la vérité et confirmés par l'expérience des siècles. En effet cette ligne de conduite, où le doigt de Dieu se montre dès l'origine, ne fut jamais une lettre morte: nous la trouverons toujours vivante comme le zèle, et inébranlable comme la foi qui l'avaient inspirée.

Au reste, nous allons voir ces principes dans leur applicationet suivre rapidement les événements qui en furent le résultat consolant et glorieux.

A Manille comme à Goa, le fraternel baiser de saint Dominique et de saint François était encore vivant aux cœurs de leurs enfants. Jean de Castro et ses compagnons avaient été reçus à bras ouverts par les Franciscains; mais cette hospitalité, quelque généreuse qu'elle fût, ne pouvait durer longtemps: il fallait penser à fonder un couvent. L'évêque de Manille, Dominique de Salazar, acheta donc un terrain au bord de la mer, le bénit solennellement et y planta une croix le 16 août 1587.

Ce couvent, le premier de la nouvelle province du Saint-Rosaire, en fut dès lors le centre et le siége principal. Le zèle et la science y marchèrent toujours de pair. En effet les Frères-Prêcheurs, au milieu des soucis et des fatigues de leur installation, n'oublièrent pas la science qui consolide et dirige le zèle apostolique. A peine arrivé, et le soir même de la fête de Saint-Dominique, Pierre de Soto soutint des thèses en présence de l'évêque. Les Dominicains préludaient ainsi à la fon-

dation de l'université de Manille, que leur science et leur dévouement ont soutenue et illustrée de 1616 jusqu'à nos jours (1).

L'œuvre était donc solidement fondée; aussi les ouvriers ne se firent pas attendre. A la nouvelle de cette nouvelle conquête évangélique, de nombreuses troupes de Frères-Prêcheurs quittaient joyeusement l'Espagne et arrivaient, après un long et périlleux voyage, dans la baie de Manille. Nous signalerons au moins quelques-unes de ces expéditions apostoliques.

En 1588, les Pères Jean de Cobo et Louis Gandulo, avec cinq autres missionnaires se rendirent aux Philippines. L'année suivante, le Père Jean Chrysostôme,

(1) Les différents cours donnés par les Frères-Prêcheurs à l'université de Manille, ainsi que le ministère actif qu'ils ont toujours exercé au faubourg chinois de Parian, les ont rendus très savants dans toutes les langues indo-chinoises; de telle sorte qu'ils n'ont pas été seulement les premiers missionnaires qui aient pu annoncer la parole de Dieu en langue chinoise, mais aussi les premiers écrivains qui ont écrit en cette langue. Nous ne donnerons pas le long catalogue de tous leurs écrits, mais seulement l'indication de quelques ouvrages : un *Catéchisme*, du P. Jean Garcia; la *Manière de se confesser*, par le P. François Varo; l'*Echelle du ciel*, en très beau style, du P. Dominique Coronado. Dominique Navarrete, qui avait déjà fait imprimer l'*Histoire de la Chine* et la relation de ses voyages, composa encore un *Grand Catéchisme* en deux volumes; puis deux autres volumes ayant pour titre : *Des admirables Noms de Dieu et de l'excellence de notre sainte Loi*. Pour être complet, il faudrait citer les ouvrages des Pères Jean de Cobo, Dominique Nieva, Jourdain de St-Etienne, Jean Major, Timothée de Saint-Antonin, Jean-Baptiste Moralès, François Diaz, etc..., qui tous nous ont laissé des monuments publics de leur science dans la linguistique orientale.

que la maladie avait retenu au Mexique, arriva enfin; il était suivi par François de la Mina, Thomas Castellar, Alphonse Montero, Jean Garcia et plusieurs autres. Michel de Saint-Hyacinthe servait de guide, en 1595, à vingt de ses frères. En 1596, Pierre de Ledesma en conduisait aussi un grand nombre. En 1598, François de Moralès se présentait à son tour accompagné d'une légion de missionnaires. En un mot, c'était une véritable émigration des différentes provinces de l'Espagne pour les missions de l'extrême Orient. Il faudrait, pour être complet, transcrire ici un immense catalogue qui forme à lui seul un volume in-octavo (1).

Les chapitres généraux favorisaient, il est vrai, cet élan apostolique (2). Mais qu'était-il besoin ? L'entraî-

(1) *Relaçion nominal de los religiosos*, etc.; Manila, 1857.— En 1802, soixante religieux quittèrent l'Espagne pour les Philippines. — De 1817 à 1843, c'est-à-dire dans le court espace de 26 ans, il y a eu 24 départs de Frères-Prêcheurs pour les Philippines, et le nombre total de ces religieux était de 196. (Catalogue dressé par le révérendissime P. Genis, commissaire apostolique pour l'Espagne.) — Le catalogue, imprimé à Manille en 1857, est conforme à ses indications : il ajoute, de 1843 à 1857, 8 départs et 77 religieux, chiffre énorme, si l'on considère les difficultés des temps; ces derniers départs sont presque exclusivement fournis par le collége de Saint-Dominique d'Ocaña. — Ajoutons, pour compléter ces documents que le dernier chapitre provincial des Philippines annonce en 1863 qu'il est arrivé, depuis quatre ans, 25 religieux d'Espagne pour cette province. Le 20 mai 1864, 15 religieux d'Ocaña s'embarquaient à Cadix pour les îles Philippines. — Lors de la suppression des ordres religieux en Espagne, le gouvernement voulut bien conserver encore le couvent d'Ocaña. C'est dans ce séminaire illustre que les jeunes gens qui se destinent à l'apostolat vont recevoir l'habit de l'Ordre de Saint-Dominique.

(2) In Chinæ et Japonicum regnum cæteraque eisdem proxima

nement était si grand qu'on vit un jour treize religieux du couvent de Salamanque sortir du réfectoire, se prosterner au chœur et demander la grâce de se consacrer aux missions des Philippines et de la Chine. La permission accordée, ils prirent leur chape et leur bâton de voyage et partirent aussitôt, sans plus de préparatifs, suivis d'un grand nombre d'autres frères. Pour compter les Frères-Prêcheurs qui prirent ainsi la route des Indes, il faudrait mesurer l'étendue de leur zèle qui ne tarissait pas plus que leur amour pour la sainte Eglise et pour les âmes rachetées dans le sang du divin Sauveur.

Tous ces religieux, qui arrivaient périodiquement chaque année aux Philippines, s'unissaient aux anciens dans le même esprit d'observance pour les mêmes œuvres de zèle. Ils avaient continuellement devant leurs yeux ces paroles de l'Apôtre à son disciple Timothée : « Appliquez-vous à vous-mêmes et à ce que vous enseignez; c'est ainsi que vous vous sauverez et ceux qui vous écoutent (1). » Plus ils avançaient dans la carrière qu'ils avaient embrassée, plus ils étaient persuadés qu'une vie austère et crucifiée est la prédication la plus efficace ; que la vie de notre Seigneur Jésus-Christ doit être la vie de ses apôtres, et que la pauvreté, les fatigues, la faim, la soif, la chaleur, le froid, la Croix enfin, sous quelque forme qu'elle se présente, est le souverain remède et le grand signe de salut pour tous.

regna gentilium mittat singulis annis missionarios fratres P. Provincialis. — Act. cap. gen. Romæ, 1629.

(1) I Tim. IV, 16.

Les premiers travaux des Frères-Prêcheurs aux Philippines furent immenses. Non seulement ils évangélisèrent Manille, Parian et les autres faubourgs, le pays de Batan, les provinces plus lointaines de Pagasinan et de la Nouvelle-Ségovie (1); mais sortant bientôt de l'île de Luçon, ils parcouraient déjà les îles Babuyanes et allaient aborder jusqu'à celles du Japon. Ces véritables missionnaires, toujours fidèles aux règlements tracés par Jean de Castro, annonçaient l'Evangile au milieu de difficultés toujours renaissantes. On les voyait parcourir à pied les montagnes sauvages et désertes, portant sur leurs épaules de pauvres nattes qui devaient leur servir de couches pendant la nuit, souffrant généreusement les ardeurs brûlantes du soleil et traversant, les jambes nues et ensanglantées, des contrées toutes remplies de broussailles et de marais.

Cet élan apostolique obtint bientôt une solennelle confirmation. En 1592, cinq ans seulement après l'arrivée des Frères-Prêcheurs à Manille, le chapitre général de Venise, sur l'exposé des résultats et des espérances de ces missions, érigeait les couvents des Philippines en province canoniquement reconnue dans l'Ordre. Le révérendissime Père Maître-Général, Hippolyte-Marie Beccaria, dans une lettre du 3 novembre de la même année, leur annonçait cette bonne nouvelle, en les félicitant de ce que, par leurs travaux, ils réparaient dans

(1) Batan, bourg d'Indiens, à une lieue de Manille; Parian, faubourg de Manille habité par les chinois; Pagasinan, province de l'île de Luçon, à l'ouest; Nouvelle-Ségovie, autre vaste province de la même île, au nord-est.

les Indes les pertes que l'Eglise faisait tous les jours en Europe par le venin des nouvelles hérésies. Il les encourageait aussi à persévérer, puisque leur récompense devait être la couronne du martyre, ou du moins celle d'une glorieuse confession (1).

En effet le Seigneur leur réservait cette gloire. Il n'y a pas dans l'Ordre de Saint-Dominique, et nous osons le dire, dans aucun autre Ordre religieux, de province qui ait su mériter, par la sainteté de la vie et par l'ardeur de son zèle, un plus grand nombre de confesseurs et de martyrs.

Nous donnerons dans la suite de notre récit le vaste rayonnement de la province du Saint-Rosaire dans les missions de la Chine, du Japon et du Tonkin ; pour le moment nous devons renoncer à dire les immenses travaux de nos frères dans les îles Philippines. C'était le centre de leur action, et comme le camp retranché de leur évangélisation dans l'extrême Orient. Quelques mots suffiront pour faire voir dans quelles proportions ces hommes admirables ont correspondu aux vues de la divine Providence.

Depuis Dominique de Salazar et Michel de Benavidez, les premiers sur le siége de Manille, jusqu'à Monseigneur Thomas Badia, sacré archevêque de la même ville en 1845, les Frères-Prêcheurs fournirent plusieurs zélés pontifes à la métropole des Philippines, et donnèrent souvent aussi des pasteurs aux évêchés de la Nouvelle-

(1) Fontana, *Monum. Dom.*

Ségovie, de la Nouvelle-Caceres et de Zébu (1). Ce grand nombre de prélats, aussi distingués par leur science que par leur vertu, possédaient avec une entière connaissance de l'apostolat, le talent non moins précieux de concilier les intérêts et les partis. L'autorité religieuse dont ils jouissaient les rendait comme les véritables chefs de cette colonie.

Voici sur l'autorité religieuse aux Philippines quelques appréciations d'un auteur que nous aimons à citer. « A côté de l'autorité civile, dit M. Jurien de la Gravière, vient naturellement se placer, dans un pays aussi catholique que les Philippines, l'autorité religieuse. Les rois d'Espagne avaient poussé la sollicitude pour leurs nouveaux sujets jusqu'à leur nommer un défenseur spécial qui portait, au sein du conseil du gouvernement, le titre de *protecteur des Indiens*. Cette précaution cependant n'eût point sauvé la population tagale des excès du pouvoir de tant d'agents sans contrôle, si les religieux n'eussent offert à leurs néophytes sur tous les points du territoire une protection plus immédiate et plus efficace. Le missionnaire vivait au milieu des indigènes qu'il avait conquis à la foi et à la couronne d'Espagne. Le village qui s'élevait au milieu des forêts vierges était son œuvre. Il n'avait d'autre joie, d'autre orgueil que de le voir prospérer. Au sein de cette communauté naissante, il était

(1) En 1846, Mgr Romuald Ximénès, coadjuteur de Mgr Hermosilla dans le vicariat apostolique de Tonkin oriental, prenait possession de l'évêché du T.-S. Nom de Jésus, dans l'île de Zébu, aux Philippines. — En 1863, Mgr François Gainza était sacré évêque de la Nouvelle-Caceres, dans l'église de Saint-Dominique de Manille.

le consolateur et le pacificateur, il était le juge, il était surtout l'avocat. C'était lui qui allait porter à Manille les doléances de ses paroissiens, et qui, grâce à la puissance dont l'investissaient les ordres de la métropole, servait de frein aux exigences de l'autorité locale, souvent même d'entrave aux projets de l'autorité supérieure (1). »

On le voit, cette action civilisatrice et chrétienne, dirigée par les évêques, exercée sur tous les points par de nombreux missionnaires, rencontrait de grands obstacles. Il fallait lutter contre la tyrannie du gouvernement et souffrir en récompense la barbarie et souvent la cruauté des tribus indiennes. C'est ainsi qu'un grand nombre de missionnaires trouvaient la mort dans l'exercice de leur dévouement et recevaient souvent la couronne du martyre.

La Nouvelle-Ségovie était de toutes ces missions la plus dangereuse; le Père Alphonse Garcia et Frère Onuphre, convers, parcouraient en apôtre cette vaste province: Fr. Onuphre est décapité; le Père Alphonse, affreusement mutilé, est mis en morceaux, et son corps jeté à des animaux immondes. Ce martyre avait lieu le 8 juin 1625 (2). En 1670, Joseph de Sainte-Marie est massacré par les Indiens (3). En 1684, Dominique Perez est tué par les Zambales (4).

(1) M. Jurien de la Gravière, *opere citato*, p. 259.
(2) *Hist. Phil.*, XLII, 183.
(3) *Act. cap. Rom.*
(4) Ex *Hist. Ph. Pardon, arch. Manil.*

Nous ne pouvons pas suivre dans un seul chapitre toutes les traces glorieuses de ces apôtres infatigables aux prises avec les Négrillos, les Zambales, les Mandayas, les Fotols, les Igorrotes et une foule d'autres races sauvages. Ce que nous dirons, c'est le résultat obtenu et encore existant aujourd'hui dans les îles Philippines sous l'influence civilisatrice des religieux et en particulier des Dominicains.

La statistique actuelle des Philippines nous montre les religieux de l'Ordre de Saint-Dominique chargés de soixante-seize paroisses dans six provinces de l'île de Luçon. La population de ces paroisses présente de très grandes différences : Binondoc, dans la province de Tagaloc, compte 22,690 habitants ; Lingayen, dans la province de Pangasinan, 20,570. Il n'y a presque pas de paroisse au-dessous de 1,000 âmes, il y en a quatre au-dessus de 20,000, sept au-dessus de 10,000, quatorze au-dessus de 5,000. Quatre-vingt-six Frères-Prêcheurs sont employés à ce ministère, sans compter les missions d'Ituy, de Paniqui et des îles Batancs.

Manille, centre de cette évangélisation, est une capitale vaste, opulente, industrieuse et la plus considérable de toutes les villes de l'Océanie ; elle ne compte pas moins de 150,000 habitants. Les Frères-Prêcheurs ont plusieurs couvents à Manille, le couvent de Saint-Dominique, siége de la province du Saint-Rosaire, trente-un religieux ; le couvent de Saint-Thomas, où l'on enseigne la théologie, le droit civil et canonique, douze religieux ; les religieux du couvent de Saint-Thomas sont de plus en possession des chaires de l'Université

royale de Manille. Six religieux sont encore chargés du collége de Saint-Jean de Latran pour les orphelins, d'un hospice pour les Chinois et divers autres établissements charitables (1).

Aux indications et aux chiffres qui précèdent viennent se joindre d'autres témoignages sur l'esprit qui anime les religieux de cette province.

Les missionnaires français qui passent à Manille nous disent que : « les religieux y sont très réguliers, ayant tous l'esprit de leur état et faisant l'édification de toute la ville. Des augustins, des observantins, des récollets, des dominicains y exercent un ministère très actif et très fructueux. Ici, on ne regarde pas les moines comme des gens inutiles : le gouvernement espagnol est persuadé que ce n'est qu'à eux qu'il doit la conservation des îles Philippines ; et dernièrement un médecin français établi à Manille nous disait qu'un seul moine faisait plus que vingt mille hommes pour maintenir le peuple. A notre arrivée à Manille, nous avons été reçus à bras ouverts par les Révérends Pères Dominicains de cette ville qui y ont trois maisons. Ils nous ont offert l'hospitalité la plus généreuse, et ils ont eu pour nous toutes sortes de bonté et d'affection (2). »

(1) La statistique que nous suivons ici est de l'année 1852. En ajoutant 56 religieux employés dans les missions de la Chine et du Tonkin et 31 religieux sans assignation fixe, nous aurons un chiffre total de 222 Frères-Prêcheurs pour la province du Saint-Rosaire des Philippines. Les Actes du chapitre de la province du Saint-Rosaire des Philippines, tenu en 1863, offrent à peu près les mêmes données.

(2) Lettre de M. Masson, missionnaire apostolique ; Manille,

L'hospitalité des religieux de Manille pour les missionnaires de toutes les nations est en effet proverbiale. On trouve dans leurs couvents non seulement le repos, après une longue traversée, mais souvent aussi le viatique qui doit conduire dans l'empire d'Annam, en Chine, en Mantchourie, ou en Corée. Trois missionnaires français quittaient Manille en 1825, pleins de reconnaissance et de vénération pour leurs charitables hôtes, les religieux Dominicains du collége de Saint-Thomas. « Ils nous aimaient, disent-ils, et nous traitaient comme leurs enfants, et voyaient avec peine notre départ. De notre côté, en les quittant, nous avons éprouvé les mêmes sentiments qu'en quittant la France (1). »

« Toutes les communautés religieuses de Manille sont fort régulières, et jouissent d'une grande considération, dit encore en 1832 un évêque, vicaire apostolique de Corée. Les Dominicains, que j'ai été à même de voir plusieurs fois, m'ont singulièrement édifié. Ils sont fort austères, font maigre toute l'année, jeûnent fréquemment, se lèvent à minuit, récitent deux ou trois offices, font plusieurs méditations, etc. On voit reluire sur leurs personnes quelque chose de saint, qui force à les respecter et à les aimer, avant même de les connaître. Toute leur richesse est dans leur église (2). »

Les Frères-Prêcheurs sont donc aujourd'hui aux Phi-

7 octobre 1824. (*Annales de la Propagation de la Foi*, tome II, page 189.)

(1) Lettre de M. Régéreau, missionnaire apostolique ; Touranne, 25 janvier 1825. (*Annales*, tome II, page 213.)

(2) Mgr Brugnière, évêque de Capse. (*Annales*, t. IX, page 204.)

lippines, comme au temps de Jean de Castro, de fervents religieux et de zélés missionnaires. Au milieu des fatigues de leur apostolat, ils ont persévéré dans les règlements de leur vénérable fondateur, et ont réalisé dans leur vie ce sage conseil : « Il faut nécessairement que « nous pratiquions les premiers ce que nous devons « enseigner aux autres..... Brillez donc, et dardez les « rayons de votre lumière avec tant d'éclat et de viva- « cité, que les infidèles, spectateurs de vos bonnes « œuvres, glorifient Jésus-Christ en vous (1). »

Ces principes de foi se lisent et se liront longtemps encore dans les vertus et les travaux héroïques des enfants de la province du Saint-Rosaire. Fidèles à la pensée qui les a créés, fidèles à leurs saintes règles et à leurs constitutions, ils n'ont rien à craindre du temps, ni des persécutions : les œuvres de foi, quand on sait les conserver dans leur intégrité, grandissent avec les obstacles et reçoivent du temps lui-même leur consécration (2).

Il ne sera pas hors de propos de terminer ce chapitre par des considérations générales sur la force du principe chrétien et en particulier sur la puissance civilisatrice des Ordres religieux dans la colonisation.

Les Philippines présentent aujourd'hui un spectacle bien digne d'attirer l'attention de l'Europe : c'est le seul exemple encore subsistant d'une colonisation accomplie

(1) Paroles de Jean de Castro dans sa circulaire.

(2) On lira avec intérêt des détails sur Ocaña et les missions des Philippines dans l'excellent ouvrage de Mgr Eyzaguirre : *Le Catholicisme en présence des sectes dissidentes*, t. II, p. 449 et suivantes.

et conservée dans un esprit vraiment chrétien. L'histoire ne peut refuser à l'Espagne cette gloire d'avoir été, malgré des abus incontestables, la première nation du monde pour la conquête et la civilisation des colonies: nous disons l'Espagne et nous devrions dire, pour être dans toute la vérité, les religieux espagnols à la suite des conquérants.

Si nous voulions opposer à cette action du catholicisme par ses Ordres religieux la colonisation protestante des Anglais et de leur fils de l'Amérique du nord, nous arriverions à un résultat bien différent. Ici, les Indiens sont soumis comme à une sorte de coupe réglée; l'opium ou la *liqueur de feu* viennent en aide à la force brutale, et les races ainsi civilisées arrivent insensiblement à leur entière extinction.

Dans l'Amérique du sud au contraire, sous l'influence de la catholique Espagne, malgré les obstacles que les passions des hommes ont opposés à la colonisation, malgré les épouvantables violences que l'Eglise et les Dominicains ont dû combattre, malgré l'envie et la jalousie des autres nations, l'extinction des races et leur proscription n'ont pas été poursuivies, le sang s'est mêlé, les descendants des anciens habitants sont chrétiens et ont leur part dans la vie civile. Ce qui reste des tribus sauvages pourrait être ramené à la foi si les commotions politiques n'avaient pas réduit ces florissantes colonies à un grand état d'appauvrissement moral.

Les Philippines n'éprouvèrent pas les mêmes malheurs, soit que son code, monument de sollicitude paternelle, fût

empreint d'une plus grande douceur, d'un esprit plus éminemment chrétien, soit son éloignement plus grand des luttes et des passions humaines, soit enfin l'influence plus grande laissée aux Ordres religieux, protecteurs nés et défenseurs infatigables des Indiens. Toujours est-il que cette colonie, la plus belle du monde, est restée fidèle à sa foi et à sa mère patrie.

Devant un résultat aussi incontestable, reprochera-t-on à l'Espagne et aux Ordres religieux d'avoir été trop faibles et trop indulgents pour les Indiens des Philippines?

C'est, il est vrai, un grand exemple et une grave leçon pour les Anglais protestants qui déciment les Indes. Nous comprenons leur désir de voir disparaître ce témoignage irrécusable en faveur de la douceur évangélique et de la force du catholicisme. Tout le monde sait en effet que « les lois, aux Philippines, ont été faites dans l'unique intérêt des Indiens. Il semble que la conquête n'ait eu lieu, que l'occupation ne se perpétue que pour conduire le Tagal au ciel par un chemin de fleurs (1). » Si c'est là une folie, il faut avouer qu'elle est bien inspirée et que les résultats ont été des plus heureux.

On a dit que le temps des colonies était passé. Cela est vrai sous un rapport. La colonisation est devenue de plus en plus difficile par une foule d'obstacles que le génie du mal a suscités pour arrêter les progrès de

(1) Jurien de la Gravière, *opere citato*, p. 265.

l'Evangile. L'envieuse politique qui divise les nations, les guerres désastreuses qui ont affaibli l'Europe, un certain progrès des lumières qui pénétrera bientôt jusque chez les races les plus sauvages, tout semble concourir à diminuer les grands spectacles d'une colonisation civilisatrice et chrétienne.

Cependant l'Espagne a conservé les Philippines et y reste encore paisible aujourd'hui, malgré tous ces obstacles.

Ce fait a été étudié par le Père Manuel de Rivas, dans son récent ouvrage sur nos missions du Tonkin. Nous citerons seulement quelques-unes des réflexions qui terminent son Appendice. Elles confirmeront ce que nous venons de dire de l'action des Ordres religieux sur les Indiens.

« Les Philippines, dit le Père de Rivas, contemplèrent impassibles l'émancipation des innombrables colonies que l'Espagne perdait une à une ; elles virent avec douleur la mère patrie absorbée et épuisée par des guerres interminables, et souffrirent plus d'une fois du changement de direction dans l'autorité. Malgré tout, cette belle colonie resta fidèle à une nation éloignée de plus de 6,000 lieues.

« Quel a été le motif de cette fidélité à toute épreuve ?

« Ce n'est pas la force armée. L'Espagne n'y eut amais que quelques vaisseaux inoffensifs, et six cents hommes à peine forment toute l'armée des Philippines, encore sont-ils presque tous des Indiens soldés par le gouvernement espagnol.

« La conservation, aussi bien que la conquête de cette magnifique colonie, est due uniquement et exclusivement aux religieux espagnols qui s'acquirent la bienveillance et l'amour des peuples indigènes en leur inspirant dès l'enfance des sentiments profondément religieux. Comme cette obéissance ne provenait ni de l'intérêt personnel, ni de la crainte servile, mais uniquement de leur conscience éclairée par leurs pères dans la foi, les Indiens se sont toujours montrés disposés aux plus grands sacrifices.

« Cet amour pour l'Espagne leur bienfaitrice est poussé jusqu'aux dernières limites du patriotisme. Les Tagals détestent tous les étrangers et surtout les Anglais. Ils n'ont pas oublié la barbarie et la cruauté avec laquelle ils furent traités lorsque l'Angleterre voulut s'emparer de Manille en 1762. Leur fureur s'exalta tellement à la suite de cette occupation militaire, que tout homme à *poils rouges* qui eût osé voyager dans ces îles aurait couru grand risque d'être assassiné comme appartenant à cette nation.

« Pour tout dire en un mot, les Philippines sont plus qu'une colonie, c'est presque une province espagnole, et les habitants le sentent si bien, qu'ils sont prêts non seulement à combattre toute invasion étrangère, mais aussi à prendre en toutes circonstances les intérêts de l'Espagne.

« Comparons cet état de choses, dit encore le Père de Rivas, à ce qui se passe partout ailleurs quand les missionnaires catholiques ne sont pas le centre de la colonisation. Que l'on examine les sacrifices de sang et

d'argent que l'Espagne est obligé de faire pour la conservation de l'île de Cuba, les milliers d'hommes sacrifiés par la France, durant trente années de guerre, en Algérie. Quatre-vingt mille hommes peuvent à peine contenir les tribus que nous appelons soumises. Les conquêtes faites par la force, en dehors du principe chrétien, ne sont pas de longue durée: ce n'est pas ainsi qu'on triomphe du cœur des peuples (1). »

C'est ainsi que le Père Manuel de Rivas rappelle à l'Espagne les grands principes de colonisation chrétienne qui ont vivifié les plus beaux siècles de son histoire. Il montre à son pays un fait incontestable, le fait d'une colonie où les moines sont tout en quelque sorte, et où tout ne va pas plus mal pour cela.

En effet les Philippines, civilisées par les religieux augustins, franciscains, jésuites et dominicains, ont été et seront longtemps encore la preuve de ce que sait faire la religion catholique pour le bonheur des races les plus ingrates et les plus sauvages. « Les industries « terrestres servent à peu de choses, dit saint Paul, « mais la piété est utile à tout; elle a la promesse de la « vie présente et de la vie future (2). »

(1) *Idea del Imperio de Annam*, par le P. Manuel de Rivas, Madrid, 1859. Voir la conclusion de cet ouvrage, pages 381 et suivantes.

(2) I Tim., IV, 8.

CHAPITRE IV

La Chine.

Les Frères-Prêcheurs premiers apôtres de la Chine : Gaspard de la Croix, 1556; couvent de Macao, 1587; Jean de Castro et Michel de Benavidez, 1590. — L'île Formose devient la clef de la Chine pour les Dominicains de Manille : les P. Ange Cocchi, florentin, Jean-Baptiste Moralès, François Diaz, Jean Garcia. — François de Capillas, premier martyr en Chine. — Victor Ricci, florentin, zélé missionnaire et pacificateur entre les Chinois et les Espagnols. — Dominique Coronado, martyr. — Dominique Navarrete. — Grégoire Lopez, évêque. — Pierre d'Alcala. — Pierre Sanz, évêque de Mauricastre, et quatre autres Frères-Prêcheurs, martyrs. — Travaux et souffrances des Dominicains en Chine au XIX^e^ siècle.

L'origine du christianisme en Chine est controversée. D'après quelques-uns les apôtres saint Thomas et saint Barthélemy seraient les fondateurs de l'Eglise chinoise comme ils furent les Pères de l'Eglise indienne. D'autres, se fondant sur un grand nombre d'écrivains orientaux et sur d'autres monuments authentiques, tel que celui de *Si-Gan-Fou,* font apparaître la croix dans le Céleste Empire avec les Nestoriens au VII^e^ siècle. Les enfants de saint Dominique et de saint François vien-

nent aussi avec leurs glorieuses missions du XIII[e] et du XIV[e] siècle revendiquer leurs droits et constater leur présence chez les Tartares et les Mongols qui couvraient alors toute l'Asie, y compris l'empire de la Chine, connu sous le nom de Cathay. Quoi qu'il en soit de ces prédications diverses jetées à plusieurs siècles de distance dans l'empire chinois, elles ne durent pas éclairer et pénétrer profondément ces nations barbares.

Au XVI[e] siècle, il ne restait plus aucun vestige apparent de christianisme en Chine. De nouveaux apôtres vinrent alors défricher cette terre ingrate. Nous avons vu la congrégation de Sainte-Croix des Indes orientales y envoyer ses plus intrépides missionnaires à la suite des navigateurs portugais. Gaspard de la Croix marche à leur tête ; après avoir parcouru toutes les côtes de la presqu'île de Malacca et du Camboge, il a la gloire d'arriver le premier dans l'empire de la Chine en 1555 (1).

Les Frères-Prêcheurs portugais restèrent près d'un siècle en possession d'évangéliser cette mission ; mais le voisinage de leurs frères de Manille les invita bientôt à la céder aux religieux de la province du Saint-Rosaire qui arrivaient au même but par un autre chemin, à la suite d'une autre nation (2).

(1) Joannes a Sanctis in *Hist. Æthiopiæ orientalis.* — Mendoza in *Hist. Sinica.* — Souza, Cardoso, Lopez, Fernandez, etc. — Petrus Gonzalez, lib. II, c. 13. Le P. Gaspard de la Croix, comme nous l'avons déjà dit, écrivit en portugais une *Histoire de la Chine.*

(2) Les Frères-Prêcheurs espagnols suivaient alors, on le sait, la route du Mexique, et s'embarquaient au port d'Acapulco pour Manille.

Nous avons vu, en 1587, trois religieux parmi les premiers fondateurs de la province des Philippines se détacher de leurs frères et se rendre directement du Mexique à Macao. Les Pères Antoine d'Arcediano, Alphonse Delgado et Barthélemy Lopez arrivèrent heureusement à leur destination, y bâtirent un couvent et annoncèrent l'Evangile aux chinois avec assez de succès; mais après trois ans de séjour et de persécutions continuelles, ils se retirèrent à Goa et portèrent ensuite l'Evangile à d'autres peuples. Néanmoins le séjour de ces trois missionnaires n'avait pas été sans résultat. L'un d'entre eux, Barthélemy Lopez, dans un mémoire adressé en 1596 au pape Clément VIII, certifie être resté trois ans en Chine et se réjouit en Notre-Seigneur de ce qu'il y a établi une mission de son Ordre, instruit et baptisé plusieurs chrétiens (1).

La seconde tentative d'évangélisation en Chine par les dominicains espagnols eut lieu en 1590. Jean de Castro, premier fondateur de la province des Philippines, eut alors une occasion favorable de réaliser ce projet. Il voyait venir chaque jour de nouveaux missionnaires, et la fondation de la nouvelle province lui apparaissait comme assurée. Ce saint religieux, après avoir prié et consulté, crut comprendre que c'était l'heure marquée dans les desseins de Dieu. Jean de Castro avait trop de zèle pour hésiter un seul instant. Il laissa le Père Jean de Cobo à sa place pour gouverner la pro-

(1) Ce fait et ceux qui vont suivre sont tirés de l'*Histoire des Philippines*, livre 1er.

vince et nomma le Père Diego de Sorie pour aller à Rome et en Espagne porter la nouvelle de leurs heureux succès. Ces dispositions étant prises, il partit pour la Chine avec le Père Michel de Benavidez.

Nul n'était plus capable de le seconder dans cette entreprise. Le ministère que celui-ci exerçait depuis son arrivée à Manille auprès des commerçants chinois qui y étaient en grand nombre, l'avait rendu très habile dans leur langue. Non seulement il la parlait avec facilité, mais il l'enseignait aux autres missionnaires.

« Remarquant, dit Fontana, que la complication des caractères de la langue chinoise, qui s'élevaient au-delà de trente mille et qui différaient tous considérablement entre eux, en rendait l'étude extrêmement difficile aux Européens, et serait par conséquent un obstacle sérieux à la propagation de la foi, il réduisit ingénieusement ces difficultés à quatre principales, divisant les caractères en particuliers, spécifiques, généraux et généralissimes. »

Cette méthode avait déjà réussi aux Frères-Prêcheurs dans leur ministère auprès des chinois du faubourg de Manille : la divine Providence, en les introduisant en Chine, leur fournit bientôt l'occasion d'en faire l'expérience sur un plus vaste théâtre.

Jean de Castro et Michel de Benavidez s'embarquèrent donc pour la Chine. Tout semblait présager à ce voyage le plus heureux succès. Un chinois converti s'était chargé de les conduire jusqu'au port de Hai-Teng. Cet homme que l'on disait habile, devait les introduire incognito et favoriser leurs premières excursions.

Mais à peine arrivés, les deux apôtres sont reconnus et traînés devant les juges.

On leur demanda ce qu'ils étaient venus faire. « En-« seigner la religion de Jésus-Christ, répondit en « chinois Michel de Benavidez : hors de cette religion. « la seule vraie, il n'y a pas de salut. » Cette réponse franche et apostolique était loin de satisfaire la curiosité et l'orgueil des mandarins, qui renvoyèrent aussitôt les deux prisonniers dans leur cachot.

Cependant tout espoir n'était pas perdu pour les missionnaires. Un noble et charitable chinois, poussé par des sentiments d'humanité à la vue de leur triste état, leur procura d'abord quelques soulagements et obtint ensuite de les retirer dans sa maison. Cette faveur donna aux deux Pères assez de liberté pour annoncer l'Evangile ; mais, dénoncés de nouveau comme espions, souvent interrogés devant les tribunaux, ils se virent enfin expulsés de cet empire qu'ils ambitionnaient de gagner à la vraie foi, au prix de tout leur sang.

De retour à Manille, Jean de Castro mourut en odeur de sainteté. Michel de Benavidez s'associant à Jean de Cobo travaillait toujours avec un zèle infatigable à la conversion de marchands chinois qui venaient à Parian et à Baïban. Le nombre des nouveaux convertis devint si considérable, qu'on fut obligé de construire un nouveau bourg pour les chinois chrétiens à Minondoc. Les Dominicains de Manille bâtirent aussi à cette époque en leur faveur le célèbre hôpital de Saint-Gabriel, entre Manille et Parian. Toutes ces œuvres de charité et de zèle consolaient les Frères-Prêcheurs des premiers

échecs qu'ils avaient éprouvés en Chine et les préparaient au consolant ministère qui les attendait plus tard dans ce vaste empire.

D'ailleurs ils ne perdaient pas de vue cette mission. Plusieurs tentatives montrèrent pendant près d'une quarantaine d'années le zèle et la persévérance des religieux de la province du Saint-Rosaire. Diego Advarte en 1596 et Louis de Cobo en 1598 essayèrent mais vainement de pénétrer dans le céleste empire. En 1611, Jean de la Piété, dominicain portugais, évêque de Macao et vicaire apostolique de toute la Chine, vint chercher lui-même aux Philippines quelques-uns de ses frères. Les Pères Thomas Major et Barthélemy Martinez le suivirent avec empressement et pénétrèrent dans l'intérieur de la Chine, mais ils ne purent s'y établir (1).

Mais les Dominicains des Philippines ne se décourageaient pas facilement. Ils n'avaient pu pénétrer en Chine par Macao, ils se dirigèrent sur un autre point.

(1) On a voulu expliquer l'éloignement des Frères-Prêcheurs de la Chine pendant ces quelques années en l'attribuant à la répugnance des Portugais de Macao pour les religieux espagnols des Philippines. A cela nous répondrons d'abord qu'il y avait des Dominicains portugais, et que l'un d'eux, évêque de Macao, y voit si peu d'inconvénient qu'il va chercher lui-même des renforts à Manille. Il ne faut pas oublier non plus qu'à cette époque les deux couronnes d'Espagne et de Portugal étant réunies, l'élément portugais devait perdre de son influence jalouse. Quoi qu'il en soit de cette opinion, nous verrions plutôt la véritable raison de cet éloignement dans certains dissentiments inspirés par une prudence excessive. En Chine, comme plus tard au Japon et au Tonkin, l'unité dans l'exercice du zèle aurait été préférable à une émulation trop ardente et trop exclusive.

L'île Formose offrait de grands avantages qui n'échappèrent pas à leur zèle intelligent. L'établissement d'une mission florissante dans cette île, située à peu de distance de la Chine, fut donc le premier coup vraiment efficace porté par les Frères-Prêcheurs au fanatisme chinois (1).

En 1625, Barthélemy Martinez, toujours désireux de pénétrer en Chine, vint s'établir dans l'île Formose avec cinq autres religieux, y fonda une église et un couvent, et travailla sans relâche et avec de grands succès à la conversion des infidèles. Ces peuples, autrefois barbares et anthropophages, devinrent, sous l'influence salutaire de leurs Pères dans la foi, doux et pacifiques

(1) Voici sur cette île quelques détails fournis par Mgr Just Aguilar, de l'Ordre de Saint-Dominique, actuellement coadjuteur du vicaire apostolique du Fo-Kien :

« ..... Au sud-est de la province du Fo-Kien, dont les limites sont celles de notre mission, se trouve une île que les Européens appellent avec raison *Formose* (*Belle*), et les Chinois *Tay-Wan* (*Jardin des eaux courantes*). Elle occupe un espace de soixante lieues du nord au sud, et de trente lieues de l'est à l'ouest, dans sa partie la plus large. Un canal ou détroit de trente-quatre lieues de largeur la sépare du Fo-Kien. Son ciel bienfaisant, ses hautes montagnes couvertes d'arbres fruitiers, ses vastes champs de riz, ses forêts de cocotiers, ses plantations et ses cultures de toute espèce, font de Formose un site pittoresque et un grenier d'abondance.....

« Tay-Wan, ville de commerce, avec un mauvais port, est aujourd'hui la capitale de l'île. C'est la résidence du gouverneur..... La garnison se compose de trois mille hommes au plus; les soldats sont tirés de la province du Fo-Kien (dont l'île de Formose dépend) et se relèvent tous les trois ans. — La population de Formose se divise en trois classes : les chinois, les naturels d'origine chinoise et les anciens indigènes..... » (*Annales de la Propagation de la Foi*, t. XXXIX, p. 112 et suivantes.)

comme des agneaux. Quelques années plus tard, en 1630, Hyacinthe Esquivel du Rosaire donna à cette chrétienté naissante un prodigieux accroissement, en y fondant un séminaire pour y former les prêtres chinois et japonais.

Cependant tout n'était pas consolation dans l'île Formose : elle eut aussi ses confesseurs et ses martyrs. En 1633, François de Saint-Dominique se présentait dans cette île sans autres armes que sa tendre charité. Sa familiarité avec les insulaires allait jusqu'à se faire pour ainsi dire sauvage avec les sauvages pour les gagner tous à Jésus-Christ. Rien ne pouvait arrêter son zèle et son ardent amour pour ces âmes dégradées. Pauvre lui-même, il partage avec les pauvres les aliments grossiers qu'il mendie ; toujours souffrant, il est infatigable ; enfin, ami fidèle et défenseur intrépide des indigènes, il meurt victime de son zèle à les réconcilier.

Un jour plusieurs insulaires oubliant tout sentiment de reconnaissance et d'humanité, se précipitent sur lui et s'apprêtent à le tuer lâchement au fond d'une forêt. François de Saint-Dominique, malgré le désir qu'il a de mourir, sent son cœur affligé de leur crime « Comment « osez-vous me tuer? s'écrie-t-il. Je ne suis venu que « pour vous sauver et pour vous instruire des mystères « de la foi. » Ces douces paroles auraient dû calmer les assassins. Mais rien ne put les arrêter ; plus furieux que des tigres, ils le percèrent à coup de flèches pendant qu'il répétait avec amour le saint Nom de Jésus et qu'il offrait sa vie avec son sang pour leur conversion. Ce martyre eut lieu le 27 janvier 1633.

En 1636, Louis Maro, l'un des plus fervents religieux de la province des Philippines, arrosait aussi de son sang l'île Formose. Dans l'espoir de ramener à la foi chrétienne les assassins du Père François de Saint-Dominique, il avait obtenu pour eux une amnistie générale; mais les coupables, dans leur cruel délire, ne voulurent ni l'entendre, ni le laisser approcher. Il partagea le sort de son frère et mourut aussi percé de flèches. Son corps enlevé par des soldats espagnols respirait une odeur douce et agréable et l'on trouva sur son cœur, qui avait été percé d'une flèche, le très saint Nom de Jésus parfaitement gravé.

Quelques années plus tard (1643), les Hollandais, poursuivant leur guerre fanatique contre le catholicisme, prirent l'île Formose aux Espagnols, ruinèrent l'église et le couvent des Frères-Prêcheurs, profanèrent les saintes images et emmenèrent avec eux prisonniers à Batavia, le Père Jean des Anges et quatre autres religieux. Depuis cette époque, les Dominicains firent de fréquentes apparitions dans cette île, mais elles ont été généralement infructueuses.

Enfin, en 1860, la province du Saint-Rosaire des Philippines, sur la demande de la sacrée Congrégation de la Propagande, accepta de nouveau cette périlleuse mission et bien que les commencements n'aient pas été très heureux, trois Pères évangélisent aujourd'hui avec succès ces plages inhospitalières (1); ils ont une cha-

(1) L'équipage des trois bâtiments chinois échoués sur les écueils de l'île Formose a été égorgé par les insulaires en 1844. (*Annales de la Propagation de la Foi*, t. XVIII, p. 251.)

pelle et une petite résidence à Cheisig-King. « Tout « nous fait espérer, disaient les Pères de la province « réunis au chapitre de 1863, que ce petit troupeau « grandira en peu de temps par le zèle et par le travail « persévérant des missionnaires (1). »

De l'île Formose les Frères-Prêcheurs passèrent bientôt dans la province de Fo-Kien sur les côtes de la Chine. Ange Cocchi de Saint-Antonin, florentin de naissance et missionnaire aussi zélé que savant et pieux, fut le premier qui eut ce bonheur. On le choisit, en 1631, pour aller au nom du gouverneur de l'île de Formose en ambassade auprès du vice-roi d'Uchéo et on lui adjoignit le Père Thomas de Lierra. Ce dernier mourut, durant la traversée, victime d'une trahison et le Père Ange, échappé comme par miracle à la fureur des flots et des pirates, arriva seul en Chine. Son séjour, troublé d'abord par divers interrogatoires et les persécutions des mandarins, devint avec le temps plus paisible; il put enfin annoncer la parole de Dieu en public à Fou-Tcheou et à Fou-Gan.

Dieu bénissait les travaux de ce saint missionnaire. Au mois de juillet 1632, de nombreux chinois de tous les rangs et plusieurs lettrés étaient déjà au rang des catéchumènes. La récitation du Saint-Rosaire, qui se faisait tous les dimanches avec ferveur et en public, était une des principales causes de ces prodigieux succès. Marie pouvait-elle délaisser ses pieux enfants? Sous

(1) *Acta Capit. Prov. sancti Rosarii*, Manilæ, 1863. — Ces trois missionnaires sont les Révérends Pères Ferdinand Sainz, vicaire provincial, Michel Limarquez et André Chinchon.

sa douce protection cette chrétienté devint bientôt si fervente et si nombreuse, que le 24 décembre de la même année, le Père Ange écrivait au provincial des Philippines : « Des ouvriers, des ouvriers, des ouvriers ; « car la moisson est grande et prête à être coupée. »

Cette demande fut accueillie avec empressement. Deux missionnaires, Jean-Baptiste Moralès et François Diaz, partirent immédiatement (1633), et allèrent rejoindre le Père Ange Cocchi qui les attendait pour mourir entre leurs bras. Ses vœux étaient satisfaits, le désir du ciel restait seul dans cette âme vraiment apostolique : « Seigneur, disait-il, faites briller à nos yeux la lumière « de votre visage. Vous avez donné la joie à mon cœur. « Je m'endormirai et je me reposerai en paix (1). » Il s'endormit bientôt en effet dans la paix du Seigneur, laissant l'apostolat de la Chine pour héritage à ses deux frères affligés.

Cette mission ne pouvait tomber en de meilleures mains. Jean-Baptiste Moralès mérita par trente-un ans de pénibles travaux le titre glorieux de grand apôtre de la Chine. On voyait cet infatigable et hardi missionnaire prêchant partout le crucifix à la main et attirant à lui une foule immense avide de l'entendre et de contempler l'image de Jésus-Christ. Comme un autre saint Paul il pouvait dire à ces nations orgueilleuses : « A Dieu « ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la « croix de notre Seigneur Jésus-Christ (2). » — « Je ne

(1) Ps., IV, 7-10.
(2) Gal., VI, 14.

« fais point profession parmi vous de savoir autre chose « que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié (1). »

Ce spectacle était nouveau en Chine et ne plaisait pas à tous : les bonzes s'irritèrent et menacèrent de mort les courageux missionnaires ; mais ceux-ci, forts d'une mission toute divine, poursuivirent résolument leur route et pénétrèrent au milieu d'un concours de peuple toujours plus nombreux, jusque dans la province de Tché-Kiang. La prédication de l'Evangile n'est-elle pas partout la même ? En Chine comme autrefois aux peuples de la Grèce, les apôtres pouvaient résumer ainsi le caractère de leur ministère sacré : « Les gentils cher- « chent la sagesse, nous prêchons Jésus-Christ crucifié « qui est un scandale pour les Juifs et une folie pour les « gentils, mais qui est la force et la sagesse de Dieu « pour ceux qui, soit Juifs, soit gentils, sont appelés à « le connaître (2). »

Toutefois Jean-Baptiste Moralès et François Diaz furent bientôt arrêtés au milieu de leur course apostolique. Les mandarins, effrayés de tant d'audace, les firent conduire devant les tribunaux, les accusant de troubler l'empire et de mépriser les lois. Les généreux confesseurs n'eurent pas si tôt fini avec la police chinoise : ils furent traduits devant vingt-deux tribunaux, fouettés plusieurs fois cruellement, condamnés à la cangue et à plusieurs autres supplices barbares.

Il s'éleva vers cette époque parmi les missionnaires

(1) I Cor., II, 2.
(2) I Cor., I, 23, 23.

des différents Ordres religieux une dispute malheureuse et regrettable à bien des titres. Il s'agissait de savoir s'il y avait de la superstition et de l'idolâtrie dans les honneurs que les Chinois rendent à Confucius et à leurs ancêtres, honneurs qui étaient accompagnés de certaines oblations faites, ou solennellement par les mandarins et les docteurs, aux équinoxes, à la nouvelle et à la pleine lune, ou bien en particulier dans les maisons et les temples. Clément XI, au tribunal de qui l'affaire fut portée, condamna, en 1704, les rits chinois comme superstitieux et chargea le patriarche d'Antioche, depuis cardinal de Tournon, d'aller lui-même faire exécuter son décret en Chine. Benoît XIV confirma ce décret par sa bulle *Ex quo singulari*, publiée en 1742 et ordonna d'exprimer en chinois le Nom de Dieu par *Tien-Chu*, qui veut dire Seigneur du ciel, et défendit l'usage des mots *Tien*, le ciel, et *Xang-Ti*, le suprême modérateur, lesquels signifient le Dieu suprême des idolâtres. Benoît XIV proscrit encore l'inscription *King-Tien*, que nous rendrions par ces mots : Adore le ciel.

Cette dispute célèbre préoccupa les esprits pendant longtemps et fit un mal immense à ces missions déjà si persécutées. Enfin ceux qui soutenaient que les rits chinois n'étaient que des honneurs civils et politiques finirent par se soumettre aux décisions du Saint-Siége. Les Dominicains et les Franciscains virent alors triompher la doctrine qu'ils avaient toujours soutenue et pour laquelle ils avaient souffert avec patience de cruelles et sanglantes persécutions. L'expérience prouvait une fois de plus que « ce qui, en Dieu, paraît folie, est plus sage

« que la sagesse des hommes ; et ce qui, en Dieu, pa-
« raît faiblesse, est plus fort que leur force (1). »

En 1635, les Pères Jean Garcia, Antoine de la Tour et Pierre Chaves, après avoir évangélisé en passant l'île Formose, pénétrèrent en Chine et s'établirent à Fou-Gan dans le Fo-Kien. Pendant quatre ans ces courageux missionnaires y prêchèrent l'Évangile de paix, source unique de bonheur pour les peuples : pour prix de leurs immenses travaux, ils furent à plusieurs reprises battus de verges, chargés de fers et jetés dans les prisons. Les Frères-Prêcheurs n'étaient encore que cinq dans l'intérieur de la Chine. Mais c'était déjà trop pour l'ennemi de tout bien : quatre d'entre eux furent inhumainement exilés. Le Père Jean Garcia, resté seul et obligé de se cacher, soutint avec une incomparable énergie le poids énorme de la mission (2).

Personne ne se dissimulait les difficultés à vaincre. Cependant François Diaz rentrait en Chine, en 1642, et mourait trois ans après victime de son zèle. Il avait amené avec lui un de ces hommes que rien n'arrête et qui sont désignés par la divine Providence pour servir d'exemple à la postérité. François de Capillas était son nom. On le voyait parcourir à pied les villes et les bourgades, pauvrement vêtu, sans autre bagage que son bréviaire, sans autre appui que la croix. Un grand nombre d'infidèles convertis, d'apostats réconciliés à l'Eglise, de vierges consacrées à Dieu, la bonne odeur de Jésus-Christ, répandue

(1) I Cor., I, 25.
(2) *Act. Cap. Gen.*, Rom., 1650; *Hist. Phil.*, lib. I, c. 1 et 8.

de tout côté par ses fervents disciples, attestaient que le Seigneur bénissait sa mission. Il poursuivait cette pénible, mais consolante carrière, lorsque les mandarins secrètement irrités par les calomnies des bonzes le firent arrêter dans les environs de Fou-Gan (1647).

Rien de plus beau, ni de plus héroïque que les actes du martyre de François de Capillas. On lui demandait qui l'avait nourri et logé pendant ses courses apostoliques :

— « Je n'ai, dit-il, d'autre maison que le monde, d'autre toit que le firmament, d'autre lit que la terre, d'autres provisions que celles que la Providence m'envoie chaque jour, d'autre but en Chine que de travailler et de souffrir pour la gloire de Jésus-Christ et pour le bonheur éternel de ceux qui croient en son nom. »

Une autre fois le mandarin lui objectait plusieurs accusations désavantageuses à la loi chrétienne et à ses prédications. François de Capillas, animé d'un saint zèle, lui répond :

— « Vous savez bien que vous mentez. Nous ne sommes pas venus ici chercher votre or, ni votre argent, mais vos âmes. Poussés par la charité de Jésus qui nous presse, nous venons dissiper vos erreurs et faire luire à vos yeux la lumière de la vérité. Tout ce qu'on peut dire de plus est faux. Quoi qu'il en soit, nous regarderons toujours les peines de cette vie et les supplices que vous pouvez nous infliger comme un bienfait et un gage de félicité éternelle. »

Battu de verges, chargé de chaînes, traîné de tribunal en tribunal, soumis à toutes sortes de tortures, le con-

fesseur de la foi ne cessa d'annoncer la vérité chrétienne à ses juges et à ses bourreaux. Insensible aux flatteuses promesses comme aux plus affreux supplices, il répond au juge qui lui proposait d'apostasier :

— « Garde tes honneurs, tes richesses et tes plaisirs ; je n'ambitionne rien au monde que la gloire de mourir pour soutenir la foi que j'ai prêchée ; tes plus cruels tourments seront mes plus chères délices : je ne suis pas venu d'Europe en Chine, pour m'enrichir de tes trésors, mais pour prêcher la divinité de Jésus-Christ aux dépens de mon sang. Tu peux m'ôter la vie, tu peux réduire mon corps en cendres, mais la charité de Jésus-Christ qui embrase mon cœur, triomphera de l'ardeur de tes flammes ; tu peux déchirer mes membres en mille pièces, mais tu ne saurais avec toute ta rage me séparer de Jésus-Christ, par la grâce duquel j'espère sortir victorieux des supplices. Qu'espères-tu de plus ? Pourquoi différes-tu ma mort ? Tu peux m'arracher le cœur de la poitrine, mais tu n'as pas la puissance de m'arracher le cœur de mon Dieu, à qui je suis consacré par le saint baptême et par la profession religieuse. »

Que la hardiesse et la fermeté de ce langage ne nous étonnent pas. Les réponses des premiers martyrs à leurs juges ont été plus d'une fois pleines d'une remarquable énergie. Saint Paul traitait son juge de *muraille blanchie* (1). « Ils étaient patients, dit saint Augustin,

(1) *Act.*, 23-3.

« fidèles dans la confession, inviolablement attachés à « la vérité dans toutes leurs paroles. Il est vrai qu'ils « lançaient quelques traits du Seigneur contre les im- « pies, et qu'ils les provoquaient à la colère, mais ils en « guérissaient aussi plusieurs pour le salut (1). »

François de Capillas, reconduit dans son cachot, encouragea, instruisit et baptisa plusieurs prisonniers. Tous ceux qui eurent la liberté de le visiter en prison, chrétiens ou idolâtres, éprouvèrent de grandes consolations et recueillirent de grands fruits de ses saintes et chaleureuses exhortations.

Enfin, le 15 janvier 1648, François Fernandez de Capillas, premier martyr en Chine, consomma son sacrifice à Fou-Gan, sous les yeux d'un peuple immense. Rien ne manqua à la gloire d'une si sainte mort. Les païens, étonnés d'une pareille force d'âme, le contemplaient avec admiration ; les néophytes édifiés renouvelaient leur ferveur. A Macao, aux Philippines, en Espagne sa patrie, et dans tout l'Ordre de Saint-Dominique, la nouvelle de cet événement fut saluée comme une victoire, et partout on célébra les louanges du serviteur de Dieu, en rendant au ciel de solennelles actions de grâces (2).

(1) Saint Augustin, *in Ps.* XXXIX, n° 16.

(2) La Congrégation intermédiaire de la province du Saint-Rosaire des Philippines en 1650 fit un très bel éloge du Père François Fernandez de Capillas, religieux profès du couvent de Saint-Paul à Valladolid. Il était resté neuf ans dans la difficile mission de la Nouvelle-Ségovie et six ans en Chine. Né en 1605, à Vacherin del Campos (Vieille-Castille), il entra à 17 ans dans l'Ordre de Saint-Dominique. Toujours fidèle à sa vocation, il pratiquait dans sa plus grande perfection la pauvreté évangélique

Si le sang des martyrs est une semence de chrétiens, le sang des missionnaires est aussi une semence d'apôtres. A la nouvelle du martyre de François de Capillas, plusieurs Frères-Prêcheurs accoururent avides de partager son sort. Le Père Jean-Baptiste Moralès, après 16 ans d'absence, revint en Chine en 1649 ; il amenait avec lui les Pères Timothée de Saint-Antonin, Emmanuel Rodriguez et François Varo.

De nombreux travaux et de grandes fatigues les attendaient. Emmanuel Rodriguez mourut, en 1653, des suites de son dévouement, en allant voir un malade. Le Père Jean-Baptiste Moralès, en le voyant rentrer couvert de boue et mouillé jusqu'aux os, l'embrassa avec une grande abondance de larmes : « Consolez-vous, mon Père, lui répondit Rodiguez, ce sont là nos bons morceaux. »

On le conçoit : pour des travaux aussi continuels et aussi pénibles il fallait aux missionnaires de nouvelles recrues. On leur envoya, en 1655, les Pères Raymond de la Vallée, Victor Ricci de Florence, Dominique Coronado, Didace Rodriguez et Grégoire Lopez.

A l'arrivée de ces nouveaux missionnaires, Jean-Baptiste Moralès partit aussitôt pour sa chère province du Tché-Kiang avec le Père Dominique Coronado ; Timothée de Saint-Antonin et Raymond de la Vallée allèrent

et l'humilité. Ses plus grandes délices étaient l'oraison et la lecture des Livres saints. En 1666, la Sacrée Congrégation ordonna des informations sur ce martyr. — Voir sur François de Capillas : *Hist. Phil.*, t. II, liv. 1, c. 37 et suivants ; *Apologie des Dominicains*, ch. 12 ; Touron, *Histoire des hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique*, t. VI, p. 732.

bientôt les rejoindre. Quelque temps après Didace Rodriguez, à peine débarqué, mourut de fatigue. François Varo eut pour mission de prêcher à Fou-Tcheou, capitale de la province : il le fit avec de si grands succès qu'il fallut bientôt penser à bâtir pour les fidèles une grande et belle église (1).

Victor Ricci avait fixé sa résidence à Hia-Men, port le plus fréquenté des côtes de la Chine à cette époque. Son apostolat s'exerça d'abord sur les petits enfants. Tout le monde sait la coutume barbare des Chinois d'exposer les petits enfants. Le cœur du missionnaire ne put souffrir cette atrocité, et, préludant à l'œuvre de la Sainte-Enfance, il les adopta tous. Victor Ricci se mit à chercher partout ces innocentes victimes, recueillit les plus jeunes, et leur donna des nourrices ; pour les autres il les traînait à sa suite et allait mendier de porte en porte le pain qui devait les empêcher de mourir.

C'était un beau spectacle que de voir ce noble florentin, cet illustre enfant de saint Dominique, devenu le Vincent de Paul de la Chine, se faire la mère tendre et dévouée de ces pauvres enfants abandonnés, leur rendre les soins les plus dégoûtants, qu'une mère seule peut accepter et supporter sans peine et sans répugnance. Mais pour l'apôtre, c'était une véritable consolation : il voyait dans ces pauvres petites créatures ses frères en Jésus-Christ, régénérés dans le saint baptême, et héri-

(1) Innocent XI, informé des mérites de Francois Varo, l'institua vicaire apostolique des provinces de Yu-nan, Kouang-Tsi et Kouang-Tong, pour succéder à Mgr d'Héliopolis. Les bulles n'arrivèrent qu'après sa mort.

tiers, comme lui, d'une vie meilleure. Le nombre de ses enfants adoptifs devint si grand qu'il fut obligé de construire un hôpital pour les recevoir.

En 1656, Victor Ricci écrivait à Manille pour réclamer les ressources nécessaires à son œuvre : « Je me trouve, disait-il, entouré de plusieurs petits enfants, les uns encore à la mamelle, les autres âgés de deux, trois et quatre ans, couverts les uns de gale, les autres de vermine, et qui ne savent faire autre chose que manger et pleurer. Il est nécessaire de chercher des nourrices et de les payer ; mais en attendant qu'elles soient trouvées, je suis obligé de préparer moi-même leurs petits repas avec de la farine et du sucre ; il faut vêtir les autres, les laver, les panser, les couvrir, leur rendre enfin tous les services qu'une mère pieuse rend à ses enfants ; de sorte que le jour et la nuit ils me causent une grande inquiétude.

« Cependant Dieu me donne des forces pour supporter ces travaux, et il me console par la vue de tant de petites créatures, qui, après avoir été régénérées dans les eaux du baptême, entrent en possession des trônes que perdirent les esprits rebelles. Mais le nombre des enfants abandonnés augmente tellement, que si je ne suis pas secouru par quelques aumônes, je mourrai avec eux. »

En effet, que pouvait faire un pauvre missionnaire délaissé, sans influence, sans argent, sans protection ? Les ressources manquèrent bientôt et l'œuvre de la Sainte-Enfance ou du rachat des petits enfants chinois, dont Victor Ricci fut l'un des premiers promoteurs, dut

attendre longtemps encore pour s'étendre et prospérer.

On cite encore de Victor Ricci cet autre trait de zèle apostolique. Un jour, passant près d'un criminel condamné à mort, il sent son cœur pressé d'ouvrir le ciel à cette âme délaissée. Il aborde le patient, l'instruit et veut le baptiser. Le bourreau n'a pas le temps d'attendre, et l'eau manque pour le baptême. Mais Dieu, toujours riche en miséricorde, montre cette eau à son apôtre dans un creux qui s'ouvre devant lui.

La vie de ce Frère-Prêcheur est vraiment extraordinaire : apôtre, père nourricier d'une foule de petits enfants, garde-malade, il est aussi ambassadeur. Les Chinois l'envoient à Manille, les Espagnols de Manille le députent en Chine. Dans une révolte des Chinois du faubourg de Parian, le Père Joseph de Madrid avait été tué par les émeutiers, l'ordre et l'autorité du gouvernement méconnus. La punition fut terrible : presque tous les coupables furent égorgés.

A cette nouvelle le gouvernement chinois s'irrite et la mort de tous les Espagnols des Philippines est arrêtée dans ses conseils. Une guerre sanglante allait commencer. Ricci part pour la Chine, comparaît devant une nombreuse assemblée de mandarins et plaide la cause de la paix. « S'il y a eu trop de sévérité dans le châtiment, il faut avouer, dit-il, que l'insurrection et le meurtre criaient aussi vengeance. » Le conseil délibère et Ricci part avec une réponse favorable pour Manille, où il arrive le 29 avril 1663.

On vit alors ce modeste religieux, déjà vieilli par les fatigues d'un long apostolat, accompagné d'une ambas-

sade chinoise magnifique et pompeuse. Sa réception fut une fête populaire à Manille. Gouverneur, clergé, espagnols, indiens et chinois, tous le félicitaient d'avoir obtenu une paix si avantageuse à la Religion et à l'Etat.

Ces résultats heureux ne durèrent pas longtemps. L'empereur Chun-Tche, mort en 1661, laissait une régence. Les bonzes en profitèrent pour persécuter l'Eglise. En 1662, Timothée de Saint-Antonin tombait épuisé de fatigues, et deux ans plus tard le Père Jean-Baptiste Moralès saluait en mourant une persécution qui allait commencer (1).

En effet, quelque temps après la mort de ce grand missionnaire, l'ordre vint de transporter tous les missionnaires à Pékin. Quatre Frères-Prêcheurs furent forcés de s'y rendre : les Pères Dominique Coronado, Dominique Navarrete, Dominique de Saint-Pierre et Philippe Léonardo. Cinq autres restaient cachés dans le Fo-Kien : Jean Garcia, Victor Ricci, Raymond de la Vallée, François Varro et Jacques Berge ; les uns comme les autres eurent beaucoup à souffrir dans ces jours de lutte et de détresse.

Dominique Coronado avait parcouru durant neuf ans plusieurs provinces de la Chine, du Fo-Kien au Tché-Kiang, du Tché-Kiang au Kouang-Tong. La persécution

(1) Le Père Jean Baptiste Moralès s'est beaucoup occupé de la trop fameuse question des cérémonies chinoises. Voir sur cette question le travail rectifié et très impartial de M. l'abbé Rohrbacher, dans son *Histoire de l'Eglise*, 2e ou 3e édition, t. XXVI, p. 630-668.

venait l'arrêter au moment où il commençait à recueillir les fruits de ses travaux. Coronado aurait pu s'enfuir, mais son ardent désir du martyre lui fit mépriser ce parti, qu'il considérait comme une lâcheté. Arrêté et conduit à Pékin, il trouva dans sa prison les Pères Adam et Verbiest, de la Compagnie de Jésus, et se lia avec eux d'une étroite amitié. Ce doux commerce fraternel qui remplissait son âme de consolations spirituelles lui fut bientôt enlevé; on le relégua dans une prison isolée et malsaine.

Néanmoins la charité des Pères jésuites dont quelques-uns jouissaient d'une certaine liberté comme naturalistes et physiciens, poursuivit le captif jusque dans son isolement et adoucit encore quelquefois ses souffrances; mais ses jours étaient pleins et sa couronne suffisamment embellie de sacrifices. Dominique Coronado mourut en prison, le 9 mai 1665. Au témoignage de six Pères jésuites, témoins de sa fermeté et de ses souffrances, cette mort fut considérée comme un vrai martyre (1).

Les autres missionnaires furent jugés quelque temps après. Ils étaient tous exilés à Canton, où ils arrivèrent le 25 mars 1666. Soixante-quinze églises furent ainsi privées de leurs pasteurs. Dans ce désastre général, l'Ordre de Saint-Dominique se vit obligé d'abandonner onze résidences, vingt églises et plusieurs oratoires dans les bourgs et villages. « Lorsque la persécution éclata, dit Dominique Navarrete, nous avions des églises dans

(1) Dominique Navarrete, t. II, traité I, proleg., p. 28.

cinq villes, trois bourgs et cinq villages. Ces lieux étaient dans trois provinces : Fo-Kien, Tché-Kiang et Kouang-Tong. Les choses paraissaient si bien disposées, qu'il semblait que nous étions venus au temps de la moisson ; mais l'homme ennemi sema la zizanie et en recueillit les fruits (1). »

Dominique Navarrete, l'historien et aussi la victime de cette persécution, était aux Philippines depuis 1648. Le ministère qu'il avait exercé pendant longtemps à Manille auprès des Chinois lui avait rendu leur langue très familière ; il avait prêché un carême avec fruit à Macao, en 1659, évangélisé le Fo-Kien pendant deux ans, et le Tché-Kiang pendant une année entière. A la mort du Père Jean-Baptiste Moralès, ce saint et savant religieux avait été chargé de la direction des missions dominicaines en Chine. Navarrete était donc, à bien des titres, le guide et le soutien de ses frères. Ne pouvant plus leur être utile dans ce moment de crise et de persécution, il se rendit à Rome pour rendre compte de l'état de cette mission non seulement au Maître-Général des Dominicains, Jean-Thomas Rocaberti, mais au Pape Clément X et à la Congrégation de la Propagande. Sur son exposé, on sentit la nécessité d'envoyer en Chine un chef de toute la mission, avec un caractère qui, en lui attirant le respect des missionnaires de tous les Ordres, pût les réunir tous dans les mêmes pratiques, et utiliser aussi plus efficacement les élans de leur zèle. Le cardinal Ottoboni, depuis Pape sous le nom d'Alexan-

(1) Dominique Navarrete, *loco citato*.

dre VIII, le proposa pour cette œuvre de conciliation et voulut le charger de toutes les missions de l'empire de la Chine. Dominique Navarrete n'accepta point la dignité qui lui était offerte (1).

Toutefois le fardeau qu'un Dominicain venait de refuser fut imposé à un autre religieux du même Ordre, chinois de naissance.

Grégoire Lopez était son nom : il avait donné de bonne heure des gages non équivoques de son attachement à la foi et de son zèle à la propager; envoyé à Manille où il avait reçu l'habit de Saint-Dominique, il avait été ordonné prêtre en 1654. Sa vertu et sa science parurent dès lors si consommées qu'il obtint bientôt après des supérieurs la permission de rentrer en Chine.

En ce moment l'arrivée d'un missionnaire indigène était un évènement tout providentiel. Tandis que, relégués à Canton, gardés à vue à Pékin, ou cachés dans quelques chrétientés ignorées, les missionnaires européens lèvent leurs mains au ciel en faveur de leurs néophytes persécutés, et gémissent dans le silence, Grégoire Lopez supplée presque seul à l'absence de tous les autres. Revêtu du costume chinois, il parcourt sans

(1) Dominique Navarrete ne retourna pas en Chine. Après s'être livré pendant quelque temps à des travaux littéraires en Espagne, il fut nommé à l'archevêché de Saint-Domingue où il mourut, regretté de tous, en 1689. — Obiit inter suorum lacrymas, ingentique totius Ordinis luctu, amantissimus Pater, Præsulque omni veneratione dignissimus, anno Christi 1689. Ut res sinicas nemo dilucidius explicuit, nemo ad eas missiones, aspirante Numine, vocatis ac pergentibus utilius. Echard, t. II, p. 721.

relâche les chrétientés en péril, console les Eglises abandonnées, soutient les faibles dans la foi, réconcilie les apostats et fait partout de nouvelles conquêtes à l'Evangile. Pendant les trente mois de son isolement, il visite dix grandes provinces et baptise plus de trois mille personnes (1).

La persécution cessa, mais non le zèle du Père Lopez. Tel était l'éclat de sa sainteté que les païens eux-mêmes, témoins des prodiges qu'il opérait par la seule invocation du très-saint Nom de Jésus, ne pouvaient s'empêcher de respecter en lui la toute-puissance de Dieu; les fidèles le considéraient comme un bon père et un grand saint; les missionnaires de tous les Ordres exaltaient à l'envi ses excellentes qualités. En un mot, Grégoire Lopez était arrivé à ce point de grandeur morale où tout s'incline avec respect, vénération et amour.

Le bruit de son apostolat vint jusqu'à Rome. Clément X voulut l'élever à l'épiscopat et le nomma vicaire apostolique de plusieurs provinces de la Chine. Mais la modestie du serviteur de Dieu n'était pas moins grande que son zèle; autant il aimait le travail, autant il craignait les honneurs : il refusa cette dignité. Innocent XI le contraignit enfin à l'accepter en 1679. Ce saint religieux mourut à Nankin le 27 février 1687. La ferveur de sa foi, l'innocence de ses mœurs, sa simplicité, ses travaux, ses souffrances, ne lui ont sans doute pas acquis moins de mérite et de gloire devant Dieu que de légitime vénération devant les hommes.

(1) Dominique Navarrete, t. II, traité I.

Un autre Frère-Prêcheur, que nous ne pouvons oublier et qui fut le premier maître dans l'apostolat de Grégoire Lopez, Jean Garcia, ferme la série des apôtres qui se signalèrent le plus dans cette fameuse persécution. Entré en Chine le 7 septembre 1636, Jean Garcia fut assez courageux et assez habile pour garder son poste au plus fort de toutes les persécutions, jusqu'à sa mort en 1665.

Pendant vingt-neuf ans du plus glorieux apostolat, Jean Garcia, si justement surnommé *de la Croix*, donna des marques de la plus haute sainteté. A l'exemple de notre Seigneur Jésus-Christ, il gravit la montagne douloureuse du calvaire avant d'arriver au repos de la patrie céleste. Son séjour en Chine ne fut qu'un long martyre. A peine arrivé au Fo-Kien, la persécution éclate : il est obligé de se cacher dans les égouts, de fuir sur les montagnes, sans savoir où il va, tantôt s'enfonçant dans les marais et les ruisseaux, tantôt marchant sans chaussures dans des chemins rocailleux au bord des plus affreux précipices. Il voyage la nuit pour ne pas être découvert; le jour, il se cache dans les cavernes, sous les ruines de quelque vieille muraille ou va chercher un asile dans les sépulcres des morts et dans les tanières des bêtes féroces. Presque nu, souffrant la faim et la soif, il n'a bientôt plus de lieu où reposer sa tête. L'ardeur de sa charité pour les âmes l'oblige souvent d'aller dans les villes et les bourgs au secours des chrétiens persécutés : c'est toujours au milieu de nouvelles souffrances et de nouveaux dangers. La peste éclate, il se dévoue au service des pestiférés; idolâtres et chrétiens, tous admirent son courage.

On le surprend un jour à l'autel ; les satellites, après avoir brisé le calice et profané les saints Mystères, le traînent cruellement dans les rues, le chargeant de coups de pieds et de bâton et le laissent comme mort à la voirie. Dans cette extrémité, le saint confesseur de la foi a trouvé son crucifix, sa seule et unique consolation ; il s'en empare, le presse contre son cœur et dans les transports de son amour, triomphe de la mort même, entonne un cantique d'actions de grâces et marche à de nouveaux combats.

Souvent forcé de se réfugier dans les montagnes et dans les forêts les plus écartées et les plus inaccessibles, privé de tout secours humain, il est obligé de se défendre contre les tigres. Alors, dans ces affreuses solitudes, au milieu des angoisses et des périls de tout genre, la voix infiniment douce de son divin Maître se fait entendre et remplit son cœur d'une consolation si grande et si intime, qu'il ne peut retenir ses larmes et s'écrie : « C'est assez, Seigneur, c'est assez, ne me donnez pas « si tôt la récompense de mes petits services. » Puis ne contenant plus ses transports, il s'élève au-dessus de la nature, du monde, de l'enfer, et chante de nouvelles hymnes à son bien-aimé qui le plonge sans cesse dans une fournaise d'amour.

Au saint autel, Jean Garcia est si embrasé des flammes de la divine charité, qu'il ne peut en tempérer les ardeurs et verse d'abondantes larmes de tendresse et de reconnaissance. Dieu inonde ainsi quelquefois de délices ceux qu'il a choisis pour porter son Nom aux nations : leur vie est dure et pénible à la nature, mais

aussi c'est un ciel anticipé. Le centuple n'est-il pas promis dès ce monde à ceux qui quittent tout pour son amour?

« Les croix, transformées par les flammes de l'amour, disait un saint prêtre, sont comme un fagot d'épines que l'on jette au feu, et que le feu réduit en cendres. Les épines sont dures, mais les cendres sont douces. Les épines suent le baume et la croix transpire la douceur. Mais il faut presser les épines dans ses mains et serrer la croix sur son cœur pour qu'elles distillent le suc qu'elles contiennent (1). »

C'est ce qu'expérimenta délicieusement le Père Jean Garcia. Aussi toutes ces consolations ne firent qu'augmenter son ardent désir pour les souffrances: non content des martyres qu'il avait déjà endurés, il demanda à Notre-Seigneur des souffrances continuelles, jusqu'à sa mort. Il fut exaucé: les peines intérieures furent ajoutées à des persécutions nombreuses. Son cœur était souvent rempli de frayeurs et de désolations qui lui faisaient dire avec saint Paul: « Qui me délivrera de ce « corps de mort? Persécuté au dehors, je suis anéanti « dans mon âme. — *Foris pugnæ, intus timores.* »

L'isolement était la plus grande souffrance de son cœur. Le saint missionnaire nous en a laissé un témoignage écrit dans une lettre qui ne respire pas moins la vertu solide du religieux que le zèle ardent de l'apôtre. Il écrivait de Fou-Gan le 23 février 1640, au Révérend Père Charles Clément Gan, provincial des Philippines :

(1) Paroles du curé d'Ars.

« Jésus soit avec vous, mon très Révérend Père, et avec mes frères les religieux de notre province! Qu'il vous conserve tous dans son divin amour, dans sa grâce, dans sa paix, et dans la consolation de son Saint-Esprit! Amen!

« Je suis présentement en santé, quoique très affligé de me voir seul et dans la gêne depuis si longtemps. Ma consolation pourtant est de voir que c'est par obéissance, bien que la nature faible ne cesse pas d'être fatiguée, et que ce mauvais cheval (c'est ainsi qu'il appelait son corps) en ressente la charge. Le pis est d'être seul, sans avoir à qui se confesser, ni à qui communiquer plusieurs doutes, qui, chaque jour, naissent dans cette Babylone pleine de mille horreurs et de méchantes herbes très enracinées. Pour les arracher, il faut d'autres forces que les miennes, qui sont très faibles en toutes choses. *Malheur à celui qui est seul... Le frère, qui est aidé de son frère, est comme une ville très forte...*

« Il faut sans doute que je ne mérite pas cette grâce à cause de mes péchés: que sa divine volonté soit faite! Vous êtes mon Père, que votre Révérence y fasse attention... Mais qu'elle fasse cependant ce qu'elle trouvera bon, car j'obéirai en tout, etc. »

Il n'était pas possible de résister à de tels désirs. On lui envoya donc plusieurs de ses frères qui arrivèrent assez à temps pour assister à ses derniers combats. Jean Garcia mourut dans la grande persécution de 1665, à la suite des mauvais traitements qu'il avait reçus. Le chapitre provincial de Manille en 1667 et le chapitre général de Rome en 1678 ont conservé dans leurs actes

la précieuse mémoire de ce religieux, illustre par sa vertu aussi bien que par son long et pénible apostolat (1).

Les Frères et les Sœurs du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, qui se trouvaient en grand nombre dans l'empire de la Chine s'illustrèrent aussi durant la persécution par leur patience et leur fermeté. Nous n'entreprendrons pas de les faire tous connaître. Dominique Navarrete cite en particulier le Frère Pierre Chin, de la classe des lettrés (2). Nous nommerons aussi Joachim Ko et son petit-fils Philippe, qui souffrirent tous deux la mort en haine de la foi (3). Plusieurs autres, à différentes époques, montrèrent la même force et la même persévérance. Les vierges chrétiennes ne furent ni plus épargnées, ni moins courageuses et montrèrent une fois de plus que Dieu choisit ce qu'il y a de plus faible pour confondre les forts.

En 1669, la majorité de Khang-Hi rendit la paix aux Chrétiens et les missionnaires eurent bientôt repris dans l'empire de la Chine l'ascendant que l'exil ou la mort leur avait fait perdre.

Les Frères-Prêcheurs de la province du Saint-Rosaire s'empressèrent d'y envoyer plusieurs missionnaires. Ce furent, en 1673, les Pères Arcade du Rosaire, Pierre d'Alcala, Pierre d'Alarçon et Alphonse de Cordoue. L'année suivante Victor Ricci, toujours infatigable, y conduisit encore quatre autres religieux.

(1) Voir aussi *Hist. phil.*, IIe p., ch. 9, 10 et suivants.
(2) Dominique Navarrete, t. II, traité 2.
(3) *Hist. phil.*, IIe p., ch. 46.

On distinguait surtout parmi ces nouveaux apôtres le Père Pierre d'Alcala. Il venait de débarquer à l'île Formose et attendait une occasion favorable pour passer en Chine. Un jour, il rencontre sur sa route trois condamnés attachés à des poteaux avec de gros cloux qui leur perçaient les pieds, les mains et les bras. Depuis plusieurs jours ces malheureux jetaient des cris affreux. Pierre d'Alcala, ne prenant conseil que de son cœur, monte hardiment sur l'échafaud, mêle ses larmes à celles de ces trois suppliciés, et, après avoir adouci leurs angoisses par les témoignages d'une tendre compassion, leur parle de Jésus-Christ, Sauveur des hommes, cloué, lui aussi, et pour eux sur une croix, leur promet le pardon au nom de ce même Jésus-Christ, s'ils se repentent de leurs crimes. Ces malheureux écoutent, sont touchés, convertis, reçoivent le saint baptême et meurent résignés et chrétiens.

Arrivé en Chine, Pierre d'Alcala se concilia bientôt l'amour et la confiance de tous. Le nombre des Chinois qu'il avait convertis était trop grand, et sa chrétienté trop florissante dans le Tché-Kiang pour qu'il échappât aux dangers de la persécution. Mais rien ne put arrêter son zèle pour le salut des âmes, ni sa régularité à suivre les austérités de l'Ordre et les saintes pratiques de la province du Saint-Rosaire. Lors même qu'il se trouvait seul, après les fatigues d'une journée bien remplie par le ministère, il se levait la nuit pour vaquer à l'oraison et à ses exercices de pénitence.

Le cardinal de Tournon, légat du Pape en Chine, rempli d'admiration pour sa vertu, son zèle et les fruits

abondants de salut qu'il opérait, voulut le nommer vicaire apostolique du Tché-Kiang et le sacrer évêque. Pierre d'Alcala accepta le travail de missionnaire, mais refusa les honneurs de l'épiscopat. Tel était l'action merveilleuse de cet homme de Dieu qu'on pouvait suivre ses traces dans les provinces de Fo-Kien et de Tché-Kiang aux villages et aux bourgs qu'il avait convertis. Cependant sa modestie lui cachait tout cela et il s'écriait en mourant et avec les accents d'une humilité profonde et sur un ton lamentable : « Une seule chose « me fait de la peine, c'est que je n'ai rien fait pour « Dieu (1). »

La soumission et l'obéissance des Frères-Prêcheurs n'étaient pas moins grandes que leur zèle ; le révérendissime Père Cloche, Maître-Général, leur avait recommandé d'obéir ponctuellement aux ordres du cardinal de Tournon, légat du Pape en Chine. Ses désirs furent fidèlement accomplis. Le Cardinal légat n'eut qu'à se louer de la promptitude avec laquelle ils se conformèrent à ces décisions en toutes circonstances. Le chapitre provincial tenu à Manille en 1710, l'atteste d'une manière authentique, et Clément XI en donne lui-même un glorieux témoignage dans une lettre du 22 avril 1713, adressée aux Dominicains de la province du Saint-Rosaire.

« A nos chers Fils le provincial et les autres religieux de l'Ordre des Frères-Prêcheurs de la province du Saint-Rosaire aux Philippines, Clément XI, pape.

(1) Mgr Montigni, des Missions Etrangères, a écrit une relation de la vie du P. Pierre d'Alcala.

« Nos chers Fils, salut, et bénédiction apostolique.

« Ce qu'on nous a souvent rapporté de votre excellente piété et du fidèle attachement que vous n'avez cessé de faire paraître envers nous, et envers le Saint-Siége, nous a causé d'autant plus de joie, que cela est plus conforme à l'esprit d'un Ordre que nous chérissons beaucoup. Mais ce qui nous a été particulièrement agréable et que nous avons appris avec un sensible plaisir, c'est que, en toutes occasions, vous vous êtes distingués par la plus prompte et la plus sincère obéissance aux ordres, non seulement de feu le Cardinal de Tournon, dont le nom est en bénédiction, mais aussi de tous les vicaires apostoliques que le Saint-Siége a envoyés dans ces missions. Nous n'ignorons pas non plus avec quelle constance vous êtes démeurés toujours fermes contre tous les efforts de ceux qui vous accablaient d'affliction, ni avec quelle invincible patience et quel magnanime courage vous avez porté les fers, souffert l'exil et triomphé de tous les maux.

« C'est donc pour nous un consolant devoir de vous témoigner combien nous estimons une vertu si digne de louanges ; et en vous donnant les plus fortes assurances de notre bienveillance, nous devons vous féliciter de ce que vous vous êtes couverts de gloire devant tous les véritables enfants de l'Eglise, qui ne sauraient trop louer ce zèle et cette force chrétienne, dont vous avez donné de si beaux exemples. Lorsque l'occasion se présentera, nous ne manquerons pas de vous donner de plus grands témoignages de notre amour paternel : vous en recevrez cependant un gage dans les présents

que nous vous envoyons, et que nous ne doutons pas devoir être fort agréables à des personnes de votre caractère. Nous vous donnons en même temps, mes chers Fils, la bénédiction apostolique, et nous prions Celui qui est l'auteur de tous les biens, de vous remplir toujours de ses dons les plus précieux.

« A Rome... le 22 d'avril 1713, la 13e année de notre pontificat. »

Les encouragements du souverain Pontife enflammèrent les Pères de la province des Philippines d'une nouvelle et sainte ardeur. Parmi ceux qui eurent une glorieuse part aux labeurs et aux persécutions de cette époque, nous citerons encore les Pères François-Thomas Croquer, François Cantero, Jean-Antoine Diaz, Magin Bentallol, Pierre Muñoz, Pierre de Amarall, Jean Astudillo, qui servit d'interprète au légat à Canton et à Macao; Jean Caballero et François Caballero (1).

De graves embarras surgirent à la mort de l'empereur Khang-Hi. Ce prince mourut, le 20 décembre 1722, après un règne de soixante ans, laissant la couronne à son fils, Young-Tching. Celui-ci bannit les missionnaires des principales villes, et toléra comme une grâce dans son palais, avec le titre de mandarins ceux qui savaient la peinture, les mathématiques et les arts libéraux. Les Frères-Prêcheurs n'eurent aucune part à cet édit de tolérance et il fallut encore se cacher, travailler dans l'ombre ou mourir sur la brèche : Blaise de la Sierra et

(1) Citation du P. François Gonzalès de Saint-Pierre, qui avait évangélisé lui-même le Fo-Kien.

Eusèbe Oscot eurent en particulier beaucoup à souffrir dans cette persécution,

Sous le règne de Khien-Long, qui succéda à Young-Tching en 1746, la persécution, loin de cesser, devint plus terrible encore. L'Ordre de Saint-Dominique eut alors la gloire de donner à l'Eglise cinq nouveaux martyrs : Pierre Martyr Sanz, évêque de Mauricastre et vicaire apostolique du Fo-Kien ; François Serrano, évêque de Tipasa, coadjuteur avec future succession ; Joachim Royo, Jean Alcober et François Diaz.

Ces fervents missionnaires évangélisaient depuis plusieurs années la province du Fo-Kien ; ils avaient converti un si grand nombre de Chinois qu'au moment de leur arrestation, la ville de Fou-Gan était presque toute chrétienne ; lorsqu'on les fit partir, dit le mémoire adressé alors à l'empereur de la Chine, on vit plusieurs milliers de personnes sortir pour les accompagner. Les femmes et les filles se mettaient à genoux sur leur passage. Tous voulaient toucher leurs habits et faisaient retentir les airs de leurs cris et de leurs gémissements. — « Ces coupables Européens, continue le mandarin dans son rapport, ont si bien su s'attacher les cœurs que le nombre de leurs sectateurs augmente de jour en jour et qu'on ne saurait les dissiper... Les lettrés, comme le peuple, s'y laissent prendre et embrassent cette religion. Ils l'ont si fort étendue et propagée, qu'elle remplit presque toute la cité. »

Pierre Martyr Sanz, profès du couvent de Lérida en Espagne, était en Chine depuis 1715 et avait succédé

à Mgr Maigrot, dans le vicariat apostolique du Fo-Kien (1). Joachim Royo, aragonais, y était arrivé en 1722. François Serrano, de l'Andalousie, travaillait au Fo-Kien depuis 1727; Jean Alcover, né à Girone en Espagne, depuis 1730 et François Diaz depuis 1738; le plus jeune de ces martyrs avait donc dix-huit ans d'apostolat en Chine, lorsque l'ordre de se saisir de tous les missionnaires arriva.

L'arrestation eut lieu à Fou-Gan avec un grand appareil de cruautés. Une jeune fille de dix-neuf ans fut d'abord mise à la torture.

« — Sais-tu où sont les Européens? demanda l'officier.

— Je l'ignore, répondit-elle.

— Ne sais-tu pas que je puis te condamner à mort?

— Voilà ma tête, vous êtes le maître de la faire trancher, ce sera pour moi le souverain bonheur. »

Malgré ce courageux silence, trois missionnaires furent pris presqu'aussitôt et condamnés au supplice *des soufflets.*

Le supplice des soufflets est une véritable barbarie.

(1) Depuis cette époque, l'Ordre de Saint-Dominique est en possession de ce vicariat, l'un des plus florissants de la Chine. On cite parmi les vicaires apostoliques de cette province, Magin Ventallol, évêque de Carysto, et Eusèbe Oscot. D'autres Frères-Prêcheurs ont exercé leur apostolat en d'autres provinces. C'est ainsi que le P. Louis Maggi, de la célèbre congrégation de Saint-Marc, fut envoyé en Chine par la Propagande, en 1731. Ses vertus et ses glorieux travaux le firent nommer vicaire apostolique du Su-Chuen et sacrer évêque en 1740. D'autres Frères-Prêcheurs italiens ont également évangélisé la Chine, l'un d'entre eux s'y trouve encore aujourd'hui, mais nous n'avons pu trouver les détails de leur apostolat.

« Il consiste, dit un missionnaire, à mettre le patient à genoux; un bourreau se place derrière lui, et mettant un genou en terre, il lui prend la tête par la tresse des cheveux, le renverse sur celui de ses genoux qui est resté élevé, en sorte qu'une des joues du patient est placée horizontalement; alors un autre officier, tenant à la main un instrument assez semblable à une semelle de soulier, et formé de quatre lames de cuir cousues ensemble, décharge à tour de bras sur cette joue le nombre de coups fixé par le mandarin. Un seul suffit pour faire perdre connaissance. Souvent les dents en sont brisées dans la bouche, et la tête enfle horriblement. Si le nombre des soufflets est considérable, on les applique successivement sur les deux joues. »

Au milieu des horreurs d'un pareil supplice, les trois généreux confesseurs restèrent muets. Mais le saint évêque apprenant les tortures de ses frères, se présenta lui-même aux satellites; le cinquième Père imita bientôt son exemple..

Le mandarin Fan triomphait. Il traînait à sa suite, deux évêques, trois missionnaires, et plusieurs frères et sœurs du Tiers-Ordre. Jamais plus beau cortége n'avait parcouru la Chine. Les saints confesseurs eurent beaucoup à souffrir pendant un voyage de dix jours, escortés par une soldatesque grossière et exposés aux injures d'une populace ameutée. Arrivés à Fou-Tcheou, capitale du Fo-Kien, et distribués en différentes prisons, on leur fit subir plusieurs interrogatoires, les outrages les plus sanglants et les châtiments les

plus cruels. Aidés par la grâce divine, ils confessèrent tous généreusement le Nom de Jésus-Christ.

Ce n'était plus des hommes, mais des lions intrépides et prêts au combat. Les pieuses vierges se distinguèrent aussi par la sagesse de leurs réponses et par une fermeté que leur âge et leur sexe ne pouvaient naturellement leur donner. Cinq d'entre elles et une veuve, appliquées à la question, répétaient souvent ces paroles : « Nous « craignons Dieu, nous ne craignons pas les tour- « ments. »

On redoublait la violence de la torture; leur sang ruisselait de toutes parts, et ces généreuses filles criaient encore plus haut : « Nous ne craignons pas les sup- « plices, mais seulement le péché. Nous sommes chré- « tiennes; nous voulons vivre et mourir dans cette re- « ligion (1). »

Vint ensuite le tour des missionnaires. Ils se justifièrent facilement des injustes calomnies dont on les accusait, et déclarèrent hautement qu'ils étaient venus dans l'empire pour annoncer aux Chinois le Nom et la loi de Jésus-Christ. Ils avaient, il est vrai, attiré une grande foule de peuple au christianisme; mais c'était pour eux un vrai bonheur et une bien vive consolation.

Cette réponse ne satisfit pas les juges idolâtres, on les mit aussitôt à la torture. Le vénérable évêque de

(1) Térèse, Louise, Jeanne, Luce, Rose, vierges chinoises du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. — (*Relation écrite par un des prisonniers.*) — La veuve s'appelait Min-Ki. — « Deum vereor, non timeo tor menta, amo, amo servare religionem. » — (*Lettre de Mgr Matthias.*)

Mauricastre reçut avec un courage héroïque quatre-vingt-cinq soufflets; à voir sa fermeté on l'aurait dit insensible. Le Père Serrano eut la peau des joues enlevée et le visage tout ensanglanté. Outre les soufflets, les Pères Alcover et Royo souffrirent deux fois la flagellation. Le Père Diaz l'endura aussi deux fois et eut de plus à deux reprises la torture aux pieds.

Enfin, convaincu de l'inutilité des supplices, le vice-roi du Fo-Kien prononça la sentence de mort le 1er novembre 1746. Elle était ainsi conçue :

« Pé-to-lo (Pierre Martyr Sanz), après avoir été banni par un arrêt public, a eu cependant l'audace, non seulement de faire venir dans le Fo-Kien des Européens, au nombre de quatre, pour y prêcher la religion chrétienne, mais de rentrer lui-même et de se déguiser pour rester inconnu dans le district de Fou-Gan, et tout cela dans le dessein de pervertir les cœurs; ce qui est allé à un tel point, que tous ceux d'entre les lettrés et le peuple qui ont embrassé leur religion ne veulent plus la quitter, malgré les moyens qu'on emploie pour les faire changer... Pour couper court aux malheurs funestes qui en seraient infailliblement provenus, nous condamnons, conformément à nos lois, ledit Pé-to-lo à avoir la tête tranchée, sans attendre le temps ordinaire des supplices. Pour les quatre autres Européens, nous les condamnons pareillement à être décapités, mais dans le temps ordinaire; à l'égard de Ko, nous le condamnons à être étranglé, etc. (1). »

(1) Ambroise Ko, chinois de Fou-Gan et zélé disciple de l'évê-

L'empereur confirma cette sentence le 21 avril 1747. Le moment du supplice arrivé, Pierre Sanz embrassa tendrement ses frères et dit aux mandarins assemblés pour lui signifier son arrêt de mort : « Je meurs pour « la défense de la sainte religion ; puisqu'il ne m'est pas « donné d'être plus longtemps apôtre de cet empire, « du moins j'en serai le protecteur dans le ciel. »

On conduisit aussitôt Pierre Sanz au lieu du supplice. Pendant le trajet, il priait avec ferveur ; on semblait lire, sur son visage riant et tout enflammé du divin amour, une sainte confiance et comme un avant-goût de la paix du ciel. En effet ne pouvait-il pas dire comme saint Paul : « J'ai bien combattu, j'ai achevé ma course, « j'ai gardé la foi, il ne me reste qu'à attendre la cou- « ronne de justice qui m'est réservée, et que le Sei- « gneur, comme un juste juge, me donnera en ce grand « jour (1). »

Ce spectacle fit une profonde impression sur les assistants : les idolâtres ne pouvaient s'empêcher d'admirer le courage de ce vieillard vénérable ; les chrétiens, malgré leur douleur, considéraient sa mort comme un triomphe et s'abandonnaient aux saints transports de leur dévotion. Arrivé au lieu du supplice, Pierre Sanz se mit à genoux et dit à son bourreau : « Mon « ami, je vais au ciel. Ah ! que je voudrais vous y voir « un jour. » — Le bourreau lui répondit : « Je le désire

que de Mauricastre. Il déclara devant les tribunaux qu'il était chrétien, et qu'il avait souvent fait l'office de catéchiste.

(1) Tim., IV, 7.

aussi de tout mon cœur. » Quelques instants après, le généreux confesseur recevait la couronne du martyre; c'était le 26 mai 1747.

Ainsi mourut Pierre Martyr Sanz, évêque de Mauricastre, vicaire apostolique du Fo-Kien, âgé de soixante-six ans et neuf mois; il avait prêché pendant quarante ans, en Espagne, aux Philippines, et surtout en Chine, les vérités saintes dont il était le glorieux témoin.

Les quatre Pères prisonniers et le catéchiste Ambroise Ko restèrent encore vingt-huit mois en prison. Ils portaient sur leurs fronts les marques sanglantes de leur prochain supplice et attendaient dans la paix et dans la résignation le jour de leur délivrance. Leur captivité sanctifiée par la grâce divine fut pour eux une source abondante de nouveaux mérites. On les vit souffrir sans se plaindre des chaleurs excessives, avec des fers aux pieds et aux mains, en compagnie des plus grands scélérats, conservant toujours une grande sérénité d'âme.

« Vous dites que je suis gai dans cette prison, écrivait le Père Serrano au Père Miralta, cela est vrai. Ce que nous offrons à Jésus-Christ notre Sauveur est si peu de chose, ne serait-ce pas pire si nous le lui offrions de mauvaise grâce? Si votre révérence m'offrait une chose précieuse et que ce ne fût pas de bon cœur, je vous assure que je ne la recevrais pas. Que serait-ce donc si elle m'offrait une chose mauvaise et encore avec peine? Ainsi, offrant à Jésus-Christ cette mauvaise tête, je dois au moins le faire avec plaisir : *Hilarem enim datorem diligit Deus.* »

Néanmoins cette sainte joie n'empêchait pas une sainte tristesse. Les confesseurs pouvaient-ils ne pas soupirer sans cesse après les joies plus pures et plus stables de la patrie? « Malheur à moi, parce que mon « exil est prolongé! » disait l'un. Un autre répondait aussitôt : « Je me suis réjoui dans cette parole qui « m'a été dite : Nous irons dans la maison du Sei- « gneur. » Ils y allèrent en effet : leur exécution eut lieu le 28 octobre 1748 (1).

La joie des chrétiens à la vue de ce glorieux triomphe fut aussi mêlé d'une bien grande amertume : la persécution continuait, et il n'y avait plus alors en Chine qu'un seul missionnaire de l'Ordre de Saint-Dominique, le Père Jean de Sainte-Marie. Vers ce temps-là, plusieurs frères et sœurs du Tiers-Ordre eurent beaucoup à souffrir et confessèrent courageusement la foi. Il serait trop long de citer ici tous les noms : ils sont inscrits au livre de vie « ceux dont le cœur ne « s'est point perverti, et qui ne se sont point détournés « du Seigneur (2). »

Cependant les troubles et les persécutions cessèrent vers la fin du XVIII[e] siècle. Les Frères-Prêcheurs des Philippines revinrent alors en grand nombre cultiver le champ encore arrosé des sueurs et du sang de leurs devanciers. Ils ne virent partout que des ruines :

(1) Ce que nous avons dit des martyrs de 1746 et 1748 est tiré en grande partie d'une relation imprimée à Manille. Voir aussi l'allocution de Benoît XIV, dans le consistoire secret du 16 septembre 1748.

(2) Eccli., XLVI, 13.

« comme les enfants d'Israël et les enfants de Juda, ils « iront en cheminant et en pleurant, et ils chercheront « le Seigneur leur Dieu. Et ils demanderont le che- « min de Sion; leurs regards seront là. » Ils cherchent les débris d'une chrétienté presque détruite et ils répètent avec douleur : « Mon peuple a été un trou- « peau perdu... ils sont allés de la montagne à la col- « line ; ils ont oublié leur demeure. Tous ceux qui les « ont trouvés, les ont dévorés. »

Mais, chose consolante, voici ce que leur dit le Seigneur : « Je ramènerai Israël dans sa demeure ; il ren- « trera dans ses pâturages... et son âme sera rassa- « siée (1). »

En effet, on voyait fleurir au commencement du XIX^e^ siècle, sous la direction des Frères-Prêcheurs, une Eglise dont les nombreux rameaux s'étendaient au loin sur cette vaste et riche contrée. « Ce grain de senevé, disent les *Annales de la Propagation de la Foi*, devenu un grand arbre, abritait souvent les oiseaux du ciel, c'est-à-dire les missionnaires qui, destinés à d'autres provinces moins heureuses, trouvaient à leur passage ou dans leur fuite un asile assuré au milieu des villes du Fo-Kien. Souvent ils nous ont redit dans leurs lettres la douceur de l'hospitalité qu'ils avaient reçue, et les merveilles qu'avec une sainte jalousie, ils y avaient contemplées. La paix, la publicité dont jouissait le catholicisme, la croix debout sur les montagnes, saluée avec étonnement par les navigateurs qui fréquentent les

(1) Jérémie, L, 4, 7 et 19.

côtes de cet empire idolâtre, et les hymnes chantées le soir par des villages entiers, annonçaient que des milliers de frères y priaient désormais avec nous, comme nous et pour nous (1). »

Il ne sera pas sans intérêt d'entendre le récit de quelques-uns de ces missionnaires. Mgr Brugnière, vicaire apostolique de Corée, fut témoin, en 1833, de l'état prospère de la mission du Fo-Kien.

Voici en quels termes il rend compte de ses impressions :

« Quand nous fûmes arrivés, nous voulions rester enfermés dans l'enceinte de notre domicile; mais Mgr Carpena, vicaire apostolique du Fo-Kien, nous dit que cela n'était pas nécessaire. Nous sortions donc plusieurs ensemble; tous ceux que nous rencontrions nous saluaient, les païens comme les chrétiens; il est bien à croire cependant qu'ils nous reconnaissaient pour européens.

« Les personnes du sexe sont très pieuses; toutes sont fort attachées à notre sainte religion. Le nombre des vierges qui se consacrent à Dieu est considérable. Il y a parmi elles de vraies religieuses du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. Quand elles ont atteint l'âge de trente ou quarante ans, on leur donne le voile; mais elles ne portent l'habit religieux que le jour de leur profession et celui de leur sépulture. Le reste de leur vie, elles ont pour costume une robe bleue ou noire, d'une étoffe ordinaire, assez semblable à celles des prêtres mission-

(1) *Annales de la Propag. de la Foi*, t. II, p. 57.

naires; elles n'ont aucun ornement de tête, c'est par là qu'on les distingue des personnes de leur sexe qui n'ont pas renoncé au monde. La règle est austère : elles doivent se lever à minuit, elles font de fréquentes prières et jeûnent plusieurs fois la semaine. Ces religieuses ne sont point cloîtrées, elles restent dans le sein de leurs familles ; elles ont cependant des prieures et des sous-prieures et vivent du travail de leurs mains (1)...

(1) A ces détails sur le Tiers-Ordre de Saint-Dominique, en Chine, nous croyons devoir donner une notice sur la V. sœur Anne Tein du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, morte le 22 juin 1861, en grande vénération, au Fo-Kien. Cette relation, envoyée à Manille par le P. vicaire provincial, a été insérée dans les actes du chapitre provincial des Philippines en 1863.

« La nature et la grâce se plurent à combler à l'envi Anne Tein des dons les plus riches. Elle naquit de parents chrétiens, en 1798, à Ngñei-Kagon, à trois lieues de la ville de Fo-Gan; mais, et à cause de la rareté des ministres de l'Evangile, elle ne put être baptisée qu'à l'âge de 16 ans. — La grâce de Dieu la prévint de bénédictions abondantes, bien que dans sa ville natale, nul, à part ses parents, ne connût le vrai Dieu ; cependant, saisie de mépris pour les délices du siècle, elle consacra sa virginité à Dieu, et résolut de le suivre dans le Tiers-Ordre de Saint-Dominique. Dieu lui enseigna ce que les hommes ne lui avaient pas encore appris. Un jour, en effet, comme elle désirait avec ardeur être instruite dans la pratique de l'oraison, un jeune homme, d'une merveilleuse beauté, lui apparaissant, lui enseigna parfaitement ce saint exercice, comme elle l'a elle-même déclaré au Père qui témoigne de ce fait. — Après cette céleste faveur, son cœur brûla pour Dieu d'un si ardent amour, qu'elle répandait une grande abondance de larmes lorsqu'elle assistait au Saint-Sacrifice de la Messe, ou lorsqu'elle méditait les mystères de la passion de Notre-Seigneur. Outre l'office des Tertiaires, elle récitait chaque jour le Rosaire entier; elle se levait à minuit, et, à genoux, elle se livrait à l'oraison en versant des torrents de larmes. Ses prières étaient si agréables à Dieu, que presque toujours elle obtenait ce qu'elle demandait. Entre

« Le 3 avril, j'allai voir le séminaire, d'après l'invitation du Révérend Père vicaire provincial qui en est supérieur.

tous les bienfaits que Dieu lui accorda, un surtout est digne d'être remarqué : étant tombée dans une grave maladie, abandonnée de tout secours humain, cherchant en vain quelqu'un qui la pût consoler, elle se voyait sur le point de mourir. Dans cette extrémité, elle avala, avec une grande confiance, un billet sur lequel était écrit le nom de la Conception de la B. V. Marie, et aussitôt elle se trouva guérie. A l'aide du seul signe de la croix, et grâce à ses ferventes prières, elle guérit plusieurs femmes affligées de diverses infirmités; aussi avait-elle coutume de dire : « L'expérience m'a appris que le remède le plus efficace « est de former le signe de la croix sur la partie malade. »

A l'aide de la dévotion du T. S. Rosaire, elle opéra plusieurs autres miracles. — Un autre jour, il arriva que pendant qu'elle enseignait dans une grosse bourgade les éléments de la foi, une bête de somme saisie par une maladie épidémique était sur le point de mourir; Anne, prise de compassion pour le maître de cet animal, se mit à réciter avec une grande ferveur le Saint-Rosaire, et aussitôt la bête de somme fut complétement guérie. — Sainte de corps et d'esprit selon le commandement de l'Apôtre, elle se rendit recommandable auprès de tous; son humilité et sa douceur étaient si grandes, qu'elle recevait non seulement avec patience, mais encore avec joie, les injures et les moqueries dont l'accablaient les païens et les mauvais chrétiens. — Toutes les fois que l'honneur de Dieu l'exigeait, elle reprenait avec force les pécheurs et les impies. Le P. missionnaire l'envoya un jour pour instruire dans la foi la famille d'un riche infidèle. A peine celui-ci l'eut-il vue entrer dans sa maison, qu'il s'emporta avec violence et se mit à la couvrir d'injures; Anne lui parla avec une si grande force et une si grande douceur que non seulement elle apaisa sa colère, mais qu'elle obtint encore la permission d'instruire tous ceux de sa demeure qui voulurent embrasser la religion catholique; lui-même, à l'heure de la mort, demanda le baptême. — De temps en temps on l'envoyait dans des villages où le peuple, après avoir abandonné les mœurs chrétiennes, se livrait, sans retenue, aux superstitions et refusait de recevoir les missionnaires. Anne ne perdait point courage, elle courait au lieu indiqué, et par l'efficacité de ses paroles pré-

Il est placé dans un site charmant, sur le penchant d'une colline, en face d'une agréable vallée; au bas

parait la voie aux missionnaires, si bien que, partout où elle se rendait, les abus étaient réprimés et les âmes ramenées aux sentiments de la piété chrétienne. — Le zèle ardent du salut de ses frères, qui la dévorait, laisse à penser combien vives étaient les flammes du divin amour qui la consumaient! Le nombre et la grandeur des traverses qu'elle a endurées pour amener les infidèles à la connaissance du vrai Dieu, sont incroyables! Quelles peines! quels soins pour instruire les catéchumènes! Elle travaillait sans relâche à la conversion des païens; elle aidait aussi les chrétiens dans leurs travaux, afin qu'en étant plus tôt délivrés, ils pussent consacrer plus de temps à l'étude de la religion. — Quand il s'agissait de gagner des âmes, rien ne la rebutait, ni la faim, ni l'inhumanité de ses hôtes, ni quelque autre souffrance que ce pût être. Les païens et les mauvais chrétiens que Dieu a conduits au salut et à la pénitence, par ses soins et par ses labeurs, sont pour ainsi dire innombrables. — Parmi les familles païennes d'une maison de la ville de Kien-Sang, se trouvait une dame très attachée au culte des idoles; elle fréquentait leurs temples pour les vénérer, et dépensait en leur honneur de grandes sommes d'argent; soit par hasard, soit par curiosité, elle entendit un jour Anne qui instruisait quelques chrétiens; elle se prit d'affection pour elle; elle écoutait avec avidité ses enseignements sur la religion, et se plaisait à l'interroger; enfin, renonçant à ses erreurs superstitieuses, elle demanda à être instruite dans la foi et à être baptisée; toute sa famille et sa parenté se joignirent à elle, et dès ce jour la chrétienté de cette ville s'accrut considérablement. — Dans le village de Peing-Yong, près de Fou-Gan, était une néophyte qui, à peine baptisée, avait oublié les obligations de son saint état, et qui, dans sa conduite, vivait plutôt en païenne qu'en chrétienne, ne tenant aucun compte des conseils et des exhortations de sa belle-mère, très fervente chrétienne; mais à peine eut-elle entendu Anne, qu'elle rentra en elle-même et se convertit sérieusement à la vertu. La charité que notre sainte tertiaire portait au prochain se manifestait surtout dans l'assistance empressée qu'elle donnait aux malades et aux moribonds. — L'appelait-on en quelque endroit pour porter secours aux infirmes, elle accou-

coule la rivière de Fou-Gan, qui forme le port où nous débarquâmes (1). »

Le même missionnaire ajoute : « Rien n'égale la charité que Mgr de Fo-Kien a montrée pour nous et pour moi en particulier. Nous nous sommes trouvés chez lui jusqu'à quatorze, en y comprenant les courriers ; quelques-uns y ont passé plusieurs mois. Il a pourvu généreusement

rait aussitôt, sans tenir compte de la distance, de l'innoportunité de l'heure, ni de l'état du temps; rien n'abattait son courage, rien ne pouvait la détourner, ni la pauvreté, ni le dénuement de la demeure, ni la malpropreté, ni la mauvaise odeur des malades, ni les autres incommodités nécessairement attachées à cet exercice de charité. Tout au contraire, le visage serein, le cœur joyeux, avec une patience invincible et un admirable dévouement, elle servait sans relâche, nuit et jour, avec la plus entière sollicitude et jusqu'à leur dernier soupir, les malades dans les plus longues infirmités. Aussi, non seulement les bons, mais aussi les méchants, qui, d'ailleurs, la haïssaient, louaient souvent son ardente charité. Les artifices du diable ne pouvaient non plus l'épouvanter; car souvent avec ses ferventes prières elle ramenait à la paix et à la confiance en Dieu des malades agités par les suggestions de Satan et vomissant d'horribles blasphèmes dans leurs accès de désespoir.

Elle donnait aux PP. missionnaires tant et de si grands secours pour exercer leur saint ministère, qu'on pouvait l'appeler à juste titre *la missionnaire des missionnaires.* D'ailleurs, elle les eut toujours en grande estime, leur donnant des marques non équivoques de sa profonde vénération et les servant selon ses forces. — Enfin, épuisée par tant de labeurs et d'angoisses d'âme et de corps supportés pendant tout le cours de sa vie pour le service de Dieu, âgée de plus de 60 ans, comblée de mérites, elle entra dans l'immortalité et passa à une meilleure vie, le 22 juin 1861, après avoir reçu, avec une grande dévotion, les sacrements de l'Eglise.

(1) Mgr Brugnière. (*Annales de la Propag. de la Foi*, t. IX, p. 220 et 222.)

à tous nos besoins. Du reste, ce n'est pas envers nous seulement qu'il s'est montré si généreux, il a rendu les mêmes services aux missionnaires qui nous ont précédés et à ceux qui nous ont suivis; il les invite même à passer par son vicariat. Une conduite si noble et si digne d'un évêque catholique, lui a mérité les éloges et les remerciements de la Propagande. Il n'est cependant pas riche, mais, malgré ses faibles ressources, il donne beaucoup aux pauvres. Quelquefois nous lui manifestions la peine que nous éprouvions en voyant les dépenses qu'il faisait, soit pour nous, soit pour les autres; il nous répondait seulement: *Deus providebit*, le Seigneur y pourvoira (1). »

M. Baldus, missionnaire lazariste en Chine, s'exprimait ainsi en 1835: « J'ai trouvé chez ce vénérable doyen des missionnaires en Chine, Mgr Carpena, à barbe longue et blanche, l'hospitalité la plus cordiale et la plus généreuse pendant trois semaines. Je l'ai trouvé entouré de la vénération et de l'amour de ses chrétiens, qui sont au nombre de cinquante à soixante mille, dispersés dans des chrétientés peu éloignées les unes des autres, parmi lesquelles il habite depuis près de quarante-cinq ans (2). »

Le vénérable Perboyre, depuis si glorieusement martyrisé, écrivait du Fo-Kien, le 7 mars 1836: « Vous savez avec quelle bonté Mgr Carpena, vicaire apostolique du Fo-Kien, reçoit les missionnaires. Il nous a accueil-

(1) Mgr Bruguière, *loco citato*, p. 214.
(2) *Annales*, t. X, p. 71.

lis et n'a cessé de nous traiter avec cette largeur de cœur qui, en quelque sorte, fait oublier à l'hôte l'hospitalité même, en lui persuadant qu'il est en famille. Malgré son grand âge, nous l'avons trouvé jouissant d'une santé parfaite, et prêchant avec force à un peuple nombreux qui se presse autour de lui pour entendre la parole de Dieu... J'ai eu occasion de voir plusieurs des Révérends Pères Dominicains qui desservent cette intéressante mission ; ils m'ont paru de près tels que je me les étais représentés de loin, c'est-à-dire pleins de doctrine et de vertus. Ils sont sept ou huit européens, et ils ont un nombre égal de prêtres indigènes. N'étant pas éloignés les uns des autres, ils peuvent se voir de temps en temps, se consulter et se communiquer leurs lumières, ce qui n'est pas un petit avantage (1). »

Ces divers extraits des lettres des missionnaires français semblaient annoncer une ère de calme et de prospérité pour ces missions : mais rien n'est stable sur cette pauvre terre d'exil. De nouvelles épreuves se préparaient dans l'ombre. Mgr Calderon, alors coadjuteur de Fo-Kien, écrivant au prieur du couvent de Saint-Dominique à Manille, raconte ainsi les tristes évènements de cette persécution.

« Quand l'année dernière, au commencement de novembre, je vous rendis compte de cette mission, je vous parlai de sa prospérité présente, des fruits abondants qu'elle promettait pour l'avenir, de la paix dont jouis-

(1) M. Perboyre, lettre à Mgr Torrette, à Macao. (*Annales de la Propag. de la Foi*, t. XI, p. 12 et 14.)

sait cette petite Eglise. Je vous disais combien Dieu y était loué, ainsi que sa sainte Mère ; avec quelle publicité et quelle solennité nous célébrions les divins offices non seulement sur les montagnes isolées, ou dans l'épaisseur des bois, mais encore dans les plaines, dans les lieux les plus fréquentés, et en présence du mandarin lui-même. Mais voici que sur la fin de novembre 1836, l'empereur a rendu un décret contre les missionnaires et les chrétiens du Fo-Kien... Dès lors la vigne du Seigneur fut ravagée, et cette belle chrétienté ne fut plus reconnaissable ; le chant du Saint-Rosaire ne se fit plus entendre, les solennités cessèrent, nos églises devinrent muettes, et ces saints édifices, qui jusqu'alors avaient été la joie de notre âme et la consolation des chrétiens, ne furent plus désormais, par leur destruction ou conversion en théâtre de blasphèmes et de désordres, que la douleur la plus vive et le deuil de nos cœurs.

« Non, cher ami, aucun endroit, quelque solitaire qu'il fût, aucun chrétien, dans toute la dépendance du mandarin de Fo-Kien, n'a échappé aux satellites de Satan. Les églises détruites ; les missionnaires cachés dans des masures, sur les montagnes et dans les cavernes ; un grand nombre de chrétiens obligés de prendre la fuite ; d'autres traînés en prison, chargés de chaînes ; ceux-là soumis à de rudes flagellations ; quelques-uns sacrifiant leur vie pour conserver leurs ministres et leur religion ; tous enfin, objets de haine et de mépris ; ajoutez pour la plupart la ruine de leurs maisons, la perte de leurs meubles, la vexation de leurs familles, et vous aurez sous les yeux le véritable tableau de cette chré-

tienté naguère si florissante..... Ces malheurs réunis ont d'abord accablé les fidèles qui habitaient au milieu des païens, ou dans les endroits solitaires. Les malveillants n'osaient encore vexer les grandes chrétientés : ils attendaient que le mandarin vînt avec des soldats pour les aider et prendre les missionnaires. Mais ces lieux privilégiés ne furent pas longtemps à l'abri de la persécution. Le mandarin déploya tout son courroux contre ces peuples pacifiques, dont le seul crime était d'adorer le vrai Dieu...

« Dans la chrétienté des montagnes se trouvaient réunis le Père vicaire provincial, le Père Dominique Sénador, le Père Ignace Ortuzar, le Père Bernardin Isaga ; j'étais avec eux. Le mandarin en ayant eu avis, nous surprit au moment où nous y pensions le moins ; car d'ordinaire les excursions du mandarin n'échappaient pas à la vigilance des chrétiens, qui aussitôt nous conduisaient sur la montagne, autour de laquelle ils posaient des sentinelles. Cette fois le mandarin se trouva aux portes du village, sans que personne en fût instruit ; mais le succès répondit mal à ses astucieuses précautions. On s'écria : « Voilà le mandarin ! » et aussitôt nous de courir à la montagne, où nous pûmes nous cacher.

« Un chrétien remarqua que ces gens armés n'étaient ni soldats, ni officiers de justice, mais seulement des brigands qui venaient répandre la terreur, pour l'exploiter ensuite au profit de leur cupidité. Dix chrétiens se réunirent aussitôt contre les assaillants, qui étaient au nombre de quarante ; un combat opiniâtre s'engagea,

et bientôt les agresseurs, épouvantés à leur tour et couverts de sang, prirent la fuite. Tandis que cette scène se passait d'un côté du village, le mandarin entrait par l'autre, avec ses soldats. L'officier qui les commandait refusa de seconder la cruauté du mandarin qui voulait opprimer ces fidèles montagnards. Alors ceux-ci élevèrent la voix et s'écrièrent : « Si vous venez prendre « des chrétiens, vous pouvez retourner sur vos pas, et « nous vous suivrons tous; si vous venez pour nous « piller, nous saurons nous défendre ; si vous cherchez « des prêtres européens, visitez à votre aise nos maisons, « et si vous en trouvez quelqu'un, nous consentons à « perdre la tête. »

« Les soldats cependant s'étaient retirés; le mandarin ne se croyant pas en force pour opprimer cette chrétienté courageuse, disparut lui-même. Toutefois, comme il voulait brûler le village, il fallut sacrifier mille piastres pour apaiser son courroux.

« Je suis heureux, ajoute Mgr Calderon, d'avoir souffert pour Jésus-Christ pendant quatre mois, mais bien navré de douleur à la vue de tant de pertes; je n'ose plus croire au retour de la paix (1). »

A son tour, le vénérable évêque du Fo-Kien, Mgr Carpena, écrivait du fond d'une caverne éclairée par un flambeau ces détails pleins d'intérêt :

« *Cogitavit Dominus dissipare murum filiæ Sion ; teten-*

(1) Lettre de Mgr Calderon au R. P. Dominique de Sainte-Marie, prieur du couvent de Saint-Dominique, à Manille. (*Annales de la Propag. de la Foi*, t. XI, p. 58.)

dit funiculum suum et non avertit manum suam a perditione. Le Seigneur a résolu de renverser les murs de la fille de Sion; il a tendu le cordeau et n'a cessé de travailler à notre perte. »

« C'est ainsi que la Providence a agi à l'égard de cette Eglise infortunée de Fo-Kien, principalement dans les villes de Fou-Gan et Ning-Ton, où les chrétiens étaient en plus grand nombre. Dans la capitale de la province, ils ont été mis aux plus rudes épreuves; car la colère du Seigneur avait montré au vice-roi que c'était là qu'il devait appesantir ses coups.

« Je vous ai dit que je m'étais retiré dans une petite chrétienté, sur la cime des hautes montagnes. Ces bonnes gens me reçurent avec beaucoup de satisfaction; de mon côté, je n'éprouvai pas moins de joie de me voir avec les deux religieux indigènes que j'y trouvai en lieu de sûreté. Mais la vigilance du lion de Fo-Kien découvrit le lieu de mon refuge : il ordonna au mandarin de l'endroit de me prendre à tout prix. Celui-ci s'achemina vers ces montagnes avec deux cent cinquante hommes tant satellites que soldats, auxquels se joignirent environ trois cents païens pour prendre part au butin. Je m'esquivai la nuit avec mes deux religieux, et me cachai dans une caverne : ils eurent beau chercher et rôder à l'entour, ils ne purent me trouver. A minuit, voyant qu'ils perdaient leur temps, ils mirent le feu à trois maisons et à l'église, pillèrent le village et s'en allèrent laissant un grand nombre d'espions, ce qui obligea les chrétiens de nous transporter dans une autre caverne, connue seulement de cinq d'entre eux;

elle est si profonde, qu'il fut nécessaire de changer quatre fois l'échelle qui nous servait à y descendre, avant de pouvoir arriver jusqu'au fond. Ce fut notre demeure pendant un mois ; les cinq chrétiens qui nous y avaient conduits avaient soin de nous y apporter de la nourriture. Que de fatigues ils ont endurées pour nous ! Je ne puis m'expliquer comment ils ont pu monter et descendre tant de fois, sans que personne s'en soit jamais aperçu. Les pluies étant survenues, notre caverne se changea en un ruisseau rapide, mais les chrétiens vinrent à notre secours et nous en retirèrent mouillés jusqu'aux os. Cependant les espions n'ayant pu nous rencontrer nulle part, pensèrent que nous nous étions dirigés vers d'autres contrées. Depuis lors nous avons été tranquilles ; mais nous restons toujours cachés, de crainte des païens qui nous entourent, et dont quelques-uns sont très méchants. Si Dieu me le permet, je me propose d'écrire un jour l'histoire de cette persécution.

« Nous avons cette consolation, que nul d'entre nous n'a été pris jusqu'à ce jour et nous sommes pour le moment assez tranquilles. Le principal auteur de ces troubles et de ces violences, est un employé autrefois chrétien, et maintenant apostat. Que Dieu ait pitié de lui, et de tous les malheureux qui se sont laissé séduire par un homme si méprisable !.. Voilà que, sans y penser, je vous ai fait une longue lettre : j'espère que vous voudrez bien en excuser l'écriture tremblante et le mauvais papier ; car il faut vous dire que j'écris du fond d'une caverne à la lueur d'une chandelle, en plein midi, et sans mes lunettes que j'ai perdues. »

Un mois plus tard, le même prélat ajoutait : « J'ai reçu ces jours derniers des lettres des Pères Calderon et Jordan : ils sont ensemble et commençent à respirer. Je suis sorti de la fosse où l'on m'avait mis, c'est la sixième caverne qui m'a servi de demeure; j'y ai contracté une grande faiblesse aux jambes et aux cuisses. Je suis maintenant dans une chambre assez décente, et la lumière m'a rendu une partie de mes forces. J'ai la consolation de pouvoir célébrer la sainte messe et j'espère pouvoir me rétablir (1). »

Chose peut-être inouïe dans les annales de l'Eglise, le saint vieillard dont nous venons de transcrire les paroles eut encore neuf années de pénibles labeurs et glorieux combats dans les missions : sacré évêque de Sébaste et vicaire apostolique du Fo-Kien en 1796, il allait en 1845, à l'âge de 84 ans, après un épiscopat d'un demi-siècle en Chine, recevoir la récompense des saints pontifes et des généreux confesseurs de la foi (2).

Pendant trois ans Mgr Michel Calderon resta seul chargé du vicariat apostolique du Fo-Kien. En 1848, Mgr Just Aguilar, nommé évêque de Sébaste, partagea avec lui les travaux et les périls de cette mission, en qualité de coadjuteur. A partir de ce moment, malgré

(1) Lettre de Mgr Carpena, vic. apost. du Fo-Kien, au R. P. Alvarez, de Mançano, procureur des Dominicains à Macao. (*Annales de la Propag. de la Foi*, t. XI, p. 64.)

(2) Mgr Roch Carpena Diaz, natif de Yecla, dans le royaume de Murcie, était fils du couvent de Sainte-Croix de Grenade. Il avait quitté l'Espagne pour les Missions, le 8 décembre 1789, à l'âge de 29 ans. (*Catalogue des missionnaires*, Manille, 1857.)

certaines persécutions partielles, la paix semble vouloir régner au Fo-Kien.

Quelques détails, extraits des dernières lettres des évêques dominicains missionnaires en Chine, seront ici comme le couronnement de ce que nous avons dit rapidement dans ce chapitre et nous donneront une idée des résultats obtenus en Chine par l'intrépide courage et la persévérance apostolique des Frères-Prêcheurs de Manille. On nous pardonnera la longueur de ces citations en raison de l'intérêt qui s'y rattache : c'est en effet de l'histoire contemporaine que nous allons rapporter.

En 1851, Mgr Calderon écrivait au révérend Père Jean Ferrando, procureur des Dominicains à Macao :

« La nouvelle que vous nous communiquez au sujet des traités européens nous remplit de consolation. La renommée de l'artillerie d'Occident suffira peut-être pour retenir les ennemis du nom chrétien. Nous poursuivrons notre ministère, nous confiant surtout en la volonté de Dieu dont les miséricordes n'ont pas de limites. Ne pensez pas que notre ministère soit tout amertume, tout épines, non. Il y a des ronces sans doute : mais il y a aussi le parfum du lis et la beauté de la rose. A côté de cette multitude de payens qui nous détestent, se trouvent aussi des chrétiens qui nous estiment, nous respectent et nous aiment, de nobles et pieuses âmes qui nous édifient, des prodiges de la divine miséricorde qui nous remplissent d'admiration. Il y a des peines nombreuses sans doute, mais aussi de grandes consolations. »

L'évêque missionnaire poursuivant ensuite son récit

nous signale gaiement une ou deux de ses impressions de voyage : « On expérimente de tout dans la visite des chrétiens. Voyage par eau, par terre, à pied, à cheval; les bateliers sont tous païens, les porteurs de litière le sont aussi. Le missionnaire se trouve donc bien souvent à la merci de ses ennemis. Les contre-temps sont alors un véritable danger. Je sortis une fois en litière pour traverser plusieurs villages païens et me diriger dans une famille chrétienne. Lorsque nous entrâmes sur la place d'un grand village, un des porteurs me dit qu'il ne pouvait continuer sa route, et me laissa sans plus de façon au milieu de la place. Le chrétien qui m'accompagnait, courut chercher un autre porteur et revint au bout d'une heure et demie avec un homme qui souffrait de grandes douleurs à la jambe.

« Je ne désirais alors qu'une seule chose, sortir de cette place publique où j'étais en péril imminent d'être découvert. Un autre danger se préparait dans l'ombre. Le porteur qui m'avait abandonné demeurait à peu de distance de la ville. On lui demanda ce qu'il avait reçu pour la charge d'un homme aussi pesant ? quel était cet homme ? « C'est un européen, répondit-il, plus pesant « que le sel de contrebande. » Ce bruit courut aussitôt et toute la population s'assembla sur la place. On leva le rideau pour m'examiner ; les uns riaient, les autres parlaient entre eux, d'autres me demandaient des présents. On finit par réclamer sur le ton de la menace un impôt sur cet européen, lourde marchandise de contrebande. Je priai Dieu de contenir cette multitude. Enfin, après une heure et demie de séance ridicule, je quittai la

place sans autre mésaventure. Que Dieu en soit béni!.. Dans une autre occasion, revenant d'administrer une famille chrétienne, je m'aperçus que les porteurs marchaient en secouant le siége de manière à rompre les courroies qui étaient déjà très faibles. Je les priai de s'arrêter pour que je misse pied à terre, ils ne le voulurent pas; je leur fis observer que les courroies allaient se rompre: « N'importe, » répondirent-ils. Cependant nous approchions d'un précipice, et, par un nouveau bond la courroie de droite se rompit, me laissant sur le penchant de l'abîme. Si l'autre avait manqué, je roulais au fond d'un torrent impétueux. Je ne doute pas que mes porteurs n'eussent une mauvaise intention, mais Dieu ne permit pas qu'il m'arrivât aucun mal (1). »

A côté de ces petits accidents de la vie, les missionnaires ne manquent pas de consolations. Le ministère si important du rachat et du baptême des petits enfants chinois, commencé par Victor Ricci, vers le milieu du XVII[e] siècle, trouve aujourd'hui sa réalisation complète dans l'œuvre admirable de la Sainte-Enfance. Avec les secours qu'ils reçoivent régulièrement chaque année du conseil central qui administre cette œuvre à Paris, les Frères-Prêcheurs du Fo-Kien arrivent à des résultats jusqu'alors inespérés. Nous en trouvons les détails dans une lettre très intéressante de M[gr] Juste-Alphonse Aguilar, coadjuteur de cette mission. Nous ne pouvons résister au désir d'en citer ici la plus grande partie : elle

(1) Lettre de M[gr] Calderon, vicaire apostolique de Fo-Kien, au R. P. Ferrando, procureur de Dominicains à Macao, 15 mai 1861.

nous fera connaître toute l'excellence de l'œuvre de la Sainte-Enfance et les fruits de salut que les Dominicains missionnaires en Chine savent en tirer.

« 25 janvier 1859. — Depuis la publication du décret impérial en faveur de notre sainte religion, la mission du Fo-Kien a joui, grâce à Dieu, d'une paix imperturbable. Treize églises se sont élevées à cette époque. Les fidèles assistent aux divins offices avec la même liberté qu'ils auraient dans une nation catholique; pour les grandes fêtes on ne manque pas de feux d'artifices ni de coups de canon : en Chine, il n'y a pas de fêtes sans un grand bruit. En un mot, ni les mandarins, ni le peuple infidèle ne gênent les catholiques ; cependant les prêtres européens sont exclus par la loi de l'intérieur du pays; leur existence dépend de la volonté des mandarins du lieu. Il pourrait bien arriver qu'un mandarin moins condescendant ou mal disposé nous renvoyât ou nous demandât de l'argent pour nous permettre l'entrée des provinces. Il n'eût donc pas été prudent d'élever un établissement (pour le rachat et le baptême des enfants) dans une province où les missionnaires avait une existence aussi précaire.

« Cela étant, il fut décidé que les rachats se feraient dans la ville de Fou-Tcheou, capitale du Fo-Kien, et l'un des cinq ports ouverts au commerce européen : on espérait qu'il serait plus facile d'y former un établissement et d'y recueillir aussi les enfants abandonnés dans l'intérieur. Après ce que je viens d'exposer, voici maintenant ce qui n'a pas peu contribué à établir au Fo-Kien l'œuvre sainte du rachat des enfants.

« Il existe dans cette ville de Fou-Tcheou une maison d'enfants abandonnés, où sont recueillis les nouveaux-nés : c'est certainement l'unique établissement de ce genre dans toute la province. Mais ne croyez pas que cette maison ait aucun rapport avec celles qui se trouvent dans les différents royaumes d'Europe ; il n'en est rien. C'est une maison sans portes, ni fenêtres, dont les murailles au dehors tombent en ruines, dont les cloisons intérieures n'empêchent pas le passage d'une habitation à une autre, dont le plancher, autrefois de bois, est aujourd'hui réduit à quatre planches nues, que les rats et la pourriture n'ont pu détruire ; partout ailleurs, il n'y a que le sol seulement. Là, on voit trente ou quarante misérables nourrices, couvertes de haillons, au milieu de petites créatures nues ou enveloppées de langes dégoûtants... On dit bien que l'empereur donne huit taëls pour chaque enfant ; mais les mandarins qui sont les premiers à exposer leurs filles nouvellement nées, ne sont pas les derniers à s'approprier une partie de cette somme. Tous les employés mangent la subsistance des enfants, tandis que ces petits malheureux sont dévorés par les rats et la vermine.

« Dès mon arrivée au district de Fou-Tcheou, en 1845, je me proposai d'introduire dans cette maison une nourrice chrétienne, capable de baptiser les enfants moribonds. Après plusieurs obstacles, j'obtins enfin l'entrée de l'une d'elles ; mais elle fut renvoyée peu de temps après ; une seconde fut également renvoyée. J'eus alors la pensée d'y introduire une vieille femme, qui, sachant un peu de médecine, serait en état de baptiser les en-

fants. En effet, une vieille et pieuse chrétienne entra deux fois dans ce bâtiment, et baptisa dix-huit de ces petites créatures, qui étaient au moment d'expirer. Après cet essai, elle se présenta pour la troisième fois aux portes de l'établissement, bien persuadée qu'on ne lui en refuserait pas l'entrée; mais malheureusement il n'en fut pas ainsi. A peine eut-elle passé le seuil, qu'elle fut arrêtée par le portier qui lui dit: « Si tu veux entrer « dans cette maison, commence par baisser la tête et « brûler des parfums devant le Pu-Sat qui en est le pro- « tecteur (c'est-à-dire devant l'idole). » La pauvre femme, surprise d'un ordre semblable, se retira sans dire une parole, craignant un traitement pire encore.

« La porte de l'hospice se trouva donc fermée une troisième fois... Jamais les Chinois de Fo-Kien n'avaient exposé leurs enfants à nos portes; mais après ce que je viens de rapporter, ils en exposèrent deux; et ils ont continué. Dans toute la ville et ses environs, on sait que dans l'église *du Dieu du Ciel*, on recueille les enfants abandonnés: on les apporte d'une lieue et plus de distance, et le plus-souvent au milieu de la nuit.

« Malgré le peu de réussite de ces trois tentatives dans l'hospice des enfants abandonnés, je ne me désistai pas de mon idée; je tentai le dernier moyen, c'est-à-dire, l'argent: les portes de l'établissement de bienfaisance de la Chine s'ouvrirent, à l'aide d'une somme donnée chaque mois à la directrice, et quelques centaines de sapèques distribués de temps en temps aux pauvres nourrices. Ceci arriva en décembre 1855, et de-

puis, aucune créature n'est morte en ce lieu sans recevoir le baptême.

« L'œuvre de la Sainte-Enfance s'étant établie au Fo-Kien, la première chose que je fis fut de m'occuper de la fondation d'un établissement ; aidé du Père Mariano Anton, le seul missionnaire qui fût avec moi dans ce district, j'achetai neuf cases et une petite place située en face de l'église. Le prix fut assez modique, et l'achat, grâce à Dieu, ne me causa aucune de ces difficultés, ou, pour mieux dire, de ces tromperies qui se rencontrent d'ordinaire dans les ventes, achats et traités faits avec les Chinois. Mais sur la petite place attenant aux maisons, il y avait un puits qui fournissait des eaux à la plus grande partie du faubourg ; là on étendait le linge et on faisait sécher le riz ; là se célébraient aussi, à la troisième lune, des fêtes et des comédies en l'honneur de V-ty, l'un des cinq rois ou cinq diables ; malgré cela, la place fut fermée ; personne ne s'y opposa, ni ne proféra une parole hostile.

« On commença cette œuvre admirable en février 1857 ; elle s'est continuée jusqu'à présent, sans le moindre obstacle ni contre-temps. Le fondement de l'édifice est en pierre de granit d'une hauteur de six pieds ; ses murailles sont de chaux et de briques ; la forme est européenne, le bâtiment est vaste et commode. J'espère, avec la grâce de Dieu, qu'il sera achevé au mois de juin prochain (1).

(1) En 1863, le chapitre provincial des Philippines annonçait que trois religieuses du Tiers-Ordre du couvent de Sainte-Catherine de Sienne à Manille, s'étaient rendus en Chine pour travailler à l'œuvre de la Sainte-Enfance.

« Cependant, d'après ce qui arrive, il s'écoulera bien du temps encore avant que nous puissions voir notre établissement rempli de jeunes filles. De toutes celles que nous avons reçues, vingt-cinq ou trente seulement atteignent l'âge de deux à cinq ans; presque toutes meurent à six ou sept mois, et un grand nombre peu de temps après leur entrée. Ces pauvres petites créatures délaissées par leurs parents, au lieu d'être réchauffées au moment de leur naissance, sont rejetées dans un coin de la maison, jusqu'au moment où, las de les entendre crier, on nous les apporte enveloppées dans du papier brouillard, ou couchées dans un méchant panier sans autre abri que quatre brins de paille. Après une telle barbarie, il n'est pas étonnant que ces malheureuses petites créatures ainsi maltraitées soient ensuite couvertes de tumeurs qui leur causent la mort.

« Quelle est, dans la Chine, la cause d'un procédé si cruel et si inhumain à l'égard de l'enfance? Je dirai que chez l'homme, c'est l'avarice; chez la femme, le désespoir, et chez tous les deux, plus d'une fois, un vain et superstitieux fatalisme, origine de tant de maux dans ce vaste et idolâtre empire.

« Un chinois compte peu sept ou huit fils, parce qu'il espère qu'ils lui serviront à augmenter ses richesses; mais deux filles lui semblent une lourde charge, parce qu'il ne pourra s'en servir pour gagner des sapèques, et parce qu'il craint, au moment de leur mariage, de n'être pas remboursé des dépenses qu'il aura faites pour les élever. L'homme est donc infanticide par avarice.

« La femme, cette moitié de l'espèce humaine, n'a droit, en Chine, à aucun respect, à aucune considération; elle est regardée comme une esclave. Il paraît qu'elle-même se considère comme indigne d'être la compagne de l'homme; elle semble haïr son sexe, et d'habitude elle est la première à perpétuer l'infanticide. Elle sait que son mari veut des fils et non des filles; aussi, lorsqu'elle est près de devenir mère, ce qu'elle redoute avant tout, c'est de donner le jour à une fille, car elle sera haïe de son mari, maudite de son beau-père, qui, au moindre déplaisir, lui reprocheront son inutilité; tout ce que fera la malheureuse sera mal fait : si elle dévoue à l'abandon ou à la mort le fruit de ses entrailles, c'est donc par désespoir ou par dépit.

« On dit avec raison que les Chinois sont superstitieux; j'ajouterai que, depuis leur lever le matin jusqu'au moment où ils vont se reposer le soir, dans tout ce qu'ils font et qui leur inspire quelque intérêt, on voit se mêler une vaine superstition ou quelque fausse observance. Il arrive quelquefois que le mari et la femme, d'un commun accord, abandonnent l'enfant nouvellement né qu'ils avaient résolu de conserver. Si on leur demande pourquoi ils ont changé d'intention, on verra qu'ils ont appelé l'augure, selon la coutume chinoise, pour connaître le sort futur de cette petite créature; or, celui-ci a déclaré qu'il voyait de mauvais signes, qu'elle mépriserait ses parents; c'est parce qu'ils se sont aperçus que la petite fille était née avec une dent, et qu'ils ont craint d'être mordus, ou bien parce que, peu de jours après la naissance de l'enfant, un membre de la famille

est tombé malade ou a éprouvé quelque disgrâce, etc.; mais il faut dire aussi que, si le nouveau-né est un garçon, il n'est pas exposé ni tué, quoiqu'au moment de sa naissance la maison ait été entièrement brûlée, y compris le cercueil de son cinquième aïeul, ce qui est la perte la plus sensible pour un chinois.

« De plus, les Chinois font usage de douze signes, qui, selon eux, leur servent à compter ou à mieux retenir dans la mémoire l'âge de chacun, ce qu'ils appellent *xeu*. Ces douze signes ou horoscopes, sont : Lao-xu, nieu, lao-hu, tou, lung, lao-xi, ma, iang, hou, hy, heu, chou, c'est-à-dire, rat, bœuf, tigre, lapin, dragon, couleuvre, cheval, brebis, singe, poule, chien, porc. Ces douze signes correspondent à autant d'années, et lorsqu'elles sont écoulées, on compte de nouveau dans le même ordre. Ce serait à ne jamais finir, s'il fallait rapporter toutes les superstitions causées par les douze xeus; il me suffira de dire que particulièrement le signe lao-hu, tigre, est de très mauvaise augure pour les Chinois, et que l'année qui correspond à ce signe est une année d'infanticides.

« Vous serez sans doute étonnés d'apprendre que nos enfants recueillis sont aussi pour les Chinois un motif de pratiques superstitieuses ou de vaines observances; il en est ainsi cependant, et je vais vous dire pourquoi et comment.

« Dans ce district de Fou-Tcheou, on compte seulement 3,183 chrétiens, parmi lesquels 2,763 sont de pauvres et simples pêcheurs qui habitent sur les rivières, à la distance d'une vingtaine de lieues de cette

ville, sans autre maison ou abri qu'une petite barque, ni d'autres biens qu'un filet ou quatre hameçons : d'où il suit que, parmi les 620 chrétiens qui demeurent dans la ville, il n'y a pas de femmes en assez grand nombre pour nourrir nos enfants ; je me vois donc dans la dure nécessité de les donner à nourrir à des femmes païennes. Celles-ci reçoivent leur paiement deux fois par mois : pour le recevoir, elles sont obligées de se présenter, avec leur petite fille et le papier qui leur a été donné au moment où elles ont reçu la petite créature ; sur ce papier sont marqués le nom de la nourrice, la rue qu'elle habite et le jour où s'achève le demi-mois... Afin qu'aucune ne reçoive deux fois la même paie, on inscrit au dos du papier : *payé tel jour et tel mois*. Toutes ces précautions et d'autres plus nombreuses que j'omets sont nécessaires au milieu d'un peuple qui ne songe qu'à tromper. Mais arrivons à un fait assez curieux : dès qu'une nourrice païenne se charge d'élever une petite fille, son premier soin est d'étudier les avantages ou désavantages causés à sa famille pendant les premiers jours qu'elle se trouve en son pouvoir : si toute la famille jouit d'une bonne santé, si personne ne souffre la plus légère douleur de tête, si le mari gagne des sapèques, si la poule pond, si le coq engraisse, si l'on n'a brisé aucune assiette ou aucun plat, si les tasses ébréchées n'ont pas été entièrement brisées, etc., etc. ; dans ce cas, la nourrice prendra soin de la petite fille ; elle la présentera le jour du paiement propre et bien vêtue, afin qu'on la lui laisse, parce qu'elle voit en elle son moyen de prospérité. « Cette enfant, dit-elle, a le

Fou-hy, elle respire la félicité, elle est heureuse. » Mais si le contraire arrive, l'enfant est mal soignée; on la rapporte en disant : « Cette petite fille n'a pas de *V-xic*, elle est malheureuse, elle a un mauvais sort. » — Vous voyez comment nos petites filles sont les victimes du mauvais sort et du fatalisme chinois. — Quoique l'infanticide soit plus général dans les autres provinces que dans celle du Fo-Kien, il y a cependant dans cette dernière une partie de la population dont les habitants ne méritent pas même le nom de Caraïbes; c'est la ville et population de Chan-Lo-Hien, à sept lieues de distance de Fou-Tcheou. Là, les pauvres ou les riches ne conservent pas plus d'une fille et quelques-uns ne la gardent même pas; dès sa naissance, la pauvre petite est jetée dans un bassin, où elle est noyée. Le grand malheur est qu'on ne veut pas les donner, et qu'il est impossible de les baptiser, parce qu'on ne peut en avoir le temps. Cette coutume barbare rendant la population féminine très peu nombreuse, oblige les païens du pays d'aller à la ville voisine de Fou-King, où ils achètent des petites filles de deux ou trois ans, qu'ils élèvent, et plus tard marient à leurs fils. — Peut-on pousser plus loin la cruauté et la barbarie?

« Mais la malice et la perversité des Chinois dans l'abandon de l'enfance serviront, du moins, à faire briller davantage la toute-puissance et la sagesse de Dieu. En effet, son infinie miséricorde sait tirer d'un mal si horrible un très grand bien, à savoir : la régénération spirituelle de milliers d'innocentes créatures, sur lesquelles tous les jours et toutes les heures s'accomplissent

les ineffables effets d'une divine prédestination (1).

A ces détails intéressants sur l'œuvre de la Sainte-Enfance, Mgr Alcazar joint, dans une autre lettre, un résumé de la situation actuelle des Frères-Prêcheurs dans la mission du Fo-Kien :

(1) *Annales de la Sainte-Enf.*, t. XI, n° 68, p. 200. Mgr Aguilar, dans une lettre du 11 mai 1860, adressée au R. P. Antoine Orge, donnait les résultats suivants obtenus dans la seule ville de Fou-Tcheou, avec les secours de l'œuvre de la Sainte-Enfance. (Extrait de l'ouvrage intitulé : *Idée de l'empire d'Annam*, etc., par le R. P. Manuel de Rivas, Madrid, 1859, p. 379.)

ANNÉE 1854. — Petites filles recueillies aux portes de l'église :		
Baptisées	83	
Mortes		40
Adoptées par les chrétiens		13
Restées à notre charge		30
Total	83	83
	Baptisées.	Mortes.
ANNÉE 1855 (19 adoptées et 56 à notre charge)	154	109
Baptisées à l'article de la mort dans la misérable maison des exposées de cette ville	34	26
Enfants infidèles des deux sexes baptisés à l'article de la mort	39	26
Total	227	161
	Baptisées.	Mortes.
ANNÉE 1856. — Petites filles recueillies (82 adoptées)	239	213
Baptisées dans la maison des exposées	538	449
Enfants infidèles des deux sexes	169	127
Total	946	789
	Baptisées.	Mortes.
ANNÉE 1857. — Petites filles recueillies (68 adoptées.)	304	312
Baptisées dans la maison des exposées	385	340
Enfants des deux sexes	276	201
Total	965	853

Dans l'année 1858, il y a eu 181 petites filles recueillies, et les enfants des deux sexes baptisés à l'article de la mort montent à 608.

« La province de Fo-Kien, la quinzième de l'empire, quant à son extension, est située entre les degrés 22°1/2 et 26°1/2 de latitude boréale et le 12° de longitude orientale. Elle est bornée au nord par la province de Tché-Kiang, à l'est par la mer de la Chine et le canal ou le détroit de l'île Formose, au sud par la même mer, au sud-ouest par la province de Kouang-Tong et à l'ouest par la province de Kiang-Si. Elle comprend dix Fu et soixante-deux Hien avec deux Cheu et trois Ting; en tout soixante-dix-sept villes, qui, avec les villages et les hameaux, forment une population de dix-huit à vingt millions d'âmes (1). La capitale est la ville de Fou-Tcheou, nommée encore San-Xan, à cause de trois montagnes qui environnent ses murs : le capitaine général qui est chargé d'administrer la province de Tche-Kiang et l'île Formose y réside, sous le titre de gouverneur de Ming-Che. Fou-Tcheou est l'un des cinq ports ouverts au commerce européen ; au sud de cette même province est la ville de Hia-men (Emuy), un autre des cinq ports ouverts aux européens.

« Bien que cette province soit une des plus montagneuses de l'empire, le climat y est doux : les nombreux

(1) L'empire de la Chine est lui-même divisé en dix-huit provinces gouvernées par huit capitaines généraux. Outre dix-huit villes de premier ordre ou capitales de province, on compte cent quatre-vingt-deux villes de deuxième ordre, nommées Fu; douze cent quatre-vingt-deux de troisième ordre, nommées Hien; dix-neuf Chi-li-Ting; soixante-huit Chi-li-Cheu; quarante-cinq Ting, et cent quarante-trois Cheu; ce qui fait un total de dix-sept cent cinquante-sept villes. Les villages sont innombrables. La population de la Chine est de 300,000,000 d'âmes.

cours d'eaux qui le sillonnent, joints à l'industrie de ses habitants, lui font produire deux récoltes de riz par an, le froment, l'orge, la canne à sucre et toute espèce de légumes. Mais son principal produit est le thé, dont l'arbuste est cultivé particulièrement dans les montagnes à l'ouest de la province et touchant à celle de Kiang-Si. La ville de Chung-Ugan, située au pied de ces montagnes, est le point de réunion des commerçants de l'empire pour s'approvisionner de cet important article de commerce et le vendre soit aux autres provinces, soit aux Anglais, qui le revendent ensuite avec d'immenses bénéfices dans l'univers entier.

« La mission de Fo-Kien s'étend du sud au nord, d'Emuy à Fou-Gan, distantes entre elles de quatorze journées, soit environ quatre-vingt-dix-huit lieues. On ne trouve à Emuy que quarante chrétiens; son premier missionnaire, le P. Ange Bofarull, ne s'y établit qu'en 1852 (1). Un peu à l'ouest d'Emuy, on rencontre la chrétienté de Chiang-Cheu; cette ville et sa juridiction comptent environ 1,800 chrétiens, administrés par le P. Ange (2) et le P. François Zea. On arrive ensuite à la ville de Chuan-Cheu et ses dépendances, où il n'y a pas un chrétien. A partir de la ville de Hing-Hoa-Fu, à six journées d'Emuy, on trouve 8 à 900 chrétiens qui sont

(1) D'autres missionnaires avaient cependant autrefois évangélisé Hiamen ou Emuy; aujourd'hui ils sont deux. Le chapitre provincial des Philippines tenu en 1863 annonce qu'on vient d'y construire une église et qu'on a commencé une résidence pour les missionnaires.

(2) Le P. Ange Bufarull vient de mourir.

sans missionnaire depuis l'année passée, où mourut le Père indigène François de Sainte-Rose. Ils reçoivent provisoirement les secours religieux de Fou-Tcheou, qui est à trois journées de distance. — A Fou-Tcheou, on compte 3,099 chrétiens en 411 familles. Cette ville est la résidence de l'évêque, possède une cathédrale et un collége pour les indigènes. A trois autres journées de marche, au nord, on trouve, dans le district de Lim-Keu, les villes de Lo-Yuen et Ning-Tec, avec 1,200 chrétiens administrés par le R. Fr. Manuel Rosada. Enfin, à deux journées plus loin, à l'extrémité nord de la province, se trouve Fou-Gan, résidence de l'évêque coadjuteur et l'une des plus populeuses chrétientés du Fo-Kien. Cette ville possède une fort jolie église, construite en 1848, après le traité Lagrenée, et un séminaire indigène. La chrétienté de Xiang-Fu est la seule en dehors de cette ligne que nous avons tirée du sud au nord; elle est à l'ouest, sur les limites de la province de Kiang-Si; quoiqu'elle ne compte que 600 chrétiens, ils sont si séparés les uns des autres, qu'il y a des familles chrétiennes dans les populations dépendantes de sept villes. C'est là que mourut, il y a trois ans, le Père Joseph Lan, Dominicain indigène, à l'âge de 67 ans. Toute la mission du Fo-Kien se compose de 30,008 âmes (1).

« Le personnel de la mission est en ce moment réduit à onze missionnaires européens, y compris les deux

(1) Mgr Aguilar, dans sa lettre, ne donne que 24,000, mais des lettres plus récentes élèvent ce chiffre à 30,008.

évêques et le Père Frère Nicolas Guixa, arrivé il y a deux jours; et cinq Pères indigènes (1). Deux des Pères européens sont presque invalides, et deux Pères indigènes peuvent à peine administrer.

« Cette mission a subi à peu près le même sort que les autres de l'empire : misères et vexations pendant la persécution; situation stationnaire et monotone dans les temps de calme. C'est dans ce dernier état qu'elle est restée depuis la persécution de 1837, alors que l'ambassadeur de France, M. de Lagrenée, obtint l'édit impérial en faveur de notre sainte religion. On le publia dans la capitale de la province le 24 février 1846. Depuis lors nous avons joui d'une paix complète : nous célébrons les fêtes avec une grande solennité et nous avons presqu'autant de tranquillité qu'à Manille.

« Chaque missionnaire a sa maison où s'observe la plus rigoureuse clôture, et son église plus ou moins grande. Huit de nos églises pourraient compter parmi les églises moyennes de l'Espagne. A Fou-Tcheou, nous avons non seulement une magnifique église, mais une belle cloche (elle pèse 76 arrobes : l'arrobe vaut 11 kilog. 1/2), dont le son clair et pénétrant annonce aux chrétiens les heures de l'Ave-Maria, et aux païens, le réveil

(1) Ils sont douze maintenant, d'après le catalogue imprimé à Manille en 1863. Ce sont : Mgr Michel Calderon, vicaire apostolique, et Mgr Just Aguilar, son coadjuteur; les Pères Ignace Ortuza, vicaire provincial, François Zea, Emmanuel Rosada, Joseph Coltell, Thomas Gentili, Marianus Anton, Christophe Plà, Nicolas Guixa, Joseph Dàtres, Guillaume Burno, plus les Pères indigènes.

du jour, l'heure de midi, et celle du coucher du soleil. Les dimanches et les fêtes, on la sonne avant la messe. C'est un cadeau que fit à cette église un pieuse dame nommée Marie Varela (aujourd'hui sœur Marie de l'Oraison du Jardin des Olives).

« Les religieux missionnaires observent la vie commune autant que possible ; les grandes distances où ils se trouvent ne permettent pas toujours une rigide observance. Le Père Ange, par exemple, n'est pas à moins de treize journées de la résidence du Révérend Père vicaire provincial. Tous les ans, chacun fait son dessaisissement et le remet entre les mains du Père vicaire provincial, et il rend compte des recettes et des dépenses, des aumônes de messe, des sacrements administrés, des nécessités de son district, etc. Le Révérend Père vicaire provincial écrit d'office à ses missionnaires, au mois de décembre de chaque année, leur faisant les observations qu'il juge convenables, sans cesser pour cela de le faire en particulier, lorsqu'il est nécessaire. Quant aux chrétiens, c'est comme partout : les hommes sont tièdes et les femmes sont ferventes. Le nombre des païens convertis chaque année s'élève à 200 environ. La moitié d'entre eux se convertissent à l'article de la mort. On leur prêche souvent, on leur distribue aussi des livres ; mais comme les Chinois ne pensent à autre chose qu'aux sapèques, la première chose qu'ils demandent lorsqu'on traite de conversion est combien ils recevront par an pour être chrétiens.

« Le chinois n'a pour ainsi dire pas de religion à lui : pour ce peuple superstitieux toutes les religions sont

bonnes excepté la religion chrétienne. Le chinois ne pense et ne parle jamais que de deux choses : de son ventre et de sapèques. La première parole du salut chinois est celle-ci : « Avez-vous dîné ? » La seconde : « Combien de sapèques gagnez-vous par jour ? » Dans les rues, sur toutes les routes, dans toutes les maisons, on n'entend parler que de sapèques.

« Rien de plus triste que le tableau actuel de l'empire de la Chine. Un empereur jeune, sans caractère, violent et passionné pour le jeu ; des mandarins ambitieux, dénués de toute espèce de science dans le gouvernement des affaires, sans le moindre amour de la patrie et du bien public ; une armée sans discipline ; des chefs sans valeur ni autorité et dont la meilleure recommandation aux yeux des Chinois est un embonpoint excessif ; un peuple pauvre et avide, de mœurs dépravées, où chacun cherche son intérêt, où l'on ne voit qu'infidélités, tromperies, vols et trahisons ; un peuple avili, vivant dans la malpropreté la plus dégoûtante et qui, lassé des vexations iniques d'un gouvernement tyrannique, commence à perdre le respect et la crainte de l'autorité. Le mécontentement se manifeste déjà par l'insurrection de quelques provinces où règne la guerre civile la plus cruelle et la plus sanguinaire. Les soldats de l'empereur pillent, brûlent, détruisent tout sur leur passage ; les rebelles, appelés *cheveux longs*, parce qu'ils les laissent croître à l'ancienne mode, en font autant ; d'autres qui sont appelés *du rasoir*, et du *chapeau rouge*, les imitent à l'envi. On ne saurait dire quels sont les plus brigands et les plus grands voleurs. Ce n'est partout qu'une guerre

continuelle, le commerce est paralysé et semble annoncer la dissolution de ce vaste empire.

« Quoique les rebelles *cheveux longs* n'aient pas encore pénétré dans la province du Fo-Kien, on les rencontre cependant sur les confins de la province de Kiang-Si, où ils font les plus terribles ravages. Le fleuve qui en descend roule un grand nombre de cadavres, les uns sans tête, d'autres sans jambes, sans bras, tous affreusement mutilés.

« A ces maux, ajoutez l'opium, drogue infâme dont les effets sont l'ignominie et la mort du peuple chinois. Quelle pitié de voir un grand nombre de familles, autrefois dans l'aisance, périr aujourd'hui de faim pour alimenter un vice qu'ils ne peuvent rassasier. Quatre ou cinq maisons anglaises vendent l'opium au port de Fou-Tcheou et les commerçants chinois vont l'acheter pour le vendre ensuite dans la ville et aux alentours de Fou-Gan. Je sais positivement qu'une de ces maisons en vend 200 caisses par mois; une caisse vaut 750 piastres. Jugez de ce que cela fait par an dans toute l'étendue de la Chine, qui par ce moyen finira par se suicider (1). »

Tel est aujourd'hui le déplorable état de ces peuples orgueilleux qui refusent depuis des siècles les lumières et les bienfaits du christianisme. Trois cent mille chré-

(1) Tous les détails qui précèdent sont extraits de la lettre de Mgr Aguilar (11 mai 1858) adressée au R. P. Antoine Orge. (*Idée de l'empire d'Annam*, etc., par le R. P. Manuel de Rivas, Madrid, 1859.) Ce même missionnaire donne d'autres détails intéressants sur la Chine, la fertilité du pays, son gouvernement, ses tribunaux, la culture des sciences et des arts, etc.

tiens, il est vrai, reconnaissent pour leur souverain Maître et le seul vrai Dieu du ciel, le Dieu du Calvaire, mais qu'est-ce que trois cent mille chrétiens pour trois cent millions d'habitants?

Allez donc, généreux missionnaires, à la conquête du vaste empire de la Chine; « allez, anges rapides, « volez, vous dit le Seigneur, vers une nation déchirée « par la discorde; vers un peuple redoutable, fier d'ê- « tre le premier des peuples; vers une nation qui at- « tend le débordement du fleuve qui inonde les campa- « gnes.

« Habitants de l'univers, et vous qui vivez dans ces « contrées, quand l'étendard aura été levé sur les mon- « tagnes, vous verrez... »

Seigneur, qu'allez-vous donc nous montrer? Ne semble-t-il pas que ces paroles d'Isaïe nous déclarent les malheurs et les espérances de cette nation coupable?

« Vous verrez. » — « Avant la moisson, la vigne s'est « couverte de fleurs, mais elle fleurira sans jamais mû- « rir; la serpe impitoyable coupera les rejetons et les « branches, et elle sera abandonnée pendant l'été aux « oiseaux des montagnes, et dans l'hiver aux animaux « sauvages. » — Triste et lamentable spectacle que nous avons contemplé dans ce chapitre. Mais des jours plus calmes commencent à poindre.

« Nous verrons la nation déchirée par la discorde; « ce peuple redoutable, fier d'être le premier des peu- « ples; la nation, qui attend le débordement d'un fleuve « qui inonde les campagnes, ira offrir ses présents à la

« montagne de Sion, où le Seigneur, le Dieu des ar-
« mées, se plaît à être adoré (1). »

Dieu fasse que cette prophétie, l'une des plus obscures d'Isaïe, se réalise un jour en faveur du Céleste-Empire!

(1) Isaïe, XVIII, 2, 3, 5, 7.

CHAPITRE V

Le Japon.

Origines du christianisme au Japon. — Arrivée des Frères-Prêcheurs. — Alphonse Navarrete, premier martyr de l'Ordre au Japon. — Les prisons d'Omura se remplissent : Jean de Saint-Dominique y expire. — La confrérie du Saint-Rosaire au Japon : zèle et intrépidité de ses membres pendant la persécution; plusieurs martyrs. — André Tocuan, martyr ; Marie Tocuan, fervente tertiaire. — Louis Florès, dominicain flamand, brûlé vif. — Le GRAND MARTYRE : François de Moralès, Alphonse de Mena, Joseph de Saint-Hyacinthe, Hyacinthe Orphanel, Ange Ferrier, Thomas du Rosaire, Frère Jean Mangoriki, plusieurs Frères et Sœurs du Tiers-Ordre et de nombreux confrères du Saint-Rosaire, avec d'autres religieux (cinquante-huit en tout), martyrisés le 10 septembre 1622. — Deux jours après, le Père Thomas du Saint-Esprit et le Fr. Mance de Saint-Thomas brûlés vifs; d'autres martyrs du Tiers-Ordre les précèdent et les suivent. — Pierre Vasquez brûlé vif. — Louis Bertrand et ses compagnons brûlés vifs. — Affreux supplices inventés par les Japonais : le mont Ugen, *vraie bouche d'enfer*. — Dominique Castellet et ses compagnons brûlés vifs. Nouveaux supplices : Dominique de Erquicia, Jacques de Sainte-Marie, Luc du Saint Esprit, Thomas de Saint Hyacinthe, Jourdain de Saint-Etienne et plusieurs Frères du Tiers-Ordre, successivement martyrisés. — Les plus grands martyrs du Japon : Guillaume Courtet, Dominicain français, Michel de Ozarata, Antoine Gonzalez et Vincent de la Croix. — Extinction du christianisme au Japon. — Les missionnaires y pénètrent de nouveau.

Aux confins les plus reculés de l'Orient et sur les limites de l'extrême Asie se trouvent un grand nombre

d'îles séparées entre elles par de petits détroits et des bras de mer peu considérables : c'est l'empire du Japon. On y compte soixante-six provinces ou petits royaumes unis par le même langage. Il se divise aussi en trois parties qui ont pris leur nom des trois plus grandes îles de l'archipel : Niphon, Ximo et Xigo. Les villes principales sont Yedo et Méaco; la plus considérable et la plus riche, au point de vue chrétien, est Nangazaki, Nangazaki *la sainte*, tout empourprée du sang des martyrs.

L'Eglise du Japon nous offre une des plus belles pages de l'histoire de l'Eglise universelle; elle comprend à peine une période d'un siècle, mais ce siècle est rempli avec une telle surabondance par les combats et les victoires d'une foule innombrable de martyrs qu'il semble que Dieu ait voulu traiter cette nation comme une victime et la faire servir de spectacle au monde, aux anges et aux hommes.

Nous ne pouvons pas, dans le cadre restreint que nous nous sommes tracé, parler de tous les missionnaires qui se sont illustrés au Japon. Les Annales des différents Ordres religieux sont pleines de détails intéressants pour la piété chrétienne : nous y renvoyons le lecteur, nous bornant à parler ici de l'Ordre de Saint-Dominique (1). Nous dirons seulement un mot des ori-

(1) Voir pour la Compagnie de Jésus : *Histoire ecclésiastique du Japon*, par le P. Solier; — *Histoire de l'Eglise du Japon*, par le P. Crasset, et surtout *Histoire du Christianisme au Japon*, par le P. de Charlevoix; — pour les Franciscains, les *Annales*, de Vadding; *Fructus posthumi de Petro de Alcantara*, per Fr. Ti-

gines du christianisme sur ces plages lointaines, et pour cela nous citerons quelques extraits de la bulle de canonisation des vingt-six martyrs japonais. Les paroles de Sa Sainteté Pie IX résument avec la plus haute autorité tout ce qu'on peut dire sur ce sujet.

« Saint François Xavier porta le premier la foi chrétienne au Japon, l'an 1549 (1). Il l'y confirma pendant près de deux ans, par sa prédication et ses miracles, lui gagna un grand nombre d'hommes de toute condition et mérita ainsi d'être appelé l'Apôtre de cette contrée. Après avoir été en butte, dans ces régions, à des périls et des difficultés extrêmes, les Pères de la Compagnie de Jésus donnèrent à cette grande entreprise de magnifiques développements. Ils firent accepter le joug de Jésus-Christ à plusieurs rois et gouverneurs de provinces, en emmenèrent trois à Rome en qualité d'ambassadeurs, pour y reconnaître le vénéré Grégoire XIII, notre prédécesseur, comme vicaire du Christ notre Seigneur sur la terre, déclarant se remettre, eux et leurs sujets, à son autorité. Dans plusieurs royaumes du Ja-

burt. Navarr; — les ouvrages plus récents, intitulés : *Les Martyrs du Japon*, par M. Chapia; l'*Histoire des vingt-six Martyrs Japonais*, par M. Léon Pagès; le même ouvrage, par M. l'abbé Bouix. — Voir aussi les Bollandistes, 5 février.

(1) Avant cette époque, les navigateurs portugais avaient souvent porté les Frères-Prêcheurs de Goa, métropole des Indes, aux îles les plus lointaines de l'Asie, et, s'il faut en croire le récit tout récent d'un missionnaire français, un Dominicain passant en 1530 par l'île de Liou-Kiou pour aller au Japon, aurait été reconnu et noyé par les insulaires. (*Annales de la Propagation de la Foi*, t. XXI, p. 255. Lettre de M. Leturdu.) Ces tentatives et d'autres encore étaient restées sans succès.

pon, ces mêmes Pères fondèrent des églises, bâtirent des colléges, établirent des écoles et des séminaires. Sur ces entrefaites, Faxiba, homme d'une naissance obscure, qui prit plus tard le titre de Quambacoudono et enfin le nom de Taïco-Sama, subjugua par ses armes presque tous les rois et princes et se rendit maître de tout le Japon. Il était plein de haine pour la religion chrétienne; mais, habile à concerter ses mesures suivant les circonstances, tantôt il feignait d'en ignorer les progrès, tantôt il l'interdisait sous des peines sévères, tantôt il en permettait l'exercice, pour être agréable aux marchands portugais.

« L'an 1587, il interdit à tous ses sujets la religion chrétienne, proscrivit les Pères de la Compagnie de Jésus dans tout l'empire, leur permettant toutefois de rester à Nangazaki, à cause des Portugais. Ils y demeurèrent ostensiblement en grand nombre, mais, comme aucun d'eux n'était sorti de ces contrées, les autres, répandus de tous côtés à la faveur d'un déguisement, continuaient à remplir courageusement leur ministère. Soixante-cinq mille païens, sans compter les enfants, furent régénérés par eux dans les eaux sacrées du baptême. Ils se soutinrent de la sorte, au milieu des succès et des revers, jusqu'en l'année 1593, où quelques Frères de l'Ordre Séraphique vinrent s'adjoindre à eux. A cette époque, cent trente-quatre membres de la Compagnie étaient seuls à donner leurs soins dans toute l'étendue de l'empire aux trois cent mille indigènes déjà initiés à nos mystères, lorsque fort à propos arriva au Japon, en qualité d'évêque, Pierre Martinez,

de la Compagnie de Jésus. Il était envoyé à Taïco-Sama par le gouverneur des Indes, sous prétexte de remplir une mission. Il fut bien accueilli par le tyran et put même se fixer dans le royaume.

« La soif insatiable de domination qui avait rendu Taïco-Sama maître de tout le Japon et l'arrivée d'un navire espagnol donnèrent naissance à une terrible persécution. Ce navire, richement chargé, venant des îles Philippines, avait été, le 14 juillet, poussé par la tempête sur les côtes du royaume de Tosa, encore infidèle. On représenta à Taïco-Sama que c'étaient là des préparatifs pour conquérir le Japon. La colère de l'empereur fut encore excitée par Jacouin, son médecin. Cet homme, ennemi acharné du nom chrétien et des Pères de la Compagnie de Jésus, profita de l'occasion pour inventer contre les chrétiens d'affreuses calomnies, et, usant de sa faveur auprès du prince, il le poussa, par ses discours, à ruiner entièrement la religion. Enflammé de courroux, Taïco-Sama ordonna d'abord de faire périr de la mort la plus cruelle tous les chrétiens, tant ministres de l'Evangile que simples fidèles. Cette sentence, à la prière du gouverneur de Méaco, qui favorisait les chrétiens, fut ensuite restreinte à ceux qui, venant des Philippines, auraient prêché la religion proscrite : ordre était donné de les mettre en croix à Nangazaki. D'après l'édit de l'empereur, les Pères de la Compagnie de Jésus devaient être mis en liberté; et, de fait, on retira aussitôt les gardes de leur résidence de Méaco. Mais le gouverneur d'Ozaca, souvent réprimandé par Taïco-Sama de ce qu'il favorisait les chrétiens, et crai-

gnant pour sa propre vie, fit saisir et enchaîner avec les autres, Paul Miki, Jean de Goto, Jacques Kisaï, japonais de nation et membres de la Compagnie de Jésus et ne voulut jamais consentir à les relâcher (1). »

Tels furent les origines du christianisme au Japon.

Aux trois illustres prisonniers de la Compagnie de Jésus allaient bientôt se joindre six religieux de l'Ordre de Saint-François et dix-sept laïques japonais du Tiers-Ordre. Saint Pierre-Baptiste marchait à leur tête. Le 5 février 1597, les vingt-trois Franciscains et les trois Jésuites recevaient la couronne du martyre. C'étaient les glorieuses prémices des martyrs du Japon ; il était juste qu'ils reçussent aussi les premiers les honneurs d'un solennel triomphe.

Le 8 juin 1862, Rome parlait par la voix de son Pontife suprême. Pie IX, entouré de toute la pompe et de toute la magnificence de la ville éternelle, au milieu d'une nombreuse assemblée de cardinaux et d'évêques accourus de toutes les parties du monde, plaçait ces généreux confesseurs de la foi sur nos autels.

Les prières des saints martyrs attirèrent bientôt après leur mort de grandes bénédictions sur le Japon et y amenèrent de nouveaux apôtres. Déjà, en 1584 et en 1585, les Pères de la Compagnie de Jésus, de concert avec quelques chrétiens, avaient demandé les religieux Dominicains de la province du Saint-Rosaire des Philippines. Jean de Cobo était venu comme ambassadeur au Japon, en

(1) Bulle de canonisation des trois martyrs Japonais de la Compagnie de Jésus.

1592, et avait obtenu de Taïco-Sama plusieurs concessions favorables. La persécution commencée en 1597 achevait d'aplanir certaines difficultés suscitées à l'occasion d'un bref de Grégoire XIII qui donnait cette mission aux Pères Jésuites à l'exclusion de tout autre Ordre religieux. Le bref, déjà abrogé par Sixte V pour les religieux de Saint-François, semblait l'être aussi de fait pour les enfants de Saint-Dominique; on le crut ainsi aux Philippines et l'on pensa qu'il était temps d'aller au secours des chrétiens du Japon (1).

Le Père provincial des Dominicains de Manille écrivit au roi de Satzuma pour lui offrir des missionnaires. Le roi répondit en lui envoyant un vaisseau pour les conduire: c'étaient les Pères François de Moralès, Thomas Fernandez, Alphonse de Mena, Thomas du Saint-Esprit, et frère Jean de la Abadia (1601). Ces cinq religieux abordèrent dans la petite île de Cogiqui, dépendante de Satzuma. Leur vie pauvre et apostolique fut bientôt couronnée des plus consolants succès. Voici comment ils racontent eux-mêmes leurs premiers travaux :

(1) Consulter pour l'histoire des Frères-Prêcheurs au Japon : *Hist. Phil.*;— Fontana, *Mon. Domin ; — Histoire de dix-sept religieux Dominicains, martyrs au Japon*, Madrid, 1629, par Melchior Mançano de Haro, sur la relation d'Antoine de Para; — *Narration de 79 invincibles Martyrs du Japon*, par le P. Nicolas Ridolfi, Général de l'Ordre, Venise, 1642; — *Triomphe du saint Rosaire dans l'empire du Japon*, 1617-1624, par François Carrero, Manille. Les procès pour la cause de nos martyrs japonais sont dans les archives des saints à la Minerve. — Voir aussi *Bullarium Ordinis Præd.*, t. VI, p. 235, 236. On peut aussi consulter Pierre Malpée, *Palma fidei S. O. Prædicatorum.*

« Le roi n'a pas cessé de nous favoriser depuis que nous sommes ici : l'année dernière, il nous accordait une place pour bâtir une église que nous avons dédiée à Notre-Dame du Saint-Rosaire. Depuis ce temps, nous avons conçu de nouvelles espérances. Les Japonais, sensibles à l'affection que nous avons pour eux, demandent tous les jours le saint baptême. Le roi, bien loin de s'opposer à leurs désirs, les seconde en nous protégeant toujours de plus en plus. Cette année, il nous a donné des emplacements considérables dans les plus grandes villes du royaume... Vous n'ignorez pas la vie pénitente de nos religieux de la province du Saint-Rosaire, tant pour le vêtement et la nourriture que pour les offices du chœur, les prédications et les courses continuelles qu'on est obligé de faire pour visiter et encourager les chrétiens dispersés. Nous suivons ici les mêmes observances, et, quoiqu'il n'y ait que deux religieux dans chaque province du Japon, nous nous levons exactement à minuit pour réciter matines et vaquer à l'oraison... Je ne dois pas vous le dissimuler : l'estime que les grands de ce royaume font de la science et de la sainteté de nos religieux et le motif qui a porté le roi à nous donner une maison dans sa capitale, sont principalement fondés sur la haute idée qu'ils ont de notre désintéressement. Le prince a fait notre éloge en nous appelant *Xaninofin*, c'est-à-dire des hommes qui méprisent les choses de ce monde et n'ont d'autre désir que de travailler au salut des âmes (1). »

(1) Lettre des Pères Alphonse de Mena et Thomas du

Malgré ce début consolant, l'œuvre de Dieu ne marchait pas sans de grandes difficultés. La jalousie des bonzes, les méfiances de l'empereur du Japon, l'esprit craintif du roi de Satzuma, mirent plus d'une fois les saints religieux dans des embarras et des complications extraordinaires. Tantôt la curiosité des princes les mandait à la cour, tantôt l'éclat de leurs succès les faisait reléguer dans des îles abandonnées, où la charité des pêcheurs était leur unique ressource. Mais, au milieu de leurs angoisses, Marie, Reine du Saint-Rosaire, ne les abandonna jamais. Partout son image vénérée fut leur guide et leur protection et l'instrument dont Dieu se servit pour opérer une foule de prodiges et attirer les âmes à la connaissance de la vraie foi. Sur toutes les plages du Japon, les fervents Dominicains de la province du Saint-Rosaire recueillaient les fruits bénis de leur confiance en Marie : dans leur détresse et au milieu de leurs travaux et de leurs souffrances, ils pouvaient s'écrier en regardant leur Mère : « Vous êtes, ô Marie! « notre refuge et notre espérance. »

Soutenus et protégés par Marie, les Frères-Prêcheurs eurent bientôt des églises et des couvents à Méaco, ville impériale, à Omura, à Nangazaki et en plusieurs autres villes importantes; leur zèle s'exerça surtout dans le royaume de Figen. Pour consolider une œuvre si heureusement commencée, de nouveaux missionnaires arrivaient : c'étaient, en 1607, le P. Jean des Anges; en

Saint-Esprit, adressée le 10 mars 1608 au P. Diego Advarte, et portée par lui au chapitre général de 1610.

1609, les Pères Jean de Saint-Thomas, Hyacinthe Orphanel (1) et un frère convers; en 1611, les Pères Alphonse Navarrete et Dominique de Valderama; enfin, les couvents et les missionnaires étaient assez nombreux au Japon pour qu'on y envoyât, en 1612, le P. Balthazar Fort en qualité de vicaire-général de la mission.

Vers ce temps-là les Hollandais et les Anglais parurent pour la première fois au Japon. Nous les avons vus à l'œuvre dans l'Archipel-Indien s'opposant à l'apostolat portugais; ils surent agir avec la même astuce et la même intolérance dans les îles du Japon, où les Portugais et les Espagnols se trouvaient réunis.

Un vaisseau hollandais s'étant brisé sur la côte japonaise, le capitaine qui était anglais demanda à Cubo-Sama, successeur de Taïco-Sama, la permission d'en construire un autre. Sur ces entrefaites un pilote espagnol eut l'imprudence de relever toute la côte, la sonde et des cartes marines à la main. Cubo-Sama ayant demandé au capitaine Guillaume Adams si c'était l'usage en Europe de sonder ainsi les ports des royaumes étrangers, celui-ci répondit que « cela était toujours regardé comme une

(1) Le P. Hyacinthe Orphanel a écrit: *Historia ecclesiastica de los sucesos de la Christiandad de Japon*, anadida asta el fin del año 1622 per el padre Didaca Collado, Madrid, 1633, in-4°. — Voir Echard, t. II, p. 426. — Didace Collado, continuateur du P. H. Orphanel, fut l'un des missionnaires les plus célèbres du Japon. Sa mémoire vivement attaquée a été aussi chaleureusement vengée, Echard, t. II, p. 497. Nous avons de Didace Collado plusieurs ouvrages sur la langue japonaise, un Dictionnaire chinois et d'autres opuscules sur les missions orientales.

hostilité et il ajouta qu'il se pouvait bien faire que les Castillans eussent quelque dessein sur le Japon ; que c'était une nation ambitieuse, qui voulait dominer partout ; que les religieux qu'ils envoyaient de toutes parts en si grand nombre, étaient leurs émissaires et leurs espions, qui sous les apparences d'un grand zèle pour le salut des peuples, ne faisaient point difficulté de détourner les sujets de l'obéissance due aux souverains. Il dit encore que pour cette raison la plupart des princes d'Allemagne, les rois d'Angleterre, de Danemark, de Suède, et la république de Hollande les avaient chassés de leurs Etats, et n'avaient trouvé le secret d'assurer le repos public, qu'en se délivrant de ces hommes dangereux par leurs intrigues (1). »

C'était bien assez pour jeter la défiance dans le cœur de Cubo-Sama. En 1614 parut un édit de persécution : tous les missionnaires devaient être expulsés, toutes les églises démolies et tous les chrétiens renoncer au christianisme sous peine de mort. L'exécution fut prompte et les recherches actives. Un grand nombre de religieux furent exilés à Macao et à Manille ; d'autres demeurèrent cachés pour soutenir et consoler les fidèles.

De 1614 à 1617 la persécution se généralisa dans tout l'empire du Japon. « Les ennemis du nom chrétien, dit le Père de Charlevoix, se répandaient de toutes parts dans les provinces, et y laissaient partout des traces sanglantes de leur fureur contre le troupeau qu'ils

(1) *Histoire du Japon*, par le P. de Charlevoix, t. V, p. 269.

croyaient trouver sans pasteurs. Mais il était resté dans ces îles un bon nombre d'excellents ouvriers et il en arrivait de temps en temps de nouveaux, soit d'Europe, soit des Indes; on peut dire que l'Eglise du Japon ne fut jamais moins destituée des secours spirituels que les six ou sept premières années qui suivirent le bannissement de ses ministres (1). »

Cependant l'orage grondait avec force. Chaque missionnaire rivalisait de zèle et s'écriait avec une généreuse ardeur : « Pourquoi ne pourrais-je pas souffrir ce « que d'autres ont souffert avant moi? Le secours du ciel « n'est-il pas donné à tous? Tout mon désir est de glo- « rifier Dieu, qui n'a jamais manqué à ceux qui lui ont « été fidèles. » Soutenus, et fortifiés par de tels exemples les chrétiens restèrent fermes dans la foi, les femmes et les enfants se montrèrent surtout admirables. « De tant de courageux athlètes qui triomphèrent de la rage des tyrans en cette occasion, il n'y en a aucun, dit encore le Père de Charlevoix, dont on ne pût rapporter des choses tout à fait édifiantes; mais il en faudrait faire un volume entier. »

Cette héroïque résistance ne calma pas les persécuteurs. L'empereur Xogun-Sama, fils et successeur de Cubo-Sama, et qui se fit appeler aussi dans la suite du nom de son père, voyant qu'il ne pouvait vaincre les simples fidèles, envoya au roi d'Omura l'ordre de faire arrêter tout ce qu'il pourrait découvrir de prêtres et de religieux. Pierre de l'Ascension, Franciscain espagnol

(1) *Histoire du Japon*, par le P. de Charlevoix, t. V, p. 427.

et Jean-Baptiste Tavora de Machado, Jésuite portugais, furent pris et conduits dans les prisons d'Omura : le 22 mai 1617, ils étaient décapités.

A la suite de ce martyre, nous allons voir entrer en scène un des plus grands et des plus illustres enfants de saint Dominique, Alphonse Navarrete, vicaire-provincial des Frères-Prêcheurs au Japon, homme intrépide, infatigable, grand zélateur des âmes, et d'une ardeur incroyable pour les souffrances. Digne émule de Victor Ricci et appelé lui-même le Vincent de Paul du Japon, « une de ses occupations les plus ordinaires était d'aller ramasser les enfants que leurs parents exposaient dans les rues, faute de pouvoir les nourrir ; il les faisait élever par des chrétiens charitables, et il en mit un très grand nombre dans le ciel, en les baptisant lorsqu'il les voyait prêts d'expirer (1). »

Ces pauvres petites créatures captivaient tellement son cœur qu'il leur consacra ses plus touchants souvenirs. Au moment de signer la foi de son sang il écrivait au capitaine espagnol Paul Garruche qui l'avait jusqu'alors puissamment aidé : « Que Jésus soit l'unique lien « de votre âme et la sauve à jamais ! N'oubliez pas, je « vous prie, de continuer l'aumône que vous faites pour « les enfants trouvés ; en cela vous acccomplirez une « chose très agréable à Dieu. Je vous en conjure, de « cette île déserte où nous attendons la mort. »

Les enfants trouvés n'étaient pas les seuls objets de

(1) *Histoire du Japon*, par le P. de Charlevoix, t. V, p. 506.

sa tendresse; il aimait aussi passionnément les pauvres. Pour subvenir aux besoins des plus affligés, il avait établi de concert avec les Pères de Saint-François et de Saint-Augustin, la Confrérie de la Miséricorde. Pourvoyant à toutes les nécessités corporelles et spirituelles de ses frères, il pouvait dire avec saint Paul : « Qui est « faible sans que je m'affaiblisse avec lui ? qui est scan- « dalisé sans que je brûle (1) ? »

A cette tendre charité Alphonse Navarette joignait un courage héroïque. Il vint un jour à savoir « qu'on devait brûler dans une place publique quantité de chapelets, d'*agnus Dei*, et d'autres objets pieux, qui avaient été saisis chez des chrétiens, et que des femmes étaient condamnées à être exposées nues dans le même endroit, si elles ne voulaient pas renoncer au christianisme : il y courut aussitôt, parla aux exécuteurs de ces ordres impies et barbares avec beaucoup de liberté, et voyant que ceux-ci ne tenaient aucun compte de son discours, il se jetta au milieu du feu pour en tirer ce qu'on y avait déjà mis (2). »

Tel était l'homme que Dieu avait désigné pour confesser son saint Nom. Ayant appris le martyre de Pierre de l'Ascension et du Père Jean-Baptiste Tavora, à Omu-

(1) II Cor., xi, 29.—Le P. Alphonse Navarrete avait également établi au Japon la confrérie du T.-S. Nom de Jésus. On raconte qu'une bonne femme idolâtre prononçait *cent quarante mille fois par jour* le nom de son idole, se levant pour cela bien avant le soleil ; convertie au christianisme, elle entra dans la confrérie du T.-S. Nom de Jésus : alors elle récitait *cent quarante mille fois par jour* le Nom de Jésus.

(2) *Histoire du Japon*, par le P. de Charlevoix, t. V, p. 506.

ra; sachant aussi le besoin que les chrétiens de cette ville avaient de secours religieux, Alphonse Navarrete résolut de s'y rendre en compagnie du Père Ferdinand de Saint-Joseph, religieux Augustin.

Le père Ferdinand était « un religieux d'une vertu éminente; sa douceur, sa charité, son zèle l'avaient rendu extrêmement cher à tout le monde. Comme il se trouvait seul de son Ordre au Japon, il se joignit au Père Navarrete, le prit pour son directeur, lui fit vœu d'obéissance, et lui fut toujours aussi soumis que s'il avait été le dernier de ses inférieurs. Ainsi on ne vit jamais deux hommes d'un caractère plus différent agir avec plus de concert (1). »

L'humilité du Père Ferdinand de Saint-Joseph lui fit croire d'abord qu'il n'était pas capable de suivre le Père Alphonse dans une si généreuse entreprise; mais après y avoir mûrement réfléchi, il se mit entièrement entre ses mains. « Si j'avais un supérieur, lui dit-il, je me « jeterais à ses pieds et j'obéirais les yeux fermés; n'en « ayant point à présent, je vous promets obéissance et « ferai tout ce que vous me commanderez. »

Le Père Alphonse accepta, et après avoir beaucoup prié, il lui dit : « De la part de Dieu, mon Père, je vous commande de me suivre. »

Avant d'exécuter un projet qui pouvait sembler téméraire à plusieurs, le Père Alphonse et le Père Ferdinand voulurent encore s'assurer de la volonté du ciel, ils redoublèrent leurs prières et leurs austérités et consul-

(1) *Histoire du Japon*, par le P. de Charlevoix, t. V, p. 508.

tèrent des religieux doctes et prudents. Tous les confirmèrent dans cette résolution. Alors le Père Alphonse Navarrete écrivit à ses frères cette lettre où l'on respire un zèle aussi ardent qu'une humilité profonde:

« Jésus soit en vos cœurs et vous donne son saint esprit!

« Vous savez, mes Révérends Pères, comment cette chrétienté est exposée et va déclinant tous les jours et combien il est nécessaire de la fortifier par l'exemple. C'est pourquoi je vous conjure par les entrailles de notre bon Jésus d'être les vrais enfants de notre Père saint Dominique, de vivre dans une grande paix et fraternité avec les Pères des autres Ordres religieux. Je vais à Omura consoler et affermir les chrétiens: le sang de deux nouveaux martyrs les a bien disposés à recevoir le secours de notre ministère. Plaise à la divine Majesté que notre voyage tourne à sa plus grande gloire! Comme il pourrait m'arriver d'être fait prisonnier, je laisse à ma place le Père François de Moralès. Si j'étais assez heureux pour confesser la foi par le martyre, vous nommeriez aussitôt un autre vicaire-général, comme le veulent nos constitutions. Je vous supplie et vous conjure de n'avoir aucun égard aux mauvaises édifications que je vous ai données, soit en charge soit hors de charge. Ne m'oubliez pas dans vos sacrifices et dans vos prières. Ayez un grand soin de la femme de Paul et de ses enfants, puisqu'il veut se sacrifier au service de N.-S. et m'accompagner dans ce voyage. N'oubliez jamais l'œuvre des enfants trouvés; qu'elle augmente de

jour en jour et que toutes ces pauvres petites créatures soient secourues!

« Ce 24 mai 1617, jour de la Translation de notre Père saint Dominique.

« Frère Alphonse Navarrete. »

Paul, dont il est parlé dans cette lettre, était un fervent chrétien, et un zélé catéchiste du Père Alphonse. Ce dernier l'avait abordé ce jour-là, en lui disant :

—« Paul, mon fils, vous savez que le roi d'Omura, le renégat, a martyrisé avant hier deux religieux : aurez-vous le courage d'aller chercher leurs saintes reliques et de me les apporter ?

— J'irai, répondit Paul, quand je devrais y perdre la vie. »

Cette réponse toucha le Père Alphonse : il le prit par la main le conduisit devant un autel, et après y avoir fait une fervente prière, ils se levèrent. Le Père le bénit et lui dit :

—« Paul, mon fils, sachez, et je vous conjure de ne le découvrir à personne, que je suis résolu de m'en aller à Omura pour y assister les chrétiens, et avertir le roi du péché énorme qu'il a commis. Oserez-vous comparaître devant lui, me servir d'interprète et lui dire de ma part, qu'en persécutant ainsi les fidèles, il s'expose à la damnation éternelle s'il ne se convertit? »

Paul répondit que de très bon cœur il le ferait.

L'hôte du Père Alphonse, nommé Gaspard Ficogiro, s'aperçut bientôt du projet qu'on méditait; ne voulant pas perdre une si belle occasion d'aller au martyre, il s'offrit avec instance :

— « Je me doute fort, mon Père, que vous allez partir et me laisser sans votre bénédiction. Je vois bien que vous allez à Omura pour y chercher le martyre. Accordez-moi une dernière faveur : si vous croyez que je vous ai obligé en vous retirant chez moi, laissez-moi vous suivre. Je suis prêt à perdre mes biens et ma vie; ce sera pour moi un grand bonheur de souffrir pour l'amour de Jésus-Christ; depuis longtemps, vous le savez, c'est mon seul désir. »

Comment résister à une foi si vive, à une si ardente charité? Le Père Alphonse consentit, et l'on résolut de partir de Nangazaki le lendemain matin. Les deux Pères Alphonse Navarrete et Ferdinand de Saint-Joseph, accompagnés de Paul et de Gaspard, ne firent que trois lieues ce jour-là et s'arrêtèrent à un village, où ils prêchèrent et confessèrent pendant presque toute la nuit ; la foule accourue des alentours était si nombreuse qu'ils furent forcés d'y séjourner deux jours. L'incognito était désormais impossible, tant était grand le concours de fidèles. Les Pères jugèrent alors à propos de ne plus se cacher, prirent leurs habits religieux et poursuivirent leur ministère comme si la paix eût été rendue à l'Eglise du Japon. Le seigneur de ce village, chrétien renégat, se convertit et persévéra jusqu'à la mort. Les chrétiens étaient dans une sainte allégresse; ceux de Nangazaki accouraient en foule et consolaient aussi les saints missionnaires par leur ferveur et leur docilité.

Cependant les deux Pères s'avançaient à petites journées vers Nangayé, port où l'on s'embarque pour Omura. Ce trajet dura quatre jours. Ils s'arrêtaient dans les

villages pour la consolation des chrétiens, passaient la nuit à catéchiser, à prêcher, à confesser, et chaque matin ils disaient la sainte Messe et donnaient la sainte Communion à un grand nombre de fidèles. Dieu bénit tellement leurs travaux que le P. François de Moralès fut ensuite obligé d'envoyer deux Pères pour achever ce qui avait été si heureusement commencé dans ces contrées.

Quand les chrétiens de Nangayé virent arriver les deux Pères, portant l'habit religieux, ils ne purent contenir leur joie, et se jetèrent à leurs pieds pour recevoir leurs bénédictions. Plusieurs se confessèrent et y employèrent tout le jour suivant.

Sur le soir, comme on chantait les Litanies de la sainte Vierge et le *Salve Regina*, on vit arriver dans le port trois embarcations chargées de soldats portant des torches allumées. C'était la troupe du roi d'Omura qui venait arrêter les deux Pères. Ceux-ci, transportés d'un saint zèle, se rendent aussitôt sur le rivage au devant des soldats, qui étaient presque tous chrétiens renégats; ils veulent les embrasser et les serrer contre leur cœur. Chose admirable! ces pauvres malheureux, attendris et fondant en larmes, se prosternent jusqu'à terre et s'excusent d'être obligés de les conduire en prison.

A ce spectacle en succéda un autre. Les chrétiens pleuraient, les bons Pères consolaient, tous voulaient partir. Gaspard Ficogiro s'écria : « Ecoutez-moi, soldats « cruels! Je suis de Nangazaki, j'ai logé trois ans ce re-

« ligieux exilé, j'ai désobéi à l'empereur. Faites-moi « prisonnier, je vous en prie, je suis prêt. »

Les soldats ne voulurent point l'écouter. Paul réclama aussi la même faveur, mais sans plus de succès. Tous deux voulaient entrer de force dans la barque et suivre leurs Pères. Mais le capitaine les refusa, ainsi que plusieurs autres, disant qu'il n'avait pas reçu l'ordre de les emmener. Il permit néanmoins à deux d'entre eux de suivre le Père Alphonse; l'un s'appelait Jean, et l'autre Thomas; ce dernier, âgé de quinze ans, lui servait habituellement la messe.

Cependant il fallut se séparer. Une foule innombrable suivit les captifs à la lueur des étoiles et des flambeaux jusqu'au lieu de l'embarquement. Alors se passa la scène la plus triste et la plus déchirante. Les chrétiens se jetaient en pleurant sur les Pères pour les embrasser une dernière fois. Les soldats les éloignaient à coups de bâton et approchaient leurs flambeaux pour les brûler; mais rien ne pouvait arrêter cet élan inspiré par la plus tendre vénération. Plusieurs furent assez heureux pour s'approcher des Pères. Alors, dit un historien, « ils leur coupèrent tant de petits morceaux de leurs habits, que par après, étant dans la frégate, ils se trouvèrent quasi sans habits (1). »

Au moment d'appareiller, les chrétiens se mirent à jeter de hauts cris. Plusieurs entrèrent dans l'eau tout vêtus, se ruèrent sur la barque et y entrèrent en si grand nombre qu'elle faillit sombrer. On fit passer les Pères et

(1) Jean de Rechac, *Vie des Saints de l'Ordre*, t. III, p. 665.

leurs compagnons dans une autre barque et l'on s'éloigna promptement du port. Les sanglots redoublèrent : « O saints martyrs! ô Bienheureux! qui allez jouir de « Dieu dans le ciel! qu'allons-nous devenir au milieu « des loups, abandonnés de nos Pères? »

Alphonse Navarrete sentit son cœur brisé; la vue d'une si grande douleur et d'une affection si vive l'émut profondément. Alors il se rappela saint Paul quittant les chrétiens de Ptolémaïde, et s'écria comme le grand Apôtre : « Que faites-vous, mes frères, en pleurant et « en affligeant mon cœur? car je suis prêt, non seule- « ment à être enchaîné, mais encore à mourir pour le « Nom du Seigneur Jésus (1). »

Les prisonniers arrivèrent à Omura au milieu de la nuit. Le roi, en les voyant, fut grandement affligé; il craignit, non sans quelque raison, que l'empereur ne lui enlevât ses biens et son royaume pour avoir négligé de poursuivre et de persécuter les Chrétiens. Il résolut donc de les faire mourir promptement et ordonna que les deux Pères fussent conduits à une petite île déserte pour y être décapités. Défense fut faite à tous les marins du port de sortir avant la fin de l'exécution.

Mais la décision du roi ne fut pas tellement secrète que les chrétiens d'Omura ne l'apprissent. Ils s'emparèrent des barques, et, malgré l'opposition des soldats, suivirent les deux martyrs jusqu'à l'île d'Usuxima, lieu qui avait été désigné pour le supplice. La plupart voulurent se confesser, entre autres la grand'mère du roi, ap-

(1) Act., xxi, 5, 6, 13.

pelée Madeleine, et Marine, l'une de ses tantes. Ces fervents chrétiens ne pouvaient plus se séparer des saintes victimes qui allaient être immolées, et la violence de leurs sanglots était telle que les bourreaux eux-mêmes commençaient à se laisser attendrir. Celui qui présidait à l'exécution, voyant qu'il serait impossible d'en venir à bout dans cette île, fit embarquer de nouveau les Pères et les conduisit dans une autre île appelée Almegera.

Le séjour du P. Alphonse à Almegera ne fut pas inutile. En attendant son supplice, il obtint la permission de se promener dans l'île, espérant rencontrer quelque occasion d'exercer son zèle. Il gravit donc le chemin escarpé d'une montagne; arrivé au sommet, il éleva sa croix dans les airs en chantant des louanges au Très-Haut; son regard interrogeait l'immensité des cieux; encore exilé sur la terre, son cœur s'exhalait en soupirs d'amour: le captif pleurait au souvenir de Sion. « Comment chanterons-nous le cantique du Seigneur « sur une terre étrangère? Si je t'oublie, Jérusalem, « que ma droite s'oublie elle-même! que ma langue « s'attache à mon palais, si je ne me souviens de » toi, si Jérusalem n'est pas à jamais mon premier « amour! (1). » Puis, abaissant ses regards sur les sinuosités de la montagne, il découvrit une caverne où les chrétiens étaient allés l'attendre pour recevoir ses dernières exhortations: il les visita, les fortifia, les consola, et revint ensuite prendre ses chaînes.

(1) Ps. CXXXVI, 4 8.

Les soldats, pour éviter la foule qui commençait à suivre leurs traces, conduisirent les deux prisonniers plus loin encore dans une île appelée Coguchy. Ils aperçurent en arrivant des hommes qui portaient à la mer les précieuses reliques des Pères Pierre de l'Ascension et Jean-Baptiste Tavora. Le grand concours de peuple qui, chaque jour, venait vénérer leurs tombeaux, portait ombrage au fanatisme japonais. On conduisait aussi captif un jeune chrétien, nommé Léon, qui avait été servant de messe du P. Jean-Baptiste. Le moment parut bien choisi pour exécuter les deux Pères; mais les chrétiens d'Omura ne s'étaient point découragés; ils arrivaient nombreux. Alors les soldats, battant toujours en retraite, profitèrent des ombres de la nuit pour transporter leurs prisonniers dans une île voisine, plus déserte que les précédentes.

Les captifs, ne sachant à quoi attribuer ces lenteurs et ces hésitations, demandèrent à leurs conducteurs ce qu'on prétendait faire avec tous ces voyages. Ils hésitèrent un instant; enfin, l'un d'entre eux répondit : « Nous avons reçu l'ordre de vous trancher la tête. » — « Quelle heureuse nouvelle! s'écrièrent les deux généreux confesseurs. Pourquoi tant hésiter? Nous sommes au comble de nos désirs. » — Alors on renvoya Jean et Thomas, de peur qu'ils ne recueillissent les reliques des martyrs; ces deux fidèles serviteurs étaient inconsolables, et il fallut toute la charité tendre et persuasive des deux Pères pour calmer leur douleur.

Les bourreaux, croyant être seuls, dirent aux martyrs de se préparer à la mort. Alphonse Navarrete, en

promenant ses regards sur l'assemblée, avait reconnu quelques chrétiens déguisés en matelots. S'adressant à l'un d'entre eux, il lui dit :

— « Mon fils, je vous prie de me faire un plaisir. J'ai donné le crucifix que j'avais; prenez deux petits bâtons et faites-en une croix, afin que je puisse mourir en chrétien, la croix à la main, pour l'amour de Celui que je porte dans mon cœur et qui a bien voulu mourir pour moi. »

Les gardes, s'apercevant qu'il y avait encore des chrétiens dans la foule, n'hésitèrent pas à s'embarquer encore et s'arrêtèrent enfin pour la dernière fois dans l'île de Tocaxima, autrement dite des Epines.

C'était en effet l'endroit choisi de Dieu pour le sacrifice. Alphonse Navarrete avait à sa droite le P. Ferdinand de Saint-Joseph et à sa gauche le petit Léon; tous trois se mirent à genoux. Le P. Ferdinand voulut d'abord baiser le glaive qui devait le frapper, puis, ayant pris le Rosaire d'une main et le cierge béni de l'autre, il s'écria :

— « Ecoutez-moi, je vous prie, et faites attention « aux paroles que je vais prononcer. Nous sommes « venus au Japon, quittant notre patrie, nos parents et « nos amis, non pour conquérir des royaumes ni pour « amasser des richesses, mais uniquement pour vous « montrer le chemin du ciel. La vie nous est chère « comme à tous les autres hommes; nous la quittons « volontiers cependant, parce que nous espérons par « là gagner les biens infinis et éternels. Mes frères

« convertissez-vous au vrai Dieu. Aujourd'hui, nous « élevons nos mains vers le ciel, afin que notre mort « soit comme une lettre écrite de notre sang qui solli- « cite dans les pays chrétiens l'envoi de nombreux mis- « sionnaires. Pour un que vous mettez à mort, il en « viendra cent. »

Ayant dit ces paroles, Ferdinand de Saint-Joseph se prépara à la mort par quelques instants d'oraison. Sa prière faite, on lui trancha la tête d'un seul coup.

Vint ensuite le tour du bienheureux Alphonse. Le courageux enfant de Saint-Dominique tenait une croix de la main droite, son Rosaire et un cierge béni de la main gauche; son visage était rayonnant d'une joie toute céleste et son âme paraissait plongée dans une profonde contemplation. Qui pourrait nous dire les pensées intimes du saint martyr aux approches de la mort? Sans doute, Dieu daigna visiter son serviteur et lui fit sentir les avant-goûts du ciel. Celui qui avait si longtemps soupiré et pleuré au souvenir de Sion devait commencer à chanter sur la terre l'hymne de la reconnaissance et de l'amour.

« J'ai aimé, s'écriait-il, parce que le Seigneur a exaucé « ma prière, parce qu'il a abaissé son oreille vers moi. « Le Seigneur est miséricordieux et juste, et notre « Dieu est porté à faire grâce. Le Seigneur garde les « petits : j'ai été humilié, et il m'a délivré. Rentre, ô « mon âme! dans ton repos, puisque le Seigneur t'a « comblée de biens. Car il a délivré mon âme de la « mort, mes yeux des larmes, mes pieds de la chute.

« Je serai agréable au Seigneur dans la terre des vi-
« vants (1). »

Ainsi priait Alphonse Navarrete quand les bourreaux vinrent le frapper. Ils le firent d'une manière si maladroite, que sa tête resta à moitié suspendue. Alphonse tomba par terre, à la renverse; ses yeux étaient levés au ciel comme s'il eût été encore en prière : ce ne fut qu'au troisième coup qu'il acheva de mourir.

Le petit Léon ne fut pas si maltraité; d'un seul coup il fut décapité et alla rejoindre au ciel le P. Jean-Baptiste qui l'avait élevé dans la crainte du Seigneur.

Ce glorieux triomphe eut lieu le 1er juin 1617. La vénération des fidèles se manifesta dans un saint empressement à recueillir les objets qui avaient appartenu aux martyrs; les païens eux-mêmes trempèrent du linge dans le sang de leurs victimes. On s'empara de leurs vêtements, et le sabre qui avait été l'instrument du supplice fut acheté plus tard cent cinquante écus par les chrétiens et envoyé aux Pères Dominicains de Manille.

Une circonstance, qui suivit cette exécution, mérite d'être signalée. Dieu voulut montrer par un touchant symbole que le sang des martyrs, qui est une semence de chrétiens, est aussi un grand exemple de l'union et de la charité qui doit régner entre des frères.

Les quatre Ordres religieux qui évangélisèrent le Japon et qui s'y rendirent également célèbres par un zèle vraiment apostolique, se trouvèrent alors réunis

(1) Ps. CXIV.

dans la mort. Après le martyre des Pères Alphonse Navarrete, Dominicain, et Ferdinand de Saint-Joseph, Augustin, on ouvrit les cercueils des Pères Pierre de l'Ascension, Franciscain, et Jean-Baptiste Tavora, Jésuite, pour les jeter tous ensemble à la mer. Le corps du Père Alphonse Navarrete fut mis dans un même cercueil avec celui du Père Jean-Baptiste; le Père Ferdinand fut placé dans celui où reposait le Père Pierre de l'Ascension. Ces deux cercueils furent fortement liés l'un à l'autre, chargés de grosses pierres, et lancés au milieu des flots.

C'est ainsi que Dieu, qui avait associé dans le même martyre l'Ordre de Saint-Augustin à celui de Saint-Dominique, et celui de Saint-François à celui de la Compagnie de Jésus, voulut encore les unir tous, après le martyre, pour nous faire mieux comprendre la charité qu'il recommande avec tant d'instances à ses disciples, et surtout à ses apôtres.

« C'est par là que nous connaîtrons que nous sommes « les *enfants de la* VÉRITÉ... Le commandement que « Dieu nous a fait, est de croire au Nom de son Fils « Jésus-Christ, et de *nous aimer les uns les autres*, « comme il nous l'a ordonné (1). » Saint Paul surenchérissant, s'il est possible, dans l'exposé de cette sublime doctrine, avait donné la raison capitale de cette union qui doit cimenter tous les cœurs dans la poursuite du même but. « Il y a diversité de dons spirituels, « mais il n'y a qu'*un même esprit;* il y a diversité de

(1) I Joan., 18, 19, 23.

« ministères, mais il n'y a qu'*un même Seigneur;* il y a « diversité d'opérations, mais il n'y a qu'*un même Dieu* « qui opère tout en tous..... C'est *un seul et même es-* « *prit qui opère toutes ces choses,* distribuant à chacun « ses dons, selon qu'il lui plaît. Car, comme notre corps « n'étant qu'un, est composé de plusieurs membres, « et, bien qu'il y ait plusieurs membres, ils ne font « tous néanmoins qu'un seul corps, *il en est de même* « *de Jésus-Christ* (1). »

L'infirmité humaine n'a pas toujours réalisé cette doctrine de vérité et d'amour, mais la vie et la mort des saints ont des enseignements qu'il est bon d'enregistrer: ces âmes généreuses parlent jusque dans le silence et les ombres de leurs tombeaux.

Quand la nouvelle du martyre du P. Alphonse Navarrete parvint à Rome, on s'empressa de procéder aux informations juridiques. Le cardinal de Montferrat écrivit à l'archevêque de Manille au nom de la Sacrée Congrégation des Rites :

« Illustrissime et Révérendissime Seigneur et « Frère,

« Nous venons d'apprendre comment frère Alphonse « Navarrete, de l'Ordre de Saint-Dominique, tra- « vaillant au salut des âmes dans l'empire du Japon, « vient d'endurer le martyre avec une constance hé- « roïque pour la défense de la foi. Nous espérons qu'à « la suite de ce glorieux triomphe, la sainte Eglise ob-

(1) I Cor., XII, 4-6, 11, 12.

« tiendra un nouveau lustre et un nouvel éclat dans les « contrées de l'Orient. Le récit de ce martyre souffert « avec tant de générosité en des pays si éloignés a « rempli nos cœurs d'une si grande joie que nous ne « croyons pas en ressentir jamais de semblable. Puisse « le saint Nom de N. S. Jésus-Christ être de plus en « plus connu et béni dans ces vignes des Indes nou- « vellement plantées! C'est pourquoi, désirant pro- « curer la gloire du divin Maître, nous avons jugé à « propos de vous charger de faire dresser les infor- « mations nécessaires, dans les formes et les procédures « prescrites, sur le martyre et la mort précieuse de frère « Alphonse Navarrete, afin que Sa Sainteté *béatifie et* « *canonise* le susdit Père et le fasse ainsi participer aux « honneurs que l'Eglise militante donne à ceux qui ont « légitimement combattu, etc... »

Cette lettre est datée du 26 juillet 1622.

L'archevêque de Manille procéda aux informations et les envoya à Rome. Les choses mûrement examinées, la Sacrée Congrégation des Rites déclara le 1er mai 1668 que le procès fait pour le martyre du frère Alphonse Navarrete était valide et que la mort lui avait été infligée en haine de la religion. Deux cents ans se sont écoulés depuis. Mais la sainte Eglise n'est pas oublieuse de la gloire de ses enfants. Aujourd'hui on s'occupe de la poursuite de cette cause, et nous espérons que le bienheureux Alphonse ouvrira bientôt la glorieuse liste des saints martys de l'Ordre de Saint-Dominique au Japon (1).

(1) Le 30 juillet 1863, S. S. Pie IX a autorisé la Sacrée Con-

Le martyre du P. Alphonse Navarrete donna un nouvel élan au zèle des Frères-Prêcheurs de la province du Saint-Rosaire des Philippines. Pendant les cinq ans qui suivirent, la lutte fut continuelle; ce n'était, il est vrai; que des combats d'avant-postes relativement aux sanglantes hécatombes qui devaient dans la suite illustrer à jamais l'Ordre de Saint-Dominique et la courageuse Eglise du Japon; mais il y a déjà dans les travaux de cette époque assez de gloire et de sublime courage pour fixer notre attention et exciter notre zèle.

C'est ainsi que nous voyons le P. Jean des Anges et le P. Thomas du Saint-Esprit marcher sur les traces du P. Alphonse Navarrete dans les environs de Nangazaki, de Nangayé, et jusque sous les murs d'Omura. Ces deux zélés missionnaires recueillaient partout ce que ce bienheureux Père, allant au martyre, avait si heureusement semé.

Toutefois le P. Thomas du Saint-Esprit fut pris après quelques jours seulement du plus consolant ministère. On le garotta à la mode japonaise, les mains liées derrière le dos et une grosse corde au cou; on en fit autant à son hôte nommé Benoît, à son catéchiste, frère Mance de Saint-Thomas, et à quatre chrétiens, Paul Nangayxi, Thomas, André et Jacques. Tous furent ainsi conduits dans les prisons d'Omura.

grégation des Rites à procéder à de nouvelles informations sur ce martyre, à savoir si la mort avait été acceptée par amour pour N. S. Jésus-Christ et pour rendre témoignage à la vérité.— Les détails sur la vie du P. Alphonse Navarrete nous ont manqué; nous savons seulement qu'il était fils du couvent de Saint-Paul, de Valladolid.

En 1618, trois Dominicains allaient en Corée : deux d'entre eux furent obligés de retourner à Manille; le troisième, Jean de Saint-Dominique, entra au Japon et y fut fait prisonnier en compagnie du P. Ange Ferrier Orsuchi, profès du couvent de la Minerve. Le premier devait mourir en prison, après trois mois de captivité, des suites des affreuses souffrances qu'il y endura; le second, comme une sainte victime réservée pour le jour d'un grand sacrifice, resta quatre ans prisonnier à Omura.

On demandait à ces deux vénérables confesseurs quelle était leur profession; ils répondirent avec une sainte allégresse :

— « Nous sommes religieux et enfants de Saint-Dominique.

— Comment, poursuivit le juge irrité, avez-vous osé venir en ces contrées lointaines contre la volonté de l'empereur!

— C'est, répondirent les deux captifs, pour obéir à notre Dieu, qui est le Roi des rois et l'Empereur des empereurs. Il nous envoie prêcher sa loi sainte par toute la terre, afin que tous les hommes apprennent le chemin du ciel, et, qu'en l'apprenant, ils soient tous sauvés. »

Après un interrogatoire qui se poursuivit longtemps encore, les deux Pères Jean de Saint-Dominique et Ange Ferrier furent conduits le plus secrètement possible à Omura. Deux frères convers qui avaient été pris avec eux les accompagnèrent : c'étaient frère Thomas du Rosaire et frère Jean Nangorichi, surnommé de Saint-Do-

minique. Ils éprouvèrent tous une si grande joie à la vue de la prison, qui renfermait déjà un nombre considérable de victimes, qu'ils ne purent s'empêcher d'entonner le psaume *Laudate Dominum, omnes gentes.*

Le Père Thomas du Saint-Esprit, qui était dans cette prison depuis six mois, répondit: *Quoniam confirmata est super nos misericordia ejus.* Ils s'embrassèrent dans l'effusion de la plus vive tendresse, et leurs cœurs ne cessèrent de répéter qu'avec la mort ce doux cantique d'actions de grâces: « Qu'il est bon, qu'il est doux « pour des frères d'habiter ensemble! La paix frater- « nelle est comme le parfum répandu sur la tête « d'Aaron, qui descendit sur son visage et qui se » répandit sur le bord de ses vêtements (1). »

Jean de Saint-Dominique ne goûta dans sa prison aucune des douceurs que Dieu réserve quelquefois à ses saints au milieu des plus grandes souffrances. Le divin Maître lui présenta sa croix dans toute sa nudité. En vain cherchait-on à calmer ses alarmes et à lui inspirer quelque pensée consolante. Il lui semblait toujours qu'il céderait aux tourments, n'étant pas digne, à cause de ses péchés, que Dieu l'assistât au milieu des supplices. Cette crainte le martyrisait jour et nuit. Il ne cessait de pleurer et de soupirer. « Seigneur, disait-il, écoutez ma « prière, exaucez mes supplications à cause de votre « justice. N'entrez pas en jugement avec votre servi- « teur, car nul homme vivant ne sera justifié en votre « présence. Mon esprit a défailli, mon cœur a été trou-

(1) Ps. CXXXII, 1, 2.

« blé au dedans de moi. Seigneur, hâtez-vous de me « secourir (1). »

Une si admirable humilité dans le serviteur de Dieu fut récompensée par une mort précieuse. Jean de Saint-Dominique avait été fait prisonnier le 13 décembre 1618, il mourut dans les fers le 19 mars 1619, fête du glorieux époux de la Vierge Marie. Ses compagnons de captivité, le considérant comme un saint et un véritable martyr, voulurent garder quelque chose de ses reliques : ils lui coupèrent une main et un pied et donnèrent le reste de son corps aux soldats. Ceux-ci avaient reçu l'ordre de le brûler et de jeter ses cendres à la mer. Trente charges de bois accumulées sur son corps ne purent le consumer, quels que fussent les efforts des païens pour activer le feu. Les soldats, voyant que tout était inutile, sortirent ces restes bénis du milieu des flammes, les hachèrent en petits morceaux et les livrèrent à la merci des flots de l'Océan (2).

Cette même année (1619), arrivait au Japon l'un des plus zélés et des plus illustres enfants de Saint-Dominique, l'infatigable Didace Collado. Cet homme de Dieu, puissant en œuvres, doué d'une énergie vraiment remarquable, prenait place dans la lutte au moment le

(1) Ps. CXLII, 1, 2, 4, 7.

(2) Relation du P. Melchior Mançano, de Haro. Jean de Saint-Dominique naquit dans la Vieille-Castille, à Tierra de Campos. Il prit l'habit de Saint-Dominique au couvent de Saint-Etienne, de Salamanque, et en partit au mois d'avril 1601 pour les Philippines. Après avoir évangélisé Batan et la province de Pangasinan pendant seize ans, Jean de Saint-Dominique se dirigea, comme nous l'avons dit, en 1618, vers le Japon.

plus critique et le plus solennel. Les prisons d'Omura regorgeaient déjà de prisonniers : prêtres, religieux, catéchistes et simples fidèles s'y trouvaient déjà amoncelés; on allait avoir besoin d'un homme d'initiative et d'action.

En effet, de grandes épreuves se préparaient : le 14 mars 1619, on prit le Père Alphonse de Mena avec plusieurs chrétiens. Le lendemain, François de Moralès, digne successeur d'Alphonse Navarrete dans la charge de vicaire provincial des Frères-Prêcheurs au Japon, fut aussi fait prisonnier avec plusieurs fidèles japonais et conduit dans les mêmes cachots où se trouvaient déjà Alphonse de Mena et les autres confesseurs.

Pendant huit jours ils eurent la consolation de converser tous ensemble et de s'encourager mutuellement dans l'amour des souffrances. Mais cette joie ne fut pas de longue durée : on vint chercher les deux Pères pour les conduire à trente lieues de Nangazaki, dans une île du royaume de Firando, à Yuquinoxima; les soldats, pour éviter le tumulte et les manifestations du peuple, mirent les captifs dans deux chaises à porteurs bien couvertes. Malgré cette précaution, les chrétiens se précipitèrent partout sur leur passage, et quand les Pères, au moment de monter dans la barque, se retournèrent une dernière fois pour bénir cette foule attendrie, des cris déchirants s'élevèrent qui firent retentir longtemps encore les échos d'alentour. Mais la barque avait pris le large et s'éloignait rapidement; elle arriva le jeudi saint à Yuquinoxima.

On conduisit d'abord François de Moralès et Alphonse

de Mena chez le gouverneur. Un héraut criait devant eux : « Il est défendu sous peine de mort de donner à « ces religieux ni eau, ni viande, ni habits, ni aucune « autre chose (1). »

Cette rigueur promettait aux confesseurs de la foi une dure et cruelle captivité. En effet, ils se virent bientôt jetés dans une étroite prison ayant à peine deux brasses de long et une demi-brasse de large; les parois étaient faites avec de gros pieux rapprochés les uns des autres et la fenêtre était si petite qu'à peine pouvait-on regarder le ciel. Outre qu'il s'exhalait de ce cachot une odeur fétide et malsaine, la nourriture y était plus que frugale : un peu de riz cuit à l'eau, du bouillon de feuilles de raves, et quelquefois, par extraordinaire, un hareng saur.

A la suite de toutes ces privations, le Père Alphonse de Mena tomba bientôt malade. Aux douleurs physiques venaient encore se joindre les douleurs de l'âme. Une ancienne maladie qui l'avait beaucoup affligé s'empara de nouveau de lui. C'était une mélancolie profonde; rien jusqu'alors n'avait pu l'en distraire, sinon les occupations et les fatigues de l'apostolat. Dieu y pourvut d'une autre manière en cette circonstance : la compagnie du Père François de Moralès, la consolation qu'ils eurent de célébrer la sainte Messe, et aussi l'espérance du martyre, finirent par le guérir complétement.

Cependant l'épreuve était loin de toucher à son terme. Après cinq mois d'une dure captivité à Yuquinoxima les

(1) Jean de Rechac.

deux Pères furent conduits à Omura dans une prison plus étroite et plus rigoureuse, où ils restèrent encore trois ans.

Pendant que les prisons d'Omura se remplissaient de religieux, les simples fidèles payaient aussi la dette du sang et se montraient inébranlables dans la foi. Les frères et sœurs du Tiers-Ordre et les confrères du Saint-Rosaire se montrèrent au premier rang.

Le père François Carrero, dans son excellent ouvrage intitulé *Triomphe du Saint-Rosaire au Japon*, constate plusieurs choses très consolantes sur les fruits de la confrérie du Saint-Rosaire dans cet empire. Il remarque qu'avant l'établissement de cette dévotion le christianisme fit des progrès peu rapides au Japon et que le courage manquait alors à la plupart des chrétiens au temps de la persécution. Il ajoute qu'à mesure que la persécution augmentait, Dieu fortifiait et augmentait dans les cœurs des fidèles la dévotion au Saint-Rosaire. Les Frères-Prêcheurs, pour favoriser ce noble élan des peuples et pour répondre à quelques objections qu'on suscita contre cette admirable dévotion, traduisirent en langue japonaise un Manuel du Saint-Rosaire; ce livre comme une *Rose mystique effeuillée* sur toutes les plages du Japon, produisit les fruits de salut les plus abondants. Tous les chrétiens s'enrolèrent sous les saintes bannières de Marie et voulurent en signe de leur fidélité porter le rosaire au cou et aux bras (1).

(1) Voir sur l'organisation de la confrérie du Saint-Rosaire dans les paroisses, le *Manuel du Saint-Rosaire*, par le P. Pradel.

La confrérie du Saint-Rosaire était donc parfaitement organisée au Japon. Ces fervents chrétiens récitaient chaque jour le rosaire entier. La confrérie de Nangazaki, la plus considérable de toutes, était divisée par quartiers avec un prieur pour les hommes et une prieure pour les femmes. C'est sans doute à cause de la ferveur vraiment remarquable des confrères du Saint-Rosaire que les supérieurs de l'Ordre ont mis un si grand soin à recueillir les actes de leurs martyres.

Nous nous bornerons à choisir dans ces actes quelques-uns des noms les plus illustres. Le premier octobre 1617, fête de Notre-Dame du Saint-Rosaire, Gaspard de Ficogiro, hôte du Père Alphonse Navarrete, et André Joxida, hôte du Père Ferdinand de Saint-Joseph, étaient décapités. Le même jour, Dominique Yamuguchi, et Thomas son fils recevaient la même couronne; le premier avait été apostat, mais avait expié par un grand zèle sa faiblesse d'un moment. Un autre apostat célèbre, grand officier de l'Etat et grand persécuteur du nom chrétien au Japon, se convertit à la prière du Père Pierre de l'Ascension. Il s'appelait Lin Timonauga et eut la tête tranchée le 4 novembre 1617. Ces diverses exécutions eurent lieu à Omura.

Une illustre famille japonaise de Nangazaki, intimement liée avec l'Ordre de Saint-Dominique, se signala à cette époque par son dévouement à la religion et par son héroïsme dans la lutte qui s'engageait. André Toan jouissait à Nangazaki de la plus haute considération ; sa naissance, ses emplois, son caractère le mettaient au premier rang; l'empereur lui avait donné toute sa confiance,

mais il était chrétien: c'en fut assez pour le vouer au martyre avec sa femme, et une partie de sa nombreuse famille.

Un de ses fils, nommé François, honoré du sacerdoce, fut tué sur un champ de bataille, en confessant les soldats chrétiens. Les autres fils d'André Toan, Jean, Pierre et Paul furent décapités au mois de novembre 1619. Lui-même, exilé dans une île près de Yedo, eut la tête tranchée à peu près vers la même époque.

Mais Dieu réservait encore de nouvelles épreuves et de nouveaux triomphes à cette noble famille. André Tocuan, fils d'André Toan, logeait habituellement le Père François de Moralès dans sa maison. Ils furent pris tous les deux ensemble. On raconte qu'au moment où entrèrent les soldats, André était absent. Marie Tocuan sa femme, surmontant sa tendresse, et ne songeant qu'à la gloire du martyre, l'envoya promptement chercher.

André Tocuan était digne de cette héroïne chrétienne. En voyant les satellites il s'écria: « Enfin j'ai tout ce « que j'ai désiré; de plus j'ai l'insigne faveur d'accom- « pagner mon père et le plus fidèle ami de mon cœur.» Par égard pour sa noblesse, et pour éviter de le donner en spectacle au peuple, on lui offrit de le conduire en chaise à porteurs. André méprisa cette offre: il s'estimait heureux et fier d'être enchaîné pour Jésus-Christ. Après trois mois de captivité il comparut devant les juges. On le condamna à être brûlé vif avec un frère coadjuteur de la Compagnie de Jésus, Sébastien de Quimora, et trois confrères du Rosaire, Jean Xoûn, Cosme

Tarquera et Dominique George, ce dernier portugais.

Le juge voulut exprimer à André Tocuan la peine qu'il éprouvait à le condamner à mort. « Vous obéissez « à votre maître, répondit Tocuan, moi, j'obéis au mien; « seulement n'oubliez pas qu'en dehors de la loi chré- « tienne il n'y a pas de salut. » Ayant dit ces mots, le généreux chrétien, comme abîmé dans une profonde contemplation, n'eut plus de pensée que pour le ciel. Cependant il voulut encore écrire au Père François de Moralès pour le remercier.

« Je vous rends grâces, mon bien-aimé Père, de ce « qu'à votre occasion j'ai le bonheur de mourir pour la « gloire de mon Dieu... Je vous recommande Marie ma « femme et Paul mon fils. Quand par la miséricorde de « mon Dieu je serai dans le paradis, je prierai Jésus « mon Maître pour votre révérence. »

André Tocuan écrivit aussi quelques lignes à sa femme, à ses frères et à d'autres parents pour les encourager dans la persévérance, puis il rentra dans la douce présence de son Dieu et se prépara à la mort.

Le 19 novembre 1619, André Tocuan et ses quatre compagnons marchaient au supplice. Arrivé devant son poteau, le courageux japonais s'incline, l'embrasse et y reste quelque temps immobile dans l'excès de sa joie. Il se tourne ensuite vers le peuple, et l'exhorte du geste et de la voix jusqu'à son dernier soupir. La foule touchée de compassion pleurait; le héros chrétien ne pouvait contenir sa joie : il entrait en possession du royaume céleste.

Marie Tocuan sa femme restait veuve, avec un jeune

enfant. Dieu voulut fortifier cette âme déjà si courageuse en l'abreuvant de douleur. Son petit Paul lui fut bientôt enlevé : il mourut et alla rejoindre au ciel son bienheureux père. Les bourreaux n'avaient pas voulu permettre à Marie Tocuan de suivre son époux dans la prison et sur l'échafaud, mais ils la réduisirent à la plus grande misère, ses biens furent confisqués et l'épouse et la fille des plus nobles japonais se vit réduite à mendier son pain de chaque jour.

Il est vrai qu'elle ne sera pas abandonnée pour cela : Dieu veillait sur elle et lui préparait une seconde famille. Des liens sacrés l'uniront bientôt à l'Ordre de Dominique : elle aspirait depuis longtemps à devenir membre du Tiers-Ordre. Le Père provincial des Philippines la considérant déjà comme sa fille lui envoyait des secours pour la soulager dans sa détresse.

De son côté Marie Tocuan n'a plus qu'une pensée, qu'un désir, qu'une affection sur la terre, l'Ordre sacré qui l'adopte pour son enfant. Ses lettres nous montrent les sentiments d'humilité, de simplicité et d'obéissance qui remplissaient son cœur. Elle écrivait le premier mars 1620 au Père Jean de Saint-Hyacinthe, vicaire provincial des religieux de l'Ordre dans la province de Pangasinan :

« Mon Père, je vous remercie mille et mille fois de la grande aumône que vous m'avez envoyée et surtout de la lettre que vous m'avez écrite. Les saintes instructions qu'elle contient me sont bien nécessaires en ce moment. La plupart des Pères de notre Ordre sont maintenant en prison et attendent le martyre de jour

en jour; les autres sont cachés à cause de la grande persécution qui règne au Japon. Que vous dirais-je de mon âme? J'ai perdu tout ce que je possédais sur la terre, mon vertueux époux et tous mes biens: ils m'ont tout enlevé; chassée de ma maison, je suis réduite à demander l'aumône. Retirée dans une petite cabane, je vis de ce que vous m'envoyez et de ce que vos Pères me procurent. Mais là est toute ma joie et tout mon bonheur, surtout quand je suis persécutée pour avoir retiré les serviteurs de Dieu, les enfants de notre Père saint Dominique. Laissez-moi vous dire que je donnerais ma vie mille fois pour chacun d'eux. Après Dieu, je n'ai maintenant d'autre consolation sur la terre que de les servir: il me semble que je sers les anges du ciel. J'espère bien vous y voir un jour ainsi que tous mes Pères. Si j'y arrive en souffrant le martyre, ce sera pour le mieux: bien que je sois une grande pécheresse, je n'ai pas d'autre désir et j'espère que Dieu me fera un jour cette grâce, par l'intercession d'André Tocuan, mon époux, et par les prières de mes Pères de Saint-Dominique, auxquels je me recommande fort affectueusement. J'ai une grande confiance, bien que je sois une misérable.

« Marie Tocuan. »

Cette sainte femme, malgré son indigence, était pour ainsi dire l'âme et la providence visible de cette pauvre Eglise persécutée. Elle écrivait quelque temps après au même Père :

« Mon Père, tout soit pour l'amour de Dieu.

« J'ai reçu, le printemps dernier, la lettre de votre Révérence : elle m'a bien consolée. Je vous remercie très affectueusement des cinquante peaux de cerfs et de la grande caisse de sucre : tout cela me servira à faire un peu d'argent pour vivre. Ce souvenir m'est d'autant plus cher que je ne vous suis pas connue personnellement. Je ne vous entretiendrai pas des souffrances de nos Pères, de ceux de Saint-François et de la Compagnie de Jésus qui sont dans la prison d'Omura et des autres qui nous assistent en cachette : vous savez tous ces détails. Mais je vous supplie de nous envoyer des religieux de notre Ordre, parce qu'il en reste peu et qu'il faudra remplacer ceux que la persécution nous enlève.

« Je remercie Dieu tous les jours de l'honneur qu'il m'a fait de donner à mon époux la couronne du martyre. Si je n'étais pas si misérable, j'ambitionnerais la même faveur ; mais j'en perds l'espérance. Dieu vient de m'enlever mon petit Paul en punition de mes péchés : il ne me reste plus qu'à pleurer dans l'amertume de mon âme. Ma seule consolation est de penser que le Père François de Moralès mon confesseur est encore en vie, et qu'il prie pour moi dans sa prison. Vous prierez aussi pour cette grande pécheresse : nul n'en a un plus grand besoin... Le Père Joseph de Saint-Hyacinthe, notre supérieur, m'a fait depuis quelques jours une grande grâce : il m'a reçue sœur du Tiers-Ordre. Envoyez-nous des religieux, je serai trop heureuse de les servir de mon mieux. Je me recommande à vos prières, etc. »

Marie Tocuan rendit en effet de grands services à la Religion et à l'Ordre de Saint-Dominique jusqu'au jour de son glorieux martyre. Nous la verrons au moment fixé pour le sacrifice se présenter d'elle-même comme une victime volontaire et dire à ses juges : « Vous voulez me « condamner à mort, si je persévère dans la foi, c'est tout « ce que j'ai désiré. Je sais le lieu du supplice, je saurai « m'y rendre pour mourir avec les autres. Ne m'en- « voyez pas d'escorte, j'irai bien toute seule. »

Vers le même temps la confrérie du Saint-Rosaire fournissait encore d'illustres confesseurs et de généreux martyrs. Barthélemy Xiki et dix autres expiraient glorieusement le 27 novembre 1619, à Nangazaki ; Simon Quiota, Madeleine et Jacques recevaient la même couronne, à Cucota, dans la province de Buygen, le 16 août 1620. Un grand nombre d'autres attendaient dans les prisons de Firando, d'Omura et de Nangazaki.

Sur ces entrefaites un funeste évènement vint augmenter la persécution et accélérer le dénouement d'un drame déjà si sanglant.

Un japonais nommé Joachim, qui s'était établi à Manille, eut envie de revoir encore une fois sa patrie. Il fréta un petit navire et partit avec deux religieux, qui attendaient une occasion de pénétrer dans cet empire. Le premier religieux, Augustin espagnol, s'appelait Pierre de Zugnica, l'autre était flamand et appartenait à l'Ordre de Saint-Dominique. Mais Dieu, dont les desseins sont impénétrables, permit qu'on traversât leur sainte entreprise. Ils rencontrèrent entre l'île Formose

et la Chine un navire hollandais qui les visita, et les emmena captifs au Japon, ou ils arrivèrent le 4 août 1620.

Le capitaine hollandais voulant colorer son brigandage, se fit accusateur. Il avertit le roi de Firando que deux religieux étaient au nombre des passagers. Dans les circonstances présentes l'affaire était excessivement grave : on pouvait compromettre le sort des nombreux prisonniers détenus à Omura, indisposer l'empereur, mettre l'Eglise du Japon à deux doigts de sa ruine. Pierre de Zugnica et Louis Florès, cachés sous des vêtements séculiers, dissimulèrent d'abord leur qualité de religieux ; poussés à bout ils cherchèrent à fuir, ou plutôt ils laissèrent agir le zèle des religieux et des fidèles qui voulaient les sauver. Mais tout fut inutile. Les malheureux prisonniers, après avoir souffert les plus indignes traitements de la part des Hollandais, furent envoyés dans l'île d'Yuquinoxima.

Pendant ce temps, Gonzoco, gouverneur de Nangazaki, avait fait un voyage à la cour. L'empereur, sur l'énoncé des faits arrivés à Firando, se mit dans une grande colère et commanda à Gonzoco de se rendre en toute hâte dans son gouvernement, de faire mourir tous les prisonniers de Firando, de Suzuta et de Nangazaki. L'empereur ajouta que « s'il recevait désormais la moindre plainte au sujet des chrétiens, le gouverneur serait la première victime qu'il sacrifierait à sa juste indignation (1). »

Le Père Louis Florès et ses compagnons ressentirent

(1) *Histoire du Japon*, par le P. de Charlevoix, t. VI, p. 84.

bientôt les effets de cette terrible menace. Gonzoco partit sans délai et aussitôt arrivé à Nangazaki, il publia l'édit de mort contre le capitaine Joachim, son équipage et les deux religieux; le capitaine et les deux religieux étaient condamnés à être brûlé vifs; treize hommes de l'équipage ou passagers devaient avoir la tête tranchée; parmi ces derniers il y avait un frère du Tiers-Ordre, Michel Diaz, les douze autres étaient de la confrérie du Saint-Rosaire. Le gouverneur voulut tenter un dernier effort pour les gagner : il leur parla très doucement, alla même jusqu'à leur promettre la vie. Mais pour toute réponse les généreux confesseurs exprimèrent d'une voix unanime la joie qu'ils avaient de mourir pour la cause de Notre-Seigneur Jésus-Christ. L'exécution suivit de près et se fit à Nangazaki le 10 août 1622, près du lieu où les premiers martyrs du Japon avaient été crucifiés en 1597, sous le règne de Taïco-Sama. On trancha d'abord la tête à Michel Diaz et aux douze confrères du Rosaire; les deux religieux et Joachim restèrent deux heures exposés aux flammes, parce que les bourreaux retiraient le bois quand le feu approchait trop. Pierre de Zugnica invoquait saint Augustin. Louis Florès l'entendit et lui dit :

— Le voilà, il est avec nous.

On admira la constance de ces trois martyrs; bien que légèrement attachés à leurs poteaux, ils y restèrent immobiles jusqu'à la mort; Louis Florès tomba le premier, Joachim le second, et Pierre de Zugnica le troisième (1).

(1) Louis Florès était né à Anvers; il avait passé à Gand sa pre-

Quelque temps après le gouverneur de Nangazaki, qui voulait montrer son zèle à l'empereur, « se fit amener trente personnes choisies dans toutes les prisons de Nangazaki, hommes, femmes et enfants ; et comme les confesseurs restèrent tous inébranlables dans la foi, il les condamna à avoir la tête tranchée ; on aurait cru, à voir leur joie et leur contentement, qu'ils avaient été renvoyés absous (1). »

D'un autre côté Gonzoco envoya chercher dans les prisons d'Omura vingt-huit prisonniers; vingt-deux étaient religieux et six séculiers : il les condamna tous à être brûlés vifs. Ces deux glorieuses phalanges devaient plus tard être exécutées ensemble sur la sainte montagne de Nangazaki. Leur nombre, leur ferveur et les circonstances de cette sanglante exécution lui ont fait donner le nom de *grand martyre.*

Mais avant de dire le glorieux triomphe de ces cinquante-huit martyrs, il ne sera pas inutile de montrer comment Dieu les choisit et les prépara.

Nous avons déjà vu les prisons d'Omura se remplir successivement. La plupart des captifs y firent un long et pénible séjour : le Père Thomas du Saint-Esprit, le frère Mance de Saint-Thomas et Paul Nangayxi du Tiers-Ordre y étaient depuis cinq ans ; le Père Ange Ferrier,

mière jeunesse. Etant encore séculier, il fut en Espagne et de là dans les Indes occidentales, où il prit le saint habit de l'Ordre de Saint-Dominique au couvent de Mexico. Il y devint maître des novices, puis il passa aux Philippines. Employé d'abord dans les missions de la Nouvelle-Ségovie, il fut ensuite de nouveau maître des novices à Manille.

(1) *Histoire du Japon*, par le P. de Charlevoix, t, VI, p. 95.

le Père Thomas du Rosaire, japonais, et le frère Jean Mangoriki depuis quatre ans; Jean de Saint-Dominique qui avait été pris avec eux était mort au bout de quelques mois; le Père François de Moralès et le Père Alphonse de Mena y étaient depuis trois ans et demi, le Père Hyacinthe Orphanel depuis seize mois et le Père Joseph de Saint-Hyacinthe depuis un an. Il y avait encore dans les cachots d'autres membres de la famille dominicaine appartenant soit au Tiers-Ordre, soit au Saint-Rosaire. On y voyait aussi neuf religieux de Saint-François: trois Pères et six frères; deux Pères de la Compagnie de Jésus, quatre novices, et trois catéchistes du même Ordre.

On ne se fait pas une idée des atroces souffrances qu'endurèrent ces illustres captifs. « Cette prison, dit le Père de Charlevoix, se trouva bientôt trop petite pour le nombre des chrétiens qu'on y amenait de toutes les parties du Figen, et il en fallut construire une plus grande, qui ne consistait qu'en quatre murailles fort épaisses, sans rien qui défendît les prisonniers contre les injures de l'air. Elle était environnée d'une double palissade, où les confesseurs de Jésus-Christ eurent quelque temps la liberté de se promener; mais cela dura peu, et la dureté de leurs gardes alla même dans la suite jusqu'à les empêcher de sortir pour les plus pressantes nécessités. D'ailleurs ils étaient à la fin en si grand nombre, qu'ils n'avaient pas assez d'espace pour se coucher. Leur nourriture ne pouvait être ni plus modique ni plus insipide; les fidèles s'empressaient, il est vrai, à leur faire tenir les choses dont ils pouvaient avoir

besoin ; mais il en parvenait rarement quelque partie jusqu'à eux. Au bout de quelque temps, leurs gardes, touchés de l'état où ils étaient, et charmés de leur douceur, devinrent plus traitables ; mais on ne s'en fut pas plutôt aperçu, qu'on les changea, ce que l'on fit plusieurs fois.

« A tant de souffrances les prisonniers ajoutaient des jeûnes et des macérations. Dès le commencement ils s'étaient prescrit une forme de vie, qu'ils gardèrent constamment jusqu'au bout : chaque jour les prêtres disaient la messe, et tour à tour étaient supérieurs pendant une semaine. L'office se récitait à deux chœurs. Dieu récompensait tant de vertus par une si grande affluence de délices spirituelles, que le temps ne leur dura jamais (1). »

Après les matines, que l'on récitait au milieu de la nuit, il y avait une heure d'oraison mentale, accompagnée de sanglantes disciplines. Marie, Reine du Saint-Rosaire et Reine des martyrs, n'était pas oubliée : tous les soirs on chantait le *Salve Regina* et tous les samedis les mystères du Rosaire qu'ils avaient réduits en cantiques spirituels. Cette prison était devenue comme un couvent très régulier, une véritable maison de prières et une école de toutes les vertus. L'arrivée des nouveaux prisonniers était toujours saluée par des chants d'allégresse, de reconnaissance et d'amour.

Nous possédons un touchant témoignage de ces saintes

(1) *Histoire du Japon*, par le P. de Charlevoix, t. VI, p. 97 et 98.

ardeurs dans quelques lettres écrites par nos saints prisonniers.

Le Père François de Moralès, le plus ancien de tous les Frères-Prêcheurs au Japon, disait dans une de ses lettres: « La nécessité des chrétiens du Japon me perce « le cœur, mais puisque Notre-Seigneur m'a conduit « dans cette prison par des voies si extraordinaires, je « l'en remercie. La bonté de Dieu me paraît si grande « en cette circonstance, qu'une vie, quelque longue « qu'elle soit, me semblerait courte pour le reconnaître. « Je ne lui demande plus qu'une chose, c'est qu'il ne « permette point que je sorte d'ici, si ce n'est pour « donner ma vie, et répandre mon sang pour la défense « de son Nom. Néanmoins que sa volonté soit faite! Je « ne changerais pas cette prison qui me semble un pa- « radis pour les plus grands palais du monde. Dès le « jour de mon arrivée, je l'ai prise pour mon épouse et « depuis je l'ai aimée comme si réellement je lui eusse « dédié mes plus chères affections. Pour moi, elle est « toute belle et infiniment aimable (1). »

Le Père Alphonse de Mena datait ses lettres ainsi: « De ma bienheureuse prison qui est mon paradis (2). »

(1) François de Moralès, né à Madrid, pris l'habit de l'Ordre au couvent de Saint-Paul de Valladolid. Il fut d'abord lecteur en philosophie au couvent de Saint-Grégoire de Valladolid, puis lecteur en théologie au couvent de Manille, où il avait passé dans l'espoir de travailler aux missions chez les infidèles. Une voix intérieure l'y appelait sans cesse: « Au Japon! au Japon! » l'obéissance lui accorda cette faveur. « O mes frères, s'écria-t- « il alors, que le Japon est une belle chose! »

(2) Alphonse de Mena naquit à Rioya, petit bourg du royaume

Le Père Ange Ferrier s'écriait : « Bonnes nouvelles! « Bonnes nouvelles! Tout va bien. Je suis en prison « pour Jésus mon amour et mon amant, et j'espère « donner ma vie pour lui. Hélas! Qu'ai-je fait pour mé- « riter un si grand honneur ? Je me confonds devant « Dieu à la vue d'un pareil bienfait accordé à un indi- « gne. Que voulez-vous ? Dieu agit selon qu'il est bon « en lui-même, et non selon ma malice. J'espère que « le bon Maître achèvera son œuvre. Je ne pourrai « jamais assez reconnaître les obligations dont je lui « suis redevable, quand ce ne serait que d'avoir été « prisonnier pour son amour. Nous ne craignons ici « qu'une chose, c'est d'être renvoyés à Manille et privés « ainsi de nos espérances. Patience! Nous ne voulons « que sa sainte volonté : il est bien vrai que nous ne « méritons pas de souffrir pour son saint Nom (1). »

Le Père Thomas du Saint-Esprit s'exprimait ainsi : « On ne saurait croire quel est notre épuisement et

de Navarre, et prit l'habit de l'Ordre au couvent de Saint-Etienne de Salamanque. Arrivé aux Philippines, il y travailla d'abord à Binondoc avec un très grand succès. Il partit des premiers pour le Japon, en compagnie du Père François de Moralès.

(1) Ange Ferrier Orsuchi, originaire de Lucques, en Toscane, prit l'habit de notre Ordre et fit profession dans le couvent de Saint-Romain de cette ville. Il fut envoyé au couvent de la Quercia, à Viterbe, puis au couvent de la Minerve à Rome, pour ses études théologiques. Son désir ardent de partir pour les missions chez les infidèles le conduisit à Valence, en Espagne, et de là aux Philippines. Il travailla d'abord dans la Nouvelle-Ségovie et à Batan, fut ensuite successivement vicaire provincial de Pangasinan et supérieur du vicariat de Saint-Hyacinthe à Mexico. De retour aux Philippines, après les trois ans de sa charge, il demanda et obtint la grâce de partir pour le Japon.

« tout ce que nous avons à souffrir ; mais nous accep-
« tons tout avec joie et avec bonheur. Nous désirons
« plus ardemment la croix et les supplices que les am-
« bitieux ne désirent les plus hautes dignités. Ah ! mes
« bien chers Pères, qui pourra reconnaître toutes les
« grâces que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous fait !...
« Quand je pense que peut-être nous sortirons d'ici
« pour aller au martyre, je tressaille de joie et ne peux
« contenir les doux élans de mon cœur ; mais aussi je
« tremble. Notre divin Maître, pour de justes raisons,
« peut ne pas me faire cette grâce que j'espère cepen-
« dant de sa Bonté et de sa Miséricorde (1). »

Il ne nous est pas parvenu de lettres du Père Hyacinthe Orphanel, mais les historiens nous disent que sa joie dans les fers égalait sa patience et sa douceur (2).

Le père Joseph de Saint-Hyacinthe, qui avait succédé au Père François de Moralès dans la charge de vicaire provincial, arrivait le dernier dans la prison d'Omura (7 août 1621), mais, durant l'année qu'il y passa encore, son âme forte et généreuse eut le temps de se livrer aux saintes folies de la croix. « L'aspect de cette prison

(1) Thomas du Saint-Esprit, natif de Victoria, en Biscaye, prit l'habit au couvent de Saint-Dominique de cette ville ; après avoir fini ses études au couvent de Saint-Grégoire de Valladolid, il partit pour les Philippines et fut presqu'aussitôt envoyé au Japon.

(2) Hyacinthe Orphanel naquit à Jana, petit village du royaume de Valence ; après avoir fini ses études dans les universités d'Alcala et de Lérida, il prit l'habit de l'Ordre au couvent de Sainte-Catherine de Barcelone. Ses études achevées dans notre collége de Saint-Thomas de Tortose, il partit pour les Philippines. Il n'avait encore que 28 ans quand il arriva au Japon.

« a quelque chose qui soulève et révolte, écrivait-il ; « cependant je ne la changerais pas pour les plus su- « perbes palais des princes de la terre ; je ne donnerais « pas non plus les menottes, les cordes et les chaînes « dont je suis chargé pour toutes les pierres précieuses « ou pour des chaînes d'or enrichies de saphirs, rubis « ou diamants. J'aime cent et cent fois plus la faim que « je souffre, le mépris que j'endure, et les incommodi- « tés de ce cachot que les tables les mieux garnies des « rois, les compliments les plus flatteurs, ou toutes les « délices de la terre. J'ai choisi cette prison pour mon « paradis en cette vie et je prie la sainte Mère de Dieu « et tous les Saints d'en rendre grâces pour moi à la « divine bonté (1). »

On ne sait pas ce qu'il faut le plus admirer dans ces précieux documents. Tantôt les flammes du divin amour élèvent ces âmes vers la céleste patrie, elles ne peuvent supporter les chaînes qui les retiennent captives et elles s'écrient avec le Psalmiste : « Malheur à moi, parce « que mon exil est prolongé ! » Tantôt plongées dans les abîmes de l'humilité, elles cherchent à calmer leur crainte en pratiquant le plus parfait abandon à la volonté divine. Il y avait dans ces véritables enfants de

(1) Joseph de Saint-Hyacinthe naquit à Villareio de Saluanez, au royaume de Tolède ; il était fils du couvent de Saint-Dominique d'Ocaña. « Ce couvent, dit un historien du temps, est des plus réformés de toute l'Espagne, la piété semble particulièrement y avoir établi un trône ; ce qui a excité la plupart des couvents de la province de Castille d'y envoyer et élever leur jeunesse, tant le noviciat y est exact et tous les religieux exemplaires. » Jean de Rechac, t. III, p. 749.

saint Dominique et dans leurs généreux compagnons toutes les vertus qui font des victimes d'agréable odeur : foi vive, humilité profonde, ardent amour. Le divin époux ne pouvait se faire attendre plus longtemps à des cœurs ainsi préparés. Ils entendirent enfin cette parole si ardemment désirée : « Voilà que l'époux vient, « sortez au devant de lui (1). »

Un officier du gouverneur de Nangazaki se rendit à Omura pour signifier aux prisonniers qu'ils étaient condamnés à mort. La sentence ne portait que les noms de vingt-huit condamnés : vingt-deux étaient religieux. C'étaient, pour la Compagnie de Jésus, le Père Charles Spinola et le Père Sébastien Kimura, avec quatre novices et trois catéchistes ; pour l'Ordre de Saint-François, le Père Pierre d'Avila et le Père de Richard de Sainte-Anne, avec trois frères, Léon, Vincent et Pierre d'Aguila. L'Ordre de Saint-Dominique apportait à ce glorieux sacrifice l'élite de ses enfants, les Pères François de Moralès, Alphonse de Mena, Joseph de Saint-Hyacinthe, Hyacinthe Orphanel, Ange Ferrier, Thomas du Rosaire et frère Jean Mangoriki. Les six séculiers étaient Paul Nangayxi, du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, courageux et fidèle compagnon du Père Alphonse Navarrète, et depuis catéchiste du Père Thomas du Saint-Esprit. Il y avait encore Antoine Sanga, Paul Tanaca, Antoine de Corée, Alexis de Nangazaki et Lucie Fraïtez.

Tous devaient être brûlés, à l'exception du Père Tho-

(1) Matth., xxv, 6.

mas du Rosaire et du frère Jean Mangoriki ; un des novices jésuites fut également joint à ceux de Nangazaki qui eurent la tête tranchée, parce qu'il se trouva un poteau de moins. Il y eut donc dans ce *grand martyre*, en comptant les trente confesseurs de Nangazaki condamnés à être décapités, vingt-cinq victimes consumées par les flammes et trente-trois livrées au glaive du bourreau.

Les deux armées étaient prêtes au combat ; à Nangazaki comme à Omura les captifs avaient reçu avec joie la nouvelle de leur délivrance : Gonzoco pouvait donner ses ordres.

« Les prisonniers d'Omura, dit le Père de Charlevoix, furent donc embarqués sur un petit bâtiment qui les porta en peu d'heures à Nangayé, où on les fit monter à cheval. Un officier marchait devant eux avec des gardes bien armés ; les confesseurs, au milieu d'une troupe de soldats, suivaient la corde au cou, chacun ayant son bourreau, qui tenait le bout de la corde. On ne permettait à personne de les approcher. La nuit les surprit en un lieu nommé Voracam, et l'on fut obligé de s'y arrêter. Le lendemain on les fit remonter à cheval de grand matin ; ils commencèrent alors à trouver les chemins bordés d'une multitude de chrétiens qui se jetaient à genoux, pour recevoir leur bénédiction. Le lieu du supplice était une petite colline située près de Nangazaki, sur le bord de la mer, et éloignée de cinq cents pas de celle où vingt-cinq ans auparavant les vingt-six martyrs canonisés (par Pie IX) avaient été crucifiés. On ne laissa point entrer les prisonniers

d'Omura dans Nangazaki, mais on les fit attendre sur la colline, jusqu'à ce que ceux de la ville fussent venus. De bons corps de gardes furent posés de distance en distance, pour contenir la multitude, car on prétend qu'il s'y trouva au moins trente mille chrétiens, outre les idôlatres (1). » Ce qui faisait bien en tout au moins soixante mille personnes.

Les prisonniers de Nangazaki arrivèrent enfin. Ils formaient une procession marchant en bon ordre. Marie de Fingo, du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, était à la tête, revêtue du scapulaire de l'Ordre et portant le saint étendard de la croix ; les femmes suivaient avec leurs enfants. Marie de Fingo entonna un cantique spirituel, ses compagnes répondirent avec une sainte allégresse : ce concert avait quelque chose de tout céleste et ravissait d'admiration la foule attendrie d'un tel spectacle.

On voyait dans les rangs de cette troupe glorieuse l'élite de la société japonaise. L'illustre Marie Tocuan, femme du martyr André Tocuan, attirait surtout les regards ; cette sainte veuve avait été, comme nous l'avons dit, reçue du Tiers-Ordre, et s'était dévouée au service des missionnaires malgré l'extrême pauvreté où l'avait réduite sa fidélité à la foi chrétienne. Marie Tocuan n'avait que 33 ans, mais ses infirmités l'empêchaient de marcher : elle se fit porter au martyre vêtue de son habit blanc.

(1) *Histoire du Japon*, par le Père de Charlevoix, t. VI, p. 101.

Venaient ensuite Agnès de Corée, âgée de 42 ans, aussi du Tiers-Ordre de Saint-Dominique; Catherine de Fingo, prieure de la Confrérie du Saint-Rosaire et de celle du Très-Saint-Nom de Jésus (1); une autre Marie de Fingo avec ses deux enfants, Jean âgé de 15 ans et Pierre âgé de 3 ans; Thècle, femme de Paul Nangayxi, avec son fils Pierre âgé de 7 ans; Isabelle Fernandez, fille spirituelle de Charles Spinola, avec son petit Ignace âgé de six ans; Marine, Apollonie, Claire et Madeleine, toutes de la confrérie du Saint-Rosaire; Pierre, petit garçon de 5 ans, fils de Jean Matoyama, suivait de près et marchait seul.

Les hommes s'avançaient à leur tour : c'étaient Roux, prieur du Saint-Rosaire; Dominique de Chiamgo, âgé de 19 ans, hôte du Père Alphonse; Damien d'Omura avec son fils Michel, âgé de 5 ans; Clément avec son fils Antoine, âgé de 2 ans; Barthélemy Cavano, Dominique Yamanda, Dominique d'Omura, tous de la confrérie du Saint-Rosaire. On voyait aussi un autre enfant marchant seul au martyre, Thomas de Caratzu, âgé de 7 ans. Il y avait encore quatre autres martyrs dont nous ignorons les noms : ce cortége comprenait en tout trente personnes (2).

(1) Catherine de Fingo aimait si passionnément le Saint-Nom de Jésus, qu'après avoir eu la tête tranchée elle prononça, comme Saint Paul, trois fois encore le très doux Nom de Jésus.

(2) Le chiffre que nous donnons de ces martyrs nous paraît le plus certain. Le Père de Charlevoix l'accepte dans son *Histoire du Japon*. Cet historien annonce trente-deux martyrs sortis des prisons d'Omura ou de Suzuta; mais dans le compte qu'il en

« Les deux troupes étant réunies, un officier de Gonzoco, nommé Xuquendaïu, parut sur un espèce de tribunal couvert de beaux tapis de la Chine, et à peine fut-il placé, qu'il donna le signal pour commencer l'exécution (1). »

C'était l'heure solennelle du sacrifice : d'un côté, vingt-cinq poteaux attendaient vingt-cinq glorieux martyres qui s'y précipitèrent comme sur un lit de repos; après s'être mis dévotement à genoux, ils embrassèrent avec amour le bois de leur sacrifice. D'un autre côté les trente prisonniers de Nangazaki auxquels se joignirent les trois martyrs d'Omura que nous avons déjà nommés, se mirent également à genoux et attendirent paisiblement, les yeux levés au ciel, le signal de leur mort.

François de Moralès avait aperçu Marie Tocuan prosternée, implorant une dernière fois sa bénédiction. Le Père lui demanda où était son petit Paul.

— Il est, répondit l'héroïque chrétienne, où nous serons bientôt, vous et moi. Dieu me l'a enlevé pour le mettre en son paradis.

Charles Spinola fit la même question à Isabelle Fernandez :

— Qu'avez-vous fait de mon petit Ignace?

— Le voici, répondit la mère, le prenant entre

fait, t. VI, p. 99, il arrive, comme nous, au chiffre de vingt-deux religieux et de six séculiers. Ce qui du reste concorde assez avec les documents fournis par les historiens de l'Ordre de Saint-Dominique.

(1) *Histoire du Japon*, par le Père de Charlevoix.

ses bras : je n'ai eu garde de le priver du seul bonheur que je sois en état de lui procurer.

Ignace vit tomber la tête de sa mère sans changer de couleur, et reçut lui-même le coup de la mort avec une intrépidité bien au-dessus de son âge.

En face d'un tel spectacle, on ne sait vraiment ce qu'il faut le plus admirer, ou de la tendre sollicitude des Pères spirituels qui bénissent et encouragent du haut de leurs bûchers ces âmes généreuses, ou de la force de ces mères vraiment chrétiennes qui brisent tous les liens de la nature en vue des joies plus pures et plus saintes de la Patrie.

Tout était prêt, l'exécution commença par les trente-trois martyrs qui devaient être décapités ; ils furent inébranlables dans leur foi, et, jusqu'aux plus petits enfants, tous montrèrent un calme, une joie, un bonheur tels qu'on aurait cru assister à une fête. « Dès que cette première bande eut consommé son sacrifice, on plaça les têtes vis-à-vis de ceux qui devaient-être brûlés, et on alluma le feu. Il était éloigné de vingt-cinq pieds des poteaux, et le bois tellement disposé, que le feu ne pouvait gagner que lentement ; on eut même soin de l'éteindre toutes les fois qu'on s'aperçut qu'il gagnait trop vite. Enfin les flammes s'approchèrent et les martyrs commencèrent à en ressentir les vives et cruelles atteintes (1). »

Joseph de Saint-Hyacinthe avait montré pendant le voyage un si grand zèle pour la gloire de Jésus et de

(1) *Histoire du Japon*, par le Père de Charlevoix.

Marie, prêchant avec une sainte ardeur les gloires de la Reine du Saint-Rosaire que son palais s'était desséché. Il eut soif et du milieu des flammes il demanda à boire. Les satellites se moquèrent de lui; mais une bonne femme voyant sa détresse lui apporta une cruche d'eau: il s'y désaltéra lui et ses compagnons. La joie qu'il avait d'aller en paradis, dit un vieil auteur, lui fit faire en cette circonstance une cérémonie japonaise assez curieuse: « Il leva sa tasse en haut saluant toute l'assistance; de quoi tous les chrétiens furent extrêmement consolés et tous les gentils étonnés (1). »

Au milieu de la fumée et des flammes, dans l'ardeur du plus atroce supplice, deux jeunes japonais eurent un instant de faiblesse. Paul Nangayxi qui se trouvait placé tout près, les voyant hors d'eux-mêmes par l'excès de la douleur, n'oublia rien de ce que le zèle le plus ardent peut inspirer pour relever un courage abattu. Il les supplia, il les exhorta; malgré tous les efforts de l'intrépide tertiaire de Saint-Dominique, la souffrance fut plus forte que le courage des patients.

Les deux pauvres japonais ne refusaient pas la mort, mais une mort aussi cruelle les effrayait. Ils se détachèrent de leurs poteaux, sortirent de l'enceinte, et allèrent se jeter aux pieds des soldats, pour les conjurer de leur couper la tête. Paul Nangayxi les ayant vus se détacher, les suivit, courut après eux, les exhortant de nouveau à accepter des tourments passagers suivis d'une éternelle récompense. « Que faites-vous? s'écriait

(1) Jean de Rechac.

« le courageux martyr; la souffrance passera bientôt « et dans quelques instants vous serez au nombre des « bienheureux. Un peu de courage, implorez le se- « cours de Dieu, et venez mourir avec nous pour l'a- « mour de votre Sauveur. »

« Ce qu'ayant dit, ajoute Jean de Rechac, il s'en retourna courant à travers des feux à son poteau, et l'embrassant avec mille caresses qui attendrissaient tous les chrétiens, il y mourut saintement. » Quant aux deux japonais, ils ne voulurent jamais consentir à apostasier, et retournèrent sans plus hésiter au milieu des flammes, où ils expirèrent peu de temps après.

Tous les autres martyrs montrèrent une fermeté vraiment héroïque. Il est vrai de dire qu'il se passa alors des choses extraordinaires. On vit François de Moralès se promener tranquillement au milieu des brasiers ardents, et s'en approcher comme pour les défier au combat; Ange Ferrier fut pendant assez longtemps élevé de deux coudées au-dessus des flammes. Tous criaient à l'envi et avec des accents déjà tout célestes : *Vive Jésus! Vive Marie!*

Chose digne de remarque! ce ne fut que longtemps après qu'on les aperçut s'affaisser successivement sur eux-mêmes, les uns au bout d'une heure, d'autres après deux heures et même trois heures d'affreux tourments. Hyacinthe Orphanel souffrit plus que tous les autres : le bois qui l'entourait était vert et parvint difficilement à s'allumer; la pluie tomba pendant la nuit, de telle sorte qu'il resta plus longtemps sans succomber. Au point du jour, on l'entendait encore crier :

Jésus! Jésus! Jésus! Marie! Son supplice avait duré seize heures.

Enfin « les martyrs ne donnant plus aucun signe de vie, on mit des gardes à toutes les avenues de la sainte montagne, et les corps y demeurèrent exposés (trois jours) pour inspirer de la terreur aux fidèles; mais une telle vue était bien plus propre à ranimer leur ferveur. Un très grand nombre restèrent tout ce temps aux environs, dans l'espérance de pouvoir enlever quelques-unes de ces saintes reliques, mais ils furent trompés dans leur attente, et il en coûta la vie à Léon Fracuzayemon. Celui-ci voulant profiter del'obscurité de la nuit pour commettre ce pieux larcin, s'était habillé comme les gardes. Mais il fut surpris, arrêté et mis en prison. On lui offrit la vie, s'il voulait abandonner la religion chrétienne: Léon Fracuzayemon n'était pas venu pour apostasier et fut aussitôt brûlé vif. Enfin au bout de trois jours on alluma un grand bûcher et on y jeta tous les corps; on remplit ensuite des sacs de toutes les cendres et de la terre qui avait été arrosée du sang des martyrs, et on alla les vider en pleine mer. On porta la précaution si loin, que les soldats qui furent employés à ce travail étaient nus, afin qu'ils ne pussent rien cacher; tous ceux qui voulurent s'en approcher, furent chargés de coups de bâton, dépouillés et attachés aussi tout nus à un poteau, où ils demeurèrent jusqu'à la fin de l'opération (1). »

Le samedi 10 septembre 1622 avait été un jour mé-

(1) *Histoire du Japon,* par le Père de Charlevoix.

morable et glorieux pour l'Eglise du Japon. Cinquante-huit martyrs étaient tombés dans l'arène. On n'avait jamais vu, même au Japon, cette patrie du courage et de l'héroïsme religieux, plus de fermeté, plus de ferveur et plus de mépris des souffrances. Aussi c'est avec raison que les historiens sont restés unanimes à qualifier ce triomphe du nom de *Grand Martyre*. L'Ordre de Saint-Dominique y eut sa large part : sept religieux, plusieurs frères et sœurs du Tiers-Ordre et un grand nombre de confrères du Saint-Rosaire. Cette riche moisson restera à jamais l'une de ses plus belles gloires. Sainte Térèse ne s'était point trompée quand elle avait lu sur un grand livre dans une de ses visions ces paroles qu'un saint de l'Ordre de Saint-Dominique lui présentait : « *Dans les temps à venir, cet Ordre sera florissant « et aura beaucoup de martyrs.* »

L'exécution solennelle du 10 septembre ne resta pas isolée. Gonzoco, gouverneur de Nangazaki, avait soif de meurtre et de carnage : la vue du sang ne fit qu'augmenter sa haine contre le nom chrétien. Dès le lendemain du *Grand Martyre*, il fit décapiter à Nangazaki Gaspard Cotenda et onze autres, tous du Tiers-Ordre.

Le surlendemain il y eut à Omura un nouveau triomphe. Le Père Thomas du Saint-Esprit et son compagnon frère Mance de Saint-Thomas étaient restés en prison après le départ de leurs frères : leur douleur était si vive, leurs soupirs si enflammés d'amour, que Dieu en eut pitié. Le 12 septembre on les condamna tous les deux à être brûlés vifs, avec le Père Apollinaire Franc, de l'Ordre de Saint-François, et trois autres frères du

même Ordre. Ils furent tous brûlés à petit feu, comme leurs compagnons de Nangazaki, et leurs cendres jetées à la mer.

Le premier octobre suivant, fête de Notre-Dame du Saint-Rosaire, eut lieu le martyre de Louis Yakiki, de sa femme, de ses deux enfants et de cinq autres. Louis était du Tiers-Ordre de Saint-Dominique et n'avait que 33 ans. Il était aussi très dévot au Saint-Rosaire et très dévoué au service des religieux de l'Ordre qui considéraient sa maison comme la leur. Ce généreux chrétien, ayant appris l'emprisonnement du Père Louis Florès par les Hollandais dans le port de Firando, s'empressa de voler à son secours. Mais bientôt après il fut pris par les hérétiques avec quatre amis qui l'avaient accompagné, et tourmenté d'une manière si cruelle, que les supplices japonais employés jusqu'alors semblaient de douces caresses en comparaison.

En effet, il semble qu'on voulut épuiser en cette circonstance toutes les inventions de l'esprit infernal. Louis Yakiki passa par dix-sept martyres différents avant de monter sur son bûcher : supplice de l'eau, supplice des tenailles, supplice du chevalet, des ongles de fer; on lui ouvrit les épaules pour y verser du plomb fondu; on introduisit dans ses jambes des cordes faites de jonc; « ensuite, dit Jean de Rechac, deux bourreaux tiraient ces cordes l'un par un bout, l'autre par un autre, comme s'ils eussent voulu scier la cuisse entière, et par une cruauté qui n'aura point de plus grande sous la persécution de l'Antechrist, ils lui enfoncèrent en guise de sonde de petits bâtons épineux dans

le corps, et puis les retiraient avec des douleurs inouïes (1). »

Cependant Louis Yakiki était demeuré ferme et inébranlable. Le gouverneur d'Omura désespérant de le vaincre, le condamna à être brûlé vif. Sa femme nommée Lucie et ses deux fils, André âgé de huit ans, et François âgé de quatre, étaient condamnés à avoir la tête tranchée; le même supplice attendait les quatre chrétiens qui avaient accompagné Louis Yakiki. Ils s'appelaient André de Corée, Mance de Figen, Thomas d'Omura et Côme de Caraïcu. Ce dernier avait un fils âgé de quatre ans, nommé Michel; le gouverneur le condamna aussi à mort, et son héroïque père, tout heureux de lui voir gagner si jeune la couronne du martyre, le présenta lui-même au bourreau pour être décapité.

Les bourreaux, après avoir mis à mort Lucie, ses deux enfants et les cinq autres martyrs, présentèrent leurs têtes ensanglantées sous les yeux de Louis. Cette vue ne fit qu'enflammer son courage; on l'entendit pendant toute la durée du supplice crier: *Jésus! Marie!* Les chrétiens entraînés par une sainte ardeur répétaient ces doux Noms, ne cessaient à leur tour de s'écrier à haute voix: *Vive Jésus! Vive Marie!* Les païens s'efforcèrent d'imposer silence à la multitude à grands coups de bâtons ; un d'entre eux frappa si rudement un chrétien qu'il lui fendit la tête, au moment où il prononçait les doux Noms de Jésus et de Marie.

(1) La modestie nous oblige de voiler les horreurs de ce supplice.

Après une heure et demie de souffrance, Louis Yakiki rendit sa belle âme au Seigneur, et alla rejoindre ses frères dans le ciel (1).

Il est bon de remarquer ici comment Dieu se plaît à déjouer les projets iniques des hommes : on persécutait l'Eglise du Japon pour la détruire; par là, on augmentait la ferveur et l'héroïsme des chrétiens.

« Les persécuteurs s'en aperçurent bientôt, dit le Père de Charlevoix, et il paraît que dès lors leur principale attention fut d'exterminer tout ce qui restait d'ouvriers évangéliques au Japon, et d'empêcher qu'il n'en revînt d'autres pour prendre leur place. Aussi la plupart du temps on inquiétait peu les chrétiens à cause de leur religion; il aurait fallu dépeupler des villes, et même des provinces entières. D'ailleurs on était fort persuadé que, dès qu'ils n'auraient plus de pasteurs, il serait aisé de les réduire, ou que du moins après deux ou trois générations le christianisme tomberait de lui-même. Toute la rigueur des édits tomba sur les missionnaires, sur ceux qui se joignaient à eux pour les soulager dans leurs travaux apostoliques, qui leur donnaient retraite, qui leur procuraient quelques secours, ou qui favorisaient leur entrée au Japon; et comme on enveloppait dans la disgrâce de ceux-ci leurs familles entières, quelquefois leurs voisins, le nombre en était assez considérable pour occuper tous ceux qui étaient chargés de travailler à l'extinction de la religion chrétienne (2). »

(1) *Triomphe du Saint-Rosaire au Japon*, par François Carrero.
(2) *Histoire du Japon*, par le Père de Charlevoix, t. VI, p. 121.

Il ne restait plus au Japon, en **1622**, après les différentes exécutions dont nous venons de parler, que trois Frères-Prêcheurs : Didace Collado, Dominique Castellet et Pierre Vasquez.

Didace Collado, dont nous avons déjà parlé ailleurs, fut incontestablement, malgré les reproches que son ardeur a quelquefois suscités, un saint religieux et un infatigable missionnaire. Condamné plusieurs fois à mort, sans cesse poursuivi par la police japonaise, il continue toujours son apostolat, baptise, confesse, visite les prisonniers, assiste les martyrs, les ensevelit et enlève leurs saintes reliques. Les affaires de la mission l'appellent à Rome : il y demeure quelques années considéré comme un homme vraiment apostolique et très zélé pour la conversion des infidèles (1). En **1634**, il quitte de nouveau l'Espagne avec vingt-trois missionnaires et meurt quatre ans après, victime de son zèle en entendant les confessions sur un navire naufragé.

Pierre Vasquez, surnommé de Sainte-Catherine, ne se distingua pas moins que Didace Collado dans l'exercice d'un laborieux apostolat. On lui disait de se modérer un peu, qu'on serait encore quelque temps avant de recevoir des secours de Manille et qu'il était prudent de se cacher. « C'est aujourd'hui, répond l'apôtre intrépide, « que nous devons montrer à tous que nous sommes les « véritables enfants de saint Dominique, les héritiers de « son esprit, et que, s'il y a des pasteurs qui se cachent

(1) Fontana, témoin oculaire.

« dans la crainte des loups, *le chien* de saint Dominique « aboie toujours et se montre sans crainte. »

Et comment Vasquez serait-il resté muet? Dieu multipliait partout sous ses pas les prodiges de sa miséricorde infinie. Dominique Castellet, son fidèle compagnon, nous raconte ainsi les fruits de son zèle :

« Le Père Pierre Vasquez demeura plus d'un an à Nangazaki sans en sortir, si ce n'est une course qu'il fit dans le royaume d'Arima, où il resta deux mois pour confesser et assister les chrétiens; ce ministère fut couronné d'un plein succès : il entendit, en ce court espace de temps, plus de mille confessions dont plusieurs étaient d'apostats. Il revint ensuite à Nangazaki poursuivre ses travaux ordinaires. Si deux personnes lui demandaient le secours de son ministère, l'une riche et l'autre pauvre, il préférait celle-ci. « Les riches ne manquent jamais de « secours, disait-il, les pauvres sont souvent délaissés. » Son désir de travailler au salut des âmes était si grand qu'il refusait toutes les visites de délassement chez ses amis, répondant que s'il eût voulu passer doucement sa vie et prendre ses aises, il n'aurait eu qu'à rester en Espagne; mais qu'ayant traversé tant de mers pour travailler au salut des âmes, il ne voulait plus faire autre chose. Sa discrétion et sa charité pour ceux qui le recevaient lui faisaient changer presque tous les jours de logis, afin de n'exposer personne à son occasion. Il travailla ainsi continuellement, sans aucun repos, ne s'arrêtant qu'à l'extrémité, lorsque la maladie l'empêchait de sortir. C'est ainsi qu'il confessa dans un an et cinq mois qu'il vécut caché au Japon plus de sept mille

personnes, passant les nuits sans dormir pour vaquer à ce saint ministère (1). »

Ces résultats furent si consolants que Pierre Vasquez lui-même, malgré son humilité, est obligé de les avouer : « La persécution nous presse de bien près, dit-il dans une de ses lettres, je ne l'ai jamais vue si terrible depuis que je suis au Japon. Bien que je sois le dernier et le moins occupé de tous, j'ai entendu les confessions de trois mille personnes depuis le jour des Rameaux jusqu'à la fin du mois d'août. Je n'ai pas encore été pris. Ce n'est pas faute d'être exposé; mais, n'étant pas encore digne de souffrir la mort pour Jésus-Christ, les espions n'ont pas pu me trouver. Je ne fais cependant ni plus ni moins qu'auparavant pour me cacher : bien souvent je passe devant ceux qui me cherchent sans qu'ils me reconnaissent. »

Cependant l'heure de Vasquez arriva. Après un an et demi d'un laborieux apostolat, Dieu lui accorda le martyre pour récompense. Il passa encore la semaine de Pâques à Nangazaki, son séjour de prédilection, au milieu des chrétiens qu'il aimait si tendrement. On ne le lui avait pas conseillé à cause des poursuites plus actives qui se faisaient en ce temps-là. Mais le courageux missionnaire ne connaissait pas la peur. Dieu, qui l'avait secrètement poussé à cet acte de dévouement, le protégea en cette circonstance : il échappa comme par miracle à toutes les perquisitions du gouverneur.

(1) Lettre du Père Dominique Castellet au Père Michel Ruyz, provincial des Philippines.

Le lundi de Pâques, il sortit de la ville se dirigeant vers le royaume d'Arima; mais, auparavant, il voulut ensevelir le corps du Père Louis Florès en lieu sûr. Il pria une fervente chrétienne de Nangazaki, dépositaire de ce précieux trésor, de vouloir bien transporter ces saintes reliques dans la retraite du Père Dominique Castellet, qui était au milieu des montagnes, à une petite distance de la ville. Lui-même s'y rendit en toute hâte. Cette solitude paraissait bien choisie, au milieu des roseaux, dans un vrai désert. Tout le monde arriva fidèlement au rendez-vous; mais à peine avait-on commencé à ensevelir le corps du Père Louis Florès, qu'on aperçut les espions du gouverneur de Nangazaki.

Dominique Castellet eut le temps de s'enfuir, Pierre Vasquez voulut en faire autant; « mais, dit le Père Jean de Rechac, n'étant pas si savant que son compagnon aux êtres de ce lieu, il s'embarrassa dans ces cannes, et s'y trouva pris comme l'oiseau dans les filets. »

Voici comment, du fond de sa prison, Pierre Vasquez raconte lui-même son aventure au Père Dominique Castellet :

« Mon cher frère,

« Au moment où vous prîtes le petit détour que vous savez pour vous sauver dans la montagne, j'en voulus faire autant et vous suivre; mais N.-S. m'arrêta, voulant que je payasse mes péchés et les négligences que j'ai commises en travaillant à sa vigne, et en particulier le mauvais exemple que j'ai donné aux chrétiens

japonais par ma lâcheté. Par une permission de Dieu, je m'embarrassai donc dans un buisson entrelacé de roseaux, et deux soldats se ruèrent sur moi et me jetèrent d'abord une corde au cou ; ils me garrottèrent ensuite avec les deux extrémités de cette corde si fortement que j'en avais les poignets tout ensanglantés, ce qui me causait une très grande douleur. Ils m'attachèrent de la sorte à un poteau et furent ensuite à votre recherche. Ne vous ayant point trouvé, ils m'emmenèrent. Nous fîmes notre trajet par terre, les soldats très contents de leur capture, et moi plus joyeux encore d'avoir été jugé digne de souffrir pour l'amour du divin Maître. Nous entrâmes dans Nangazaki par la rue de Saint-Jean, ce qui me donna bon espoir. On me mena tout droit au tribunal pour y être interrogé. Un grand nombre de chrétiens suivaient en poussant de grands cris ; la tristesse de ces bonnes âmes me perça vivement le cœur. »

Le Père Vasquez, après avoir raconté son interrogatoire, ajoute : « J'eus une grande joie en entrant dans la prison. Il fallut, pour m'y loger, en faire sortir un voleur. Je me souvins alors de Barrabas, que les Juifs avaient fait sortir de prison pour y placer le Sauveur de nos âmes. »

Au reste, ce n'était pas le seul point de ressemblance que le saint confesseur eût avec son divin modèle : Vasquez avait 33 ans ; plusieurs païens eux-mêmes firent remarquer que Jésus-Christ était mort à cet âge.

Après deux mois de prison à Nangazaki, on conduisit Pierre Vasquez à Omura. A la nouvelle de son dé-

part, les chrétiens se portèrent en foule sur son passage : « Père! Père! s'écriaient-ils, votre bénédiction! » Plusieurs s'approchèrent pour baiser ses mains et ses habits ; « mais, dit un historien, les bastonnades tombaient si dru que l'on n'osait pas y retourner (1). »

Cependant, Dominique Castellet s'approcha de lui déguisé en japonais, et lui baisa la main avec un torrent de larmes. Pierre Vasquez lui dit d'avoir grand soin des chrétiens de Nangazaki, et que bientôt il aurait du secours, ce qui arriva peu de temps après.

Au moment de se séparer, les témoignages de vénération redoublèrent : on vit alors ces fervents chrétiens se jeter dans l'eau pour s'approcher de plus près et obtenir une dernière bénédiction. Ils demeurèrent sur la rade aussi longtemps qu'il fut possible d'apercevoir la barque qui emportait leur Père bien-aimé. Quand elle disparut à l'horizon, « ils firent de si hauts cris, dit le même historien dans son style naïf, que toute la plage en retentit avec un écho triste et dolent qui eût ému les rochers à compassion. »

Toutefois la lutte de Pierre Vasquez n'était pas finie ; sa captivité à Omura fut encore de 14 mois et 10 jours. Épuisé par la maladie et par la faim, au milieu des horreurs d'un cachot infect, deux fois on le vit sur le point de mourir. Il est vrai que Dieu lui réservait aussi quelques consolations au milieu de ses souffrances. D'autres religieux se trouvaient comme lui détenus dans les prisons d'Omura ; c'étaient les Pères

(1) Jean de Rechac.

Louis Sotelo et Louis Lassandra, tous deux de l'Ordre de Saint-François, avec un Frère du même Ordre, et le Père Michel Carvailho, de la Compagnie de Jésus. Ces généreux captifs renouvelèrent le touchant spectacle de leurs devanciers, les athlètes du *Grand Martyre :* leur piété tout angélique et leur invincible patience dans les fers les préparaient au dernier combat, et l'on voyait les trois Ordres de Saint-François, de Saint-Ignace et de Saint-Dominique s'unir encore dans la même prière avant d'être unis par le même martyre.

Les prisonniers eurent dans leurs privations et leur abandon l'assistance d'une jeune fille de 7 ans, qui se dévoua à leur service. « Cette enfant, dit encore Jean de Rechac, semblait en douceur une agnelette, et en beauté un ange. Elle était si serviable, qu'elle tâchait d'obliger ses Pères en tout ce qu'elle pouvait, et si charitable, qu'elle allait de tous côtés leur procurer quelques petites assistances. Souvent elle leur portait secrètement de l'eau, papier, plumes et encre pour écrire; elle-même rendait les lettres et rapportait les réponses; enfin, il n'y avait service dont elle pût les secourir que très volontiers, et aussi dextrement, elle ne leur rendît à l'insu des gardes et sentinelles. »

La prison d'Omura, quelque douce qu'elle fût dans la croix du divin Jésus, laissait toujours à ces cœurs altérés de souffrance un violent désir de consommer leur sacrifice. Le jour du solennel holocauste ne se fit pas trop attendre : Gonzoco condamna les cinq confesseurs à être brûlés vifs. « On les tira de prison, et on les mena la corde au cou à un lieu nommé Faco, où ils

trouvèrent un bûcher dressé. Les martyrs furent attachés à leurs poteaux; on entendit alors ces généreux confesseurs qui récitaient tous ensemble quelques prières. Un moment après, un des bourreaux, voulant ajuster quelque chose au poteau du Père Vasquez, lui monta brutalement sur les épaules, ce que le saint religieux souffrit avec une patience qui charma tous les spectateurs. La flamme s'approchant et ayant brûlé les liens du bon Frère Louis (Franciscain), on le vit aller se mettre à genoux aux pieds des quatre prêtres l'un après l'autre et leur baiser la main, après quoi il retourna tranquillement à son poteau, où il acheva son sacrifice. Le Père Louis Lassandra se mit aussi en devoir d'aller saluer les compagnons de son martyre; mais le feu lui avait tellement endommagé les pieds, qu'il lui fut impossible de faire un pas; enfin, ils expirèrent tous après trois heures de souffrances, laissant toute l'assistance étonnée de leur courage (1). » Ce martyre eut lieu le 24 août 1624.

Pendant le séjour de Pierre Vasquez dans les prisons d'Omura, quatre Frères-Prêcheurs, selon qu'il

(1) *Histoire du Japon*, par le Père de Charlevoix, t. VI, p. 196. Voir aussi sur ce martyre, *Triomphe du Saint-Rosaire au Japon*, par le Père François Carrero. — Pierre Vasquez, surnommé de Sainte-Catherine, était natif de Berin, dans le royaume de Galice; il prit l'habit de l'Ordre à l'âge de 17 ans, au couvent de N.-D. d'Atocha, à Madrid, et fit ensuite ses études au couvent de Sainte-Croix de Ségovie et de Saint-Thomas d'Aquin d'Avila. Il obtint la permission de passer aux Philippines à l'âge de 22 ans. Après avoir travaillé à la conversion des Indiens dans la province de Cagayan, il partit pour le Japon, où il arriva au milieu de la persécution de 1622.

l'avait lui-même prédit, faisaient route pour le Japon. L'un d'entre eux, Didace de Ribera, mourut pendant la traversée; les trois autres arrivèrent le 19 juillet 1623. C'étaient les Pères Dominique de Erquicia, Luc du Saint-Esprit et Louis Bertrand.

Ce dernier, après avoir travaillé pendant trois ans avec une ardeur et un zèle infatigables dans la province d'Omura, la plus exposée de toutes, fut fait prisonnier et jeté dans une étroite prison. Le Père Louis Bertrand rend compte de sa captivité au Père Antoine du Rosaire, administrateur de l'évêché de Macao, dans une lettre du 26 août 1626 :

« Que Jésus soit dans nos âmes et les remplisse de son divin amour!

« Je ne puis m'empêcher de vous dire, en vous faisant mes derniers adieux, les grandes miséricordes du Seigneur envers un vil esclave. Je fus arrêté avec deux autres : un vieillard japonais, qui avait servi de guide à nos Pères pendant plusieurs années, et un jeune homme fort dévot nommé Pierre. On nous prit dans une cabane de lépreux. Notre bonne hôtesse, nommée Marthe, voyant qu'on ne l'emmenait pas parce qu'elle n'était qu'une pauvre lépreuse, demandait à grands cris la prison comme une grâce, ce qui lui fut accordé. Les bourreaux oublièrent de me garrotter la première nuit de notre arrivée; mais notre tout aimable Sauveur a bien voulu me lier plus étroitement par les liens de sa divine charité. *In funiculis Adam traham eos, in vinculis charitatis.* Ah! que ces chaînes sont douces, belles et agréables! Que les liens sacrés de la grâce sa-

vent bien prendre et enchaîner les cœurs! Plaise à Dieu que je sache reconnaître une si grande miséricorde! Que si, par hasard, ma captivité traînait en longueur, et qu'avec cette lettre vous ne reçussiez pas aussi la nouvelle de ma mort, je vous supplie de demander à N.-S. que, sans égard à mon indignité, il accepte, dans son infinie bonté, la vie que je lui offre pour la gloire de son saint Nom. »

Dieu accepta le sacrifice de Louis Bertrand et de ses compagnons de captivité : Marthe, la lépreuse, fut reçue du Tiers-Ordre; les deux Japonais firent un an de noviciat en prison, et furent ensuite reçus à la profession religieuse des Frères Convers sous le nom de Mance de la Croix et de Pierre de Sainte-Marie. Deux jours après, le 29 juillet 1627, ils étaient brûlés vifs à Omura, en compagnie du Père Louis Bertrand et de sœur Marthe (1).

Cependant la persécution augmentait tous les jours ; le récit des cruautés qu'on exerçait sur les fidèles fait frémir, et le nombre des martyrs est incalculable. Encore les historiens du temps assurent-ils qu'ils ne parlent que de l'île de Ximo, et qu'ils omettent beaucoup plus de martyrs qu'ils n'en rapportent. Les Hollandais

(1) Louis Bertrand Exarch naquit à Barcelone. Sa mère était cousine de saint Louis Bertrand. Il reçut le saint habit à l'âge de 14 ans, dans notre couvent de Sainte-Catherine de Barcelone. Après s'être montré fervent novice, il devint zélé missionnaire. Il passa aux Philippines, y évangélisa avec succès les Indiens tagals et les Chinois de Manille et partit bientôt après pour le Japon.

eux-mêmes, témoins oculaires de ce qui se passait à Firando, n'ont pas hésité à flétrir ces scènes de barbarie.

« Aux uns, disent-ils, on arrachait les ongles, on perçait les bras et les jambes avec des vilbrequins ; aux autres, on enfonçait des alènes sous les ongles. On en jetait dans des fosses pleines de vipères; on remplissait de soufre et d'autres matières infectes de gros tuyaux et on y mettait le feu, puis on les appliquait au nez des patients afin qu'ils en respirassent la fumée, ce qui leur causait une douleur intolérable. Quelques-uns étaient piqués par tout le corps avec des roseaux pointus, d'autres étaient brûlés avec des torches ardentes. Ceux-ci étaient fouettés en l'air jusqu'à ce que les os fussent tout décharnés ; ceux-là étaient attachés, les bras en croix, à de grosses poutres qu'on les contraignait de traîner jusqu'à ce qu'ils tombassent en défaillance. Pour faire souffrir doublement les mères, les bourreaux leur frappaient la tête avec celle de leurs enfants, et leur fureur redoublait à mesure que ces petites créatures criaient plus haut.

« La plupart du temps, tous, hommes et femmes, étaient nus, même les personnes les plus qualifiées, et pendant la plus rude saison. Tantôt on les promenait en cet état de ville en ville et de bourgade en bourgade ; tantôt on les attachait à des poteaux et on les contraignait de se tenir dans les postures les plus humiliantes et les plus gênantes. Pour l'ordinaire, on ne les laissait pas un moment en repos ; les bourreaux, comme autant de tigres affamés, étaient sans cesse

occupés à imaginer de nouvelles tortures. Ils leur tordaient les bras jusqu'à ce qu'ils les eussent tout à fait disloqués; ils leur coupaient les doigts, y appliquaient le feu, en tiraient les nerfs; enfin, ils les brûlaient lentement, passant des tisons ardents sur tous les membres. Chaque jour, et quelquefois chaque moment avait son supplice particulier.

« Cette barbarie fit bien des apostats, continue toujours la même relation; mais le nombre des martyrs fut aussi très grand, et la plupart même de ceux qui avaient cédé à la rigueur des tourments n'étaient pas plutôt remis en liberté qu'ils faisaient ouvertement pénitence de leur infidélité. Souvent on ne faisait pas semblant de s'en apercevoir; on voulait avoir l'honneur de faire tomber les chrétiens, et quelquefois il suffisait que, dans une grande troupe, deux ou trois eussent témoigné de la faiblesse pour les renvoyer tous et publier qu'ils avaient renoncé au christianisme. Il y en eut même à qui l'on prit par force la main, pour leur faire signer ce qu'ils détestaient à haute voix. Enfin plusieurs, après avoir été mis, à force de tortures, dans l'état du monde le plus déplorable, étaient livrés à des femmes de mauvaise vie.....

« On promena un jour, à Ximabara, cinquante chrétiens dans un état à les couvrir de la plus extrême confusion, puis on les traîna à une espèce d'esplanade pour les y tourmenter. Il y en eut surtout sept, dont une femme, sur lesquels celui qui présidait à cette barbare exécution s'acharna avec une rage de forcené. Il fit creuser deux fosses à deux brasses l'une de l'autre;

il y fit planter des croix sur lesquelles on étendit les patients, et après qu'on leur eut pris la tête entre deux ais échancrés, on commença à leur scier avec des roseaux dentelés, aux uns le cou, aux autres les bras. On jetait de temps en temps du sel dans leurs plaies, et ce cruel supplice dura cinq jours de suite sans relâche. Les bourreaux se relevaient tour à tour. Des médecins qu'on appelait de temps en temps, administraient des cordiaux aux suppliciés, de peur qu'une mort trop prompte ne les dérobât à la brutalité des tyrans, ou que la défaillance ne leur ôtât le sentiment du mal. C'est ainsi que par un raffinement d'inhumanité jusque-là inconnu même aux peuples sauvages, on employait à prolonger les souffrances des fidèles un art uniquement destiné au soulagement et à la conservation de l'humanité (1). »

A tous ces détails, ajoutons la description d'un supplice qui fut alors employé sur une très vaste échelle. Nous voulons parler des affreuses exécutions du Mont-Ungen.

« Le tourment, dont on se servit le plus efficacement pour affaiblir la foi des chrétiens au Japon, dit le Père de Charlevoix, fut l'eau ensoufrée du Mont-Ungen. Cette montagne est située dans le Figen entre Nangazaki et Ximabara. Elle est fort élevée et occupe une grande superficie : son aspect seul a quelque chose d'effrayant. Son sommet est pelé, blanchâtre, et n'est

(1) *Histoire du Japon*, par le Père de Charlevoix, qui cite la relation de Reyer-Gitzbertz.

guère qu'une masse calcinée. La terre y est brûlante en plusieurs endroits, et partout si spongieuse, qu'à l'exception de quelques petits bouquets de bois, qu'on y rencontre d'espace en espace, on n'y marche qu'en tremblant ; outre qu'on y entend un grand bruit sous ses pieds. Il en sort une fumée, qu'on aperçoit de trois lieues seulement, et qui n'est pas fort épaisse ; mais toute la montagne exhale une odeur de soufre si forte, qu'à plusieurs milles à la ronde on ne voit pas un seul oiseau. L'eau de pluie qui y tombe bouillonne d'abord, et on dirait alors que toute la montagne est une fournaise ; elle a plusieurs têtes, qui sont séparées par des précipices ou des étangs d'eau brûlante. Il y avait surtout un de ses abîmes, où depuis peu d'années il s'était fait une ouverture de figure ronde, et d'environ six pas de diamètre. Il en sortait des exhalaisons si infectes, qu'on l'avait nommé *Bouche d'Enfer*. On ne s'était pas encore avisé d'y tourmenter les malfaiteurs, comme on faisait à toutes les autres pour certains crimes ; elle était pleine jusqu'à la superficie d'un composé de matière et de soufre, qui s'élevait quelquefois en bouillonnant et qu'on ne pouvait alors regarder sans frayeur.

« Le roi d'Arima, persuadé que toute la constance des chrétiens échouerait à cet écueil, y fit conduire tous ceux qu'il tenait actuellement dans ses prisons, et ordonna qu'après les avoir dépouillés, on les y plongeât d'abord par parties, et qu'on recommençât la même manœuvre, jusqu'à ce qu'ils fussent vaincus, ou qu'on eût perdu l'espérance de les vaincre. Ses ordres furent fidèlement exécutés, et comme ce premier essai

ne réussit point, on varia ce supplice en mille manières différentes. La plus ordinaire fut d'étendre le patient tout nu sur le bord de l'abîme, puis de l'arroser de la matière qu'on en tirait, et comme il n'en fallait qu'une goutte pour former un ulcère, les martyrs étaient bientôt dans un état à faire horreur. Souvent leur supplice durait quinze jours, et lorsque leur corps n'était plus qu'une plaie, on les abandonnait comme des cadavres jetés à la voirie, sans aucun secours, et souffrant des douleurs inexprimables (1). »

Au milieu de cette recrudescence de barbarie l'intrépidité des Frères-Prêcheurs ne fit que s'accroître. Dominique Castellet se signala surtout par une activité prodigieuse. Il avait parcouru en tous sens les différents royaumes du Japon : Omura, Arima, Firando, Nangazaki. On le voyait partout évangélisant les chrétiens et les infidèles, se portant avec une sainte ardeur dans tous les lieux où l'esprit de N.-S. Jésus lui montrait des âmes à sauver. Rien ne pouvait arrêter son zèle : ni les

(1) *Histoire du Japon*, par le Père de Charlevoix, t. VI, p. 285.—M. Petitjean, l'un des deux missionnaires apostoliques qui ont eu le bonheur de pénétrer au Japon à la suite des nouveaux traités, nous apprend la nouvelle destination que les Japonais ont donnée au Mont-Ungen. « Nous avons, dit-il, dans notre voisinage le célèbre Mont-Ungen, dont parle très au long le père Charlevoix. Nous espérons, mon confrère et moi, visiter durant cet hiver ce lieu fameux par les saints et généreux martyrs qu'il a donnés au ciel durant l'avant-dernier siècle. Cette montagne est à sept ou huit lieues de Nangazaki. Les Japonais ont converti en maisons de bains et de santé ces gouffres affreux où ils prenaient plaisir à faire mourir les chrétiens il y a deux cents ans. » (*Annales*, t. XXXVI, p. 218.)

dangers, ni la faim, ni la soif, ni les fatigues. Jamais il ne se couchait. Toute la nuit il était en marche, les pieds nus, dans la neige, dans la boue, sur les caillous ou sur la glace. Une vie si laborieuse et déjà si dure ne l'empêchait pas de garder les jeûnes et les abstinences de l'Ordre.

Ce merveilleux apostolat durait depuis sept ans quand il plut à la miséricorde divine de le couronner par un glorieux martyre. Dominique Castellet fut pris et conduit dans les prisons de Nangazaki où se trouvait déjà un grand nombre de chrétiens prisonniers, deux frères convers de l'Ordre de Saint-Dominique et vingt-trois profès du Tiers-Ordre. L'arrivée de ce bien-aimé Père fut pour tous un grand sujet de joie et de consolation. Le cœur d'un saint a toujours des richesses pour fortifier et encourager les âmes ; cette prison devint donc une véritable école de perfection et comme la porte du ciel.

Les prisonniers se levaient à minuit, observant à la lettre la règle du Tiers-Ordre, et faisaient oraison mentale et vocale pendant une heure. Sur les quatre heures ils se relevaient et vaquaient à la prière jusqu'à six. Dominique Castellet célébrait alors la sainte Messe avec une dévotion tout angélique, les frères y communiaient ; le reste de la matinée se passait encore en prières. A midi, on dînait d'une manière plus que frugale. Sur les trois heures on disait Vêpres et Complies avec les litanies de la sainte Vierge ; l'oraison mentale suivait jusqu'à cinq heures et demie. Ne pouvant dire l'office dans l'obscurité de la nuit, ils disaient alors Ma-

tines qui étaient suivies du chant des hymnes, de colloques spirituels et de l'examen de conscience. Plusieurs prenaient chaque jour de sanglantes disciplines.

Tels furent les saints excercices des fervents Tertiaires durant le cours de leur captivité. Comment n'auraient-ils pas été animés de l'esprit de Notre-Seigneur ? Dominique Castellet marchait à leur tête. Un jour le saint homme s'écria : « C'est maintenant que je suis chrétien, « c'est maintenant que je pourrai me glorifier d'être « le disciple de Jésus-Christ, puisque je commence à « suivre mon Sauveur et mon Maître. Mes désirs sont « satisfaits. Je n'ai plus rien à demander au Seigneur, « si ce n'est de voir mes souffrances terminées par un « sanglant et dernier supplice. »

Dieu exauça les prières de son fidèle serviteur. Dominique Castellet fut brûlé vif le 8 septembre 1628, avec les deux frères convers Thomas de Saint-Hyacinthe et Antoine de Saint-Dominique. Deux frères du Tiers-Ordre furent martyrisés le même jour, les autres successivement à peu de jours de distance (1).

Les rigueurs de la persécution, loin de rebuter les religieux de Saint-Dominique, ne firent que les animer davantage. Tout ceux qui étaient alors aux Philippines soupiraient après la mission du Japon. Mais leur ferveur déjà si grande et leur zèle apostolique se manifestèrent

(1) Dominique Castellet naquit à Sparagera, petite ville du royaume d'Aragon ; il prit l'habit de l'Ordre à Barcelone, fit sa théologie au couvent de Sainte-Croix de Ségovie. Envoyé aux Philippines, il évangélisa les Indiens pendant sept ans. Son grand zèle le fit choisir pour la mission du Japon.

surtout à l'occasion d'une ordination du chapitre général assemblé à Toulouse en 1628 : les Pères du chapitre avaient ordonné d'envoyer au Japon le plus grand nombre d'ouvriers qu'il serait possible.

A cette nouvelle il y eut au couvent de Manille un saint frémissement dans tous les cœurs. « Envoyez-nous! « Envoyez-nous ! » Comme au temps du B. Père Jourdain, il fallut choisir. Le Père Thomas de Saint-Hyacinthe partit le premier et arriva au Japon en 1629. La même année, Jean des Anges se dirigea pour la seconde fois vers cet empire, où il avait déjà passé 24 ans; il fut décapité dans les îles de Liou-Kiou (1).

En 1630 le Père Hyacinthe Esquivel s'embarqua avec un Franciscain sur un navire chinois qui faisait route pour Nangazaki : tous deux furent martyrisés avant d'entrer au port. En 1632, Jourdain de Saint-Etienne et Jacques de Sainte-Marie furent plus heureux et pénétrèrent au Japon.

Avant d'aller plus loin nous devons ajouter quelques détails aux supplices dont nous avons déjà parlé, et décrire, une fois pour toutes, *les grands moyens de persuasion* employés par la barbarie japonaise.

Le feu des bûchers ne suffisant plus, on préludait presque toujours à ce dernier supplice par des raffinements inouïs de cruautés. On inventa *la fosse*. « Des

(1) Jean de Rueda, surnommé des Anges, était profès du couvent de Saint-Paul, à Séville. Il composa plusieurs livres spirituels en japonais : on cite de lui *le Rosaire de Notre-Dame*, tiré en grande partie du grand ouvrage d'Alphonse Fernandez sur le Rosaire.

deux côtés d'une grande fosse on dressait deux poteaux qui soutenaient une pièce de traverse, à laquelle on attachait le patient par les pieds avec une corde passée dans une poulie. Il avait les mains liées derrière le dos, et le corps étroitement serré avec de larges bandes, de peur qu'il ne fût suffoqué tout d'un coup. On le descendait ensuite la tête en bas dans la fosse, où on l'enfermait jusqu'à la ceinture par le moyen de deux ais échancrés, qui lui ôtaient entièrement le jour. Dans la suite, on laissait à ceux qu'on y suspendait une main libre, afin qu'ils pussent donner le signal qu'on leur marquait pour faire connaître qu'ils renonçaient au christianisme; on remplissait souvent la fosse de toutes sortes d'immondices, qui causaient une infection insupportable. Mais il n'était pas besoin de rien ajouter à ce tourment, pour le rendre le plus cruel de tous ceux qui avaient été inventés jusque-là. On y souffrait un étouffement continuel, le sang sortait par tous les conduits de la tête; les nerfs et les muscles, tiraillés en tous sens, produisaient d'atroces douleurs. Malgré cela, et grâce à certaines industries des bourreaux japonais, on vivait ainsi quelquefois huit et dix jours de suite (1). »

Au supplice de *la fosse* succédait le plus souvent celui de *l'eau*. On soulevait le condamné avec des cordes attachées aux jambes, puis on laissait retomber la tête la première dans une cuve pleine d'eau. On répétait ces chutes plusieurs fois de suite : la rapidité de cette manœuvre enlevait la respiration et faisait rejeter avec des

(1) Le Père de Charlevoix.

douleurs inconcevables toute l'eau qu'on avait bue. Plus souvent encore on attachait les martyrs sur une planche ou sur une échelle légèrement inclinée : on ne leur laissait de libre que la main droite pour donner signe d'apostasie ; puis, après leur avoir fait avaler au moyen d'un entonnoir une très grande quantité d'eau, les bourreaux plaçaient une planche sur leur ventre et s'y élançaient avec force pour faire rendre l'eau et le sang par les narines, les yeux et les oreilles. On recommençait souvent jusqu'à trois ou quatre fois la même opération.

Quand les confesseurs étaient suffisamment affaiblis et énervés par ces cruelles tortures, on les soumettait encore à une troisième épreuve, celle des *alènes*. On faisait asseoir le patient sur un banc, les mains croisées sur la poitrine et après les avoir attachées à un poteau placé derrière, on leur enfonçait dans les doigts entre les ongles et la chair de grandes alènes qui pénétraient jusqu'à la seconde phalange.

Tels étaient les engins de persécution dont on allait se servir pour arrêter l'intrépidité des Frères-Prêcheurs au Japon. Nous les verrons tous périr jusqu'au dernier après avoir passé par ces affreux supplices. En 1633, le Père Dominique de Erquicia avec son compagnon frère François, japonais, furent les premiers à les subir (1). Le Père Jacques de Sainte-Marie, japonais élevé au couvent de Manille, et son catéchiste Michel Quibioye les suivirent de près la même année. Luc du

(1) Dominique de Erquicia était du couvent de Saint-Elme, à Saint-Sébastien.

Saint-Esprit et deux frères du Tiers-Ordre, Dominique Cacusque et Matthieu du Rosaire eurent aussi le même sort : ils subirent jusqu'à deux fois ces terribles épreuves et ce ne fut qu'au second combat qu'ils reçurent la récompense de leur fermeté héroïque (1).

Cette même année 1633, la plus fatale de toutes à l'église du Japon, on saisit encore les Pères Thomas de Saint-Hyacinthe et Jourdain de Saint-Etienne, avec deux sœurs du Tiers-Ordre : Marine d'Omura et Madeleine de Nangazaki. A l'arrestation des deux Pères, Madeleine n'était encore que novice du Tiers-Ordre : elle se rendit à la prison espérant partager avec eux la gloire du martyre et demanda à les voir pour faire profession. Les géôliers et les bourreaux, touchés de compassion à la vue d'une fille si faible et si délicate, la renvoyèrent comme incapable de supporter les tourments. Madeleine ne perdit pas courage et s'écria : « Je suis chrétienne ; qui plus est, « je suis religieuse et fille spirituelle du Père Jourdain. « Votre devoir est de m'arrêter et de me mettre en pri- « son avec mes frères. » Cette grâce lui fut enfin accordée et Madeleine accompagna ses frères dans les supplices et sur les bûchers (2).

« Au mois d'août de la même année, quarante-deux personnes furent brûlées vives en plusieurs endroits,

(1) Luc du Saint-Esprit, du couvent de Saint-Dominique, à Benavente, au royaume de Léon.

(2) Le Père Thomas de Saint-Hyacinthe, était japonais ; élevé au couvent de Manille, il avait évangélisé l'île Formose avant de rentrer au Japon. Jourdain Ansaloni de Saint-Etienne était né à Santo-Stephano, près Girgenti, en Sicile.

onze décapitées, et seize suspendues dans les fosses par ordre du gouverneur de Nangazaki. De ce nombre étaient cinq Jésuites, quatre Dominicains et deux Augustins. Ces six derniers étaient entrés depuis peu au Japon (1).»

Ces exécutions nombreuses et successives avaient épuisé presque toutes les ressources spirituelles de l'Eglise du Japon; l'apostasie ou la mort régnait partout, et les chrétiens désolés appelaient à grands cris les religieux des Philippines. Les Frères-Prêcheurs de Manille entendirent ces gémissements; quatre d'entre eux, que le Père Alexandre de Rhodes, jésuite, appela *les plus grands martyrs du Japon*, s'empressèrent de s'y rendre. C'étaient les Pères Guillaume Courtet, religieux de la province de Toulouse, surnommé Dominique de Saint-Thomas; Michel de Ozarata, Antoine Gonzalez et Vincent de la Croix, prêtre japonais depuis peu entré dans l'Ordre. Deux séculiers les accompagnaient. Après bien des obstacles et une pénible traversée, ils arrivèrent aux îles de Liou-Kiou, rapprochées du Japon, le 10 juillet 1636; mais à peine avaient-ils travaillé quelque temps dans ces îles, qu'ils furent reconnus, mis en prison et conduits à Nangazaki, où ils arrivèrent plus d'un an après, le 13 septembre 1637.

Le Père Antoine Gonzalez fut un instant séparé de ses frères, mais ils se rencontrèrent tous devant les

(1) Père de Charlevoix, t. VII, 20. Nous n'avons pas pu trouver les noms des quatre religieux de notre Ordre dont il est parlé ici.

juges de Nangazaki. Ils confessèrent qu'ils étaient chrétiens, prêtres et religieux de l'Ordre de Saint-Dominique.

On leur demanda s'ils avaient eu connaissance des édits de l'empereur, qui leur interdisaient l'entrée de ses Etats, et s'ils savaient les peines dont ils étaient menaçés.

— Nous savions tout cela, répondirent-ils; mais le seul désir de faire connaître et aimer Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a portés à mépriser ces défenses et ces menaces. Nous venions secourir nos frères affligés, les fortifier dans leurs faiblesses, et remplir toutes les autres fonctions de notre saint ministère.

Les juges se mirent à rire.

— Il faut avouer, dirent-ils, que vous n'avez pas été mal inspirés; vous saviez bien que nous vous arrêterions.

— Nous espérions échapper à votre vigilance, répondirent les généreux confesseurs. Plusieurs sont restés cachés et déguisés dans cet empire; nous voulions faire de même. Puisque Dieu a voulu qu'il en fût autrement, nous voulons, par nos souffrances et notre mort, glorifier son saint Nom, ranimer les chrétiens chancelants, et édifier par notre fidélité toutes les âmes qu'il a rachetées au prix de son sang précieux.

Les juges, après plusieurs interrogatoires, convaincus de leur fermeté dans la foi, les firent conduire au lieu du supplice, pour essayer de les vaincre par la rigueur des tourments. On n'épargna rien en cette cir-

constance, et les inventions les plus cruelles furent employées avec des perfectionnements inouïs.

Les généreux martyrs passèrent d'abord par toutes les épreuves de la question douloureuse *de l'eau :* chacun d'eux but et regorgea à plusieurs reprises plus de deux mille litres d'eau. Le Père Antoine Gonzalès succomba bientôt à tant de souffrances. Avant de partir pour le ciel, le généreux confesseur prit congé des trois Pères et des deux séculiers leurs compagnons, « avec « des tendresses, dit Jean de Rechac, qui se peuvent « imaginer, mais non exprimer. Il rendit son âme à « Dieu, couché par terre, au milieu des immondices « de la prison, » le 24 septembre 1637. Son corps fut brûlé et les cendres jetées à la mer (1).

Guillaume Courtet et Michel Ozarata, bien loin de perdre courage au milieu des supplices, faisaient retentir les airs de leurs pieux cantiques, et prêchaient la vraie foi aux idolâtres témoins de leur martyre. On voyait sur leurs visages les marques visibles de la joie intérieure et toute céleste dont ils étaient inondés.

Il n'en fut pas ainsi du Père Vincent de la Croix, japonais ; accablé par l'atrocité des tourments, il sentit son courage faiblir : le confesseur devenait apostat. Ce malheur ne dura qu'un instant ; la grâce triompha de

(1) Le Père Antoine Gonzalez, excellent religieux et grand théologien, était né à Léon, en Espagne ; on lui donna le saint habit de notre Ordre dans le couvent de cette ville. Après avoir fait profession en Espagne, il vint à Manille où il fut nommé régent du collége. Son oraison continuelle et toutes ses autres vertus le préparèrent à la grâce du martyre.

nouveau. Pressé par les exhortations chaleureuses de ses frères, touché d'un vrai et sincère repentir, Vincent de la Croix confessa de nouveau le Nom adorable de Jésus-Christ, et persévéra courageusement jusqu'à la mort.

Au tourment de l'eau on ajouta le supplice non moins terrible des *alènes*. Il y a dans cette douleur quelque chose de si sensible et de si poignant qu'elle semble intolérable; mais les fervents disciples du divin Crucifié ne peuvent plus alors contenir la consolation intérieure qui inonde leurs âmes, ils s'écrient avec un saint enthousiasme : « Ah! qu'il est doux de souffrir! « Reine du Saint-Rosaire, priez pour nous! »

Les bourreaux, surpris de tant de constance et de tant d'allégresse, enfoncent encore plus avant leurs alènes, et les font entrechoquer les unes contre les autres comme des instruments de musique. « O quelle « douce harmonie pour le paradis! » s'écrient encore les martyrs.

A la vue des gouttes de sang qui découlent en grande abondance de ses doigts, l'un d'entre eux est comme ravi en extase : « Jésus! Jésus! quels beaux « œillets sont sortis de mes doigts! O les belles roses! « qu'elles sont vermeilles! Je les ai teintes, mon Jésus, « de mon sang pour votre amour; mais qu'est-ce que « le sang que je verse pour vous, en comparaison de « ce torrent que vous avez versé pour moi? »

On les contraignit ensuite de gratter la terre avec les alènes qu'ils avaient fixées à leurs doigts; ils répétèrent

tous avec un nouveau transport de joie et d'amour : « Ah! quel beau chemin pour aller au ciel! »

Les spectateurs étaient attendris jusqu'aux larmes, et les bourreaux eux-mêmes pleuraient et se plaignaient de ce que des hommes aussi nobles et aussi courageux étaient venus chercher la mort au Japon. « Nous ne « sommes pas venus ici, dit le Père Courtet, précisé- « ment pour être tourmentés et mis à mort, mais pour « annoncer l'Évangile du salut aux Japonais, et leur « faire sentir toute la vanité des idoles. »

C'était, en effet, un touchant spectacle que de voir ces généreux martyrs brisés, presque sans vie, tellement affaiblis qu'ils ne pouvaient plus se tenir sur leurs pieds, étendus la face tournée vers le ciel, les mains armées de leurs alènes cruelles, les yeux fermés, prêts à rendre l'âme. On crut le moment bien choisi pour leur proposer d'abjurer la foi. O merveille de la grâce divine! ces pauvres agonisants ressuscitent et s'écrient avec une vigueur toute nouvelle :

« En vérité, vous parlez à des sourds; comme si « nous étions venus au Japon pour commettre une si « grande lâcheté. »

Pour cette fois encore il fallut renoncer à les vaincre : on fut obligé de les porter dans leur prison sur des brancards.

Le 27 septembre les bourreaux vinrent les y chercher, et après les avoir promenés dans toute la ville de Nangazaki, les conduisirent sur la montagne déjà si souvent sanctifiée par le sang des martyrs. Cinq fosses les attendaient. On pendit à chacune un martyr par les

pieds; le reste du corps était dans la fosse jusqu'aux jambes. Les fosses furent recouvertes, selon l'usage, par des planches, puis on plaça par-dessus de grosses pierres, afin de presser davantage les corps des patients.

Ils demeurèrent dans cet état deux jours et deux nuits, avec des souffrances que les Japonais eux-mêmes disent intolérables; mais Dieu est fidèle, et il ne permet jamais que nous soyons tentés au-dessus de nos forces. Les martyrs, dans tous les temps, ont éprouvé cette consolante vérité : « Avec la tentation, la grâce « qui fortifie. »

En effet, la joie du ciel débordait dans les cœurs des pauvres suppliciés : « Nous sommes sur le point de « jouir de la récompense! nous voulons persévérer « jusqu'à la fin! » s'écriaient-ils du fond de leurs fosses.

Ils tinrent parole. Le troisième jour, on découvrit les fosses : les deux confesseurs séculiers étaient morts, les trois religieux étaient encore vivants. Ces hommes semblaient ne pas pouvoir mourir. On prit alors le parti le plus sûr, qui était de les décapiter.

Vincent de la Croix, extrêment affaibli, n'eut pas même assez de force pour recevoir à genoux le coup de la mort : on l'étendit par terre, et c'est ainsi que les bourreaux lui tranchèrent la tête

Guillaume Courtet et Michel Ozarata, prenant des forces dans leur faiblesse même, se mirent à genoux et s'embrassèrent avec tendresse. « Nous aurions « beaucoup de choses à nous dire, se répétaient-ils l'un

« à l'autre ; mais réservons tout pour le ciel, où nous « ne serons jamais plus séparés. »

Ils se dirent donc un simple adieu, et prononçant les doux Noms de Jésus et de Marie, ils se présentèrent aux bourreaux pour être décapités. Ce glorieux martyre eut lieu le 27 septembre 1637 (1).

Il serait difficile et trop long de nommer tous les frères et toutes les sœurs du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, tous les confrères du Saint-Rosaire qui

(1) Michel Ozarata, surnommé du Rosaire, natif d'Onnate en Biscaye, prit le saint habit de notre Ordre au couvent de Saint-Thomas à Madrid.

Guillaume Courtet, religieux de la province de Toulouse, était né à Sérignan, diocèse de Béziers et avait fait profession au couvent d'Alby, le 15 août 1608. Successivement maître des novices et lecteur en théologie au couvent de Toulouse, il fut élu en 1624, prieur du couvent d'Avignon qui avait embrassé la réforme depuis 1615. Ce fervent religieux fut un des soutiens les plus fermes et les plus zélés de l'observance régulière; sentant de plus en plus le désir de se sacrifier au salut des infidèles, il demanda et obtint du Révérendissime Père Général la permission de passer aux Philippines où il arriva en 1635. Après avoir professé pendant un an la théologie au couvent de Saint-Thomas de Manille, il partit pour le Japon.

Les étudiants en théologie de Béziers dédièrent leurs thèses au Vén. P. Guillaume Courtet, le 1er septembre 1641. Le martyr y est représenté à genoux, étendant ses mains hérissées d'alènes et adressant à Notre-Seigneur les quatre vers suivants :

Christe, manus rosea stillantis aspice gutta,
Quasque tibi gemmas ex Oriente fero.
Da mihi pro gemmis animas, populique rebellis
Saxea corda mei sanguinis imbre doma.

Le Père Guillaume Courtet écrivit plusieurs lettres concernant le Japon au Révérendissime Père Nicolas Ridolfi ; ces lettres étaient conservées d'après Echard dans les archives de l'Ordre.

continuèrent à donner, en ces jours de carnage, des marques glorieuses de leur invincible constance. Nous avons choisi les traits les plus saillants de ce drame lugubre; nous avons glané quelques épis dans cette belle moisson. Les palmes de ces illustres enfants de l'Ordre de Saint-Dominique, bien qu'ignorées aujourd'hui, n'en resplendiront pas moins un jour dans l'assemblée des saints.

Chacun fit son devoir jusqu'à la fin; non seulement les religieux de Saint-François, de Saint-Augustin, de la Compagnie de Jésus, mais aussi les simples fidèles, de pauvres femmes, de faibles enfants arrivaient en foule et se présentaient aux bourreaux aux cris mille fois répétés de *Vive Jésus !* Et cependant, nous l'avons vu, les supplices étaient affreux.

Rien ne fut épargné pour exterminer la foi : l'eau, le feu, les fosses, les alènes, et mille autres tortures dont la cruauté de Néron et de Dioclétien n'eut pas même la pensée. On forçait la nature entière à tourmenter les chrétiens. Chaque jour, chaque moment avait son supplice, comme aussi son triomphe. La force de la grâce divine au cœur des martyrs se jouait des bourreaux. Souvent ceux-ci reculaient étonnés et frappaient à regret ces héros invincibles de la Religion de Jésus.

Malgré l'acharnement des persécuteurs, l'œuvre de destruction avançait lentement. On ne peut, d'un seul coup, arracher l'âme déjà chrétienne d'une nation tout entière. Le christianisme avait jeté de profondes racines au Japon. En 1638, les chrétiens étaient en-

core nombreux. Trente-sept mille, poussés à bout, prirent les armes dans le royaume d'Arima; mais l'armée impériale, soutenue par l'artillerie d'un navire hollandais, les mit bientôt en déroute et en fit une affreuse boucherie. Ainsi périrent les glorieux restes d'un peuple catholique.

Les chrétiens qui restaient alors dans ce malheureux pays étaient disséminés ou cachés; quelques prêtres ou religieux indigènes les secouraient peut-être au milieu de cette affreuse solitude.

Quoiqu'il en soit, des ambassadeurs portugais furent égorgés à Nangazaki en 1640; ceux qui furent épargnés rapportèrent à Macao l'inscription suivante :

« *Tant que le soleil éclairera la terre, que nul chré-*
« *tien ne soit assez hardi pour venir au Japon, et que*
« *tous sachent que le roi d'Espagne en personne, que*
« *le Dieu des chrétiens, que le grand Xaca lui-même,*
« *un des premiers dieux du Japon, s'ils violent cette*
« *défense, seront punis de mort.* »

Cependant il y eut encore plusieurs tentatives; le zèle ne s'arrête pas plus devant les édits de proscription que devant les supplices. En 1647, cinq Frères-Prêcheurs partirent de Manille pour le Japon. Ils échouèrent, il est vrai, dans leur entreprise; mais qui peut dire si, depuis cette époque, parmi les religieux de la fervente et toujours apostolique province du Saint-Rosaire des Philippines, il ne s'en est pas trouvé d'assez heureux pour pénétrer dans cette terre arrosée du sang de leurs devanciers?

« On n'a rien appris des chrétiens du Japon depuis l'année 1692. Si nous en croyons Kœmpfer (historien hollandais), qui était alors à Nangazaki, il y en avait environ cinquante de tout âge et de tout sexe dans les prisons de cette ville (1). »

Vers cette époque, on ordonna de grandes et solennelles enquêtes contre les chrétiens; puis, pour empêcher à jamais les étrangers d'y pénétrer, on fit peindre sur les débarcadères de tous les ports des croix destinées à être foulées aux pieds. Jusqu'à nos jours, dit-on, l'hérésie, dans un intérêt commercial, s'est soumise à cet acte de faiblesse et d'apostasie.

Voici l'aveu de Kœmpfer lui-même : « L'avarice des Hollandais et l'attrait de l'or du Japon ont eu tant de pouvoir sur eux, que, plutôt que d'abandonner un commerce si lucratif, ils ont souffert volontairement une prison continuelle. C'est la pure vérité; l'on peut nommer ainsi notre demeure à Desima. Ils ont bien voulu essuyer une infinité de duretés de la part d'une nation étrangère et païenne, se relâcher dans la célébration du service divin les dimanches et les fêtes solennelles, s'abstenir de faire des prières et de chanter des psaumes en public, éviter le signe de la croix et le Nom de Jésus-Christ en présence des naturels du pays, et, en général, toutes les marques extérieures du christianisme; enfin, *endurer patiemment et bassement le pro-*

(1) Père de Charlevoix, t. VII, p. 335.

cédé injurieux de ces orgueilleux infidèles, ce qui doit révolter une âme bien née.

— Quid mortalia pectora cogis,
Auri sacra fames (1). »

Mais tirons un voile sur ces tristes souvenirs du passé : l'heure des réparations semble avoir sonné. Dans une convention entre le Japon et la Hollande, signée le 23 août 1856 et ratifiée le 16 octobre 1857, il est dit : Art. 6. « Le gouvernement japonais s'engage « à abolir ou à laisser tomber en désuétude la coutume « dite de fouler aux pieds l'image. »

Les autres traités conclus avec les différentes nations chrétiennes ont tous enregistré les mêmes garanties. Aussi un commencement de liberté religieuse se fait-il déjà sentir sur ces plages vouées, il n'y a pas longtemps encore, à la tyrannie la plus cruelle et la plus sanguinaire. Non seulement une ambassade japonaise a visité l'Europe, mais nos missionnaires sont établis au Japon.

Voici comment l'un d'entre eux raconte ce qui se passait, le 25 février 1863, dans le grand salon du consul de France à Nagazaki :

« ..... Depuis plus de deux cents ans, les Japonais de Nangazaki, en foulant et en faisant fouler aux pieds la croix du Sauveur, disaient par le fait ce que les Juifs

(1) Kœmpfer, *Histoire du Japon*, l. IV, ch. VI.

de Bethléem avaient dit autrefois à Jésus dans la personne de ses parents : « Il n'y a point de place pour « vous! » Mais enfin, grâces en soient rendues au Seigneur, le premier dimanche de Carême il a été donné à un missionnaire de voir le divin Rédempteur venir faire une visite à Nangazaki, dans le petit îlot appelé Désima, où le peuple hollandais consentit à voir ses commerçants prisonniers pendant plus de deux siècles.....

« La messe commence; le souvenirs des anciens missionnaires, des milliers de martyrs de Nangazaki, se présente à la pensée du prêtre; les croix des vingt-six martyrs qui, l'année dernière, reçurent à Rome une si glorieuse couronne en présence de l'univers entier, se dressent pour ainsi dire devant lui, sur cette colline qui est là, en vue de l'autel improvisé sur lequel l'Agneau de Dieu va s'immoler de nouveau..... Ces pensées, le missionnaire ne peut les contenir; il les communique à la petite assemblée composée de dix assistants français, prussien, portugais, irlandais, hollandais et belge; il engage ses chers frères en Jésus-Christ à rattacher le présent au passé en s'efforçant d'imiter les vertus des martyrs japonais; il les excite à observer fidèlement la loi de Dieu, à se conformer à la morale évangélique, afin de glorifier notre Père qui est dans les cieux..... Au moment solennel où Jésus descendait sur l'autel, le missionnaire le suppliait d'agir avec sa puissante miséricorde, et pour se rendre maître des cœurs de vingt catholiques qui sont à Nangazaki;

et pour éclairer les pauvres Japonais assis à l'ombre de la mort..... *Fiat! Fiat!* (1). »

Ces vœux seront-ils exaucés? Nous aimons à l'espérer. Le sang de tant de martyrs ne criera pas vengeance, mais miséricorde et pardon.

(1) Lettre de M. Furet, miss. apost. *Annales*, t. XXXVI, page 210.

CHAPITRE VI

Mission du Tonkin : description et origines.

Ce que c'est que le Tonkin : point de vue physique, moral et religieux. — Etat actuel du catholicisme : méthode d'évangélisation. — Les origines du christianisme dans l'empire d'Annam. — Mgr Pallu, évêque d'Héliopolis, appelle les Frères-Prêcheurs au Tonkin : les pères Jean de la Croix, Jean d'Arjona, Denis Moralès ; ces deux derniers confessent généreusement Jésus-Christ dans les supplices, et sont envoyés en exil sur un navire hollandais. — Le P. Raymond Lizzoli, évêque et vicaire apostolique du Tonkin oriental. — Courageuse confession de trois catéchistes et de deux chrétiens : trois cent quatre chrétiens cruellement tourmentés. — Les fléaux de la justice divine. — Travaux et souffrances des Frères-Prêcheurs pendant la persécution. — Arrestation et condamnation à la garde des éléphants de tout un village chrétien. — Nouvelles et diverses persécutions : martyre de dix chrétiens. — Quatre-vingt-dix-huit Frères-Prêcheurs évangélisent le Tonkin de 1676 à 1751.

« Prenez garde à vous ! dit Jésus-Christ à ses apô-
« tres ; car ils vous traduiront devant leurs tribunaux,
« et vous serez battus dans les synagogues, et vous
« comparaîtrez devant les magistrats et leurs rois à
« cause de moi, pour leur être en témoignage. Et

« vous serez en haine à tous à cause de mon Nom (1). »

Ces paroles du divin Sauveur, réalisées pendant plus de dix-huit siècles dans l'Église, ont aussi trouvé leur glorieux accomplissement dans l'Ordre de Saint-Dominique depuis sa fondation, au XIII[e] siècle, jusqu'à nos jours. Nous avons indiqué les travaux des Frères-Prêcheurs dans le vaste champ ouvert à l'évangélisation chrétienne par les steppes et les déserts au choc des nations de l'Occident contre les Tartares, nous avons vu leurs missions de plus en plus nombreuses et lointaines à la suite des croisades maritimes des Portugais et des Espagnols. Notre récit, quoique bien incomplet, laisse voir, dans leurs souffrances comme dans leurs succès, le grand signe du véritable apostolat : la Croix, sa faiblesse, sa folie, sa puissance.

Après ce coup d'œil jeté comme en passant sur les missions orientales des Frères-Prêcheurs, nous arrivons sur un point isolé de cette glorieuse arène, et nous touchons non sans une joie secrète au rivage du Tonkin.

Notre joie ne doit-elle pas être aussi grande que les triomphes et les gloires de nos frères ?

Dans cette terre du Tonkin, devenue la patrie des martyrs, l'Ordre de Saint-Dominique a cueilli de nombreuses palmes : six évêques, un grand nombre de religieux, tant européens qu'indigènes, plusieurs membres du Tiers-Ordre, plusieurs prêtres séculiers et catéchistes attachés à la mission, ont confessé le Nom de

(1) Marc, XIII, 9, 13.

Jésus-Christ par un généreux martyre. Rien de plus héroïque dans l'histoire des premiers siècles de l'Église, rien de plus digne de fixer nos regards et d'exciter en nous une noble émulation.

A ce spectacle, il nous a semblé entendre nos frères, persécutés depuis deux siècles, nous adresser cette parole : « Nous sommes les enfants de la promesse » faite aux apôtres, faite aussi à notre Père saint Dominique, armé chevalier de la parole, et témoin de la vérité dans ses enfants jusqu'aux extrémités de la terre. — «Nous sommes les enfants de la promesse. » — Le divin Maître nous a parlé, il nous a dit aussi : « *S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi. Ils vous feront tout cela à cause de mon Nom, parce qu'ils ne connaissent pas Celui qui m'a envoyé* (1). »

Mais avant de contempler les gloires dominicaines de l'Église du Tonkin, il ne sera pas inutile à l'intelligence et à l'intérêt de notre récit de donner quelques détails sur la situation, les mœurs et les croyances de ce pays. Connaissant mieux le terrain, nous serons plus à portée d'admirer la puissance et la vertu toute divine de la Croix qui bénit et féconde toutes les nations de la terre.

Le Tonkin est situé à l'extrémité orientale de l'Indo-Chine, au fond du golfe qui porte son nom (2). Il

(1) Jean, xv, 20, 21.

(2) Le mot Tong-King, en langue chinoise, signifie *cour de l'Orient*. Lors de la plus grande étendue de la Chine, le Ton-Kin qui en faisait partie, était à l'orient de l'empire. *An-nam* veut dire *repos du midi*.

s'étend du midi au nord depuis le 17e jusqu'au 23e degré de latitude nord, sur un espace qui peut avoir cent cinquante lieues de long sur cent de large. Le Tonkin est borné au nord par la Chine; à l'orient, par la mer et la Chine; au midi, par la Cochinchine; et à l'occident, par des montagnes, de l'autre côté desquelles est le pays appelé Laos. Un grand fleuve, le Sông-Caï, qui a sa source en Chine, et coule du nord-ouest au sud-est jusqu'à la mer, divise dans toute sa longueur le Tonkin en oriental et en occidental.

Depuis le commencement de ce siècle, le Tonkin forme avec la Cochinchine, le Laos et le Camboge annamites, un seul et même empire sous le nom d'empire d'Annam. Un grand mandarin en résidence à Kécho, capitale du Tonkin, exerce l'autorité au nom de l'empereur annamite, qui réside à Hué, capitale de la Cochinchine. Après le grand mandarin viennent d'autres mandarins dépositaires d'une autorité plus ou moins grande dans les provinces, et aussi plus ou moins *mangeurs d'argent*, selon l'expression consacrée et malheureusement trop méritée. C'est, du reste, l'esprit national : le tonkinois est intéressé et avare.

Le pays est d'un assez bel aspect, baigné par la mer, et entouré dans le fond par de hautes montagnes qui couronnent des plaines très étendues. « Les montagnes intérieures, dit Mgr Retord, sont presque toutes revêtues d'une couche profonde de terre, couvertes de bois magnifiques et plantées de roseaux gigantesques. C'est le repaire des bêtes sauvages. Elles sont peuplées de tigres, de léopards, de loups, de sangliers énormes,

d'ours, de rhinocéros, de buffles, d'éléphants, de cerfs, de daims, d'isards, de chevreuils, de chamois, de singes de toute espèce, et d'une infinité de serpents et reptiles dont les plus gros sont les boas, qui peuvent terrasser et digérer des buffles. Ces hauteurs sont entrecoupées de vallées fertiles et toujours arrosées par quelque cours d'eau. Les groupes d'habitations, cachés dans les plis de ce terrain accidenté, forment une population considérable. C'est dans les montagnes les plus reculées du nord qu'on envoie les condamnés aux travaux forcés pour la garde des éléphants. Ces montagnes, la plupart désertes, n'ont pas encore reçu le bienfait de la prédication de l'Évangile.

« Les fleuves qui arrosent les plaines ne sont pas moins admirables que les montagnes. Ils méritent de fixer l'attention soit par leur nombre, car ils sillonnent le pays en tous sens ; soit par la lenteur et les sinuosités de leurs cours, qui permettent de les remonter facilement à la corde ou à la rame, et d'aller presque partout sans sortir de sa barque ; soit par la quantité considérable de poissons qu'ils produisent, et les nombreuses populations flottantes qu'ils nourrissent ; soit enfin par leurs inondations périodiques dans les plaines, où ils laissent une forte couche de limon qui les féconde. Ces plaines sont extrêmement fertiles, et quand le temps est favorable, elles donnent jusqu'à trois récoltes par an. Les productions communes sont en riz, patates, pois, choux, raves, melon, coton, cannes à sucre, mûrier, etc. Point de vignes, point de prés, point de terres en friche, presque point de che-

min, à part la route royale, qui traverse tout le royaume et qui est loin d'être belle. Il n'existe que de petits sentiers où l'on marche à la file les uns des autres, pieds nus, et souvent dans l'eau et la boue jusqu'aux genoux.

« Tous les voyages se font à pied, ou en barque, ou en filet, locomotion aérienne plus ou moins agréable. Ces filets sont faits de la même manière que ceux dont on se sert pour prendre les poissons, sans en avoir la forme. On les attache par les deux bouts à une perche que deux hommes portent sur leurs épaules, et le tout est couvert d'une natte qui défend contre les rayons du soleil et les regards des curieux. Les mandarins marchent avec plus de luxe et ont à leur service des éléphants; ils vont quelquefois à cheval, ou portés en palanquin (1). »

Les rivages de la mer présentent sur tout le littoral un tableau pittoresque au voyageur qui les parcourt. « J'admirais, dit encore Mgr Retord, le spectacle varié que présentent, d'un côté, le rivage peuplé de villages nombreux, et terminé à l'horizon par les hautes montagnes du Tonkin oriental; de l'autre, la mer, sillonnée dans tous les sens par des barques de pêcheurs que l'on voit paraître et disparaître parmi les rochers qui bordent les côtes de la Chine, rochers énormes dont les bizarres figures, s'élevant de toutes parts du

(1) Ces détails, comme tous ceux qui vont suivre, et qui n'auront pas d'indications particulières, sont extraits d'une excellente lettre de Mgr Retord. *Annales*, t. XXVIII, p. 83 et suivantes.

sein de la mer, semblent participer à son agitation, et exécute une danse gigantesque au milieu du balancement des flots. Ils forment des défilés sans nombre, où les pirates se retirent et exercent impunément leurs brigandages. »

En effet, le Tonkin, si enchanteur au premier aspect, n'est pas seulement le pays des mandarins persécuteurs et *mangeurs d'argent*, la patrie des tigres et des boas ; il est aussi comme un vaste repaire de brigands ; ajoutons, pour en faire la terre classique des souffrances, des guerres civiles presque continuelles, de fréquentes épidémies, le choléra-morbus, les inondations, la famine, les incendies, les pluies de sauterelles et des chaleurs quelquefois excessives.

Le missionnaire souffre tout cela et garde la plus exacte clôture pendant des mois entiers dans sa cabane humide et malsaine. Aussi, les vendeurs de Bible n'ont pas encore essayé d'y pénétrer et d'y exercer leur commerce lucratif. La Croix seule peut aborder et prendre racine au Tonkin ; les ministres hérétiques, avec leur cortége de femmes et d'enfants, ne sauraient que faire sur ces plages insalubres, pauvres et persécutées.

Avec toutes ces causes de mortalité, le Tonkin est néanmoins très peuplé. La Géographie annamite, qui est loin d'être exagérée, compte au Tonkin 10,261 communes ; tout le monde convient qu'elles n'ont pas moins de 1,500 âmes, ce qui fait 18 à 20 millions d'habitants. Le royaume est partagé en deux parties à peu près égales par le Sông-Caï. A l'occident de ce fleuve, les deux vicariats apostoliques, occidental et méridional, desservis

par les prêtres des Missions-Étrangères, avec une population chrétienne de 210,000 âmes ; à l'orient, les deux vicariats apostoliques, oriental et central, desservis par les Frères-Prêcheurs, avec une population au moins égale, ce qui fait 420,000 chrétiens environ. Tous ces néophytes sont indigènes ; car, si on excepte les missionnaires et quelques marchands chinois, aucun étranger, jusqu'à ce jour, n'a réussi à se fixer au Tonkin.

« Au physique comme au moral, dit le vénérable Mgr Retord, les divers peuples tonkinois offrent entre eux d'assez grandes variétés. Les montagnards sont plus blancs, d'une taille plus haute, et d'un caractère plus simple que les habitants de la plaine. Plusieurs d'entre eux sont nomades et s'établissent pour un temps sur de petits monticules, au milieu des forêts, qu'ils abattent et qu'ils brûlent à l'entour de leurs habitations ; dans la cendre, ils sèment le riz et les autres denrées dont ils se nourrissent ; et, quand le sol est épuisé ou que les herbes et les bois repoussent avec trop de vigueur, ils abandonnent leurs cabanes, emportent tout leur avoir sur le dos, et vont chercher ailleurs un terrain plus propice.....

« Les habitants des plaines sont beaucoup plus intelligents, plus civilisés, plus avancés dans les arts, plus versés dans les lettres chinoises, dont la langue annamite est un idiome, et aussi plus laborieux que dans les montagnes ; en revanche, ils sont plus menteurs, plus rusés et plus corrompus. A ses défauts, l'Annamite allie d'excellentes qualités : il est doux, plein d'huma-

nité pour les malheureux, reconnaissant envers ses bienfaiteurs, docile et soumis quand on le traite avec bonté; aimant à s'instruire et doué d'une mémoire heureuse, il comprend vite tout ce qu'on lui enseigne. S'il est inconstant et léger dans la pratique du bien, il reconnaît volontiers ses torts et s'opiniâtre rarement dans une mauvaise voie. Le souvenir d'une offense et d'une injustice lui fait désirer la vengeance; mais aussi il est clément, et, à la moindre satisfaction, il pardonne tout; patient dans les revers et les infirmités, il est quelquefois capable d'un courage héroïque. Quoique ambitieux et avide de richesses, on le voit aussi souvent généreux jusqu'à la prodigalité.

« Tous les Annamites sont libres et égaux devant la loi; tous peuvent aspirer aux charges, tous parlent la même langue, s'habillent et vivent de la même manière. Leur type physique n'est pas sans défaut; mais ils sont lestes et agiles, bons marcheurs, et plus forts qu'ils ne paraissent. Leur taille est ordinaire, plutôt petite que grande; ils ont les dents naturellement blanches; mais ce sont là, disent-ils, des dents de chiens. A douze ans, ils se les noircissent; de plus, l'habitude de mâcher des feuilles de béthel enduites de chaux leur rougit les lèvres et l'intérieur de la bouche. C'est, pour eux, la suprême beauté.

« Les Tonkinois sont d'une frugalité exemplaire. Leur principale nourriture est le riz, qui leur tient lieu de pain; l'eau chaude, passée sur des feuilles de thé ou d'autres plantes aromatiques, leur sert de boisson. En général, on se nourrit très mal, malgré l'abondance

des poissons, du bétail, des oiseaux et des fruits de toute espèce : le bon goût annamite s'accommode de plusieurs aliments que les Européens ont en horreur : les insectes, les sauterelles, les grillets, certains vers de terre, les cancres, les serpents, les rats, les chiens, les chats, les tigres, quand ils se laissent tuer, et la chair des animaux crevés, sont autant de mets excellents.

« Leurs maisons sont aussi passablement rustiques : ce sont des piliers de bois, des morceaux de bambous, plantés les uns contre les autres, qui soutiennent un toit couvert de chaume de riz. Ce toit, par les côtés, n'est pas plus élevé que la taille d'un homme; encore faut-il souvent se baisser pour entrer dans les maisons. D'un côté, point de portes; de l'autre, ordinairement au midi, c'est une grande porte qu'on ouvre en été pour recevoir le vent. On ne voit pas de maisons isolées, de fermes éparses çà et là dans la campagne, comme en Europe; tous les villages se touchent et sont à peu de distance, tellement le pays est peuplé dans les plaines. Toutes ces agglomérations sont verdoyantes, arrosées de nombreux canaux, et entourées de hautes et fortes haies de bambous; presque toutes ont des portes qui se ferment pendant la nuit. Cette précaution est nécessaire et ne suffit pas toujours contre les voleurs. Des bandes de brigands ont bientôt pillé et brûlé des villages entiers dans un pays où la peur joue un grand rôle, où les maisons sont en bois, couvertes de chaume et très rapprochées les unes des autres; la moindre étincelle soufflée par le vent a bien-

tôt réduit en cendres plusieurs centaines de maisons. »

Les maisons et les villages tonkinois offrent aux missionnaires de grands avantages. « Il faut savoir, dit le Père Raymond Barcelo, que les maisons sont séparées les unes des autres par des jardins plus ou moins vastes qu'environnent de grands et épais roseaux. L'habitation la plus insignifiante est aussi bien cloîtrée que peuvent l'être beaucoup de couvents en Espagne. De là la facilité de faire des réunions nombreuses sans être aperçu au dehors. Pour les églises et les résidences des missionnaires, surtout pendant les persécutions, elles sont encore plus retirées. L'endroit le plus sûr et le plus reculé du village est celui qu'on choisit pour les bâtir. Le jardin qui les environne n'est pas seulement fermé par une haie de roseaux : il a sa muraille, son fossé et son contre-fossé ; et ce n'est là, pour personne, un sujet d'étonnement, car c'est ainsi que sont construites les bonnes maisons. Mais ce qui leur donne encore plus de sûreté, c'est qu'elles se trouvent entourées des habitations des plus fidèles chrétiens, habitations qu'il faut nécessairement traverser pour entrer ou sortir (1). »

On le voit, les missionnaires habitent des prisons, et, à ce prix, jouissent d'un peu de liberté.

« En somme, dit Mgr Retord, la nation annamite est un peuple encore enfant ; mais son enfance n'est pas celle de la vieillesse, dont on ne peut attendre que la décrépitude et la mort : il est de nature à grandir vite et beau-

(1) *Annales de la Propag. de la Foi*, t. XVII, p. 350.

coup dès qu'il pourrra jouir en liberté de l'influence catholique. Certaines populations sont très honnêtes et très simples; d'autres, il est vrai, sont corrompues en masse. La classe la meilleure est celle des agriculteurs; la pire est celle des mandarins, avec de rares exceptions. Quoi qu'il en soit, le peuple tonkinois, avec son intelligence, son courage et son activité, ses mœurs généralement pures et son costume décent, est encore un des meilleurs de l'Asie, un de ceux qui ont le plus d'avenir et qui donnent les plus belles espérances à la religion. Elle ne s'y établirait néanmoins pas sans obstacles. Toutes les superstitions de l'extrême Orient semblent s'être donné rendez-vous au Tonkin.

« C'est d'abord le culte de Confucius. Dans tout chef-lieu de province, d'arrondissement, de sous-arrondissement et de canton, un temple, ou plutôt un autel, le plus souvent sans toiture, lui est élevé. Ils n'adorent pas Confucius comme le Dieu du ciel et de la terre, mais seulement comme un grand saint qui peut obtenir à ceux qui l'invoquent de hautes dignités, une mémoire heureuse et des grades littéraires. Ce culte, malgré l'absurdité de ses pratiques superstitieuses, est encore celui du monde officiel et lettré; le peuple ne s'en occupe que pour en payer les frais.

« La seconde religion du Tonkin est celle de Bouddha. Chaque commune a sa pagode, avec un bonze qui la dessert, et quelques arpents affectés à l'entretien du temple et aux dépenses du culte. La masse du peuple méprise le bouddhisme, ses prêtres et ses cérémonies; les bonzes, de leur côté, ne s'inquiètent nullement du

peuple : ils cherchent à vivre le plus tranquillement possible. Il y a aussi des bonzesses : bonzes et bonzesses sont d'une moralité douteuse. Le bouddhisme annamite n'a aucune liaison avec celui de la Chine, de l'Inde et du Thibet : c'est une branche détachée et morte de la secte gigantesque qui règne sur une grande partie de l'Orient. Du reste, il n'exerce aucune influence sur les mœurs du pays, qui est complétement étranger à sa doctrine.

« Le culte le plus en honneur au Tonkin est celui des esprits tutélaires. Chaque village a son esprit et chaque esprit a son temple. Les plus beaux sanctuaires sont en briques, couverts en tuiles, à plusieurs compartiments, avec un mur d'enceinte et un bosquet d'arbres plantés à l'entour. Ces génies tutélaires sont de plusieurs espèces : les uns, reconnus par le roi, qui les élève ou les abaisse à son gré ; d'autres ne sont pas reconnus légalement : leur culte, toléré par l'État, est très répandu dans certaines localités. Parmi ces divinités étranges, on compte d'anciens personnages, des rois, des reines, des guerriers, des brigands, des femmes perdues, des hommes utiles, voire même des esprits-chiens, buffles, serpents, dragons, poissons, etc. Le tout se divise en deux catégories : les bons, qu'on invoque pour en obtenir des bienfaits ; les malfaisants, qu'on adore pour éviter les coups de leur colère. Ce culte n'a pas de règle fixe ; ce sont nombreuses prostrations devant le trône de l'esprit, processions bruyantes où ce trône est porté en palanquin doré, chants et jeux licencieux, festins splendides avec ac-

compagnement de rixes, d'ivresse et de propos obscènes.

« Au culte des génies il faut joindre celui des ancêtres; il est pour la famille ce que l'autre est pour la commune. Dans chaque maison païenne un peu à l'aise on réserve un appartement ou au moins un lit consacré à leur mémoire. C'est là qu'au commencement de chaque année et aux jours anniversaires de leur mort, toute la descendance se réunit pour leur offrir des sacrifices, brûler de l'encens, faire des prostrations et s'asseoir à un banquet.

« Vient enfin la secte des magiciens, sorciers, devins, et autres jongleurs habiles qui reconnaissent Lao-Tseu pour leur fondateur et leur père, et qui professent un culte pour toute espèce de démons.

« Au milieu du chaos d'absurdités, d'inconséquences et de contradictions qui distinguent toutes ces sectes, on aperçoit cependant quelques vérités fondamentales, comme la croyance à un Être suprême, aux bons et aux mauvais anges, à l'immortalité de l'âme, à une vie future où les saints reçoivent la récompense de leurs vertus et les méchants le châtiment de leurs crimes. Pourquoi la vérité tout entière ne luit-elle pas encore sur ces peuples? Un jour viendra, « le don spécial de la foi leur sera donné (1). »

Tel est en raccourci le tableau du Tonkin. Nous connaissons le champ, son étendue, sa fertilité, comme

(1) Sap., III, 14.

aussi ses ronces et ses épines ; nous allons voir les ouvriers à l'œuvre.

Mais avant de parler des origines du christianisme dans l'empire d'Annam, disons quelques mots de l'organisation actuelle de cette mission. Cette connaissance anticipée ne nous sera point inutile pour mieux comprendre et mieux apprécier les immenses travaux de nos missionnaires.

Quatre vicariats apostoliques se partagent aujourd'hui le Tonkin : deux pour les prêtres des Missions-Etrangères, deux pour les Frères-Prêcheurs. La plus grande fraternité règne entre ces deux missions unies par la même foi, par les mêmes persécutions et par les liens de la plus douce amitié. En retraçant les travaux et les souffrances des uns, nous ferons nécessairement l'histoire des autres, et il ne nous restera plus qu'à nommer en passant les dignes émules de l'apostolat dominicain dans l'empire annamite.

Les Dominicains de la province du Saint-Rosaire des Philippines ont donc aujourd'hui deux vicariats apostoliques au Tonkin : les vicariats oriental et central. Le premier, seul existant dans le principe, comprenait cinq provinces entières et quatre demi-provinces partagées par le Sông-Caï. En 1848, Mgr Hermosilla, alors vicaire apostolique de toute cette mission, désirant donner plus d'étendue à l'évangélisation dans le nord, obtint du Saint-Siége la création d'un nouveau vicariat pris sur le sien, le vicariat central, situé dans la partie méridionale du Tonkin ; une province entière et une portion de province lui était affectée. Le Tonkin cen-

tral, avec peu d'étendue, avait encore près de quatre millions d'habitants, et devait bientôt compter 155,435 chrétiens. Il restait au Tonkin oriental environ 6,000,000 d'infidèles à évangéliser et 55,000 chrétiens.

Cette mesure, si prudente et si sage, donnait à la mission dominicaine quatre évêques, deux vicaires apostoliques titulaires et deux coadjuteurs. Ces deux vicariats réunis comptaient en 1857-1858 9 religieux Dominicains espagnols, 32 Dominicains indigènes, 30 prêtres séculiers indigènes, 163 élèves dans sept séminaires de latinité ou de morale, dont quelques-uns déjà dans les Ordres; 275 catéchistes, 1,141 jeunes gens élèves catéchistes non gradués ou autres occupés aux travaux manuels dans les résidences des missionnaires, 26 couvents de religieuses tertiaires Dominicaines; 3 couvents de religieuses *Amantes de la Croix;* en tout 624 religieuses annamites, dont 550 du Tiers-Ordre; 770 églises, presque toutes pliantes et en bois, selon la mode du pays, où il est bon de disparaître quelquefois (1).

Comme on le voit par ce simple exposé, la mission dominicaine du Tonkin est une véritable armée rangée en bataille (2).

(1) Les églises, au Tonkin, ne sont qu'un composé de colonnes en bois, surmontées d'une charpente soutenant le toit qui est en paille ou en feuillage. — Cette charpente et ces colonnes peuvent se démonter. Quand vient la persécution, les chrétiens démontent leurs églises pour en cacher les matériaux et empêcher leur profanation; elles sont ensuite bien vite reconstruites en temps de paix. Le Saint-Siége, consulté en 1797, n'a pas désapprouvé cette coutume.

(2) Ces chiffres sont exactement additionnés d'après les comptes-rendus de Mgr Hermosilla, 1858, et de Mgr Diaz, 1857.

Tout ici est digne de remarque : le nombre des élèves des séminaires, des prêtres indigènes et des religieuses. Cette nombreuse phalange autour des missionnaires européens explique aussi la résistance, et même l'état de plus en plus florissant de cette mission après deux siècles de persécution incessante. Donnons quelques détails sur cette organisation.

Suivant une coutume déjà ancienne, les Pères de la mission reçoivent des élèves chacun dans leur résidence, que la piété des enfants appelle la *Maison du bon Dieu.* Comme il n'y a, au Tonkin, ni maison ni collége pour l'entretien des petits enfants, on les reçoit quelquefois dès l'âge de quatre ans pour leur apprendre les caractères chinois et tout ce qu'il faut pour remplir dignement au temps voulu les fonctions de catéchistes ou d'élèves de séminaire, de latinité et de morale. On choisit ces derniers parmi ceux qui se distinguent le plus par leur application, leur ferveur et leur intelligence; ils s'y perfectionnent ensuite dans les lettres et les vertus, et deviennent, si Dieu les appelle à cet honneur, de dignes prêtres séculiers ou des Frères-Prêcheurs fervents et zélés.

La *Maison du bon Dieu* est vraiment bien nommée. On y vit en commun; les exercices de piété, les prières s'y font ensemble; le célibat et la pratique des vertus chrétiennes est la seule loi imposée à ceux qui ont grandi.

Les catéchistes, admirablement organisés, sont d'un très grand secours pour la mission. Il y en a de trois sortes : les *vice-catéchistes;* ils ne peuvent être élus

qu'à la suite d'examen et pas avant vingt-six ans; les *catéchistes*, on les choisit parmi les vice-catéchistes qui ont au moins trente ans; enfin, les *catéchistes-maîtres*, que Mgr Hermosilla appelle *jubilatores*, et qui n'arrivent à ce degré qu'à quarante ans. On conçoit toute la force de cette organisation et le secours immense que peut en retirer le missionnaire. Deux cent soixante-quinze hommes intelligents, dévoués à toute épreuve, sont comme les premiers éclaireurs des conquêtes apostoliques dans cette mission.

Les frères et les sœurs du Tiers-Ordre de Saint-Dominique méritent une mention spéciale et sont, au Tonkin, la vraie *milice de Jésus-Christ*. Plusieurs d'entre eux sont morts glorieusement pour la foi; d'autres soutiennent la mission de leurs aumônes, tous travaillent avec zèle à la propagation de l'Evangile. Un grand nombre s'occupe du baptême des enfants moribonds d'infidèles, parcourent les campagnes, de village en village, de hameau en hameau; et sous le prétexte de vendre aux habitants des pilules et d'autres remèdes, et même en les distribuant gratis, s'introduisent dans les maisons et réussissent à en baptiser un grand nombre.

Les religieuses du Tiers-Ordre, vivant en communauté, se distinguent surtout dans l'œuvre admirable de la *Sainte-Enfance*. « Il fut d'abord arrêté, disait Mgr Marti en 1851, que chaque monastère de religieuses baptiserait une centaine d'enfants par an, mais aujourd'hui on n'a pas besoin d'une telle injonction, puisqu'il n'en est pas un seul qui s'en tienne là. Les monastères des religieuses, au nombre de vingt-trois dans notre vicariat

(ils sont aujourd'hui vingt-neuf), ont administré le baptême, l'année dernière, à six mille petits enfants (1). Les mères prieures choisissent les religieuses les plus capables et les envoient deux à deux, avec un petit sac de pilules et d'autres médicaments, pour pénétrer plus facilement auprès des enfants malades; tous les mois, elles rentrent au monastère pour rendre compte de leurs conquêtes apostoliques, et, en même temps, pour recevoir les sacrements de pénitence et d'eucharistie, selon leur règle. Les femmes, au Tonkin, ont une liberté aussi complète que les hommes d'aller partout; il n'y a presque pas de travail qu'elles n'exercent, et sont quelquefois plus laborieuses que les hommes (2). »

Le tertiaires Dominicaines du Tonkin, aussi bien que les *Amantes de la Croix*, mènent une vie très austère et très édifiante : l'oraison, la mortification, l'obéissance, le zèle et la patience en font des religieuses très régulières. Elles sont logées très pauvrement et encore plus pauvrement vêtues, gagnent leur pain à la sueur de leur front, travaillant la terre du matin au soir ; malgré ces rudes travaux, leur nourriture est très frugale, la plupart peuvent à peine se procurer un peu de riz pour s'empêcher de mourir de faim : elles ne font que deux mauvais repas par jour, et, outre les jeûnes de

(1) Le nombre total des enfants moribonds d'infidèles baptisés en 1857, dans les vicariats oriental et central desservis par les religieux Dominicains, est de 59,526. Autant d'âmes rachetées qui prient dans le ciel pour l'Ordre de Saint-Dominique et aussi pour les bienfaiteurs de l'Œuvre de la *Sainte-Enfance*.

(2) *Annales de la Sainte-Enfance*, t. IV, p. 222.

l'Eglise, observent rigoureusement ceux de leurs règles. Toutes les semaines, elles se donnent deux fois la discipline, et tous les jours en carême ; récitent des prières fort longues, le matin et le soir, et les jours de dimanche étudient les caractères annamites, afin de pouvoir lire les livres de religion. Obligées de vivre au milieu d'un peuple idolâtre, leur costume n'est pas différent de celui des autres femmes du pays ; elles n'observent point la clôture et sont les *Filles de la charité* du pays ; toujours prêtes à aller visiter et consoler les malades, elles instruisent aussi les femmes admises au catéchuménat, ont soin des enfants orphelins et se livrent à toutes les œuvres de miséricorde. Ces ferventes religieuses rendent d'importants services aux missionnaires, surtout dans les temps de persécution. Elles se chargent de leurs lettres, font la plupart de leurs commissions et leur portent à manger dans les endroits où ils sont obligés de se cacher. Dans les moments de trouble, elles sont beaucoup plus libres de sortir que les hommes et peuvent aller partout impunément : la barbarie tonkinoise sait encore respecter la faiblesse des femmes. Ce sont donc plus de 600 femmes apôtres vivant en communauté, presque toutes de l'Ordre de Saint-Dominique, dans la seule mission du Tonkin oriental ; sans compter un nombre presqu'égal de religieuses dans les deux autres vicariats des Missions-Etrangères. Il faut bien des persécutions pour faire taire et arrêter le zèle de ces filles généreuses, fortes et puissantes en œuvres, dans la pauvreté, le travail, la pénitence et la ferveur du divin amour (1).

(1) Mgr Marti, *Annales de la Sainte-Enfance*, t. IV, 222. — *Annales de la Propagation de la Foi*, t. VIII, 392.

Les religieuses tonkinoises sont quelque fois naïves dans l'excès de leur zèle. Un missionnaire raconte ainsi l'aventure moitié tragique, moitié comique qui lui arriva dans une persécution : « Je sortis de la maison qui me donnait depuis deux mois la plus généreuse hospitalité, et je me réfugiai dans celle des religieuses. Elle n'était guère propre à me cacher. Je fus réduit à m'installer sur quelques bambous suspendus à la muraille : là, assis dans une corbeille d'oignons, j'attendis les soldats dans une parfaite sérénité, adorant J.-C. que je venais de recevoir pour la dernière fois. Bientôt une douzaine de satellites envahirent ma demeure : longtemps je les entendis avec leurs piques et leurs fusils se promener au-dessous de moi, furetant, questionnant la seule religieuse qui fût restée dans la maison ; elle leur répondait en peu de mots, puis se retournait et pleurait. En même temps, pour me dérober à leur vue, elle brûlait de la paille au-dessous de mon gîte et m'enveloppait dans un épais brouillard de fumée ; dans l'excès de son zèle ou de sa crainte il lui arriva même de me chauffer plus que je n'aurais voulu (1). » Le pauvre missionnaire, couvert de sueur et de suie, était noir comme un râmoneur quand les soldats le découvrirent.

Au dévouement et aux services rendus par les catéchistes et par les religieuses, nous devons ajouter le zèle tout apostolique d'un nombreux clergé indigène, modèle d'obéissance, de chasteté, de désintéressement, de ferveur, en un mot, de toutes les vertus religieuses et

(1) *Annales de la Propagation de la Foi*, t. XV, p. 132.

sacerdotales. Au Tonkin, comme partout dans les missions, la prospérité et l'affermissement du christianisme dépendent de la formation d'un clergé indigène vertueux et exemplaire. C'est aujourd'hui une vérité reconnue et incontestable.

Les prêtres tonkinois laissent sans doute beaucoup à désirer sous le rapport de la science. Plusieurs ne savent que lire le latin, et, quoique le cours de théologie soit de quatre ans, ils n'étudient que la morale ; pour le dogme, ils l'ont appris avant d'être faits catéchistes et cette connaissance est suffisante dans un pays où l'hérésie n'aura jamais aucune entrée. Ce sont du reste des hommes prudents, réservés, sûrs, et comme les *Seniores* des premiers siècles de l'Eglise. On n'admet personne à l'étude de la théologie, qu'il n'ait au moins 30 ans, et qu'il n'ait exercé, pendant plusieurs années, les fonctions de catéchiste. Cette mesure est nécessaire : les facultés intellectuelles des tonkinois ne commencent guère à se développer qu'à vingt ans ; à cet âge on les admet à étudier du latin. Le peu de rapport qu'il y a entre cette langue et celle qu'ils parlent, rend l'étude longue et pénible. Après le latin, vient la morale, qui est toujours enseignée par un missionnaire européen. Toutes les études réunies de latinité et de théologie peuvent durer au moins vingt ans, ce qui porte à quarante ans l'âge ordinaire de la prêtrise. Dans le catalogue des prêtres religieux ou séculiers de la mission orientale dressé en 1838 par Mgr Hermosilla, sur 58 prêtres, qu'il y avait alors, le plus jeune a 41 ans. C'est commencer tard, mais ils arrivent presque tous à la vieillesse, lorsque le

martyre ne vient pas interrompre leur ministère actif et fructueux. Cette mesure du reste est nécessaire; car, dit Mgr Marti, la faiblesse annamite est si grande qu'on ne saurait sans imprudence élever les naturels au sacerdoce avant de longues épreuves et toute la maturité de l'âge (1).

Tels sont les éléments féconds, sûrs et durables d'apostolat des Frères-Prêcheurs au Tonkin. Reste à voir comment ils fonctionnent.

Chose admirable et bien consolante, la plus parfaite harmonie existe dans ce personnel de plus de deux mille personnes éparses au milieu de dix millions d'infidèles et l'ordre règne universellement dans l'obéissance et la charité. Frères-Prêcheurs européens ou indigènes, prêtres séculiers, catéchistes de toutes les classes, jeunes gens dévoués à toutes les œuvres, à l'étude comme au travail des mains, religieuses tertiaires Dominicaines ou *Amantes du Christ*, tout marche sans effort et paisiblement sous la direction des vicaires apostoliques, malgré la persécution qui n'a pour ainsi dire jamais cessé.

L'expérience aussi a tout reglé : chacun a sa place et sa fonction dans le plan de cette mission. Le Tonkin est divisé en paroisses ou districts avec une certaine étendue de pays dans laquelle sont renfermées trente, quarante ou cinquante chrétientés, ayant chacune son église; la population moyenne de ces chrétientés est de deux ou trois cents fidèles, les plus petites sont de cent

(1) *Annales de la Propagation de la Foi*, t. XVII, p. 355.

et au-dessous; les plus fortes dans le Tonkin occidental sont de huit cents ou même de deux mille ; dans le Tonkin oriental, il y en a qui ont plusieurs milliers de chrétiens. Les prêtres annamites, chargés du soin de ces districts ou paroisses, visitent successivement les différentes chrétientés, et restent dans chacune plus ou moins de temps selon leurs besoins respectifs.

Pendant le jour, ils sont occupés à recevoir les visites, à juger les différends, à réconcilier les ennemis, à régler les affaires de confrérie et d'associations pieuses; le soir et la veillée, ils entendent les confessions.

La chose ne manque pas d'originalité. « Sur le soir, disent les missionnaires, les chrétiens viennent à confesse, et le prêtre est souvent obligé de rester une partie de la nuit et même la nuit entière au tribunal de la pénitence : ce confessional n'est ordinairement autre chose que la fenêtre de sa cabane, à laquelle on adapte un treillis de bambous. Le pénitent s'agenouille en dehors, exposé à la rigueur des saisons, et le prêtre est au dedans assis simplement sur une natte; les autres pénitents se préparent de côté et d'autre, où ils peuvent, ce qui relève singulièrement le mérite de leur piété, surtout pendant les nuits d'hiver, quand souffle le vent du nord (1). »

Les catéchistes et les religieuses secondent activement les efforts des missionnaires dans ces visites pastorales. « Ils ont pour mission d'instruire les enfants et de les préparer à la première communion, d'aider les grandes

(1) *Annales de la Propagation de la Foi*, p. 490, t. XVII, p. 336.

personnes à examiner leurs consciences et à s'exciter au repentir; d'autres, véritables chiens du berger, vont chercher les brebis errantes, exhorter les retardataires jusque dans leurs maisons pour les amener au saint tribunal de la pénitence; d'autres encore enseignent les éléments de la foi aux adultes idolâtres qui demandent le baptême. C'est une rude corvée qui demande la patience d'un ange. Rien de plus dur quelquefois qu'une intelligence annamite. Comme ils ont grandi et vécu dans la plus grande ignorance au milieu des superstitions païennes, et qu'un certain nombre, éloigné du contact des chrétiens, reste dans une obscurité presqu'absolue au sujet de la religion, il faut se donner une peine inouïe pour leur en faire retenir les choses les plus simples, comme, par exemple, les saints Noms de Jésus et de Marie. C'est sur ce premier travail que le missionnaire vient ensuite jeter les trésors de son ministère dans une instruction plus complète, et l'administration des sacrements. Ceux qui veulent se confesser s'adressent d'abord au catéchiste, qui s'assure s'ils sont suffisamment instruits, et leur donne ensuite un petit signal de bois pour présenter au confesseur : ce signal, par sa forme, indique quelle est la personne qui vient se confesser, si elle est ignorante, et différentes choses qu'il faut savoir; ce moyen abrége beaucoup et facilite l'ouvrage.

« Quand tout est fini sur un point, le prêtre indigène va ailleurs, recommence les mêmes exercices, restant plus d'un mois dans les grandes localités, et quelquefois moins d'une semaine dans les moindres. C'est ainsi

qu'il garde, fortifie et augmente peu à peu son petit troupeau, épars et exposé çà et là au milieu d'une foule de païens.

« L'évêque et les missionnaires européens ne font pas cette administration de détail. Comme ils ne vont et ne peuvent aller que dans les centres considérables, où les chrétientés environnantes peuvent venir sans crainte, l'affluence autour d'eux est plus compacte et les cérémonies plus solennelles. Quand le vicaire apostolique est en tournée pastorale, il a toujours avec lui quelques missionnaires européens, plusieurs prêtres indigènes, des clercs et un certain nombre de catéchistes. Un grand mouvement est alors imprimé à la contrée, et, s'il n'y a pas trop à craindre des mandarins, si la saison est propice, si le village où l'on se trouve est central, la foule est immense et les forces des ouvriers succombent sous les richesses de la moisson. On voit alors beaucoup de païens se mêler aux néophytes pour assister aux fêtes religieuses; plusieurs, touchés par la charité des fidèles et le bonheur qu'ils éprouvent, demandent eux-mêmes à se faire chrétiens.

« Ce n'est là qu'une partie du ministère. Le missionnaire catholique embrasse dans l'universalité de sa charité toutes les misères humaines : au Tonkin, comme partout où la croix est plantée, l'apôtre sait se faire tout à tous pour les gagner tous à J.-C. La religion n'oublie personne, et jusque dans sa pauvreté et ses désastres, elle trouve encore des ressources pour les enfants abandonnés, les orphelins, les vieillards, les aveugles, les lépreux, les veuves dénuées de tout, les indigents des

deux sexes: toutes les balayures du monde enfin, comme les plus précieux trésors de l'Eglise qui y voit Jésus, sont confiées à de pieuses familles, placées chez les religieuses ou dans les *Maisons du bon Dieu* (1). »

Tel est l'état actuel de la mission du Tonkin, quand la persécution ne vient pas en déranger, pour un temps, l'ordre admirable et la parfaite organisation. Maintenant, nous pouvons entrer dans le récit des luttes et des victoires du christianisme aux prises avec la barbarie annamite.

Jamais peut-être chez aucun peuple, on ne vit mieux l'efficacité et la force divine de l'Evangile, sur la prétendue sagesse et la méchanceté des hommes. L'Eglise du Tonkin, humainement parlant, devait partager le sort de l'Eglise du Japon : l'acharnement et l'impiété des princes persécuteurs, la cruauté des mandarins et des bourreaux, la rigueur et l'atrocité des supplices infligés aux martyrs, rien ne lui a manqué. Tous les obstacles conspirèrent contre l'établissement du christianisme dans ce royaume; mais aussi, de grands moyens de salut lui furent accordés.

Dieu, dans sa miséricorde, a fortifié cette Eglise affligée dans les sueurs et dans le sang d'une multitude de confesseurs et de martyrs; lui a préparé un clergé indigène édifiant, zélé, intrépide dans les supplices comme dans les fatigues de l'apostolat; lui a donné une longue suite de vénérables et saints pontifes, qui n'ont pas cessé

(1) *Annales de la Propagation de la Foi*, t. XXVIII, p. 105 et suivantes.

depuis deux siècles d'encourager et de bénir les chrétiens annamites. La France et l'Espagne y ont envoyé leurs plus généreux missionnaires.

Oui, nous osons le dire, l'Eglise du Tonkin, au milieu de ses épreuves, est la grande privilégiée du divin Pasteur des âmes. Elle peut s'écrier comme le Roi-Prophète: « Selon la multitude des douleurs qui m'affligent, vos « consolations ont réjoui mon cœur (1); » ou bien avec saint Paul : « A mesure que les souffrances de Jésus- « Christ s'augmentent en nous, nos consolations s'aug- « mentent par Jésus-Christ (2). »

La croix n'est-elle pas la source de toutes les bénédictions, la cause de toutes les grâces, la force dans la faiblesse, la gloire dans l'opprobre, la vie dans la mort? Allons à cette divine école et voyons comment le Seigneur règne par la croix aux rivages du Tonkin.

Les origines du christianisme dans l'empire annamite vont se perdre dans les mêmes conjectures et les mêmes faits qui nous ont occupés dans nos recherches sur l'extrême Orient et sur la Chine. Le Tonkin et la Cochinchine formaient autrefois deux provinces du Céleste-Empire et la vie de la nation chinoise a toujours été plus ou moins la vie des peuples annamites.

Nous avons vu les Frères-Prêcheurs et les Frères-Mineurs arriver de compagnie aux Indes et en Chine au XIII^e^ et au XIV^e^ siècle, s'y établir et y former des Églises assez florissantes. Nous sommes donc portés à

(1) Ps. XCIII, 19.
(2) II, Cor, 1, 5.

croire que les enfants de saint Dominique et de saint François ont au moins accidentellement prêché l'Evangile à cette époque dans toutes les contrées de l'Indo-Chine.

L'apostolat portugais, si fécond dans les Indes dès les premières années du XVI[e] siècle, y jetait aussi ses plus zélés missionnaires. Gaspard de la Croix, se rendant en Chine, fonda la mission du Camboge en 1550, où plusieurs autres Frères-Prêcheurs se succédèrent et prêchèrent infatigablement malgré toute les persécutions. Allèrent-ils jusqu'au Tonkin ? Cela ne nous paraît pas douteux. Placés aux deux extrémités de l'empire d'Annam, au Camboge et à Macao, ils ne pouvaient manquer de visiter et d'évangéliser ce royaume.

Plus tard, quand les Frères-Prêcheurs arrivèrent aux Philippines (1557) pour y fonder une nouvelle province, nous les voyons presqu'aussitôt se répandre en Chine, au Camboge, à Siam, dans toutes les îles de l'extrême Orient, jusqu'en Corée, et plus tard jusqu'au Japon. La Cochinchine et le Tonkin étaient trop rapprochés de Manille pour ne pas attirer l'attention de ces nombreux et fervents apôtres. Un grand nombre y allèrent sans doute, l'histoire n'en cite que quelques-uns.

Il faut aussi le dire: les Frères-Prêcheurs des Philippines pensaient plutôt à convertir les peuples qu'à enregistrer le récit de leurs innombrables travaux. Leur modestie et leur silence parurent excessifs au Révérendissime Père Jean-Augustin Calamin, Maître-Général de l'Ordre. Ce zélé successeur de saint Dominique crut devoir faire un *précepte formel* au provincial

des Philippines de recueillir tous les faits et gestes de la province, et d'obliger lui-même ses religieux à rendre compte simplement devant Notre-Seigneur des grâces et des succès obtenus.

Mais il était déjà trop tard. Jusqu'à Diégo Advarte, premier historien de la province du Saint-Rosaire des Philippines, nous ne savons rien de certain. Jean Maldonat meurt « en vue de la Cochinchine (1); » Louis Gandullo s'y arrête quelque temps : c'est tout ce qu'il est possible d'arracher au silence de ces premières années.

Enfin Diégo Advarte lui-même aborde en Cochinchine dans le courant de l'année 1596. Ce religieux, célèbre par ses nombreuses missions et ses périlleux voyages,

(1) Vers l'année 1588, le Camboge s'ouvrait aux Dominicains des Philippines. Jean Maldonat de Saint-Pierre, martyr, fut choisi avec Pierre de Jésus (de la Bastide) pour cette mission. Le roi de Camboge les reçut froidement et les missionnaires se voyaient obligés de partir, lorsqu'au moment de quitter le port, ils furent assaillis par les infidèles. Pierre de Jésus mourut percé à coup de lances; Jean Maldonat, blessé par une balle, se sauva à la nage. Le saint religieux, transporté á Siam, y reçut une nouvelle blessure et mourut entre les bras de Georges de la Motte, Dominicain portugais. Avant de mourir, Jean Maldonat, l'un des premiers fondateurs de la province du Saint-Rosaire, adressait une lettre d'encouragement à ses frères des Philippines. « La vie qu'on mène dans la province; disait-il, est si sainte, « et Dieu y est si bien servi, qu'il faut, mes bien-aimés frères, « tout sacrifier pour la conserver dans l'observance et dans la « pratique des choses qui y sont établies. Le Seigneur me donne « la douce certitude que si nous sommes fidèles, il nous fera « mille faveurs. Les armes de Saül ne conviennent pas à toute « sorte de personnes, ni la prédication de l'Evangile dans ces « contrées à ceux qui ne sont pas de grands saints. Je meurs « content, *en vue de la Cochinchine.* »

et qui mourut en saint, évêque de la Nouvelle-Ségovie, dans l'île de Luçon, semble devoir passer pour le premier apôtre connu de l'empire d'Annam. Le vice-roi de Cochinchine lui avait fait l'accueil le plus favorable; néanmoins, l'arrivée des soldats espagnols renversa toutes ses espérances et compromit pour longtemps encore la prédication de l'Evangile dans ces contrées. La vue d'une troupe armée éveilla de violents soupçons dans l'esprit du prince annamite, qui ne voulut plus entendre parler de christianisme dans ses états : ses dispositions changèrent tellement, qu'il ordonna de massacrer tous les étrangers. Les Espagnols en se retirant se défendirent avec beaucoup de valeur, mais il fallut céder au nombre et abandonner une position que leur imprudence avait perdue.

Diégo Advarte, occcupé à confesser les malades et à exhorter les mourants, reçut deux coups de flèches, l'un au visage, l'autre dans la poitrine. Ce zélé missionnaire, encouragé plutôt qu'intimidé par ses blessures, serait resté en Cochinchine pour y attendre d'autres combats, s'il avait espéré voir fructifier son ministère; mais devant une hostilité de plus en plus prononcée, il dut aussi songer au départ, laissant bien à regret ses chers néophytes et une chrétienté qui donnait déjà les plus belles espérances (1).

C'est ainsi que les passions des hommes ont tou-

(1) *Hist. Phil.*, l. II. — Les Dominicains des Philippines furent plus heureux au Camboge. En 1602, Alphonse de Sainte-Catherine, Ignace de Sainte-Marie et Jérôme de Bethléem prêchaient avec fruit dans cette mission.

jours gâté les meilleures causes. Sans doute, l'alliance du pouvoir avec la foi des missionnaires est désirable en principe et au fond digne de tout éloge; mais le fait que nous venons de citer et tant d'autres que nous pourrions ajouter, montrent les graves inconvénients qui en résultent quelquefois. Il ne sera pas hors de propos de citer ici les paroles d'un illustre Dominicain missionnaire pendant longtemps en Chine, et depuis archevêque de Saint-Domingue. Dominique Navarrete, après avoir montré dans une série de faits incontestables les difficultés pratiques des missions protégées et soutenues par les armes séculières, ajoute :

« Je suis persuadé qu'un seul chrétien instruit et « converti par les voies de la douceur, en vaut vingt « obtenus par l'appareil militaire. Ceux qui parlent de « la protection des troupes chrétiennes, s'imaginent « que les soldats ne font qu'aider et défendre; je sou- « tiens qu'ils font plus de mal en un jour par leurs « débauches, que vingt missionnaires ne peuvent en « réparer dans un an. Mais, dit-on, s'il n'y a pas de « troupes, les infidèles tueront les missionnaires avant « qu'ils aient fait le moindre bien. Qu'ils les tuent. « Jésus-Christ lui-même et ses apôtres ont été mis à « mort; c'est faire assez que d'arroser la terre de son « sang pour qu'elle rapporte des âmes (1). »

Parole sublime, qui caractérise tout l'héroïsme de l'apostolat chrétien, et que nous aimons à rappeler ici comme la fidèle expression de la pensée des Frères-Prê-

(1) Navarrete, *Trat. hist. de la Monarchia de China.*

cheurs dans tous les temps et chez tous les peuples.

Au reste, cet échec ne découragea pas les enfants de saint Dominique. Ils attendirent patiemment. Un signe sacré d'espérance leur avait été donné. A son arrivée en Cochinchine, Diégo Advarte aperçut une croix sur le rivage. Ses frères du Portugal l'avaient plantée sans doute. Elle était là, comme aujourd'hui, sans autre défense que la protection du ciel et sa propre vertu. Debout sur cette terre inhospitalière, en face de l'orgueil philosophique des lettrés annamites et de l'ignorance superstitieuse de ces peuples idolâtres, elle semblait attendre de nouveaux apôtres pour leur dire : « Jetez les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de la foi, qui, pouvant jouir de la félicité, « a souffert la croix et méprisé l'ignominie (1). »

L'histoire nous montre la croix plantée mystérieusement aux rivages annamites, et ne dit rien de plus sur l'introduction du christianisme dans cette partie de l'Indo-Chine. — La gloire d'être plus tard les fondateurs de cette mission était réservée à la Compagnie de Jésus : le P. Busomi abordait en Cochinchine le 18 janvier 1615, et le P. Alexandre de Rhodes au Tonkin le 19 mars 1627. Ces zélés missionnaires convertirent en peu de temps des milliers d'infidèles et fournirent, avec le secours de leurs confrères, aux premiers besoins spirituels de ces peuples; mais après des services signalés et plusieurs glorieux martyres, ils se retirèrent successivement pour faire place aux prêtres

(1) Ad Heb., XII, 2.

des Missions-Étrangères et aux religieux de l'Ordre de Saint-Dominique. La suppression de la Compagnie de Jésus a complétement interrompu son apostolat dans l'empire d'Annam.

A la nouvelle des succès obtenus dans ces lointaines régions, Alexandre VII voulut ériger la Cochinchine et le Tonkin en deux vicariats apostoliques, et y envoya, en 1659, deux évêques français : Mgr de Lamothe-Lambert, évêque de Bérithe, et Mgr Pallu, évêque d'Héliopolis. Ce dernier prélat, chargé de la mission du Tonkin, sentit bientôt la nécessité d'appeler dans son nouveau vicariat un nombre suffisant d'ouvriers évangéliques. Connaissant les vertus religieuses et apostoliques des Frères-Prêcheurs de la province du Saint-Rosaire des Philippines, leur zèle et leur intrépidé dans toutes les missions de l'extrême Orient, il résolut de les appeler au Tonkin, et vint lui-même à Manille pour leur proposer cette mission.

Les Dominicains de Manille acceptèrent avec empressement cette occasion de travailler au salut des âmes; et après avoir reçu de Mgr d'Héliopolis toutes les instructions et tous les pouvoirs nécessaires, se disposèrent à entrer en rapport le plus tôt possible avec les provicaires apostoliques du Tonkin. Des difficultés sans nombre, que nous ne nous arrêterons pas à raconter ici, retardèrent l'entrée des vicaires apostoliques et des Frères-Prêcheurs. Au Tonkin comme en Chine, comme au Japon, l'œuvre de Dieu rencontra de grands obstacles, et se fit pour ainsi dire malgré les hommes.

Cependant le Seigneur avait parlé aux enfants de

saint Dominique par la voie d'un pontife délégué du Saint-Siége : « J'ouvre devant vous une grande « porte (1), » avait-il dit; « voilà que j'ouvre devant « vous la porte du zèle, des persécutions, du mar- « tyre. » Les Frères-Prêcheurs, en vrais disciples de Jésus-Christ, accoutumés à marcher aux lumières de la foi, et préparés au combat par une vie solidement religieuse puisée dans les exemples et les traditions de leurs saints devanciers, entrèrent donc avec courage dans cette terre qui semblait vouloir les dévorer, et ils y sont encore aujourd'hui, inébranlables dans leur vocation d'apôtres et de martyrs. Le Souverain Pasteur des âmes les avait choisis pour prêcher, « porter des « fruits et des fruits durables (2). »

A peine la foi persécutée au Japon par le cruel Taïco-Sama avait-elle été providentiellement introduite au Tonkin que l'enfer s'empressa de vomir toutes ses haines contre les missionnaires. Lorsque les Pères Jean de la Croix, Jean d'Arjona et Denis Moralès inaugurèrent en 1676 les missions Dominicaines dans l'empire d'Annam, la religion chrétienne y était déjà proscrite par un édit public : ces trois missionnaires, sans craindre les suites de leur témérité apostolique, se livrèrent avec ardeur à l'instruction et à la conversion de ces peuples fanatiques et barbares.

Dès le début leurs succès furent prodigieux : c'était une garantie infaillible de persécution. « Dressons des

(1) Apoc., III, 8.
(2) Joan., XV, 16.

« embûches à ces maîtres de la religion de Jésus, « dirent les mandarins tonkinois; ils sont au moins « inutiles et contrarieront certainement nos vues et nos « œuvres. »

Jean d'Arjona et Denis Moralès furent donc arrêtés et faits prisonniers : un mauvais chrétien les avait trahi. Conduits à la capitale par ordre du roi, ces deux premiers confesseurs de l'Ordre de Saint-Dominique au Tonkin eurent beaucoup à souffrir de la cruauté des soldats, endurèrent pendant un long trajet la faim, la soif et les plus mauvais traitements avec une héroïque patience. « Nous sommes maudits, disaient-« ils comme saint Paul, et nous bénissons; persécutés, « et nous le supportons; injuriés, et nous prions (1). »

Ils arrivèrent ainsi à Kécho, le sourire sur les lèvres et la joie dans le cœur. Mais l'heure de la délivrance n'avait pas encore sonné pour eux et leurs jours n'étaient pas encore pleins dans les desseins éternels : ils ne furent condamnés qu'à l'exil.

Privés de la couronne du martyre, ces généreux confesseurs eurent du moins la gloire du combat qui le précède et s'estimèrent heureux de souffrir persécution pour la justice. On les condamna à porter *la cangue*, pendant plusieurs mois.

La cangue ! ce nom seul fait frémir. Cet instrument de supplice, invention cruelle de la barbarie chinoise, martyrise le corps d'une manière atroce et couvre d'ignominie celui qui le porte. C'est une espèce de table d'un

(1) I, Cor., IV, 12, 13.

bois épais ordinairement de trois pouces, carrée, large de quatre à cinq pieds, pesant de cent à deux cents livres ; au milieu est un trou assez large pour recevoir le cou d'un homme. Cette table est divisée par le milieu en deux parties qu'on unit ensemble avec des crochets de fer, quand le patient s'y trouve placé. De cette manière les épaules portent tout le poids ; les mains ne peuvent plus approcher de la bouche et l'on doit payer quelqu'un pour se faire servir. Cet étrange collier reste nuit et jour et cela peut durer toute la vie. Quelquefois on obtient, à force d'argent, de faire suspendre la cangue aux poutres de la prison, on peut alors essayer de dormir assis ; sinon, il faut dormir à genoux, une des extrémités de la cangue contre la muraille, l'autre à terre.

Ce supplice serait en quelque sorte tolérable, disent nos infatigables missionnaires, s'il n'avait pas été souvent précédé d'autres tortures. Les uns ont déjà reçu *les soufflets ;* d'autres ont les épaules déchirées de verges, et le corps moulu de coups de bâton ; d'autres sont obligés d'être plusieurs jours de suite, depuis le matin jusqu'au soir, à genoux sur la pierre ou des chaînes de fer. Les uns ont le gras des jambes pressé dans un cylindre, les autres, reçoivent des coups de bâton sur les chevilles. On a vu des chrétiens suspendus en l'air, le corps à demi-nu, frappés avec des orties. C'est souvent au millieu de tous ces supplices qu'on vous impose le lourd fardeau de la cangue.

Jean d'Arjona et Denis Moralès furent donc chargés de la cangue et contraints à parcourir en les arrosant

de leur sang toutes les rues de la capitale, traînant après eux de longues chaînes qu'on avait ajoutées au poids déjà énorme de l'instrument de supplice. Libres jusque dans leurs chaînes, les généreux confesseurs semblaient dire à leurs bourreaux : « Encore plus : flagellez, déchi-
« rez, coupez, brûlez, brisez nos corps, enlevez-nous
« la vie ; plus vous nous ferez souffrir, plus vous nous
« procurerez de biens. La mort est pour nous un gain
« et son jour sera celui de notre triomphe. »

Cependant personne n'osait montrer de la compassion pour ces deux étrangers, ni leur offrir les aliments dont ils avaient besoin. La barbarie annamite s'y opposait, et les chrétiens, le cœur brisé de voir ainsi souffrir leurs bien-aimés Pères, n'osaient s'approcher pour les secourir et les consoler, dans la crainte de leur attirer de nouveaux tourments. Pour eux, pleins d'une sainte allégresse, ils poursuivaient leur douloureuse carrière, louant le Seigneur, comme les apôtres, d'avoir été jugés dignes de souffrir quelque chose pour l'honneur et la gloire du très saint Nom de Jésus.

A quelque temps de là, un navire hollandais, qui venait chaque année au Tonkin pour affaires de commerce, fut chargé de transporter en Europe les Pères Jean d'Arjona et Denis Moralès. Toutes leurs réclamations furent inutiles, il fallut partir. Du reste, ils ne faisaient que changer de bourreaux et quittaient un martyre pour un autre : l'hérésie ne devait pas être moins cruelle que le fanatisme idolâtre. La traversée fut longue et douloureuse ; accablés d'insultes, victimes des plus mauvais traitements, exposés à entendre chaque jour les plus

odieux blasphèmes contre la religion catholique, n'ayant pour nourriture qu'un peu d'herbe mal apprêtée et une poignée de riz, une fois le jour seulement, il ne leur restait plus qu'à mourir.

Enfin, ils arrivèrent à Amsterdam, où ils ne firent que passer. La Providence ne les avait pas appelés à partager les travaux et les persécutions que leur Ordre subit pendant deux siècles en Hollande (1). Ils gagnèrent les contrées catholiques et les maisons qui les avaient initiés à la vie religieuse. Jean d'Arjona se retira au couvent de Saint-Vincent, à Plaisance en Estramadure, et Denis Moralès au couvent de Saint-Dominique, à Cagliari en Sardaigne.

Le Père Jean de la Croix restait seul au Tonkin : échappé comme par miracle aux poursuites des mandarins, il soutenait de son mieux la lutte contre le fanatisme annamite. Cet état de choses ne pouvait durer longtemps : l'œuvre commencée par la générosité des confesseurs devait se consolider par les travaux de nombreux apôtres. Le céleste Père de famille, exauçant enfin les prières du Père Jean de la Croix et celles de cette Eglise naissante et persécutée, envoya l'année suivante un religieux jeune encore, il n'avait que 26 ans, mais plein d'un zèle vraiment apostolique ; c'était Ray-

(1) L'Ordre de Saint-Dominique s'est toujours maintenu en Hollande, malgré les farouches persécutions d'une secte qui élevait des bûchers pour les sectaires eux-mêmes. Parmi les martyrs du calvinisme, on compte le B. Jean de Cologne, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, dont l'Eglise a autorisé le culte. Sa fête et celle de ses compagnons se célèbre le 9 juillet.

mond Lizzoli, milanais, religieux du couvent de Sainte-Sabine à Rome (1).

Le jeune et fervent Italien et l'intrépide Espagnol s'unirent de la plus aimable et de la plus sainte amitié, restèrent ensemble pendant treize ans, portant seuls le fardeau de cette mission, vivant environnés d'une multitude d'obstacles, surchargés de travaux, mais abondamment consolés par les fruits de salut qu'ils recueillaient de leurs fatigues. En 1690, c'est-à-dire quatorze ans seulement après l'entrée du Père Jean de la Croix au Tonkin, nos deux missionnaires avaient déjà sous leur garde, dans la province méridionale seulement, soixante églises et dix-huit mille chrétiens. En cette même année 1690, ils administrèrent sept cent vingt-cinq baptêmes d'enfants, quatre cent quatre-vingt-six d'adultes, parmi lesquels vingt-cinq bonzes; entendirent deux mille confessions de retardataires, sept cents d'apostats, onze mille cinq cents confessions ordinaires de l'année; bénirent cent douze mariages et administrèrent cent quarante-une fois l'extrême-onction. Jean de la Croix et Raymond Lizzoli poursuivirent ainsi leur fructueux apostolat jusqu'en 1693 : ils avaient alors cent quarante églises et l'Evangile avait été prêché dans plus de cinq cents villes, bourgs ou villages. Travail énorme pour deux missionnaires et presqu'incroyable, si l'on considère les difficultés et les dangers d'une mission comme celle du Tonkin.

(1) Fr. Jean Barthélemy de St-Hyacinthe, dans son *Histoire et relation du couvent de Ste-Sabine*, parle longuement du P. Lizzoli, son ami et son contemporain.

Vers cette époque la présence de plusieurs nouveaux missionnaires permit à la mission dominicaine du Tonkin de s'asseoir sur des bases plus solides et plus durables. Les Pères Antoine Beriam et Thomas Gurruchategni arrivaient en 1693; deux autres au mois d'août 1696 et deux autres encore en 1701. Ces recrues consolidèrent cette chrétienté déjà florissante et l'augmentèrent en peu de temps de vingt nouvelles églises, d'un grand nombre d'oratoires privés et de plus de vingt mille chrétiens. Le souverain Pontife Innocent XII eut ces succès des Frères-Prêcheurs pour si agréables qu'il promut à l'épiscopat le Père Raymond Lizzoli et le nomma vicaire apostolique du Tonkin oriental (1).

Telle fut la prise de possession du Tonkin oriental par les Frères-Prêcheurs. Dès maintenant, nous pouvons considérer leur œuvre comme consolidée et complétement formée : néophytes, catéchistes, religieuses du Tiers-Ordre, prêtres et religieux indigènes, missionnaires européens, tous vont rivaliser de zèle et de dévouement sous la conduite des vénérables pontifes Raymond Lezzoli, Thomas de Sestri, Jean de la Croix et autres, de l'Ordre de Saint-Dominique, qui se succédèrent dans l'administration de cette Église. Nous les verrons, par une longue suite de travaux, de souffrances inouïes et de nombreux martyres, ajouter une belle et riche couronne au front déjà si pur et si glorieux de la famille dominicaine.

(1) *Etat du Christianisme dans le royaume du Tonkin*, par le P. Jean Alvarez de Manzano, procureur des missions, accrédité près des cours de Madrid et de Rome. — Madrid, 1841.

A partir de ce moment, les persécutions se succéderont au Tonkin avec une telle rapidité qu'il n'y en aura pour ainsi dire plus qu'une seule se poursuivant pendant deux siècles. Les édits ne seront renouvelés que pour rafraîchir la mémoire des mandarins et leur dire qu'ils ne sont pas seulement *mangeurs d'argent*, mais aussi les implacables bourreaux de l'humanité.

En 1711, trois catéchistes et deux chrétiens de la cour sont pris et conduits devant le tribunal suprême. Aux interrogatoires, le premier catéchiste répond brièvement au nom de tous, mais avec une force et une présence d'esprit qui étonnent l'assemblée. On voyait se réaliser alors la parole de N.-S. à ses apôtres : « Je « vous donnerai des paroles et une sagesse auxquel- « les vos adversaires ne pourront ni résister ni ré- « pondre (1). »

Les mandarins, confus et humiliés, ne savent en effet que répondre aux raisonnements d'un simple catéchiste; mais, sans se déconcerter, forts de la suprême raison des tyrans, ils entrent en fureur et ordonnent qu'on applique à ces généreux champions de la vérité chrétienne quinze grands coups de marteau sur les deux genoux. Ce tourment cruel, infligé avec violence par un robuste bourreau, fait frémir tous les spectateurs; les confesseurs seuls semblent insensibles et résistent courageusement. Tous ayant refusé d'adorer les idoles et de fouler aux pieds les saintes images, reçoivent encore vingt coups de marteau, et sont conduits

(1) Luc., XXI, 15.

en prison pour s'y préparer à de nouveaux combats (1).

Cette singulière manière d'exercer la justice se généralisa bientôt. Deux évêques et un missionnaire furent pris, jetés en prison, et après de nombreuses souffrances, envoyés en exil au royaume de Siam. Cependant la rage des persécuteurs n'était pas satisfaite. L'année suivante (1712) parut un nouveau décret royal contre la religion chrétienne. Tout vestige du christianisme doit disparaître ; cinquante pièces de monnaie sont promises à ceux qui dénonceront les missionnaires, et tout chrétien doit faire acte d'apostasie. De fortes amendes seront imposées aux transgresseurs de la loi, leur tête sera rasée en signe de mépris, et leur visage marqué de quatre lettres : *Tao-Hoa-Lang-Dao*, ce qui signifie sectateur de la loi de Portugal. De 164 églises confiées alors aux Frères-Prêcheurs, il n'en resta qu'une seule ; tous les vêtements sacrés et autres objets de piété furent brûlés ; dans un seul district du Tonkin oriental, 304 chrétiens, après avoir été cruellement tourmentés, reçurent au visage les quatre lettres, stygmates de leur confession et de leur foi comme disciples de Jésus-Christ (2).

(1) Et in ipsius genibus a robusto milite 15 mallei ictus infligi jusserunt. *Persecutio Tonquini*, manuscrit conservé dans les archives de la Minerve, 1712, n° 352. — Voir aussi *État du Christianisme au Tonkin*, par le P. Alvarez de Manzano.

(2) Sur tous ces événements, consultez : *Persecutio Tonquini*, manuscrit, 1712. — *Annali delle missioni dell' Ordine de' Predicatori nella Cina et Tunchino dal* 1690 al 1719, *Archives de l'Ordre.*— Alvarez de Manzano, *op. citato.*

Que les voies de Dieu sont mystérieuses et impénétrables! Le christianisme est à peine établi au Tonkin qu'il semble à deux doigts de sa perte : missionnaires et fidèles sont dans une désolation universelle. Que vont devenir ces néophytes sans temples, sans prédication, sans sacrements? Les évêques et les prêtres sont en fuite; bientôt il ne restera plus aucune trace d'une mission déjà si pleine d'espérance.

Ces craintes étaient légitimes et fondées; mais la divine Providence intervint. On vit alors le bras de Dieu s'appesantir sur le peuple annamite par des fléaux qui se succédèrent et ravagèrent le royaume tout entier. Le Seigneur peut-il oublier sa promesse : « Ceux « qui me méprisent seront méprisables (1)? » — « J'ai « vu le souffle de Dieu faire périr les artisans de l'ini- « quité, ceux qui sèment les douleurs et qui les recueil- « leront; le vent de sa colère les a consumés (2). » — « J'ai vu l'impie exalté dans son orgueil et élevé comme « le cèdre du Liban; j'ai passé, et il n'était plus; j'ai « cherché, et je n'ai pas trouvé sa place (3). »

Malheur donc à cette nation coupable! — La famine fut d'abord si grande que plusieurs se virent réduits à se nourrir des plus sales immondices. A la famine succédèrent les incendies, qui réduisirent la contrée tout entière comme en un seul amas de cendres fumantes.

La *Maison du bon Dieu* resta seule debout au milieu

(1) I Reg., II, 30.
(2) Job., IV, 8, 9.
(3) Ps. XXXVI, 35, 36.

de cet affreux désastre. Plongés dans une profonde léthargie, les Pharaons endurcis ne se réveillaient point au tonnerre des menaces divines; ils ne tremblaient pas au milieu du plus imminent péril, et semblaient ne pas voir la main de Dieu qui frappait.

Un troisième fléau, la peste, vint alors fondre sur le Tonkin : « Les hommes sèchent aussi promptement que « l'herbe coupée, et ils tombent comme la fleur des « champs. » Bientôt le mal est si prompt et frappe d'une manière si terrible qu'on ne pense plus à donner la sépulture aux morts. A cette vue, les païens consternés font des prières publiques; le roi lui-même offre des sacrifices et des jeûnes pour apaiser le courroux du ciel. Chose admirable! les infidèles deviennent les prédicateurs de l'Évangile et crient à qui veut les entendre, dans tous les chemins et sur toutes les places publiques, que la persécution contre les chrétiens est la cause unique de tous ces malheurs. Ces cris de détresse, trop vrais pour être méconnus, donnèrent un peu de calme aux chrétiens; les Frères-Prêcheurs en profitèrent pour baptiser, en 1713, 298 adultes et 914 petits enfants.

Cependant la persécution durait encore et la vengeance divine n'était pas satisfaite. Un quatrième fléau vint mettre le comble à la désolation de ces peuples infidèles. Il y eut, en 1714, une inondation générale; tout le pays en fut submergé, et la majeure partie des habitants noyés ou ensevelis sous les décombres. C'était l'accomplissement de cette parole de la sagesse éternelle : « Quand les impies ont déclaré ne pas vous con-

« naître, ils ont été frappés par la force de votre « bras, et ils ont été assaillis par des eaux nouvelles, « par des grêles, par des orages, et consumés par le « feu (1). »

A ce dernier spectacle d'horreur, le roi s'émut et laissa respirer un peu les chrétiens. On vit alors en peu de temps 2,500 apostats réconciliés à l'Église, 1,165 adultes demander et recevoir le baptême; — la plupart étaient bonzes, magiciens ou sorciers; — 1,389 enfants furent également régénérés par le ministère des Frères-Prêcheurs (2).

Pour bien juger des faits qui se passèrent alors, il est bon d'en entendre le récit de la bouche des missionnaires eux-mêmes. Le Père Eleuthère Guelda, dans une lettre du 15 juillet 1715, nous racontera d'une manière simple et quelquefois naïve son entrée dans la

(1) Sap., XVI, 16.

(2) Alvarez de Manzano, *op. cit.*, p. 19. On conserve dans les archives de l'Ordre une nombreuse collection de lettres originales de ce temps-là, et particulièrement des vicaires apostoliques Jean de la Croix, Thomas de Sestri, et des vicaires provinciaux Pierre de Sainte-Térèse et Barthélemy Sabaquillo, tous de l'Ordre de Saint-Dominique. — D'après un mémoire extrait des catalogues écrits de la main du P. Pierre de Sainte-Térèse, voici le catalogue des sacrements administrés par les Frères-Prêcheurs, dans le Tonkin oriental, de 1712 à 1720 :

Confessions	135,547
Apostats réconciliés	3,000
Baptêmes d'adultes	5,859
— d'enfants	7,462
Extrême-onctions	1,931
Mariages	1,030

mission et les principaux événements de l'époque (1) :

« Nous partîmes de Manille, dit-il, au commencement du Carême, et nous eûmes une tempête si furieuse que nous nous vîmes sur le point de périr. Je laissai le Père Joachim Royo en Chine (2), et je traversai ce vaste empire non sans danger; mais, grâces à Dieu, personne ne m'a dit mot, ce qui a étonné bien des gens. Le jour de la Fête-Dieu, j'arrivai avec mon compagnon dans le royaume du Tonkin, où nous nous embarquâmes pour arriver jusqu'à notre mission. Cette navigation fut un peu longue à cause des vents contraires. Deux fois nous faillîmes tomber entre les mains des brigands qui volent et qui tuent; bien nous valut d'avoir fui et de nous être cachés. Nous passâmes par un bras de mer fort étroit entre les montagnes. Dans ce voyage, j'eus beaucoup à souffrir : obligé de me cacher pendant le jour dans le fond d'un petit bateau, j'attendais la nuit avec impatience pour respirer un peu. Nos provisions étant épuisées, la charité des chrétiens que nous rencontrâmes sur le bord du rivage vint promptement à notre secours. A l'annonce de notre arrivée, hommes, femmes et enfants se précipitèrent vers notre bateau pour nous demander une bénédiction, des rosaires ou des médailles; leur dévotion me toucha sensiblement..... Le jour de l'Invention de la Croix, je descendis à terre bien avant dans la nuit, et

(1) Voir cette lettre dans Touron, *Histoire des hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique*, t. VI, p. 725.

(2) Joachim Royo, martyrisé avec Mgr Sanz, comme nous l'avons vu dans le chapitre de la Chine.

l'on me conduisit à notre résidence par des chemins très rudes, pleins de ronces et d'épines. Un homme, les pieds nus et revêtus de méchants haillons, vint au devant de moi : c'était le Révérend Père Jean de la Croix, vicaire provincial du Tonkin. Les missionnaires apostoliques sont obligés de se travestir ainsi pour n'être pas découverts.

« Depuis deux ans, continue le Père Guelda, cette Église est persécutée. Le roi, par un édit, a ordonné à tous les chrétiens de renoncer à la foi de Jésus-Christ, de brûler toutes les églises et tout ce qui sert à l'exercice de la religion, sous peine, si cela n'était exécuté dans un mois, d'être sévèrement châtié, condamné à une prison perpétuelle, marqué au front comme les esclaves, d'être fouetté et battu à coups de marteau... Ce terme écoulé, la persécution sévit partout. Nos missionnaires furent obligés de se cacher dans les maisons des sœurs du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, qui vivent en commun et servent Dieu avec autant de régularité et de ferveur qu'on peut le faire dans les monastères les plus réguliers en Europe. Elles font toutes les nuits une heure et demie d'oraison et un peu moins le matin ; le reste du temps elles travaillent. — Tout le monde craignait de recevoir les missionnaires ; il n'y eut que ces charitables sœurs qui, sans craindre le danger, continuèrent toujours à les recevoir. Plusieurs d'entre elles ont été cruellement maltraitées et emprisonnées pour Jésus-Christ ; nous nous sommes empressés d'obtenir leur élargissement en donnant de l'argent aux mandarins. »

On le voit, l'institution des Tertiaires dominicaines au Tonkin, aujourd'hui si florissante, est une œuvre déjà bien ancienne et qui portait des fruits consolants dès l'origine. Les Frères-Prêcheurs avaient compris au Tonkin, comme en Chine et au Japon, que la femme chrétienne, quand elle est forte et sage, enrichit une maison, et que la virginité, sœur des anges, victoire des passions, reine des vertus, est aussi la plus illustre portion du troupeau de Jésus-Christ.

« Malgré le feu de la persécution, ajoute encore le Père Guelda, jamais cette Église n'a été si florissante quant au nombre et quant à la ferveur des chrétiens. Nous sommes en ce moment six religieux ; chacun de nous a soin de 15,000 âmes au moins. Les gentils qui se convertissent à la vue des rigueurs de la justice divine sont innombrables ; en sorte que si Dieu ne nous soutenait, les forces humaines seraient trop faibles pour un si grand travail. Les missionnaires passent les nuits et jours entiers à confesser et à baptiser, ce qui ne leur donne pas quelquefois le temps de se reposer un moment. Nous ne pouvons résister au désir de distribuer le pain de la parole à ces pauvres gens qui le demandent avec un si grand empressement et n'ont personne pour le leur donner. Leur ferveur retrace celle des chrétiens de la primitive Église. Nous avons confessé quelquefois des centaines de personnes sans trouver matière d'absolution ; ils s'accusent avec des torrents de larmes des plus petites fautes... Les enfants de douze ans se confessent des moindres imperfections, jusqu'à retourner deux ou trois fois au confesseur.

Quatre ou cinq journées de chemin ne leur font point de peine pour chercher un missionnaire. Quand nous arrivons dans un village, nous sommes reçus comme les envoyés de Dieu; les fidèles nous témoignent une si grande charité, qu'ils s'ôteraient volontiers le pain de la bouche pour nous le donner. Il n'y a pas jusqu'aux petites filles de dix à douze ans qui, s'assemblant de temps en temps, se portent mutuellement à faire quelques présents au ministre de Jésus-Christ. J'aurais encore bien des choses à dire sur cette mission ; *je ne crois pas que, dans tout le monde, il s'en trouve une où il y ait plus de bien à faire.* »

Cet excellent missionnaire avait raison en jugeant ainsi la mission du Tonkin. Dieu a ratifié ce jugement par de cruelles épreuves, mais aussi par d'immenses succès. « Je les éprouverai comme l'or ; alors ils invo-« queront mon Nom et j'exaucerai leur prière. Je di-« rai : C'est là mon peuple (1). »

Cependant il y eut en 1715 un peu de tranquillité. L'édit qui prohibait la foi chrétienne était toujours affiché aux portes du palais royal, mais il n'était plus exécuté. Les Frères-Prêcheurs mirent à profit cette trêve pour réconcilier dans une seule année 1,604 apostats, et baptiser 704 adultes et un millier d'enfants. Leur ministère n'était pas sans danger ; toujours sur leurs gardes, ils marchaient dans l'obscurité de la nuit et changeaient fréquemment de résidence, en attendant la tranquillité et la paix des jours meilleurs.

(1) Zach., XIII. 9.

Les fléaux avaient cessé, avec eux disparurent la crainte et l'effroi. Les persécuteurs reprirent bientôt leur audace habituelle. En 1717, nouvelles persécutions accompagnées des mêmes cruautés ; en 1720, persécution plus terrible encore. Cent cinquante personnes sont arrêtées ; les missionnaires fugitifs se cachent dans les cabanes abandonnées, traversent au hasard des torrents périlleux ou des montagnes abruptes et désertes, cherchant partout un asile. Personne n'osait les recevoir : les espions étaient sur tous les chemins du royaume et fouillaient scrupuleusement toutes les habitations. Le vicaire apostolique dut se tenir caché plusieurs jours dans un panier de riz, un autre Père dans un sépulcre, un troisième dans un trou à peine assez grand pour le recevoir. Plusieurs missionnaires restèrent sans boire ni manger pendant plusieurs jours. Un vénérable catéchiste de 70 ans mourut prisonnier le 22 janvier 1722 chargé de fers, prêchant et confessant glorieusement la foi de son divin Maître. Dans leur aveuglement, les persécuteurs ne veulent pas voir le triomphe de la religion qu'ils oppriment ; mais « les « âmes des justes sont en la main de Dieu et les sup« plices ne peuvent les atteindre. Ils semblent mourir « aux yeux des insensés ; leur fin est appelée une afflic« tion et leur sortie du milieu de nous un anéantisse« ment ; ils sont en paix (1). »

On vit en 1722 un rare exemple de cruauté : l'arrestation et la condamnation en masse de tous les ha-

(1) Sap., II, 1, 3.

bitants d'un village chrétien. Sept navires de guerre portant huit cents hommes armés se présentèrent devant ce village; ils avaient ordre d'en saisir tous les habitants, et de mettre à mort immédiatement le missionnaire et le catéchiste. Le Père, averti de l'arrivée des soldats ennemis, eut encore le temps de sortir secrètement du village et de se cacher dans un champ de roseaux, où il resta pendant trois jours. A la troisième nuit, ne pouvant plus supporter la faim qui le dévorait, il essaya de se glisser hors de son gîte, bien résigné à tout ce que Notre-Seigneur voudrait faire de lui. Le pauvre fugitif échappa non sans peine aux persécuteurs, s'éloigna du royaume et s'en alla rejoindre ses frères au couvent de Manille.

Les huit cents soldats continuèrent leurs perquisitions pendant plus de quinze jours à l'intérieur et à l'extérieur du village, et après l'avoir pillé et saccagé entièrement, emmenèrent tous les habitants prisonniers. Ils furent condamnés à garder les éléphants dans les montagnes, exil affreux, mille fois plus pénible que nos galères à perpétuité (1).

« N'est-il pas vrai, s'écrie un saint Père, que toutes les fois qu'une fièvre brûlante s'empare d'un malheureux, elle lui donne le délire et le rend furieux? Les sens du malade sont troublés, son esprit n'y est plus, la férocité le domine, l'humanité lui est inconnue; il grince des dents, il frappe ceux qui l'approchent, et mord. Alors, à la louange de la charité, à la gloire de

(1) Alvarez de Manzano, *op. citato.*

l'art, à l'honneur de sa science et de son humanité, le médecin s'arme de patience; il méprise les injures du fiévreux, supporte ses coups, ses morsures, les fatigues et les ennuis, afin de le guérir...; il l'environne de soins et lui fait prendre les remèdes convenables, assuré qu'il est que le malade, revenu à lui-même et à la santé, sera plein de reconnaissance, et paiera largement les peines qu'il se sera données (1). »

Ainsi les généreux missionnaires du Tonkin. Devant la fièvre dévorante qui s'empare des tyrans et la rage féroce qui leur enlève tout sentiment d'humanité, ils s'arment de patience : ils sont les médecins de ces âmes, et ne reculeront pas devant les coups et les persécutions d'un peuple fanatique. Toujours fugitifs, obligés d'abandonner leurs résidences, ils s'établissent sur les fleuves; portés sur de frêles esquifs, dans une agitation continuelle, et sans cesse à la veille d'une surprise, ils ne peuvent souvent pas distinguer si les barques qui les approchent sont hostiles ou amies. Souvent ils sont découverts. Alors, il faut chercher son salut dans la fuite, avoir recours à l'adresse et au courage des chrétiens, ou bien racheter sa liberté par quelque somme d'argent, grand instrument de salut chez les Annamites.

Mais, avant tout, la confiance et la force des missionnaires est dans le secours du Seigneur. Persécutés, affligés de toute façon, sortant d'un péril pour

(1) S. Pierre Chrysologue, *Sermon* III.

tomber dans un autre, sans abri où reposer leurs têtes, ils peuvent dire comme saint Paul :

« J'ai été dans les travaux, dans les prisons, couvert « de plaies, fréquemment exposé à la mort... Souvent « en voyage, dans les périls sur les fleuves, périls de la « part des voleurs, périls de la part des miens, périls « de la part des gentils, périls dans la ville, périls dans « le désert, périls sur la mer, dans le travail et les « soucis, dans les veilles réitérées, dans la faim et la « soif, dans le froid et la nudité.... Qui est faible, sans « que je sois faible? Qui est scandalisé, sans que je « brûle (1)? »

Il ne restait plus à ces hommes apostoliques qu'à répandre leur sang pour l'amour de Jésus-Christ ; mais telle n'était pas encore la volonté du souverain Rémunérateur des âmes. Ces généreux athlètes devaient voir le malheur de cette Église persécutée, les temples détruits, les brebis dispersées, et travailler dans la patience, au milieu de nouveaux périls, à la restauration du culte chrétien. Leur position n'était pas sans mérite, car « l'épreuve de la foi engendre la patience; la « patience, à son tour, produit une œuvre parfaite (2). » — « Une once de patience ne vaut-elle pas une livre de « victoire (3)? »

Au milieu de ces épreuves, les Frères-Prêcheurs restèrent donc fermes et inébranlables. Ils ne fléchirent

(1) II Cor., XI, 23, 29.
(2) I Jac., III, 4.
(3) Cardinal Bellarmin.

pas devant le danger, et poursuivirent dans la joie et dans la vertu du Seigneur leur périlleux apostolat. Un seul Père baptisa en 1723, au fort de la persécution, 152 adultes; tous les autres travaillèrent dans les mêmes proportions. « Comment osez-vous demander « le baptême, disaient les missionnaires aux Tonki- « nois empressés de le recevoir; ne savez-vous pas ce « qui vous attend : les supplices, l'exil ou la mort? « N'irez-vous pas ensuite renier lâchement la foi que « vous avez jurée à Jésus-Christ? »

La grâce divine répondait alors par la bouche de ces fervents catéchumènes :

« Père, donnez-nous le baptême; nous donnerions « mille fois notre vie plutôt que d'abandonner l'Évan- « gile. Comment, après une telle grâce, renierions- « nous Jésus-Christ, notre Sauveur? Nous avons con- « fiance en sa bonté; il nous rendra plus forts que tous « les tourments. »

Ces promesses n'étaient pas vaines, et Dieu se chargea bientôt de les réaliser. En 1723, dix chrétiens versèrent généreusement leur sang pour Jésus-Christ. Une victoire si éclatante remplit tous les fidèles de courage et de zèle; on les vit alors, dans leur soif ardente du martyre, rendre publiquement témoignage de la divinité du christianisme avec une fermeté toujours plus inébranlable.

Cependant la persécution se ralentit un peu de 1725 à 1732; mais, vers la fin de cette dernière année, un prêtre des idoles appelé Thay-Thinh, devenu fameux par sa haine constante contre le christianisme, s'éleva

avec fureur contre les chrétiens et les poursuivit des plus violentes vexations. A la tête de nombreuses troupes, le bonze fougueux parcourait les campagnes et faisait prisonniers un grand nombre de chrétiens (1). Toutes ces héroïques victimes souffraient généreusement les plus affreux supplices, et finissaient ordinairement par être condamnées à la garde des éléphants. Pour les missionnaires, errant à l'aventure, ils fuyaient sur les fleuves, dans les montagnes, ou se cachaient dans les cavernes.

La province du Saint-Rosaire des Philippines avait accepté cette lutte, qui semblait ne vouloir jamais finir, et fournissait à tous les besoins de cette intéressante mission. L'œuvre admirable de la Propagation de la Foi n'existait alors que dans la générosité intarissable des Ordres religieux. Chaque fois qu'il arrivait d'Europe des secours ou des religieux, les supérieurs des Philippines s'empressaient d'en envoyer au Tonkin. Un zèle si apostolique méritait une récompense ; aussi la sacrée Congrégation de la Propagande adressa-t-elle, en 1745, un mémoire au Souverain-Pontife, afin d'assigner exclusivement et définitivement le vicariat apostolique du Tonkin oriental aux Frères-Prêcheurs. Quelques années s'écoulèrent, il est vrai, avant que cette détermination fût prise d'une manière absolue ; mais la chose existait de fait : l'Église du

(1) Christiani ab Taytincho sacrificulo viro improbo, nostrorumque hominum capitali hoste, apud judicem accusantur. — *De Martyribus Tunquin. Ord. Præd.*, p. 291. Romæ, Mainardi, 1753. Relation imprimée par ordre du R^me^ Père Brémond.

Tonkin était pourvue de vicaires apostoliques et de missionnaires très capables.

Quatre-vingt-dix-huit Frères-Prêcheurs avaient évangélisé le Tonkin oriental de 1676 à 1751; quatre-vingt-sept y étaient morts de fatigue; deux avaient reçu la couronne du martyre, et deux autres se préparaient à la recevoir, comme nous le verrons au chapitre suivant. Plusieurs avaient été évêques, vicaires apostoliques (1). Enfin, vers le milieu du XVIII[e] siècle, il en restait onze, ayant sous leur direction 60,000 chrétiens dans le vicariat oriental, qui leur fut définitivement assigné par décret de la sacrée Congrégation de la Propagande, le 1[er] août 1757.

(1) Les Il. et RR. Pères Raymond Lizzoli, milanais, Thomas de Sestri, génois, et Jean de la Croix. Ce dernier, entré au Tonkin en 1676, ne reçut la consécration épiscopale qu'en 1719 des mains de Thomas de Sestri. *Idea del Imperio de Annam.* Madrid, 1859, p. 178.

CHAPITRE VII

Martyrs du Tonkin au XVIII^e^ siècle.

Arrestation et captivité du P. François Gil de Fédérich. — Kécho, capitale du Tonkin : méchanceté des enfants de cette ville.—Divers interrogatoires ; François Gil défend les saintes images ; fruits abondants de son apostolat jusqu'au centre de la cour royale. — Le vénérable confesseur refuse sa liberté obtenue par un mensonge. — Le Père Matthieu-Alphonse Leziniana fait prisonnier en célébrant les saints Mystères ; sa patience dans les tourments. — Ignace Kouï, son catéchiste. — Interrogatoire et condamnation. — Matthieu Leziniana retrouve François Gil dans la prison : leurs travaux ; touchante émulation des confesseurs pour le martyre.— Ils sont décapités. — Hyacinthe Castañeda et Vincent Liêm de la Paix, martyrs.

Les Frères-Prêcheurs étaient établis au Tonkin. Plusieurs d'entre eux avaient confessé la foi dans les tourments ; d'autres avaient souffert l'exil ; un grand nombre de leurs disciples les avaient précédés dans l'arène des martyrs et y avaient cueilli des palmes sanglantes et glorieuses ; mais ce n'était pas assez pour le zèle des enfants de Saint-Dominique. Dans la ferveur de l'esprit apostolique qui les animait, on les entendait tous, du fond de leurs cavernes et de leurs cachots,

s'écrier avec saint Paul : « Je suis prêt non seulement « à être enchaîné, mais encore à mourir pour le Nom « du Seigneur Jésus (1). »

La première couronne était réservée à François Gil de Fédérich (2). Ses éminentes qualités, son zèle, son esprit d'oraison, sa mortification et ses autres vertus religieuses et apostoliques, lui avaient valu de ses supérieurs la permission de passer aux Philippines, et, plus tard, la grâce de faire partie de la mission du Tonkin. En se consacrant au salut de ces peuples idolâtres, ce saint missionnaire venait « dans l'abondance de la bé- « nédiction de l'Évangile du Christ, » et le cœur tout embrasé du désir de se sacrifier sans réserve.

« Dans toutes les villes où je passe, disait-il, comme « le grand Apôtre, le Saint-Esprit me dit que des « chaînes et des tribulations m'attendent ; mais je ne « crains rien de tout cela, et je n'estime pas ma vie « plus précieuse que moi-même, pourvu que j'achève « ma course et que je remplisse le ministère que j'ai « reçu du Seigneur Jésus (3). »

François Gil se mit donc à l'œuvre avec un zèle infatigable. A l'exemple de ses compagnons dans l'apostolat, il passait le jour à prier et à étudier la langue du pays ; la plus grande partie des nuits était consacrée à

(1) Act., XXI, 13.

(2) François Gil, fils de don Antoine Gil de Fédérich et de dona Agnez Sanz, naquit à Tortose, ville de Catalogne, en Espagne, fut baptisé le 14 décembre 1702, et entra à quinze ans au couvent des Frères-Prêcheurs de Barcelone.

(3) Act., XX, 23, 24.

instruire les fidèles, à leur administrer les sacrements, à former les catéchistes et à remplir toutes les autres fonctions du saint ministère. Les fatigues et les périls le trouvaient comme insensible quand il s'agissait de sauver les âmes.

Aussi Dieu bénit-il ses travaux. De même qu'au lever du soleil les ténèbres sont mises en fuite, les animaux sauvages se cachent, les voleurs se retirent ; ainsi, devant la prédication et l'éminente vertu du P. François Gil, l'erreur semble vouloir disparaître et la vérité commencer à briller d'un vif éclat ; tous les vices, suite d'une idolâtrie absurde et licencieuse, s'évanouissent, selon la pensée d'un saint docteur, « comme la cire qui « se fond à la chaleur du feu et comme la paille dévo- « rée par les flammes d'un incendie. »

Ces consolants succès attirèrent bientôt au serviteur de Dieu la haine des persécuteurs. Thay-Thinh, prêtre idolâtre et grand ennemi des chrétiens, autant et plus peut-être par cupidité que par fanatisme, ambitionnait depuis longtemps l'honneur de le faire prisonnier. Il ne pouvait voir sans un mortel chagrin le nombre des fidèles augmenter dans la province, le culte de ses dieux négligé, leurs temples presque entièrement abandonnés, et leurs prêtres sans emploi comme sans honneur. Le démon de l'avarice jetait chaque jour dans son cœur de nouveaux sentiments d'envie et lui inspirait les projets les plus impies et les plus cruels : « L'œil « de l'avare n'est-il pas tourné vers le mal, » et se rassasie-t-il jamais dans son iniquité ?

Il fallait donc une victime au bonze fanatique. L'oc-

casion de satisfaire sa cupidité et sa haine ne se fit pas longtemps attendre. Thay-Thinh apprit que le P. François Gil était dans une maison du bourg de Luc-Thuy. Aussitôt il assembla un grand nombre d'infidèles, se mit à leur tête avec son fils, et arriva à l'improviste devant la résidence du missionnaire, pendant la nuit du 3 août 1737, veille de la fête de saint Dominique.

François Gil, qui venait de célébrer les saints Mystères, finissait son action de grâces lorsque Thay-Thinh, suivi de trente infidèles armés, pénétra dans la maison. Le Père, que sa maladie avait empêché de fuir, ouvrit lui-même la porte de sa chambre en lui disant : « Voici celui que vous cherchez! » A ces mots, les satellites se jettent sur lui, le lient cruellement avec de grosses cordes, et le conduisent, en l'accablant d'injures, dans la maison du bonze.

Celui-ci, en le voyant ainsi garrotté, lui demanda avec ironie s'il n'avait pas peur. « Non, répondit le Père, je « ne crains rien pour moi. Le Dieu que je sers est « assez puissant pour m'arracher de vos mains, si « c'est sa volonté; s'il veut être glorifié par mes souf- « frances ou par ma mort, je ferai volontiers le sacri- « fice de ma vie. Si j'avais à craindre quelque chose, « je craindrais plutôt pour les fidèles que la divine « Providence a confiés à mes soins; mais je sais que le « Seigneur n'abandonne jamais ceux qui espèrent en « lui (1). »

(1) Tunquin. *Positio super introd. causæ servorum Dei Fran-*

Cette arrestation avait jeté les chrétiens de Luc-Thuy dans la plus grande consternation. Selon l'usage du pays, ils offrirent une somme d'argent à Thay-Thinh pour obtenir la liberté de leur bien-aimé Père; mais le bonze attendait une somme plus considérable. Il se fit prier longtemps, feignit de rejeter leur proposition, et garda pendant dix jours le prisonnier dans sa maison. Pendant ce temps, les fidèles, dans l'espoir d'arriver à un résultat plus prompt et moins coûteux, s'étaient adressés au gouverneur de la province, et lui avaient fait des offres dont il parut satisfait. Le gouverneur, ayant touché les sommes promises, envoya sans délai un officier avec des soldats pour enlever de force le bonze, qu'il devait punir, et le missionnaire, qu'il voulait mettre en liberté.

Thay-Thinh, aussi rusé qu'il était cupide, voyant approcher les soldats de sa maison, prit la fuite, et s'en fut aussitôt à la cour porter plainte contre le gouverneur et contre les chrétiens de Luc-Thuy. Mais le pauvre homme fut pris dans ses propres filets. N'est-il pas écrit que « ceux qui sèmeront le vent moissonneront la « tempête (1)? » Thay-Thinh trouva à la cour le châti-

cisci Gil de Federich et Matthæi Alonzo Lezinania. Romæ, 1766. Summ. nos 6, 7, 8. — *Racconto storico della cattura, prigionia, e morte gloriosa de' servi di Dio PP. Francisco Gil de Federich et Matthæo Alonzo Leziniana, dell' Ordine de' Predicatori.* Scrito dal Rmo Ilario di Gesù, vescovo Coricense e vic. apost. nel Tunkino. Romæ, Mainardi, 1746. — Cet opuscule de 94 pages existe dans les Archives de l'Ordre, avec un manuscrit intitulé *Vie de l'évêque de Corée,* écrite par le P. Adrien de Saint-Tècle, vicaire provincial du Tonkin.

(1) Osée, VIII, 7.

ment de ses crimes. Le gouverneur l'accusa d'avoir été le protecteur des chrétiens. C'était dans sa maison, disait-il, qu'on avait saisi le missionnaire, et tout le monde savait qu'il avait reçu des présents des chrétiens de Luc-Thuy. Le bonze fut donc condamné avec son fils à garder les éléphants sur les montagnes (1).

Jusque-là, tout allait pour le mieux; mais l'affaire avait eu trop d'éclat pour qu'on pût ignorer la détention du Père François Gil. Le gouverneur n'osa plus lui rendre la liberté; et, malgré ses promesses et l'argent qu'il avait reçu, il le fit aussitôt conduire à Kécho, capitale du Tonkin.

Kécho, alors résidence du roi du Tonkin, et aujourd'hui d'un vice-roi de l'empereur annamite, est située sur la rivière du Sông-Caï, à quarante lieues de la mer; elle égale Paris en étendue, et n'a pourtant que 40,000 habitants : des cabanes, des jardins et de larges rues occupent la plus grande partie de l'espace (2).

« Tout près de la porte par laquelle je suis entré, dit un missionnaire, est la citadelle, c'est-à-dire une enceinte de murs garnie de quelques petits canons et environnée de fossés. C'est là que tous les fonctionnaires publics demeurent et que la garnison est logée. Ici, en effet, où tout est esclave et tremble sous la verge, c'est une nécessité pour les gens en place de se réfugier dans les forts. L'intérieur de la ville présente

(1) *Relation de l'évêque de Corée.*

(2) *Histoire naturelle, civile et politique du Tonquin,* par l'abbé Richard, chanoine de l'église royale de Vezelai. Paris, Moutard, 1778.

des rues droites et assez larges, mais les maisons sont petites et d'un triste aspect. Vu la cherté du bois, la plupart sont construites en bambous; un fort petit nombre, élevées en briques et à un seul étage, sont regardées comme des palais. En général, toutes ces habitations ont beaucoup de profondeur et peu de longueur, chaque propriétaire voulant avoir jour sur la rue. Le luxe des magasins est en rapport avec la somptuosité des édifices : quelques bandes de papier rouge et de petits colifichets chinois en font tout l'ornement. Le beau quartier étant ainsi, l'on peut juger aisément du reste de la ville et des faubourgs. Je n'ai vu nulle part ailleurs d'aussi chétives baraques; les maisons que l'on trouve dans les villages sont plus grandes et ont une salle pour recevoir les étrangers; dans la ville, rien de tout cela. Sur le fleuve stationnent toujours une multitude de navires chinois, de radeaux, etc., et un peuple de pêcheurs qui n'ont d'autre patrie que leur barque (1). »

Le nom véritable et historique de cette capitale est Tang-Long-Thanh, ou *Ville du Dragon jaune*, à cause d'une vision qu'eut le premier roi de la dynastie Ly, qui restaura cette ville au commencement du XI^e^ siècle. Tel n'est pas cependant son nom le plus usuel; dans le langage familier, elle est appelée Ket-Cho ou le *Grand-Marché*, parce qu'on y tient un marché tous les jours.

C'est dans ce centre populeux du négoce et du despo-

(1) *Annales*, t. XI, p. 225.

tisme tonkinois, que le Père François Gil arriva après dix jours d'un pénible voyage. Le premier soin de ses conducteurs fut de le jeter dans une prison humide et malsaine, sur la terre nue, au milieu des malfaiteurs et sans autre nourriture qu'un peu de riz. Quelque temps après, on le conduisit chargé de chaînes longues et pesantes, à la prison orientale, où sa captivité se prolongea pendant sept ans. « Courage ! invincible soldat « de Jésus-Christ, la patience vous est nécessaire, afin « que, faisant la volonté de Dieu, vous puissiez obtenir « les biens qui vous sont promis (1). »

Comme nous allons le voir, le courage ne manqua pas à l'intrépide Frère-Prêcheur.

Qui le croirait ? Une des premières et des plus terribles vexations dont le Père François Gil fut la victime, lui vint de la part des enfants. Ils sont très nombreux au Tonkin, à Kécho surtout. On en voyait une multitude, au milieu du marché qui était continuel. Ces enfants sans éducation, toujours désœuvrés, à la recherche d'une aventure ou d'une mauvaise action, étaient des êtres dégradés et comme de vrais petits sauvages. Qu'on juge d'après cela de ce que devait être la population de cette grande ville, puisque l'enfant, selon la pensée d'un illustre écrivain, « c'est l'homme lui-même avec tout son avenir renfermé dans ses premières années;... l'espérance de la famille et de la société;... le genre humain qui renaît; la patrie qui se perpétue

(1) Heb., x, 36.

et comme le renouvellement de l'humanité dans sa fleur (1). »

Voici ce qui se passa. Ces enfants vagabonds, animés d'un esprit vraiment diabolique, s'assemblaient autour du prisonnier, chargé de fers, et formant un cercle serré, venaient tour à tour le tourmenter, comme s'ils eussent voulu molester une bête sauvage à la chaîne. Ils lui témoignaient de mille manières leurs menaces et leurs mépris. Souvent ils faisaient preuve d'une malice et d'une cruauté peu communes et bien au-dessus de leur âge. Pour porter au saint missionnaire leurs plus terribles coups, ils fabriquaient des croix de roseaux, les jetaient sur son passage, ou allaient même quelquefois jusqu'à les fouler aux pieds en sa présence.

François Gil ramassait ces croix avec respect les baisait toutes avec les plus tendres témoignages de vénération et d'amour. Quelquefois, pour éviter de nouvelles profanations, il essayait de les défaire ; mais les enfants les avaient bientôt ajustées de nouveau et riaient ensuite aux éclats en voyant leur victime se courber péniblement jusqu'à terre au gré de leurs caprices.

Un jour, François Gil revenait de l'interrogatoire ; les gardes qui le conduisaient étaient entrés dans une taverne et l'avaient laissé à la rue. Une troupe d'enfants accourut aussitôt pour commencer le divertissement accoutumé. Le Père, feignant de ne pas les voir, détournait la tête et semblait se reposer dans un coin, lorsqu'un de ces enfants prenant un air et une voix d'autorité dit malicieusement à la foule :

(1) Mgr Dupanloup, *de l'Éducation*, t. I., p. 41.

— « Vous voyez bien ce prisonnier : c'est un chrétien qui vient de fouler aux pieds les images et de renier sa foi. Pour récompense de son apostasie, nous lui faisons grâce aujourd'hui. »

Le vénérable captif, tout ému et profondément affligé d'une si mauvaise plaisanterie, ne put s'empêcher de s'écrier :

— « C'est faux ce que vous dites là, mon enfant, je n'ai pas renié ma foi, et je ne la renierai jamais, s'il plaît à Dieu ; mais vous, vous violez les lois de la nature en tourmentant un infirme qui ne vous a fait aucun mal. »

Malgré tout ce que pouvait dire le saint missionnaire, des bandes d'enfants se précipitaient partout sur son passage. Quelquefois ces rassemblements étaient accompagnés d'une si grande confusion et d'un si grand tumulte que les marchands forains, toujours nombreux à Kécho, craignaient pour leurs étalages et se plaignaient à l'autorité des sorties trop fréquentes du malencontreux prisonnier. Mais le serviteur de Dieu, calme et paisible, poursuivait joyeusement sa route au milieu des affronts et des menaces, se rappelant l'exemple du divin Sauveur, méprisé et insulté dans les rues de Jérusalem. « Ne fallait-il pas que le Christ souffrît ces choses, et « entrât ainsi dans sa gloire (1) ? » François Gil souffrit donc toutes ces contrariétés avec une patience inaltérable, heureux de suivre son divin Maître dans la voie royale des mépris et des injures.

Cependant les chrétiens ne restèrent pas insensibles

(1) Luc, XXIV, 26.

aux souffrances de François Gil. Ils donnèrent en secret de l'argent au surintendant des prisons et obtinrent non seulement de continuer à le faire sortir quelquefois, mais encore de le loger pendant la nuit chez des personnes charitables. Cette grâce était accordée, sous le cautionnement d'une personne bien connue et pleine de considération, à la condition que le prisonnier se présenterait devant les juges toutes les fois qu'il en serait requis.

Du reste ce soulagement avait été reconnu nécessaire: une fièvre continuelle avait réduit le serviteur de Dieu à un tel état de faiblesse et d'anéantissement, qu'il était resté quinze jours couché sur la terre, dans un coin de sa prison, sans pouvoir remuer ni changer de place. Avec les soins affectueux qui lui furent prodigués, le généreux confesseur se remit peu à peu et poursuivit courageusement la carrière de zèle et de souffrance qu'il lui restait à parcourir.

François Gil eut à subir plusieurs interrogatoires. Voici le premier, tel qu'il nous est rapporté par les historiens de sa longue captivité :

— D'où êtes-vous?

— D'Espagne.

— Depuis combien de temps êtes-vous dans ce royaume?

— Depuis deux ans.

— Qui vous a conduit ici?

— Je ne m'en souviens pas.

— Où avez-vous demeuré pendant ces deux ans?

— Je n'ai pas d'habitation déterminée.

— Qui vous a pris et envoyé au tribunal?
— Le gouverneur.
— Dans quelle maison vous a-t-il pris?
— Dans celle de Thay-Thinh.
— Combien de jours avez-vous été dans cette maison?
— Dix ou onze.
— Y avez-vous enseigné la loi chrétienne?
— Non.

Ce laconisme ne contenta pas les juges, mais il était dicté par la prudence et conforme à l'esprit de l'Evangile.

« Contentez-vous de dire : cela est; ou : cela n'est « pas. *Est, est; non, non* (1). »

Le serviteur de Dieu respira pendant quelque temps; l'année suivante il fut appelé deux fois devant les tribunaux, mais on ne l'interrogea pas : son sort était déjà décidé.

Dans une lettre du 24 novembre 1738, adressée à Mgr Louis Néez, évêque de Léomanie et vicaire apostolique du Tonkin occidental, il se réjouit de ce que le Seigneur n'avait pas permis que les habitants de Luc-Thuy fussent maltraités à son occasion, et de ce qu'on leur avait restitué tout l'argent donné à Thay-Thinh, prêtre des idoles. Il ajoute que ce bonze, condamné d'abord à garder les éléphants pendant toute sa vie, avait vu sa peine réduite à six ans. « Pour moi, dit-« il, je suis condamné à mourir pour avoir annoncé

(1) Jac., v, 12.

« l'Evangile au Tonkin ; plaise à sa divine bonté d'agréer « mon sacrifice (1) ! »

Le 20 juillet 1739, on le conduisit au tribunal pour la quatrième fois.

— Dans quel lieu étiez-vous avant d'aller chez Thay-Thinh ? lui demanda-t-on.

— Voilà quatre ans que je suis dans ce royaume. J'en ai passé deux en prison, deux autres à prêcher la loi chrétienne, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre. Vous ne saurez jamais où je me suis arrêté pendant ce temps-là. Les questions que vous me faites n'ont pas d'autre but que de punir ceux qui m'ont donné l'hospitalité. Je ne puis y répondre. Vous les faire connaître serait une ingratitude et une injustice.

— Sera-ce aussi injuste de te couper la tête?

— Ce ne sera pas moins injuste, mais je le souffrirai avec joie et de bon cœur pour l'amour de mon divin Maître.

« Voilà, dit Jésus-Christ à ses apôtres, que je vous « envoie comme des brebis au milieu des loups; soyez « donc prudents comme des serpents, et simples comme « des colombes (2). » François Gil avait compris cette parole du divin Sauveur : ses juges n'écoutèrent que leur cruauté et le mirent aux fers pendant trois jours.

Au cinquième interrogatoire, Thay-Thinh apparut pour se défendre. Le bonze impie, qui ne reculait de-

(1) « *Ego autem capite damnatus sum. Utinam Deus mihi « concedat ad hanc gloriam pertingere !* » Épist. ad Ludov., episc. ceomanensem, 24 novembre 1738.

(2) Matth., x, 16.

vant aucune lâcheté pour se délivrer des poursuites de la justice, avait demandé aux mandarins l'autorisation de fouler aux pieds publiquement les saintes images trouvées dans les effets du Père François Gil; il espérait ainsi se laver de tout soupçon de christianisme.

On apporta donc un crucifix et quelques images, qu'on présenta d'abord au Père pour les fouler aux pieds. « Jamais je ne commettrai cette infamie, » dit le confesseur avec fermeté. Puis, se mettant à genoux devant ces objets pieux, il les baisa plusieurs fois, et, plein d'une vive et sainte émotion, il dit à ses juges et à toute l'assemblée : « Voilà l'image de Notre-Seigneur « Jésus-Christ, du Fils de Dieu fait homme, de celui « qui a souffert les plus affreux supplices et jusqu'à la « mort de la Croix pour nous racheter tous de l'escla- « vage du péché. La statue que voici, est une image « de la très-sainte Vierge Marie, Mère de Jésus. »

Ces explications parurent intéresser vivement les juges : on l'interrogea encore sur les destinées de l'homme. Le Frère-Prêcheur, heureux d'annoncer la divine parole devant ces idolâtres, s'empressa de leur répondre : « L'homme est fait pour le bonheur, mais « rien ici bas ne peut satisfaire ce désir : l'homme « vivra donc éternellement dans une autre vie. Nos « corps retourneront à la terre d'où ils sont venus, « mais ils ressusciteront un jour glorieux ou souffrants « selon les mérites et les démérites de chacun. L'âme, « spirituelle et immortelle, après la séparation qui se « fait à la mort, est portée au ciel, si elle est juste, « pour y jouir avec Dieu d'une félicité qui ne finira

« point, ou précipitée en enfer, si elle est coupable,
« pour y être éternellement punie. »

Les juges, surpris de la lucidité et de la sublime beauté de cette doctrine, lui demandèrent ensuite de qui il avait appris ces choses. — « De Dieu même, ré-
« pondit François Gil; tout ce que j'avance ici, c'est
« Dieu qui l'a révélé aux hommes par ses prophètes et
« par son propre Fils. Toutes les vérités que J.-C.
« nous a enseignées, comme toutes les merveilles qu'il
« a opérées sur la terre, avaient été prédites par les
« prophètes plusieurs siècles avant sa venue : il a lui-
« même confirmé sa doctrine par des miracles, qui
« rendent témoignage de sa divinité. »

Le saint missionnaire voulait continuer cette exposition de la religion chrétienne; car il avait une soif ardente du salut de ces pauvres âmes égarées et pouvait dire comme saint Paul: « *Malheur à moi, si je n'évan-*
« *gélise* (1)*!* » Mais la vérité, pleine de douceur et de grâces pour les âmes droites et pures, fut et sera toujours un scandale pour les impies.

A peine François Gil avait-il finit de parler qu'on apporta une grosse massue. Le généreux confesseur se préparait déjà à recevoir les coups dont on l'avait menacé, quand les juges lui ordonnèrent de prendre la massue et d'en frapper les saintes images. Le confesseur, saisi d'indignation, prit la massue et la jeta au loin, protestant qu'il souffrirait tous les supplices et la mort plutôt que de commettre un pareil crime.

(1) I Cor., IX, 16.

Le bonze Thay-Thinh était là, attendant avec impatience le moment de se justifier. L'impie ramasse triomphalement cette massue sacrilége, la brandit sur sa tête et s'avance pour commettre un horrible attentat. Mais l'enfant de saint Dominique a vu ce mouvement, il s'avance rapidement pour couvrir de ses mains la tête de sa bienheureuse Mère et celle du saint Enfant Jésus, et, leur faisant un bouclier de son corps, il crie au bonze idolâtre: « Arrête, insensé! Frappe-moi « tant que tu voudras, mais n'outrage pas mon Dieu!»

Toutes ses prières furent inutiles. Thay-Thinh lui arracha de force les objets de sa dévotion, les brisa devant lui et les foula avec mépris sous ses pieds.

Ainsi finit l'audience. Les juges s'en allèrent en disant : — « Voyez combien l'amour des chrétiens pour leurs images est aveugle ; comme si les coups de massue pouvaient faire du mal à leur Dieu ! »

— « Les chrétiens ne sont pas des idolâtres, répondit hardiment François Gil; il savent bien qu'il n'y a ni sentiment, ni vie, ni divinité dans leurs images, mais le respect qu'ils ont pour elles se rapporte à l'objet qu'elles représentent. Aucun de vous n'oserait fouler aux pieds l'image de son père, ou frapper celle de son prince. Jugez notre conduite par la vôtre. »

Ce langage, qui résumait si bien la doctrine de l'Eglise sur le culte des images, ne fut pas compris. Alors se réalisait une fois de plus la parole du Seigneur à Isaïe: — « Va, dis à ce peuple : écoute, et ne comprends « pas; ouvre les yeux, et ne vois pas (1). »

(1) Isaïe, VI, 9.

Cependant la perversité des juges dressait toujours des embûches au Père François Gil. Le 20 septembre 1739, il fut appelé pour la sixième fois devant le tribunal.

— Pourquoi avez-vous abandonné votre patrie pour venir au Tonkin ?

— Pour vous faire connaître le seul vrai Dieu et le très-saint Nom de Jésus qui vous a sauvés.

— A quoi peut servir cette loi ?

— Il n'y a que ceux qui la suivent de sauvés.

— Les lois du royaume défendent de la prêcher.

— Personne au monde n'a le droit de défendre ce que Dieu ordonne.

Ainsi se termina la séance : François Gil s'était toujours montré si ferme et si inébranlable dans ses réponses qu'on le laissa tranquille pendant quatre ans.

En 1741, on l'appela devant les juges, mais sans l'interroger. En 1743, l'affaire plus sérieuse : Thay-Thinh était encore là pour blasphèmer et pour maudire. La rage du bonze fut satisfaite : on lui donna le rosaire du Père François Gil et il s'empressa de le fouler aux pieds. L'intrépide confesseur de Jésus-Christ ne se déconcerta pas et il saisit cette occasion pour défendre avec la plus énergique fermeté les intérêts de la foi. On lui répondit par des reproches et par de mauvais traitements. Une chose surtout contrariait les mandarins : le confesseur persistait à garder le silence sur toutes les questions qui intéressaient les fidèles.

— Je saurai vous faire parler, lui dit le juge instructeur, nous allons vous mettre à la torture.

— Tout ce qu'il vous plaira, répondit François Gil, ma bouche est close, je ne parlerai pas.

Alors le juge le menaça de frapper le Crucifix.

— Cette image, dit le Père, ne peut sentir les coups ; mais Celui qu'elle représente ne les laissera pas impunis (1).

Ces différents interrogatoires, les souffrances et les supplices qui les accompagnaient, faisaient de plus en plus éclater la vérité de la religion chrétienne dans la capitale du Tonkin. A la vue d'une fermeté si inébranlable, les païens se demandaient où cet homme avait puisé tant de force et d'héroïsme, et finissaient par voir dans l'intrépidité du généreux confesseur une puissance surnaturelle et divine.

La persécution était alors générale et les missionnaires se voyaient obligés de se cacher ou de fuir ; pendant ce temps, François Gil jouissait, sous la sauvegarde de ses chaînes, d'une certaine liberté qui lui permettait d'exercer un ministère très actif et très consolant.

Cette situation agitée et indécise s'améliora cepen-

(1) Pour tout ce qui précède, voir : *De martyribus Tunquin, Ord. Præd.*, p. 329.—*Récit de l'évêque de Corée.* — Nous avons aussi plusieurs lettres du P. François Gil à Mgr de Céomanie ; dans celle du 10 mars 1743, il s'exprime ainsi en parlant d'un interrogatoire : « *Si ergo non loqueris, tormentis cogeris ; respondi : Tormenta feram, sed non loquar. Tunc dixit : afferte malleum et torquete imagines ut loquatur. Dixi illi : Si imaginem torquet judex, sciat quod imago nihil mali patietur ; sel Ille cujus est imago, potestatem habet torquendi judicem.* » Épist. ad episc. Ceomanensem.

dant à la suite de divers fléaux qui fondirent sur le Tonkin durant les années 1740 et 1741. On ne voyait partout, il est vrai, que la désolation et la mort; mais les âmes étaient ébranlées, les païens saisis d'une crainte salutaire se montraient moins hostiles, et les fidèles excités à la ferveur marchaient avec zèle et avec confiance dans la voie des divins commandemenis. C'était comme un renouvellement universel dans la mission du Tonkin. « Les sages du peuple, dit Daniel, « tomberont sous le glaive, dans la flamme, en capti- « vité; ils tomberont ainsi, afin qu'ils soient renou- « velés, et qu'ils soient choisis, et qu'ils soient « purifiés (1). »

En effet, telles étaient les vues miséricordieuses de la Providence divine. Au milieu du désastre universel, on apportait à François Gil les enfants à baptiser et les malades à administrer. D'après une relation qu'il a faite lui-même, il entendit pendant ces deux années près de quatre mille confessions, il baptisa cent vingt-deux personnes et donna l'extrême-onction à quatre-vingt-huit malades (2).

Néanmoins la persécution continua et tous les obstacles ne furent pas aplanis. François Gil écrivait encore le 25 janvier 1741 : « Je suis persuadé que le Père des

(1) Dan., XI, 33, 35.

(2) D'après une autre version qui comprendrait les sept ans de sa captivité, François Gil aurait entendu 8,123 confessions. Le chiffre de 63 baptêmes d'adultes, 41 d'enfants et 11 extrême-onctions se rapporte à la seule année 1744. *Récit de l'évêque de Corée*, p. 23, 41, 80. *De martyribus Tunquin. Ord. Præd., op. cit.*, p. 304, 318, 334.

miséricordes et le Dieu de toute consolation, sans avoir égard à mon indignité, ni à mon ingratitude, a voulu se servir de mon faible ministère pour le salut d'un grand nombre d'âmes, qui se seraient trouvées sans aucun secours spirituel. Que le très-saint Nom de Jésus soit béni! — Depuis quelque temps, on me laisse cependant moins de liberté pour recevoir la visite des chrétiens; on ne me permet plus de passer la nuit dans la maison où je suis allé coucher librement jusqu'à présent; les personnes du dehors ont également bien de la peine à parvenir jusqu'à moi, à cause des recherches actives des mandarins, qui, deux ou trois fois dans une nuit, visitent les maisons, arrêtent tous les étrangers qui s'y trouvent et châtient sévèrement le maître qui les a reçus. Tout cela m'a obligé de passer plusieurs nuits dans la prison. J'ai eu cependant l'occasion d'entendre bien des confessions pendant le jour et d'accorder à plusieurs la grâce de la communion, ayant eu le moyen de consacrer et de conserver les saintes espèces. D'ailleurs, comme il n'est encore arrivé aucun accident à ceux qui sont venus, les fidèles commencent à se rassurer: ils se rendent assez fréquemment près de moi et les gardes n'en paraissent pas étonnés (1). »

Comme on le voit, François Gil n'était pas sans consolation. Quel bonheur en effet, pour un martyr, de

(1) *Ad Ludov, episc. Comanensem,* 25 janvier 1741. Le vicaire provincial avait envoyé au P. François Gil les vases sacrés et les ornements nécessaires pour la célébration des saints Mystères.

se nourrir de son Dieu dans les longs jours de sa captivité! Quelle joie pour un apôtre de le distribuer à ses frères!

Ne nous semble-t-il pas assister aux luttes glorieuses des premiers martyrs? Ce sont les mêmes dangers, les mêmes consolations, les mêmes sentiments: « Un « grand et cruel combat nous attend; les soldats de « Jésus-Christ doivent s'y préparer avec énergie; bu- « vons tous les jours le calice du sang de Jésus-Christ, « afin de pouvoir donner notre sang pour lui. Qu'il est « beau! qu'il est enivrant, votre calice, Seigneur! Nous « nous retirons de la table sainte comme des lions qui « vont au combat et nous sommes terribles aux démons « eux-mêmes. »

Les travaux et les succès du Père François Gil devaient bientôt prendre des proportions inespérées. Par ses lettres du 23 mars et du 27 septembre 1741, nous voyons que le Seigneur favorisait de plus en plus la piété des fidèles et le zèle du missionnaire captif. On se rendait auprès de lui de toutes parts et les soldats ne l'empêchaient pas d'aller jusqu'à une demi-journée dans la campagne; quelquefois même on lui permettait d'y passer la nuit (1). Le christianisme pénétra bientôt jusqu'à la cour. Plusiers officiers et sénateurs du royaume étaient secrètement chrétiens; les princes

(1) *Ad eumdem*, 27 septembre 1741. *In hac urbe adhuc prospero vento enavigat administratio; ita ut in dies magis mihi satellites isti concedant..... usque ad iter medii diei ab hac urbe mihi jam concessum est, pro administrandis infirmis una vice pernoctare.*

eux-mêmes étaient ébranlés et quelques-uns embrassaient ouvertement la foi chrétienne. Le jeudi-saint de l'année 1742, François Gil célébra la sainte Messe dans les appartements d'un prince, sixième fils du roi. Au mois de septembre suivant, le grand-oncle maternel du roi le fit appeler, et le pria d'expliquer devant toute sa maison les principes de la religion chrétienne. Il écouta avec un grand intérêt toutes ses réponses aux difficultés qu'on lui proposait. En le congédiant, ce prince lui dit qu'il espérait le revoir et lui recommanda d'apporter une autre fois quelques livres de religion et d'amener aussi un bon interprète sachant parfaitement la langue du pays; « car, ajouta-t-il, lorsque je serai « parfaitement instruit de la religion de Jésus-Christ, « je veux en parler au roi. »

Au sortir de cette audience, quelques officiers de ce prince demandèrent au saint missionnaire si la religion qu'il prêchait ne pourrait pas fournir un moyen efficace pour dissiper les rebelles et rétablir la tranquillité dans le royaume. Francois Gil répondit: « Le « Dieu unique et souverain que les chrétiens adorente « gouverne cet univers et dispose tous les événements « avec une sagesse infinie ; quelquefois il permet les « guerres pour punir les princes et les peuples, et « donne la paix, quand on la demande par de ferven- « tes prières, dans un esprit d'humilité et de péni- « tence. » Il ajouta que la persécution suscitée et si longtemps soutenue contre la véritable religion, n'était pas le moindre crime que le ciel punissait alors; que, si la persécution cessait, on pourrait espérer de

voir la colère de Dieu apaisée et la paix rendue à tous les Etats du royaume (1).

Cette réponse impressionna la cour: le roi, touché des malheurs de son peuple, sans rien perdre de son éloignement pour le christianisme, ne permettait plus qu'on inquiétât ses sujets, sous le prétexte qu'ils étaient chrétiens. Ces dispositions, bien connues de tout le monde, firent espérer à quelques fidèles qu'il ne serait pas impossible d'obtenir la délivrance du Père François Gil. Plusieurs d'entre eux avaient un accès facile auprès de la tante du roi. Le moment paraissait donc opportun, et ce projet, approuvé par le Père Ponsgrau, supérieur de la mission et par les vicaires apostoliques, allait être mis à exécution. Le prisonnier de J.-C. était seul d'un avis différent. Ses chaînes lui étaient précieuses et il lui semblait indigne d'un apôtre de fuir la souffrance. Ce ne fut que par soumission à son supérieur, qu'il consentit à laisser agir dans ce sens, mais à la condition expresse qu'on exposerait au roi toute la vérité sans aucun déguisement.

Bien loin de se conformer aux intentions du serviteur de Dieu, la princesse, qui s'était chargée de présenter le placet au roi, fit entendre que le prisonnier n'était qu'un négociant attiré dans le royaume par ses affaires, qu'il avait été arrêté parce qu'on l'avait dit chrétien, mais que rien ne prouvait cette accusation; que le sénat convaincu de son innocence, avait fait condamner aux éléphants le téméraire qui avait osé arrêter cet étran-

(1) *Relation de l'évêque de Corée*, p. 42, 43, 44.

ger; qu'enfin le prisonnier suppliait humblement le roi de prendre tout cela en considération et de lui rendre sa liberté.

Le placet fut gracieusement reçu et la grâce accordée. Mais le vénérable confesseur, interrogé par un eunuque sur la vérité des faits allégués dans la supplique, déclara, sans balancer, que ces faits étaient complétement faux, que la prédication de l'Evangile était la vraie cause de son arrestation, et que la liberté qu'on lui offrait lui serait à charge, si elle était le prix d'un mensonge ; qu'il était chrétien et prédicateur de la loi chrétienne (1).

Un langage si noble et si précis rendit inutile la grâce obtenue. On laissa donc les prisonniers dans les fers.

Pendant les années 1742 et 1743, François Gil continua son ministère comme par le passé. La sainteté de sa vie donnait à ses paroles une action de plus en plus efficace; doux, modeste, mortifié, détaché de lui-même et des créatures, il se regardait comme un étranger sur la terre et soupirait après le moment où il lui serait donné de sceller de son sang les saintes vérités qu'il aurait voulu prêcher à toutes les nations, et de mériter ainsi la couronne de gloire promise à ceux qui ont légitimement combattu. « Seigneur, disait-il, déli-

(1) *Relation de l'évêque de Corée*, p. 45. Dans une lettre du 17 décembre 1742, après avoir parlé de ces événements, il caractérisa ainsi la franchise annamite : *Sine mendaciis..... Annamitæ nihil facere sciunt.*

« vrez mon âme de prison, afin que je glorifie votre « Nom : les justes attendent que vous m'accordiez cette « récompense (1). »

Pendant que ces événements se passaient à Kécho, la Providence divine ménageait une nouvelle épreuve à l'Eglise du Tonkin. Le 29 novembre 1743, le Père Matthieu Leziniana disait la sainte Messe à Luc-Thuy, dans la même maison où François Gil avait été pris six ans auparavant. Un espion, suivi d'une troupe de soldats, se précipita sur lui au moment de la consécration. Les paroles sacramentelles venaient d'être prononcées, le Père eut encore le temps de recevoir à la hâte le corps de Notre-Seigneur, mais le précieux sang fut sacrilégement répandu et profané par les soldats. Après avoir foulé aux pieds les saintes espèces, ces forcenés saisirent le Père par les cheveux, le garrottèrent cruellement, le frappèrent d'un coup de sabre à la tête ; on le traîna ensuite tout couvert de sang à travers la boue et les caillous des rues jusqu'à la maison du mandarin. Pendant le trajet Matthieu Leziniana répétait avec amour les doux Noms de Jésus et de Marie (2).

Cette arrestation était un vrai deuil pour la mission. Les chrétiens, privés du secours d'un apôtre

(1) Ps. CXLI, 8.

(2) *De Martyribus Tunquin. Ord. Præd.*, p. 344, § XXVII. — Le P. Matthieu Leziniana était né à *Nava del Rey*, diocèse de Valladolid, en Espagne ; avait été baptisé le 26 novembre 1702, et avait pris l'habit au couvent de Sainte-Croix de Ségovie. Il faisait partie des 24 Frères-Prêcheurs arrivés à Manille avec le P. François Gil, vers la fin de 1730.

qui les évangélisait depuis onze ans, étaient tous plongés dans la plus amère tristesse ; mais ils se consolèrent bientôt devant l'héroïsme et le triomphe d'un martyr.

Matthieu Leziniana, accompagné de son catéchiste Ignace Kouï, fut conduit à Kécho pour y être jugé. Dans un premier interrogatoire, le 21 décembre, on lui demanda pourquoi et depuis quelle époque il était venu au Tonkin ?

— Il y a onze ans, répondit le Père, que je suis venu dans ce royaume pour prêcher la foi de Jésus-Christ dont je suis le ministre.

— Vous ne saviez donc pas que cette religion est défendue dans le royaume ?

— Je le savais, ajouta le confesseur, c'est pour cela que je suis venu en secret.

Dans un autre interrogatoire, on lui ordonna de fouler aux pieds la croix?

— Jamais, répondit Matthieu Leziniana, je suis chrétien; bien plus je suis prêtre du Dieu vivant et ministre de Jésus-Christ ; mon ministère est de travailler autant que possible au triomphe de la croix : dans aucun cas je ne puis la fouler aux pieds.

— A qui votre loi ordonne-t-elle de rendre des adorations ?

— A Dieu seul, créateur du ciel et de la terre.

— Qu'enseigne votre religion ?

— Notre religion sainte est la seule vraie : elle enseigne à fuir le vice, à pratiquer la vertu, à rendre nos devoirs à Dieu, aux princes, à nos supérieurs, à nos parents et à ne faire tort à personne. Tout cela est ren-

fermé dans les dix commandements que voici : *Un seul Dieu*, etc.

Quelques-uns écoutaient ces enseignements avec un certain plaisir, d'autres avec mépris, le plus grand nombre avec indifférence. Hélas ! c'est assez le sort de la vérité. Déjà, du temps de saint Paul, les juifs ne pouvaient, ou plutôt ne voulaient pas porter la divine parole (1). Et aujourd'hui encore, que de chrétiens tièdes ou indifférents ressemblent aux Juifs et aux Tonkinois ! Le catéchiste Ignace Kouï eut aussi son tour. Plusieurs fois interrogé, il avait toujours répondu avec prudence et fermeté ; peu de jours après, on rendit la sentence suivante :

« Comme il est suffisamment prouvé par les procédures et par les informations que Matthieu, chef de la religion chrétienne, est allé fréquemment, depuis l'année 1732 jusqu'à ce jour, au bourg de Luc-Thuy, dans le territoire de Gia-Thuy, pour y séduire le peuple, en lui apprenant cette religion ; qu'il n'est pas permis de prêcher dans ce royaume, et qu'au surplus on a trouvé sur lui plusieurs images, nous condamnons le dit Matthieu à avoir la tête tranchée. Nous condamnons aussi à la garde des éléphants Ignace Kouï, son disciple, etc (2). »

Cette sentence reçut bientôt un commencement d'exécution, Matthieu Leziniana fut transféré dans la prison orientale où François Gil se trouvait encore. A partir de ce moment, les deux confesseurs ne devaient

(1) *Non enim portabant quod dicebatur.* Rom., XII, 20.
(2) *Relation de l'évêque de Corée*, p. 79.

plus se quitter. On obtint aussi à force d'argent, pour le Père Matthieu, la permission de sortir dans la ville et d'y exercer son ministère. Les travaux de ces deux apôtres captifs furent immenses. D'après la relation de l'évêque de Corée, le Père François Gil entendit en 1744 dix-huit cents confessions, donna soixante-treize baptêmes et onze fois l'extrême-onction; le Père Matthieu Leziniana, en huit mois seulement, entendit six cent-vingt confessions, baptisa trente-trois personnes, et administra l'extrême-onction à trois malades; sans compter les nombreuses occasions qu'ils eurent de consoler les chrétiens et d'évangéliser les infidèles (1).

Le grand-oncle du roi fit appeler un jour les deux confesseurs pour les entendre parler de religion. Mais cette fois encore tout raisonnement fut inutile, « les té-« nèbres ne voulurent point comprendre la lumière. » Ce prince, plongé dans l'orgueilleuse philosophie des Chinois, ne consentit jamais à reconnaître les vérités que la chair et le sang n'ont point révélées. Il termina cette conférence en avouant qu'il était persuadé de l'extravagance du culte des idoles et de la fausseté de toutes les religions du Tonkin; « mais, ajouta-t-il, je comprends encore « moins les dogmes de la religion chrétienne et ses « mystères m'étonnent ! » Ainsi raisonnent tous les aveugles volontaires. « Pourquoi ne comprenez-vous « pas mon langage? leur dit un jour Jésus-Christ. Par-

(1) *Relation de l'évêque de Corée*, p. 80. — *Mattheus in eum carcerem in quo Gilius manebat, contrahitur; in proximas ædes ambo adeunt, rem divinam faciunt, et christianis sacra administrant.* — *De Martyr. Tunq. Ord. Præd.*, p. 362.

« ce que vous ne pouvez écouter ma parole. Vous avez « le diable pour père, et vous ne voulez faire autre « chose que ce que désire votre père (1). »

Cependant les deux captifs continuaient d'annoncer « la parole de la Croix, folie pour ceux qui se perdent; « mais vertu de Dieu pour ceux qui se sauvent (2). » De nouveaux fléaux rendirent à cette époque la persécution moins cruelle; des démarches actives furent faites à cette occasion par des amis dévoués et puissants, et l'on espérait encore obtenir l'élargissement des missionnaires. François Gil, toujours intraitable, ne voulait pas entendre parler de recours en grâce. « Quand nous demandons à nos chrétiens, disait-il, « fidélité jusqu'à la mort, il ne faut pas que nous ayons « l'air de disputer notre tête au bourreau. »

Les chrétiens, interdits, balançaient encore; ils voulaient au moins sauver un de leurs Pères, et continuaient leurs démarches dans ce but. Le bruit courut bientôt qu'un des deux Pères serait sauvé. Le 21 janvier 1745, le secrétaire du tribunal parut confirmer ce bruit en déclarant aux chrétiens que le P. François Gil serait décapité le lendemain. Il n'était pas fait mention du P. Matthieu Leziniana. Cette nouvelle, répandue aussitôt dans toute la ville, adoucit un peu l'affliction des fidèles, augmenta la joie du P. François Gil, qui se voyait à la veille de recevoir sa couronne;

(1) Joan., VIII, 43, 44.
(2) I Cor., I, 18.

mais elle fit répandre bien des larmes au P. Matthieu Leziniana, dont l'exil allait être prolongé.

On vit alors un spectacle bien rare et bien nouveau parmi les hommes. François Gil, en face de la mort, s'efforçait de consoler son frère, condamné à vivre : « Ne vous affligez pas, lui disait-il avec tendresse, « c'est le Seigneur qui a réglé notre sort. Il m'appelle « à lui, et il accepte encore de vous un travail qui doit « le glorifier dans la sanctification des âmes. S'il se « contente aujourd'hui d'une victime, il ne rejette pas « l'autre. Courage, mon frère, votre sacrifice n'est « qu'un peu différé. Je vous précède ; vous me suivrez « bientôt. » Ces paroles ne pouvaient calmer la douleur du pauvre captif : « *Malheur à moi*, s'écriait-il, *car mon exil est prolongé* (1) ! »

Toutefois, Dieu ne laissa pas ses fidèles serviteurs sans consolation; ils eurent le bonheur de célébrer les saints Mystères l'un après l'autre, dans la nuit du 22, à trois heures du matin. Au point du jour, François Gil se rendit à la prison pour faire ses adieux aux prisonniers, ses remerciements aux geôliers, et quelques aumônes aux pauvres. A huit heures, les soldats chargés de le conduire au lieu du supplice arrivèrent. Le Père Matthieu Leziniana, de plus en plus triste, ne quittait pas un instant le saint martyr ; ne pouvant être le compagnon de son triomphe, il voulait du moins en être le spectateur. Il demanda et obtint cette grâce.

Au sortir de la prison, les deux vénérables mar-

(1) Ps. CXIX, 5.

chaient côte à côte, environnés et suivis d'une foule innombrable d'idolâtres et de chrétiens, et récitaient ensemble de ferventes prières, s'offrant à Dieu comme des victimes pour la conversion du peuple annamite. « On voyait, dit l'évêque de Corée, une sainte joie « peinte sur le visage du Père François Gil, tandis « qu'une profonde tristesse paraissait sur celui du « P. Matthieu Leziniana. » A cette vue, les païens étonnés s'écriaient : « Quels sont donc ces Européens si « peu semblables au reste des hommes? Les autres « ne demandent qu'à vivre, ceux-ci n'aspirent qu'à « mourir (1). »

Ce spectacle devint plus étonnant encore au moment où les deux Pères passèrent devant la grande porte du palais. On vint annoncer au Père Matthieu Leziniana que les juges avaient porté une sentence de mort contre lui, et qu'il allait être à l'instant décapité.

« *Deo gratias!* » s'écria le confesseur au comble de la joie. « *Deo gratias!* »

Dieu s'était laissé fléchir par les prières et par les larmes de son fidèle serviteur ; il venait enfin l'appeler de l'exil à la patrie. « Lève-toi, semblait lui dire une « voix infiniment douce ; lève-toi, sors de l'exil, toi « qui as bu de la main du Seigneur le calice des « épreuves ; tu ne le boiras plus désormais ; sors de la « poussière de ce monde, lève-toi, et monte sur le

(1) *Alii petunt vivere ; magistri religionis petunt mori.* Actes de Mgr de Géomanie.

« trône que je t'ai préparé. » Et le cœur du martyr de se répandre en actions de grâces : « Merci, Sei- « gneur, mon Dieu, je chanterai éternellement vos mi- « séricordes. »

Cependant le dénouement approchait. Les deux martyrs firent distribuer quelques pièces d'argent aux geôliers qui, selon l'usage du pays, devaient exécuter la sentence; puis, en face de la mort qui les attendait, ils annoncèrent une dernière fois la parole à la foule, lui disant qu'ils mouraient pour confesser la vérité de la religion chrétienne, dont ils étaient les ministres. On les vit ensuite prier ensemble pendant un temps assez considérable, la face contre terre. Ils se donnèrent mutuellement l'absolution et s'avancèrent ensuite résolument vers le lieu du supplice.

Tous les spectateurs, saisis de crainte et de respect, avaient les yeux fixés sur eux; les chrétiens, brisés de douleur, versaient d'abondantes larmes et éclataient en sanglots. On vit aussi une pauvre vieille femme infidèle, prosternée devant ses idoles, les prier de tout son cœur de sauver la vie à des étrangers si bons et si vertueux (1). Mais ces témoignages d'intérêt n'arrêtèrent point la justice annamite.

Les martyrs étaient prêts; les yeux levés au ciel, ils ne voyaient plus ce qui se passait autour d'eux sur la terre ; et, tout pénétrés des flammes du divin amour, ils s'anéantissaient déjà devant la gloire de

(1) *Vos rogo, idola, salvate duo illos homines mansuetos.* Actes de Mgr de Céomanie.

leur Dieu, qui leur apparaissait dans les cieux entr'ouverts. Enfin la cymbale du mandarin sonna. Délivrés des peines de l'exil, les généreux confesseurs entraient dans les joies et dans le repos de la patrie.

Au même instant, les chrétiens s'écrièrent : « *Ah! nos Pères! nos chers Pères* (1)! » Et, franchissant la haie des satellites et des barrières, ils s'élancèrent en foule dans l'enceinte pour recueillir et vénérer les reliques des martyrs. Chacun voulut en avoir sa part.

Les chrétiens passèrent toute la nuit près de leurs restes; ils recueillirent avec respect les saintes reliques et les transportèrent dans une barque jusqu'au bourg de Luc-Thuy. Deux missionnaires Dominicains, les Pères Louis Spinola et Pie de la Croix, s'y rendirent le 26 du même mois pour y célébrer de solennelles obsèques.

Trois ans après, Mgr Hilaire de Jésus, évêque de Corée et vicaire apostolique du Tonkin, vint à Luc-Thuy, et fit ouvrir le tombeau des martyrs en présence du Père Ponsgrau, vicaire provincial, et de plusieurs autres religieux. Un parfum suave s'exhalait de ces glorieuses dépouilles et remplissait les assistants d'une tendre émotion. La dévotion des fidèles, confirmée et encouragée plus tard par les premières décisions de l'Église, devint si générale qu'on résolut de transférer solennellement les corps des martyrs dans l'église de Luc-Thuy. Un religieux prononça l'éloge des confes-

(1) *Tunc christiani alta voce exclamaverunt : Heu Patres! Heu Patres! irrueruntque ad colligendum sanguinem*, etc. — *Ibid.*

seurs de Jésus-Christ, et après avoir chanté le *Te Deum* et respectueusement baisé les pieds des martyrs, on prit enfin le parti de les ensevelir près de l'autel de Notre-Dame du Rosaire.

Ainsi se termina la glorieuse carrière de ces deux Frères-Prêcheurs. Leur mémoire ne s'effacera pas, et leurs noms seront transmis de génération en génération; les peuples raconteront leur sagesse, et l'assemblée des fidèles célébrera leurs louanges. L'Église, toujours attentive à constater juridiquement les actes héroïques de ses enfants, a permis de procéder à la béatification et à la canonisation de ces deux vénérables (1).

« Nous nous multiplions à mesure que votre faux « nous moissonne, disait Tertullien aux persécuteurs : *Plures efficimur, quoties metimur a vobis.* » En effet, la mort glorieuse des Pères François Gil et Matthieu Leziniana fut une source de bénédictions pour les fidèles du Tonkin. Vingt-huit années de tranquillité laissèrent à cette Église persécutée le temps et la facilité d'étendre ses rameaux et de faire de nouvelles et nombreuses conquêtes.

En 1770 la persécution recommença, et l'Ordre de

(1) La cause de la béatification et de la canonisation des Vénérables Pères François Gil de Fédérich et Matthieu-Alphonse Leziniana a été introduite devant la Sacrée Congrégation des Rites, le 12 juillet 1766. Le 8 février 1772, le décret *de non cultu*, et le 16 mai suivant, tous les actes de la procédure ont été déclarés valides. *Archives des saints à la Minerve.* — Voyez encore : *Acta Cap. gen. Ord. Præd.* Bononiæ, 1 junii 1748.

Saint-Dominique eut encore la gloire de donner à l'Église deux nouveaux martyrs.

La rapidité dans la poursuite et dans l'exécution de la sentence a considérablement diminué l'intérêt de ce glorieux triomphe. Voici tout ce que l'histoire nous apprend :

Le 5 août 1773, le Père Hyacinthe Castañeda allait voir un malade ; un infidèle l'aperçoit, le dénonce et le fait saisir. Le mandarin chargé de la conduite de cette affaire se contente d'abord d'exiger une forte rançon, fait enfermer le prisonnier dans une cage où il pouvait à peine remuer, et ordonne de l'exposer ainsi aux ardeurs du soleil, qui sont excessives dans ces contrées. Il espérait, par ce moyen, exciter les chrétiens à se cotiser et à lui offrir une somme considérable. Soit que le Père Castañeda eût défendu de le faire, soit qu'on ne voulût pas allécher la cupidité des persécuteurs, personne ne se présenta.

Pas d'argent, pas de justice au Tonkin. Le mandarin, tout enflammé de colère, poursuivit les chrétiens, fit d'actives recherches, et, le 3 octobre, s'empara d'un autre Frère-Prêcheur tonkinois nommé Vincent Liêm; il porta ensuite ses plaintes au roi, et accusa les missionnaires d'être des chefs de rebelles. Ce mensonge produisit son effet : le roi, saisi d'une grande fureur, ordonna de les conduire aussitôt devant lui. Le 27 octobre, les deux missionnaires, toujours enfermés dans leurs cages, furent transportés à la capitale.

Les prisonniers furent interrogés par le roi et par

la reine sa mère. Cette femme avait peur, comme bien d'autres, de cet infini qui borne l'horizon de la vie, de cette éternité révélée à toute conscience humaine. Elle s'adressa au Père tonkinois pour lui demander quelle serait, dans l'autre vie, le sort de ceux qui n'auraient pas voulu suivre la religion chrétienne. « Les « supplices de l'enfer, » répondit le Père Vincent Liêm avec une sainte liberté. La reine, irritée de cette réponse, fit renfermer les deux missionnaires dans leurs cages et ordonna de leur mettre les fers aux pieds.

Quelque temps après, le roi, excité sans doute par les plaintes de sa mère, prononça la sentence de mort contre les deux confesseurs; il l'écrivit de sa main, et l'envoya à son conseil avec ordre de la signer et de la faire exécuter sur-le-champ.

Sur trois grands mandarins qui formaient le conseil, deux étaient chrétiens. — La religion, qui nous apprend la soumission aux puissances, sait aussi inspirer, quand il le faut, une noble indépendance. Comme la condamnation était motivée sur le prétendu crime de rébellion, les mandarins chrétiens refusèrent d'y souscrire. Ce refus courageux occasionna dans le conseil une discussion qui dura trois jours. Il fut prouvé que les missionnaires n'étaient pas chefs de rebelles, et qu'en les condamnant, on poursuivait les disciples de Jésus-Christ.

Cette affaire ayant été ainsi éclaircie, le juge criminel, les officiers et les soldats armés, suivis d'une foule innombrable, se rendirent le 17 novembre à la prison.

On en tira les deux cages, et les prisonniers furent transportés hors de la ville jusqu'au lieu du supplice. Un instant après, les martyrs eurent la tête tranchée.

Les chrétiens ramassèrent avec respect les têtes et les corps des vénérables et les transportèrent dans un village éloigné, où les obsèques furent solennellement célébrées. « Que leur mémoire soit en bénédiction ; « que leurs os se raniment dans leurs sépulcres ; que « leur nom demeure éternellement, et qu'ils passent « couverts de gloire à la postérité (1). »

Pie VI, dans le consistoire secret du 13 novembre 1775, prononça une allocution sur la précieuse mort des Pères Hyacinthe Castañeda et Vincent Liêm de la Paix. Les procès pour la cause de ces deux martyrs ont été reconnus valides par la Sacrée Congrégation le 22 septembre 1821 (2).

A la vue de ces premiers et glorieux triomphes des Frères-Prêcheurs au Tonkin, qu'il nous soit permis

(1) Eccl., XLVI, 14, 15.

(2) Allocution de N. T. S. P. le pape Pie VI, 13 novembre 1775, ajoutée à la promotion au cardinalat de Fr. Jean-Thomas de Boxadors, Maître-Général des Frères-Prêcheurs. Rome, 1775. — La cause de ces deux martyrs fut introduite le 20 mars 1809 ; le 31 mars 1821, décret *de non cultu ;* le 22 septembre 1821, les procès déclarés valides. *Archives des saints à la Minerve.* — Hyacinthe Castañeda était né à Jativa, en Espagne, et avait pris l'habit religieux au couvent de Saint-Philippe de la même ville. Vincent Liêm, né au Tonkin, avait fait profession au couvent de Saint-Dominique de Manille. — Voir aussi, sur ces deux martyrs : *Nouvelles Lettres édifiantes,* t. III, p. 489.

de rappeler ici une pensée bien vraie et bien consolante de saint Grégoire : « L'occasion d'être persécuté ne se présente pas toujours ; mais la paix même a son martyre. Celui qui n'a pas à courber la tête sous le glaive du bourreau, peut du moins courber sous le glaive spirituel les désirs charnels qui surgissent en lui (1). » — « Soumettre la chair à l'esprit est une sorte de martyre, dit encore saint Bernard. Ce martyre effraie moins les yeux que celui qui a pour instrument le fer et le feu ; mais il est plus pénible par sa durée (2). »

Soyons martyrs par la parfaite soumission de notre esprit et de notre cœur à la volonté de Dieu, et nous mériterons aussi d'entendre un jour cette consolante parole : « Cette âme est venue de la grande tribula-
« tion, et elle a lavé sa robe et l'a blanchie dans le
« sang de l'agneau. Pour cela, je vais la placer devant
« le trône de Dieu : elle le servira jour et nuit dans son
« temple; elle n'aura plus ni faim ni soif; elle sera
« aux sources vivantes des eaux, et Dieu essuiera toute
« larme de ses yeux. »

(1) Homil. III in Evang.
(2) Serm. XXX in Cant.

FIN DU TOME PREMIER.

ERRATA.

—

Page 26, ligne 1, *au lieu de :* Cette année même, *lisez :* En 1270.
— 63, — 1, — la croyance d'un Dieu, *lisez :* la croyance à un Dieu.
— 97, — 7, — tous à tout, *lisez :* tout à tous.
— 195, — 2 de la note, *au lieu de :* Kouang-Tis, *lisez :* Kouang-Si.
— 209, — 20, *au lieu de :* à ces décisions, *lisez :* à ses décisions.
— 256, — 16 du sommaire, *au lieu de :* Mont-Ugen, *lisez :* Mont-Ungen.
— 257, — 9, *au lieu de :* tout empourprée, *lisez :* toute empourprée.
— 277, — 7, — d'apostolat, *lisez :* de l'apostolat.
— 283, — 10, — toute les, *lisez :* toutes les.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.

DÉDICACE VII
INTRODUCTION. . . . . IX-XXXII

CHAPITRE PREMIER.

Premières Missions.

Sollicitude de la Providence dans l'évangélisation des peuples de l'Asie : les Tartares et les Croisades. — La Chevalerie de Jésus-Christ au contact des nations : le B. Paul de Hongrie et saint Hyacinthe, au nord ; le B. Jourdain et saint Raymond de Pegnafort, au midi. — Les Frères-Pérégrinants. — Les Moines ambassadeurs chez les Tartares : Frères Ascelin, André de Longjumeau. — Yves-le-Breton chez le Vieux de la Montagne. — Martyre de plusieurs Frères-Prêcheurs. — L'étude des langues orientales dans l'Ordre de Saint-Dominique. — Frère Ricold, orientaliste et missionnaire. — L'Asie partagée entre les Frères-Mineurs et les Frères-Prêcheurs : Jean de Montecorvino, franciscain, archevêque de Kambalie ; François de Pérouse, dominicain, archevêque de Sultanie. — Jourdain de Sévérac, évêque des Indes et martyr au XIVe siècle. — Barthélemy-le-Petit, apôtre de l'Arménie, archevêque de Nachivan et fondateur des Frères-Unis : sa mort précieuse. — Les Frères-Unis deviennent Frères-Prêcheurs et forment la province d'Arménie. — Différentes causes de souffrances dans l'évangélisation de l'Asie au XVe siècle 1

CHAPITRE II.

Apostolat Portugais.

Frère Vincent de Lisbonne et don Henriquez de Portugal préparent les croisades maritimes. — Missions de l'Afrique occidentale. — Conquête des Indes; Alphonse d'Albuquerque et Dominique de Souza. — Fondation de la congrégation dominicaine de Sainte-Croix des Indes orientales : ses premiers travaux. — Missions de l'Afrique orientale; — du royaume d'Ormuz; — des côtes de Malabar et de Coromandel; — de l'île de Ceylan; du Bengale et de l'empire des Birmans. — Georges de Sainte-Lucie et l'évangélisation dans l'Indo-Chine et dans l'Archipel-Indien : nombreux martyrs, persécutions de tout genre; — l'hérésie cherche à paralyser les progrès des missionnaires; obstacles, souffrances et vitalité des missions portugaises; leur déclin. 54

CHAPITRE III.

Les Philippines.

L'Espagne digne émule du Portugal dans l'esprit d'observance et dans l'apostolat. — Découverte des Philippines : Fr. Dominique de Salazar, des Frères-Prêcheurs, premier évêque de Manille. — Projet d'une nouvelle province aux Philippines : le P. Jean-Chrysostôme est choisi pour organiser cette œuvre. — Le projet est approuvé; contradictions en Espagne : l'œuvre de Dieu triomphe. — Premier départ de trente-deux Frères-Prêcheurs : traversée longue et périlleuse; arrivée à Manille en 1587. — Difficultés à vaincre, mœurs, climat, langue, etc. — Esprit dominicain des religieux de la province du Saint-Rosaire. — Installation et premiers travaux : action persévérante et civilisatrice des Frères-Prêcheurs aux Philippines. — Etat actuel de cette mission : ce que les Ordres religieux peuvent faire pour la colonisation. 131

CHAPITRE IV.

La Chine.

Les Frères-Prêcheurs premiers apôtres de la Chine. — Gaspard de la Croix, 1556; couvent de Macao, 1587; Jean de Castro et Mi-

chel de Benavidez. 1590. — L'île de Formose devient la clef de la Chine pour les Dominicains de Manille : les Pères Ange Cocchi, florentin, Jean-Baptiste Moralès, François Diaz, Jean Garcia. —François de Capillas, premier martyr en Chine. — Victor Ricci, florentin, zélé missionnaire et pacificateur entre les Chinois et les Espagnols. — Dominique Coronado, martyr. — Dominique Navarrette. — Grégoire Lopez, évêque. — Pierre d'Alcala. — Pierre Sanz, évêque de Mauricastre, et quatre autres Frères-Prêcheurs, martyrs. — Travaux et souffrances des Dominicains en Chine au XIX^e^ siècle 177

CHAPITRE V.

Le Japon.

Origines du christianisme au Japon. — Arrivée des Frères-Prêcheurs. — Alphonse Navarrete, premier martyr de l'Ordre au Japon. — Les prisons d'Omura se remplissent : Jean de Saint-Dominique y expire. — La confrérie du Saint-Rosaire au Japon : zèle et intrépidité de ses membres pendant la persécution; plusieurs martyrs. — André Tocuan, martyr ; Marie Tocuan, fervente tertiaire. — Louis Florès, dominicain flamand, brûlé vif. — Le GRAND MARTYRE : François de Moralès, Alphonse de Mena, Joseph de Saint-Hyacinthe, Hyacinthe Orphanel, Ange Ferrier, Thomas du Rosaire, Frère Jean Mangoriki, plusieurs Frères et Sœurs du Tiers-Ordre et de nombreux confrères du Saint-Rosaire, avec d'autres religieux (cinquante-huit en tout), martyrisés le 10 septembre 1622. — Deux jours après, le Père Thomas du Saint-Esprit et le Fr. Mance de Saint-Thomas brûlés vifs; d'autres martyrs du Tiers-Ordre les précèdent et les suivent. — Pierre Vasquez brûlé vif. — Louis Bertrand et ses compagnons brûlés vifs. — Affreux supplices inventés par les Japonais : le Mont-Ungen, *vraie bouche d'enfer*. — Dominique Castellet et ses compagnons brûlés vifs. — Nouveaux supplices : Dominique de Efquicia, Jacques de Sainte-Marie, Luc du Saint-Esprit, Thomas de Saint-Hyacinthe, Jourdain de Saint-Etienne et plusieurs Frères du Tiers-Ordre, successivement martyrisés. — Les plus grands martyrs du Japon : Guillaume Courtet, Dominicain français, Michel de Ozarata, Antoine Gonzalez et Vincent de la Croix. — Extinction du christianisme au Japon. — Les missionnaires y pénètrent de nouveau 256

CHAPITRE VI.

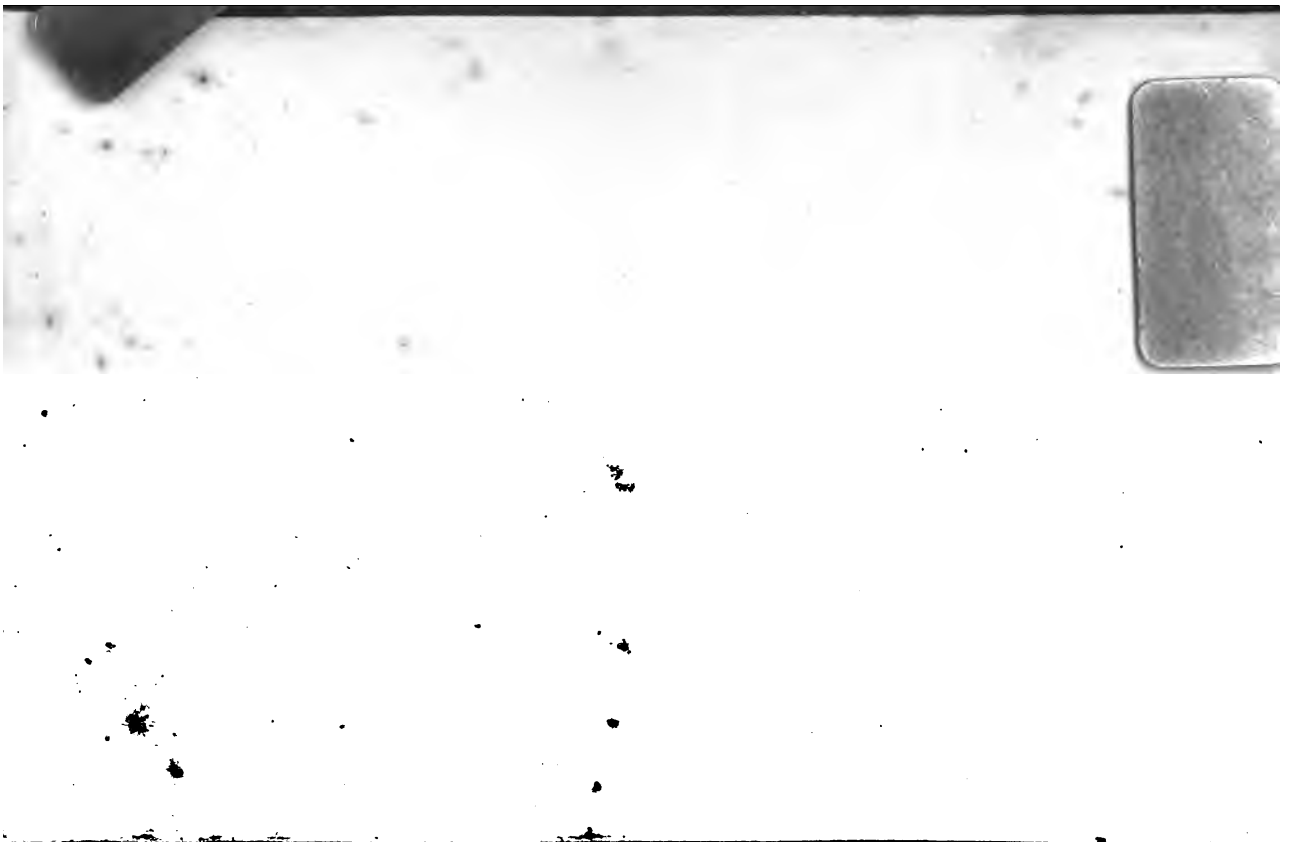
Mission du Tonkin : description et origines.

Ce que c'est que le Tonkin : point de vue physique, moral et religieux. — Etat actuel du catholicisme : méthode d'évangélisation. — Les origines du christianisme dans l'empire d'Annam. — Mgr Pallu, évêque d'Héliopolis, appelle les Frères-Prêcheurs au Tonkin : les pères Jean de la Croix, Jean d'Arjona, Denis Moralès; ces deux derniers confessent généreusement Jésus-Christ dans les supplices, et sont envoyés en exil sur un navire hollandais. — Le P. Raymond Lizzoli, évêque et vicaire apostolique du Tonkin oriental. — Courageuse confession de trois catéchistes et de deux chrétiens : trois cent quatre chrétiens cruellement tourmentés. — Les fléaux de la justice divine. — Travaux et souffrances des Frères-Prêcheurs pendant la persécution. — Arrestation et condamnation à la garde des éléphants de tout un village chrétien. — Nouvelles et diverses persécutions : martyre de dix chrétiens. — Quatre-vingt-dix-huit Frères-Prêcheurs évangélisent le Tonkin de 1676 à 1751 355

CHAPITRE VII.

Martyrs du Tonkin au XVIIIe siècle.

Arrestation et captivité du P. François Gil de Fédérich. — Kécho, capitale du Tonkin : méchanceté des enfants de cette ville. — Divers interrogatoires; François Gil défend les saintes images; fruits abondants de son apostolat jusqu'au centre de la cour royale. — Le vénérable confesseur refuse sa liberté obtenue par un mensonge. — Le Père Matthieu-Alphonse Leziniana fait prisonnier en célébrant les saints Mystères; sa patience dans les tourments. — Ignace Kouï, son catéchiste. — Interrogatoire et condamnation. — Matthieu Leziniana retrouve François Gil dans la prison : leurs travaux; touchante émulation des confesseurs pour le martyre. — Ils sont décapités. — Hyacinthe Castañeda et Vincent Liêm de la Paix, martyrs. 412

FIN DE LA TABLE.

DIJON, IMPRIMERIE J.-E. RABUTOT.